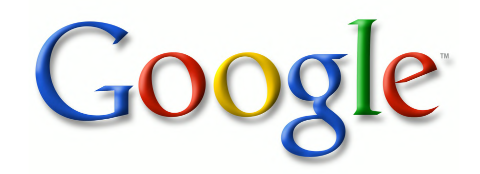






IN CRUCE SALUS.
George Lawrence.
= 832
..OF R. M. DAWKINS' COLLECTION
S OF USE TO THE HOLDER OF
VATER AND SOTHEBY CHAIR
NTINE AND MODER
NIVERSITY OF OXF
wk. F261. 783

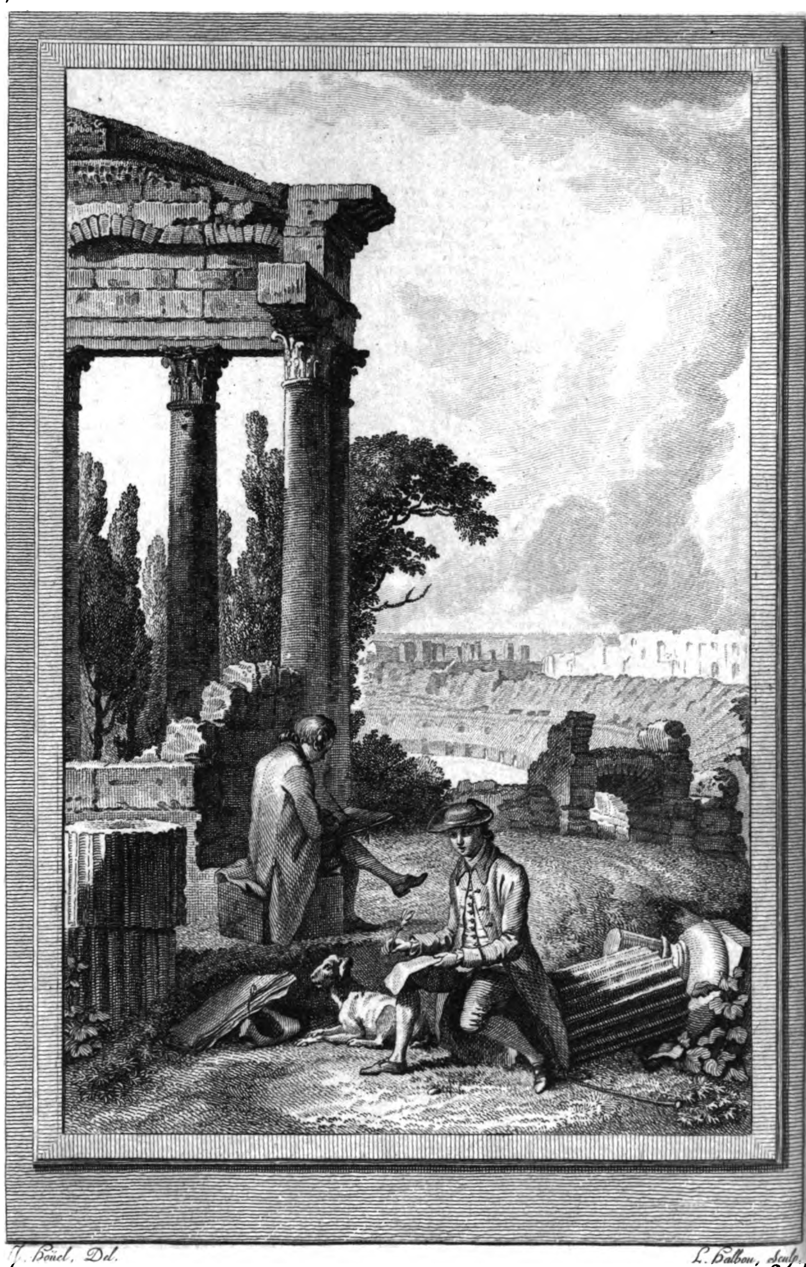


VOYAGE LITTÉRAIRE

DE LA GRÈCE,

TOME PREMIER.

Frontispice du Tome I.er



J. Houel, Del. *L. Halbou, Sculp.*

J'ecris, tandis que mon Compagnon Dessine.

VOYAGE LITTÉRAIRE
DE LA GRÈCE,
OU
LETTRES SUR LES GRECS,
ANCIENS ET MODERNES,
AVEC UN PARALLELE DE LEURS MŒURS.

PAR M. GUYS, SÉCRÉTAIRE DU ROI,
de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Marseille.

Troisieme Edition revue, corrigée, considérablement augmentée, & ornée de dix belles Planches.

On y a joint divers Voyages & quelques Opuscules du même.

TOME PREMIER.

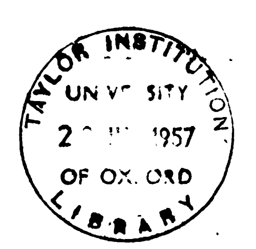


A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au Temple du Goût.

M DCC LXXXIII.

O ! ubi campi
Sperchiusque ; & Virginibus bacchata Lacænis
Tayeta ! O qui me gelidis in vallibus Hœmi
Sistat !

Virgil. Georg. L. 2.



AVIS DES ÉDITEURS.

CETTE troisième Édition du Voyage Littéraire de la Grèce, a été revue & augmentée par l'Auteur qui a corrigé, retranché, & ajouté. Il y a même peu de Lettres sans quelque addition, soit dans le texte, comme celle sur l'amour de la Patrie, ou dans les Notes, comme celles sur le voile, les danses, &c.

Les retranchements regardent le Voyage d'Italie; l'Auteur y a supprimé les listes de statues & de tableaux, & ce qu'on n'écrit que pour soi & les siens. Feu M. de Querlon, son Editeur, avoit négligé de le faire.

L'Auteur a joint à cette dernière Collection quelques Lettres qu'il avoit écrites de Smyrne, ou des Isles de l'Archipel, & d'autres qui lui ont été adressées par des Voyageurs intéressants pour lui, qu'il a formés & excités. Elles n'offrent pas les mêmes objets, & sont une suite de celles qui les précèdent.

Un foible extrait de son voyage en Hollande & en Danemarck avoit paru dans le Journal Etranger; il nous en a livré trois autres, ainsi que l'Eloge de Duguay-Trouin, & un Discours sur l'utilité réciproque du Commerce & des

Lettres, ci-devant imprimés, qu'il a revus & corrigés.

Enfin le dernier volume de cette Edition contient tous les ouvrages de Poésie, y compris la traduction en vers de toutes les Elégies de Tibulle qu'on peut se permettre de traduire, ainsi que celle d'Ovide sur la mort de son ami.

On verra principalement dans ce dernier Essai, que l'Auteur ne répond avec reconnoissance aux Censeurs mêmes les plus sévères à son égard, que par les corrections & les changements qu'il a faits, & aux éloges les plus flatteurs pour lui, que par de nouveaux efforts pour tâcher de les mériter.



AVERTISSEMENT

qui étoit à la tête de la seconde Édition.

ENHARDI par les encouragements que j'ai reçus des Gens de Lettres, éclairé même par d'utiles Avis dont j'ai tâché de profiter, je crois être en état de donner une Edition plus soignée, ou moins imparfaite que la première, de mes *Recherches sur les Grecs anciens & modernes.*

J'ai corrigé du moins cet Ouvrage autant qu'il m'a été possible ; j'ai ajouté plus de détails sur les Grecs modernes, parce qu'on l'a paru desirer, ainsi que quelques *Lettres Nouvelles* sur des sujets que je n'avois pas traités. Telle est, entr'autres, la *Lettre sur l'Adoption :* matière intéressante, & qu'on peut dire presqu'oubliée, pour être tombée en désuétude.

J'ajoute encore à cette collection, pour livrer au Public tout ce qui me reste, un petit *Voyage de Thrace*, où l'on verra que des yeux de vingt ans ne sont pas encore assez exercés, pour instruire utilement les Lecteurs ; mais dont l'Itinéraire au moins est fait avec tant d'exactitude, qu'il a été de quelqu'usage à deux Ambassadeurs

qui ont fait la même route que moi, en allant par terre à Conſtantinople (1). Ce motif, tout foible qu'il eſt, m'a déterminé ſeul à publier un Eſſai pour lequel j'oſe demander quelque indulgence.

Le Journal de mon *Voyage d'Italie*, n'eſt encore proprement qu'un véritable Eſſai, d'un autre genre, mais qui fera voir qu'en voyageant même aſſez rapidement dans ce beau pays, il y a toujours des obſervations à faire. Or comme il eſt aſſez naturel de ſe rendre compte à ſoi-même de ce qu'on a vu, & que chacun a ſa manière de voir & de juger des choſes, de toutes les Relations différentes qu'on a de ces charmantes Contrées, on pourra former un jour un Tableau de l'Italie, tel que le Public le deſire depuis long-temps.

Après avoir cité fidèlement les Anciens, lorſque je les ai fait parler, je ne dois pas être moins exact à rendre ici témoignage de ma reconnoiſſance à tous ceux qui ont bien voulu concourir à perfectionner mon travail. La liſte

(1) M. *Dédel*, Ambaſſadeur de Hollande, mort à Conſtantinople, & M. le Comte *de Saint-Prieſt*, Ambaſſadeur de France actuel.

de mes Bienfaiteurs, m'honore autant qu'elle me flatte. Je dois le soin de cette nouvelle Edition à M. *de Querlon* (1), qui s'en est chargé; à M. *de Villoison*, qui, non content de m'avoir fourni quelques citations intéressantes, s'est volontairement dérobé, pour revoir une partie des textes Grecs, quelques heures du temps précieux qu'il emploie si utilement; enfin à M. *Clérisseau*, célèbre Artiste, qui, déférant aux prières de l'amitié, s'est engagé de retoucher les dessins, & de diriger les gravures dont cette Edition est ornée.

Je suis redevable à M. le Comte *de Saint-Priest*, Ambassadeur du Roi à la Porte; à M. le Baron *de Tott*, Brigadier des Armées du Roi; à M. *le Bas*, Secrétaire de l'Ambassade, & à M. *Lhomaca*, de quelques nouvelles Recherches dont j'avois besoin pour rendre cette Edition plus complette. Je m'acquitte du même tribut envers M. *de Rochefort*, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, ainsi qu'à l'égard de M. *Féraud*, correspondant de cette Académie, & Consul de France à Patras (2),

---

(1) M. l'Abbé M. a bien voulu prendre sa place, & ne me permettra pas d'exprimer ici tout ce que je lui dois.

(2) Nommé par M. de Boynes, Ministre de la Marine, Vice-

qui m'a fait part des connoiſſances qu'il a lui-même acquiſes en Grèce. Je n'ai pas moins profité des remarques de Madame & de M. *Chenier*, Conſul de France à Maroc, que j'avois connus à Conſtantinople ; ces derniers connoiſſent les Grecs modernes, auſſi-bien que M. & Madame *Dacier* connoiſſoient les anciens.

J'ai vu & comparé, je n'ai pas voulu voir par mes yeux ſeuls, j'ai conſulté, & j'ai écrit ce que j'ai appris & entendu ; j'ai enfin raſſemblé des notes éparſes. Je crois que ce n'eſt que par cette méthode, & ce travail, qu'on peut parvenir à s'inſtruire.

Conſul à Patras où il avoit été envoyé pour la Traite des Grains. Il y eſt mort en 1776. Celui qui lui ſuccéda fut aſſaſſiné par les Albanois.



AVERTISSEMENT

pour cette Edition.

On me permettra la vanité de publier ici que S. M. I. l'Impératrice de Russie, a daigné accueillir les Lettres sur la Grèce, *les marquer du sceau de son Approbation, & accorder à l'Auteur le témoignage le plus honorable* (1). *Animé par ses regards, je vais parcourir d'un pas plus ferme ce Pays autrefois fécond en merveilles, & le théâtre des exploits les plus éclatants. Je vais, en suivant des Vaisseaux triomphants, à travers les écueils de la mer Egée, chercher les traces des anciens Grecs, dans ce champ aujourd'hui stérile, & qui, pour couronner Catherine II, a produit encore des lauriers. Sous son Empire on y verroit renaître les*

---

(1) La belle Médaille d'or, frappée à l'occasion de la dernière Paix avec les Turcs.

grands hommes qu'Elle nous rappelle par son règne glorieux, ces Législateurs, ces Sages, ces Héros qui, dans les plus beaux jours de la Grèce, répandirent tant de lustre sur leur Patrie.





VOYAGE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE, OU LETTRES SUR LA GRECE.

LETTRE PREMIERE.

A M. *D. B****.

De Constantinople, le 10 Janvier 1750,

Vous voulez, Monsieur, que je vous rende un compte exact de l'usage que j'ai fait de mon loisir depuis que je suis à Constantinople, où vous savez que les affaires du commerce ne

prennent pas tous les momens du Négociant le plus appliqué. Vous me demandez si, dans mes voyages & mes courses, j'ai plus étudié les inscriptions que les hommes. Je ne refuse pas de vous satisfaire ; je dois trop à vos sages conseils, pour n'être pas empressé de vous faire part de tout ce que j'ai fait pour en profiter.

J'ai suivi vos leçons & votre exemple ; & je vais tâcher de former une suite de mes recherches pour vous les communiquer, & les soumettre à votre jugement.

J'ai d'abord observé les diverses nations qui, dans cette immense Capitale, frappent les regards des Voyageurs, de maniere à pouvoir être distinguées les unes des autres d'un coup d'œil. Cette étude est très-utile à un Commerçant par rapport aux relations indispensables qu'il doit avoir, & aux affaires qu'il négocie : elle est aussi très-nécessaire à tout homme qui veut se connoître & se juger. Je me suis principalement attaché aux Grecs, parce que ce peuple sera toujours intéressant ; parce qu'on ne peut lire l'histoire Ancienne, sans commencer par celle des Grecs ; enfin parce qu'il est bon que les Voyageurs, curieux de retrouver chez eux des monumens qui n'existent plus, sachent

qu'à leur défaut les habitans des lieux qu'ils embellissoient, méritent encore notre attention.

Homere a peint fidelement les mœurs & les usages des hommes de son tems. C'est à Troïe, sur le Cap Sygée, à Ténédos & à Smyrne, qu'il faut lire ce Poëte, & ceux qui nous transportent comme lui, dans le siecle où ils vivoient. Indépendamment de cet avantage, j'ai goûté le plaisir de lire délicieusement sur les bords de l'Hebre, dans les Géorgiques de Virgile, le bel épisode d'Orphée & d'Eurydice. Vous auriez eu, Monsieur, comme moi, la satisfaction de vérifier en passant ce que Diodore de Sicile dit (*liv.* 4.) d'Aristée, pere du fameux Actéon : « qu'étant monté sur le sommet » du mont Hœmus, il disparut tout-à-coup aux » yeux des Barbares & des Grecs, qui le pri» rent pour un Dieu ». Vous auriez reconnu que l'Historien, plus éclairé que les Barbares ou les Grecs même de ce tems-là, auroit dû ajoûter, que cette haute montagne étant toujours couverte à sa cime d'un brouillard épais, il n'étoit pas étonnant que ce nuage eût enveloppé & dérobé Aristée aux yeux des spectateurs.

Je reviens à mes observations & à mes no-

tes, que je me propofe de vous communiquer à mefure que mes occupations me le permettront. Je vous expoferai les traits de reffemblance que j'ai trouvés entre les anciens Grecs & les modernes dans un grand nombre d'ufages que ceux-ci ont fidelement confervés. Je ne rapporterai pas, fur les monumens qui nous reftent, ce que d'autres ont dit avant moi; mais je parlerai d'une infcription que je n'aurai trouvée dans aucune autre relation, & qui, par conféquent, aura échapé à ceux qui m'ont précédé. Je ne ferai mention des Turcs, qui vous font connus, que relativement aux anciens ufages qu'ils ont adoptés. Je fuivrai les Grecs de préférence, & j'ajoûte, par inclination. Et allant à Smyrne, j'ai déjà rendu à Phocée l'hommage que tout Marfeillois doit aux fondateurs de fa Patrie. C'eft à ma priere que M. le Comte Defalleurs, alors Ambaffadeur à la Porte, avoit accordé une patente de Conful à un Papas Phocéen qui, pendant la guerre avec les Anglois, avoit rendu les plus grands fervices aux Capitaines Marfeillois, qu'il appelloit *fes freres*, en les avertiffant des dangers qu'ils avoient à craindre des Corfaires, & leur donnant tous les fecours qu'il pouvoit. Les Marfeillois, en paffant devant

Foglieri, (*a*) peuvent-ils voir avec indifférence *il paterno nido*, ſans deſirer de s'y arrêter, & de voir le berceau, c'eſt-à-dire, la barque de Pêcheurs d'où ils ſont ſortis?

Je ſuis, &c.

(*a*) Il ne faut pas confondre *Foglieri* ou *Fokia nova*, avec *Fokia Vecchia*, qui eſt proprement l'ancienne Phocée, fondatrice de Marſeille. Foglieri eſt un établiſſement des Génois à quatre ou cinq lieues au Sud de l'ancienne Phocée. *Hiſtoire Ottom. du P. Cantimir, Tom. II, p.* 190.





DEUXIEME LETTRE.

MONSIEUR,

AVANT de vous parler des Grecs, je dois vous dire un mot des Turcs, des Arméniens & des Juifs, pour vous faire connoître le caractere, les mœurs & les occupations qui les distinguent les uns des autres, en les envisageant sous les rapports qu'ils ont avec les Négocians étrangers qui viennent s'établir à Constantinople. C'est un extrait de mes Mémoires sur le Commerce du Levant que je vous présente, & qui doit précéder les recherches dont j'ai à vous entretenir. Je pourrai, d'ailleurs, avoir occasion de vous parler quelquefois de ces différentes Nations, qui forment le peuple nombreux de la Capitale de l'Empire Turc, & vous les reconnoîtrez aisément d'après l'esquisse que j'en vais tracer. Souvenez-vous que c'est un Négociant qui écrit, qui donne ses premiers momens à ses affaires ou à ses devoirs, & qui lit ensuite, pour se délasser, Pausanias, Homere & Virgile. Du tems d'Horace, le plaisir de se transporter en

esprit dans l'antiquité, par la lecture, *Veterum libris*, étoit celui que l'on goûtoit principalement dans le silence & le repos de la campagne, où l'on aimoit à oublier les embarras de la ville, & les soucis d'une vie laborieuse & agitée (1).

Si quelqu'un est à portée d'étudier & de connoître le caractere des Nations, c'est le Négociant qui commerce avec elles, qui voit les hommes dans ces occasions où leur intérêt ne leur permet plus de se déguiser, & qui, s'attachant à découvrir leurs vices, leurs vertus, leurs passions, leurs besoins, & même jusqu'à leurs fantaisies, tâche d'en faire son profit, & de les faire servir à sa propre utilité. Constantinople est la Capitale d'un grand Empire, & le lieu le plus propre pour un trafic immense. Le Serrail attire tout l'argent des Provinces, ainsi que les productions & les richesses des pays les plus éloignés. Autour de ce gouffre, où l'or & l'argent vont s'engloutir sans retour, toutes les Nations du monde s'assemblent, se réunissent, s'exercent à l'envi & se disputent, par une utile concurrence, le prix de l'industrie & des talens.

---

(1) *Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ.*

Un peuple nombreux, mais ignorant & avide de nouveautés, regarde d'abord avec étonnement les biens & les superfluités que nos ouvriers lui fournissent; bientôt le goût & l'habitude en font pour lui des besoins, & offrent au Commerce la plus grande consommation.

Le Négociant François, à Constantinople, a journellement affaire à des Turcs, à des Grecs, à des Arméniens, & à des Juifs; il trouve d'ordinaire le Turc peu traitable, toujours avide, & quelquefois esclave de sa parole; le Grec délié, fin & fourbe; le Juif intriguant & sans foi; l'Arménien lourd, avare & grossier. Ces Nations sont encore distinguées par les mœurs, les manieres, le langage, les coutumes, & même par les habillements. On trouve aussi parmi elles les vertus & les talents qui sont de tous les pays.

Elles ont toutes leurs loix & leur justice particulieres (1). Le Turc est jugé par le Cadi, ou au Divan du Grand-Visir: les Grecs & les

(1) Il est encore plus vrai de dire que les Turcs, les Grecs, les Arméniens & les Juifs sont tous également soumis à la justice des Cadis; mais les trois dernieres Nations s'en rapportent communément, par maniere d'arbitrage, à la décision des Chefs de leurs Rites, qui les contiennent par la menace & le frein de l'excommunication.

Arméniens sont scrupuleusement soumis à leurs Patriarches, qui prononcent aisément l'effrayante excommunication que l'on sollicite, & que l'on obtient contre un débiteur de mauvaise foi. Le Juif plaide sa cause devant le Rabin, dont la Sentence est sans appel.

Les Arméniens forment la nation la plus nombreuse, la plus riche & la plus sage : gens laborieux, infatigables, robustes, vivant de peu & durement, ils exercent tous les métiers pénibles. Accoutumés à vivre dans l'intérieur des Provinces, ils aiment les chevaux, & les connoissent parfaitement ; ils sont marchands & voyageurs ; ils composent presque toutes les caravanes, & font la plus grande partie du commerce de la Perse & des Indes. La plupart des *Sarrafs* ou Changeurs, sont Arméniens; de-là viennent leurs grandes richesses. Les Sarrafs prennent un droit modique pour visiter la monnoie qu'on ne reçoit que de leurs mains; mais ils gagnent considérablement sur les especes qu'ils achetent à vil prix, lorsqu'elles sont décriées, & ils les font passer ensuite dans les paiemens qu'ils font pour les Grands, auxquels ils prêtent, au plus haut change, qui est de 24 à 30 pour cent. Un Turc riche, obligé de

donner une somme à la Porte pour payer une charge qu'on le force d'accepter, affecte d'emprunter à un change onéreux pour paroître mal à son aise, & ne pas faire montre d'un bien accumulé en secret, dont la connoissance serviroit au Gouvernement de prétexte pour l'en dépouiller.

Ainsi Racine, dans *Bajazet*, a raison de dire:

> Un Visir aux Sultans fait toujours quelque ombrage;
> A peine ils l'ont choisi, qu'ils craignent leur ouvrage.
> Leur dépouille est un bien qu'ils doivent recueillir,
> Et jamais leurs chagrins ne nous laissent vieillir (1).

Les Grecs, autrefois maîtres de la mer, & jaloux de cette possession, ne l'ont pas abandonnée; ils ont continué la navigation & la pêche. Ils n'ont pas pour concurrens les Juifs, qui, quoique répandus par-tout, sont peu propres à un métier hasardeux; ni les Arméniens, qui n'ont pas habité les bords de la mer. Ainsi l'Arménien, agreste & prudent, fait le trafic intérieur d'une Province à l'autre, & ne connoît rien au-delà; le Grec, plus instruit, plus délié, & poli par le commerce maritime, fait celui d'une Isle à l'autre, & des Isles avec la

(1) Act. 1. Sc. 1.

Capitale de l'Etat. Le Turc, maître du Pays, commerce peu (1), ne fait point de ſpéculation, & ne veut rien perdre : le riche accumule par l'ambition de s'élever, le pauvre obéit & travaille. Le Juif ſouple & actif ſe mêle & s'incorpore dans ces trois Nations, ſans ſe confondre avec elles, les ſert également, en eſt le lien, & n'en fait, pour ainſi dire, qu'un tout ſur lequel il vit ; il ſe ſoutient, & ſe perpétue autant par ſon induſtrie que par ſa fécondité.

On ſait que les Génois ont ouvert les premiers le Commerce du Levant, & celui de la mer Noire, où ils avoient des établiſſemens conſidérables. Les Génois ayant perdu *Caffa* & tout ce qu'ils poſſédoient par les révolutions dont l'hiſtoire eſt connue, les Vénitiens & les Hollandois, dans leurs différents traités avec la Porte (2), avoient obtenu la liberté de la na-

(1) Les Turcs ſe ſont pourtant approprié quelques branches de commerce à Conſtantinople, telles que l'épicerie, la fabrique des armes de toute eſpece, des ouvrages en cuir & en cuivre ; le commerce des bonnets qu'ils portent, dont le débit eſt pour eux une capitation, &c. Ils ont auſſi des vaiſſeaux marchands qu'ils commandent eux-mêmes, & qui font les voyages d'Alexandrie.

(2) Articles 58 & 59 des Capitulations Hollandoiſes.

vigation de la mer Noire. Mais ſoit qu'ils aient été traverſés par des concurrens, ou par les grands Douaniers, qu'ils n'ont pas ſu mettre dans leurs intérêts, ils n'ont jamais pu jouir de ce privilége ; & il paroît que les uns & les autres ne penſent plus à le ſolliciter. Les Turcs, plus aviſés, plus intéreſſés même qu'ils ne l'étoient autrefois, n'accordent pas aiſément ce qu'ils ont une fois refuſé. Le beſoin ſeul peut leur arracher ce que la raiſon ne ſauroit obtenir ; & comme les uſages ont chez eux la force des loix, & même encore plus de force, ils ſe déterminent plutôt à porter une nouvelle loi, qu'à changer un ancien uſage.

Le Commerce de la mer Noire eſt donc réſervé aux gens du pays, ou aux ſujets du Grand-Seigneur. Ce ſont des Arméniens, des Grecs & des Juifs qui le font ; les Turcs s'y intéreſſent auſſi quelquefois (1), & ils pourroient, avec des capitaux plus conſidérables qu'ils poſſédent, le faire plus avantageuſement que les autres. Mais les Turcs, comme je l'ai déjà dit, ne feront jamais des négocians riches & nombreux, parce quils ſont eſclaves du deſpotiſme ;

(1) Les J. niſſaires font aujourd'hui un peu de commerce ſur la mer Noire.

or les esclaves ne cherchent pas à enrichir le pays, ni à faire circuler leurs fonds, mais à s'enrichir eux-mêmes pour jouir en accumulant. Aussi les Négocians riches parmi les Turcs n'osent-ils pas faire montre du bien qu'ils possèdent, & cachent-ils leur opulence avec soin, même en Egypte, où ils sont plus libres, ou moins exposés.

M. *R*..... ancien Négociant, qui a résidé à Constantinople, m'a raconté un trait remarquable d'un riche Négociant Turc, nommé Méhémet Effendi, qui faisoit le pauvre dans la crainte d'être employé par le Gouvernement. Ce Négociant faisoit, avec ses propres vaisseaux, le commerce d'Alexandrie & de la mer Noire. Il devoit au Négociant François une somme considérable; mais le terme du paiement n'étoit pas échu, lorsqu'il fut attaqué de la peste. Il fit aussi-tôt appeller son créancier, qui, étant informé de sa maladie, n'osoit pas l'aller voir, & se contenta de lui envoyer son Courtier Juif. Le Turc, qui étoit mourant, dit au Juif: *Voilà l'argent que je dois à ton maître; je n'ai pas voulu en mourant le laisser dans la peine; mais dis-lui que le terme du paiement n'est venu, que parce que ma fin approche.*

Les Grecs ſont fins, inconſtants, glorieux & ſouvent prodigues par oſtentation : quelques-uns ſont commerçans, & font des entrepriſes hardies. Les principaux d'entr'eux ſont *Capi Kiaya*, ou chargés à la Porte des affaires de leurs Princes de Valachie & de Moldavie. Les Grecs forment un corps de Drapiers acheteurs, un autre de Vendeurs d'étoffes, & un troiſieme de Marchands de pelleteries, qu'ils vont eux-mêmes acheter en Ruſſie.

Les Juifs, plus répandus, plus pauvres, mais plus unis entr'eux que tous les autres, négocians, ouvriers, voyageurs, courtiers, agioteurs, exercent tous les arts & tous les métiers, ont tous les talens comme tous les vices, ne connoiſſent que leurs propres loix, & ſont toujours prêts à violer toutes les autres. Ingénieux, adroits, grands calculateurs; auſſi vains & magnifiques dans leurs maiſons, que rampans & mépriſés dans toutes celles où ils s'introduiſent, & où ils ſont appellés; propres à toutes les affaires, ſouvent dangereux & preſque toujours néceſſaires par leur activité & leur induſtrie : ils ſont les agens de toutes les Nations commerçantes raſſemblées dans cette Capitale; & toutes les Nations, les Turcs eux-mêmes, ſont

devenues leurs tributaires. Il faut avouer aussi qu'on a vu parmi eux des hommes de génie, qui ont été les oracles de leur Nation, & d'une probité rare : les noms de *Sonzino*, de *Kamki*, d'*Angel*, de *Foseca*, de *Zonana* & de *Kodara*, seront toujours chez eux en vénération.

Les Juifs communément ne travaillent pendant toute la semaine, que pour le jour du Sabbat; & le fruit du travail de l'année est principalement destiné à payer les dépenses qu'ils font pendant leurs fêtes, qui durent plusieurs jours, & qui reviennent assez souvent. La nécessité de travailler, non pour vivre, mais pour dépenser, les appauvrit & les rend quelquefois encore plus frippons qu'ils ne sont industrieux.

Les Francs prêtent aux Arméniens & aux Juifs; ils vendent aux Turcs, aux Grecs & aux Juifs par l'entremise de ces derniers.

Les Turcs puissans & en place, sont dangereux; ils ne connoissent pour loi qu'une volonté despotique; ils ont ce qu'on appelle une *avanie* toujours prête, pour se libérer de ce qu'ils doivent à un particulier. Ce n'est donc pas au particulier, mais au corps national à traiter & à stipuler avec eux, quand une nécessité absolue l'exige.

Les Turcs, marchands & acheteurs, ſont également à craindre; ils exigent les mêmes précautions & les mêmes ménagemens : on ne ſauroit obſerver trop de formalités en conſultant leurs loix & leurs uſages, quand il s'agit de contracter un engagement avec eux.

Il faut néceſſairement connoître les Turcs, pour les ménager & ſe précautionner contr'eux ; les Juifs, pour s'en ſervir au beſoin ; les Grecs, pour leur vendre avec avantage & les rendre dépendans ; les Arméniens, pour démêler, à travers l'uniforme de la Nation, la ſolidité de ceux qui méritent une confiance bien placée. Il faut avoir l'œil ſur tous, parce que tous ſe réuniſſent, & font, pour ainſi dire, cauſe commune contre la Nation ſupérieure qui vient commercer avec eux.

Je ſuis, &c.



TROISIEME



TROISIEME LETTRE.

J'ÉTOIS, Monſieur, ces jours paſſés en Aſie, & je m'étois aſſis au haut de la montagne du *Géant*, qui eſt à l'entrée de la mer Noire. Je découvrois dans le plus beau jour un pays immenſe ; & pour me conſoler de ce qu'on n'y trouve plus les monumens, ni les villes floriſſantes qu'on y voyoit autrefois ; je répétois ce que diſoit un ancien Voyageur qui parcourut toute la Grece dans le deuxieme ſiecle (1) : « La » fortune ſe joue ſans ceſſe des choſes d'ici-bas, » rien ne lui réſiſte. Que reſte-t-il de Mycenes, » qui, du tems de la guerre de Troye, com» mandoit à toute la Grece ; de Thèbes en » Béotie, qui ſe faiſoit craindre & reſpecter de » tous les Grecs ? Thèbes en Egypte, Orcho» mene dans le pays des Myniens, Délos qui » s'eſt vue ſi floriſſante par ſon commerce, que » ſont-elles devenues » ?

La proſpérité humaine, diſoit Hérodote, n'eſt pas de durée. Ces Villes ſi petites aujourd'hui

(1) Pauſanias, qui vivoit ſous Antonin le Philoſophe, *l.* 2.

étoient grandes autrefois, & celles qui sont les plus considérables & les plus florissantes, étoient dans les siecles précédens à peine connues (1).

Après tant de révolutions dont l'Histoire vous est connue, des Conquérans barbares ont achevé de détruire ce que le tems avoit épargné, & des Curieux avides ont enlevé tout ce qu'ils ont pu emporter. Il ne faut donc plus chercher les chef-d'œuvres des anciens Artistes dans la Grece; les hommes les plus éclairés l'ont même abandonnée pour porter en Italie les Lettres & les Sciences que les Médicis appelloient de toutes parts. Les Grecs ne conservent plus que le triste souvenir de ce qu'ils ont été, & des traits auxquels on ne peut les méconnoître. Dans les isles de l'Archipel, c'est un vil peuple livré à la misere, à l'ignorance & à la servitude; dans les villes, ce sont des esclaves riches & orgueilleux. A Athenes, un Papas ignorant harangue encore ce peuple, qui a eu des Eschines & des Démosthenes pour Orateurs : *tristes relliquiæ Danaüm.*

Cette nation dégradée tomba dans le mépris

---

(1) Hérod. *l.* 1.

& l'aviliſſement ſous les derniers Empereurs. Au ſiége de Conſtantinople, attaquée par les François, on eſt indigné de voir la lâcheté des Grecs, qui, joints aux Vénitiens pour combattre les Génois ſur le Boſphore, reculent honteuſement. Leurs plus grands & leurs derniers efforts, pour conſerver leur liberté, ont été ceux des Candiots, qui auroient dû laſſer les Vénitiens par leurs fréquentes révoltes & par le ſang qu'ils ont répandu pour ſecouer le joug de la République. Ce Peuple enfin, ſoumis aux Turcs, s'eſt accoutumé à porter le poids de ſes chaînes. Il conſerve une ombre de liberté, en nous rappellant qu'anciennement les Grecs en ſentoient moins la perte, dès qu'on leur laiſſoit leurs uſages, leurs danſes & leurs fêtes. Mais ce peuple, toujours intéreſſant, mérite encore notre attention; & ſi je m'attache à démêler le caractere national qu'il a conſervé, c'eſt qu'on ne voit pas pour la premiere fois des enfans dont les peres nous ſont connus, ſans chercher d'abord ſur leur viſage les traits de reſſemblance qui peuvent les faire reconnoître.

M. Spon (1) a obſervé que les vertus des Grecs

(1) Tom. II. p. 356.

ſont la frugalité, la chaſteté, l'amour du travail, la patience dans les perſécutions; mais que l'irréligion, l'avarice, la vanité, le menſonge & l'emportement ſont leurs défauts eſſentiels.

Pour moi, j'ai trouvé les Grecs tels que nous les peignent leurs Hiſtoriens, & Thucydide ſurtout, artificieux, vains, ſouples, inconſtans, avides de gain, amateurs de la nouveauté, peu ſcrupuleux ſur les ſermens, &c. J'ai vu parmi eux de bons Pilotes, des Marchands, des Voyageurs & des Anacréons modernes, dont on répete les chanſons : mais ce Peuple eſt généralement abattu ſous le joug qui l'accable. Un Pacha, dans les Provinces de la Grece, repréſente un Préteur Romain envoyé chez des tributaires. Les Grecs donnent aujourd'hui des Princes à la Valachie & à la Moldavie; mais comme ils ſont nommés par le Grand-Seigneur, ce ſont les même paſſions, les mêmes brigues & les mêmes diviſions domeſtiques qui les élevent & les déplacent ſucceſſivement. Les Turcs profitent de ces diſſenſions, comme les Romains en profitoient autrefois.

Vous trouvez déja ſans doute, Monſieur, dans les Grecs modernes, beaucoup de conformité

avec les anciens, comme dans ces ſtatues mutilées, qui ſubſiſtent encore, on admire des attitudes, des draperies, des contours qui rappellent le bel âge des Arts; mais pourrez-vous croire qu'il y ait encore dans cette Nation, non-ſeulement des Poëtes, mais même des Philoſophes & des Sages? Le caractere & les mœurs de ces derniers contraſtent parfaitement avec la vanité de ceux qui commandent aux autres, & qui, fiers de leur crédit ou de leur opulence, ſe vengent ſur leurs égaux de l'humiliante baſſeſſe avec laquelle ils ſont ſouvent obligés de ramper devant un Officier Turc qui les mépriſe. Il ne faut plus chercher, parmi des eſclaves, ce peuple-roi des beaux tems de la Grece; mais les hommes ſont toujours les mêmes, & ils ont fidelement conſervé ce qui n'a pas dépendu de ceux qui les ont ſoumis. M. Spon cherchoit Delphes au milieu de Delphes. Il n'en reſte plus en effet de traces; mais on y retrouve les Grecs, en les examinant de près. On eſt même tenté de pardonner aux Turcs leurs dévaſtations, en ſe ſouvenant qu'un Général Romain (Sylla) détruiſit le premier le fameux Lycée, & qu'il fit couper les beaux arbres qui faiſoient l'ornement de l'Académie. Céſar, au

contraire, tout piqué qu'il étoit contre les Athéniens qui avoient embrassé le parti de Pompée, après la bataille de Pharsale, *pardonna aux vivants en faveur des morts.* Rome, en condamnant les Grecs à la servitude, à la basse adulation & au mépris, les préparoit à porter un joug plus honteux, qui a consommé leur avilissement.

Cependant il ne faut pas croire que les Grecs ne fassent encore quelquefois quelque retour sur eux-mêmes, & qu'ils n'aient des momens où ils déploient leur ancienne vivacité. Cet amour de la liberté dont ils furent autrefois si jaloux, semble de tems en tems se rallumer, en jettant quelques étincelles. M. Spon (1) nous en a conservé un trait qui mérite de trouver ici sa place. Les Athéniens, dit-il, s'étoient soulevés contre le Gouverneur Turc, & contre des gens en place qui les vexoient. Il étoit question d'un nouvel impôt qu'on vouloit établir sur leurs marchandises. Ils avoient affaire à forte partie; mais l'Arrêt de la Porte, qu'on attendoit, leur donna gain de cause. M. Spon les entendant raisonner sur l'affaire qui les occupoit, ne put s'empêcher de leur témoigner qu'il étoit étonné

(1) Tom. II. p. 135.

de la hardiesse avec laquelle ils avoient attaqué les plus puissants de la ville. Voici leur réponse.

» Nous convenons, que nous avons été tou-
» jours un peu brouillons; mais vous savez que
» nous n'avons jamais pu souffrir ceux qui pre-
» noient de l'autorité sur nous, & que nous
» avons condamné au bannissement nos meil-
» leures têtes. L'air du pays porte cela ; &
» c'est une partie de l'héritage de nos Peres,
» que l'amour de la liberté. Nous en viendrons
» à bout, nous en dût-il coûter à chacun la
» moitié de notre bien ».

Ce trait confirme suffisamment la conformité du caractere des Grecs modernes avec celui des anciens. On trouve encore parmi eux, ainsi que dans tout le Levant, le même attachement pour leurs anciens usages.

» Si avec cette foiblesse d'organes, dit M. de
» Montesquieu, qui fait recevoir aux Peuples
» d'Orient les impressions du monde les plus
» fortes, vous joignez une certaine paresse
» dans l'esprit naturellement liée avec celle du
» corps (1), qui fait que cet esprit ne soit capa-
» ble d'aucune action, d'aucun effort, d'aucune

(1) Espr. des Loix, *liv.* 14, *ch.* 4.

» contention, vous comprendrez que l'âme qui » a une fois reçu ces impressions, ne peut plus » en changer. C'est ce qui fait que les loix, les » mœurs & les manieres, même celles qui pa» roissent indifférentes, comme la façon de se » vêtir, sont aujourd'hui en Orient comme elles » étoient il y a mille ans ».

Ce ne sont point apparemment les Grecs qu'avoit en vue M. de Montesquieu, dans le portrait qu'il fait des Orientaux qui ont conservé les anciens usages. On ne peut du moins leur imputer cette paresse d'esprit qui rend incapable d'aucune action, d'aucun effort. M. de Fontenelle, *Traité des Oracles*, croit au contraire que les Grecs avoient tant d'esprit, que leur raison en souffroit un peu.

S'ils ont conservé leur caractere, leur habillement, leurs coutumes, &c. c'est qu'ils ont regardé leurs usages comme la seule propriété qui leur restoit; c'est encore par l'opinion qu'ils en devoient avoir. Hérodote en rend cette raison : » Si l'on donnoit, dit-il, aux hommes la » liberté de choisir les coutumes qui leur pa» roîtroient les meilleures, il ne faut pas douter » qu'après les avoir bien examinées, ils ne choi» sissent celles de leur pays; il faut donc croire

» que celui qui les méprise est un insensé (1) (2).

Quelle différence entre les Grecs & nous! Ils font tout ce que faisoient leurs peres, tandis que nous ne cherchons, dans nos usages, nos modes, nos coutumes, & nos mœurs même, qu'à nous éloigner de ce que nos peres ont fait, & à former un parfait contraste avec eux. Nous avons même insensiblement altéré & affoibli l'idée du respect que nous devons à la vieillesse, & à ceux qui nous ont donné le jour. Je vous ferai voir dans la suite que les Grecs, tout vicieux qu'ils sont, ne nous ressemblent pas en ce point.

Pour peu qu'on observe tout ce qu'on voit au Levant, on trouve à chaque pas, & on aime à pratiquer un ancien usage. On n'est pas à la suite d'une caravane, sans se souvenir que depuis celles des Marchands Ismaëlites & Madianites, à qui Joseph fut vendu par ses freres, les caravanes subsistent avec le même ordre, avec un chef qui les conduit, & font tout le com-

(1) Hérod. *l.* 2.

(2) On voit encore les femmes de Chio, gênées par l'habillement le plus incommode, & le plus indécent. Elles n'ont pu se résoudre à renoncer à l'ancien usage, ni à allonger leurs jupes qui ne leur vont que jusqu'aux genoux.

merce intérieur (1). On ne voit pas les Turcs & les Arabes voyager en portant leurs tentes & tout ce qui leur est nécessaire, sans se rappeller que le plus ancien des Patriarches, dans les plus beaux jours de l'enfance du monde, ne voyageoit pas autrement.

Pour revenir à nos Grecs, on observe encore parmi eux le caractere particulier & distinctif des divers peuples de l'ancienne Grece. Ceux qui habitent le bord de la mer ou les isles, sont plus déliés que ceux qui habitent dans l'intérieur des terres : à quoi leur commerce avec les étrangers contribue beaucoup. Ainsi les Arcadiens, au rapport d'Homere (2), n'étoient pas gens de mer. Cicéron distinguoit ceux qui respiroient l'air épais de Thèbes (3), & l'air pur & subtil (4) d'Athènes. Les Mégariens, voisins de cette ville, étoient si peu estimés, qu'un

(1) Le même danger subsiste aussi toujours, & le peu de sûreté qu'il y a par-tout, exige que les Voyageurs se réunissent pour se mettre à couvert des insultes au moins par leur nombre : car on ne fait pas sans nécessité le commerce par caravane, puisqu'il est gênant, incommode & dispendieux.

(2) Iliad. *L.* 2.

(3) Lib. de fato.

(4) Voyez le discours de M. Hume, Ecossois, sur le caractere des Nations, imprimé dans le Mercure de Janvier 1756.

ancien oracle (qui leur étoit souvent cité), en comptant les Peuples de la Grece, disoit que les Mégariens ne valoient pas la peine d'être comptés. Aujourd'hui les Grecs de Chio, de Nicée, de Sparte, & d'Athènes sont des Grecs bien différents.

Après ces premieres observations, après ce coup d'œil jeté du haut de ma montagne sur le spectacle de la Grece moderne, je vous conduirai, Monsieur, dans ma premiere Lettre chez les Grecs, & à mesure que nous avancerons, vous reconnoîtrez que, si la recherche des monumens & des inscriptions satisfait la curiosité, l'étude des hommes, & la connoissance de leurs usages, ne sont pas moins intéressantes, ni moins utiles.

Je suis, &c.





QUATRIEME LETTRE.

Maiſons, appartemens, lampes, ſophas, brâſiers, femmes chez elles, broderies.

LES maiſons des Grecs ne ſont pas, Monſieur, à beaucoup près auſſi élevées que les nôtres; elles n'ont ordinairement qu'un étage. Ainſi avec l'étendue qu'occupent les jardins, une ville Grecque eſt bien plutôt bâtie, & tient infiniment plus d'eſpace qu'aucune des nôtres. Vous pouvez ſur cela vous former une idée des cent fameuſes villes de l'Iſle de Crète (1).

Les femmes Grecques d'aujourd'hui ſont aſſiduement renfermées dans leurs maiſons; elles ne ſe montrent guere plus que ne ſe montroient les anciennes; les filles ſortent rarement, & ne vont à l'Egliſe que quand elles ſont mariées.

» Quel eſt le Romain, dit un Hiſtorien (2), en parlant des diverſes coutumes des Peuples, » qui auroit honte de mener ſa femme dans un » feſtin? Quelle eſt chez eux la femme qui n'a

(1) *Centum tetigit potentem oppidis Creten.* Horat.

(2) Cornel. Nepos, *Cap. I.*

» pas dans la maison la place la plus distin-
» guée, & qui ne va pas aux assemblées pu-
» bliques ? Tout est bien différent en Grece :
» une femme ne sort de chez elle qu'avec la
» famille ; elle se tient dans le lieu le plus re-
» culé de la maison, appellé *Gynæconitis*, &
» l'entrée n'en est permise qu'à ses parens les
» plus proches ».

Les maisons Grecques sont divisées en deux parties par une grande salle qui occupe le centre & toute la largeur. C'est dans cette salle qu'on donne les fêtes, & que se font toutes les cérémonies qui exigent un grand espace. Tel est le divan des Turcs, la galerie des Italiens, le sallon de compagnie des François, &c. D'un côté sont les appartemens des hommes, leurs chambres à coucher & les salles à manger : l'autre est destiné aux appartemens des femmes & forme le *Ginækéon*. On trouve au rez-de-chaussée les cuisines, les remises, les écuries, &c. Les domestiques de notre sexe sont logés dans des entresols.

Vitruve (1), en parlant de la construction des maisons Grecques, dit la même chose : » On

(1) *Liv. 6. Cap. 10.*

» y voit, dit-il, de grandes salles, où les femmes travaillent avec leurs ouvrieres. A côté » dans des galeries, sont les salles à manger, » & les chambres à coucher. La partie inté- » rieure de la maison s'appelle *Gynæconitis*. Les » hommes ont leurs appartemens séparés qui » sont nommés *Andronitis* (1) ». On voit exactement aujourd'hui dans les maisons Grecques la même distribution à laquelle les Turcs, non moins jaloux de leurs femmes, se sont conformés.

Vous trouverez toujours chez les Grecs, dans la chambre à coucher, une lampe qui brûle toute la nuit. Chez les personnes aisées, c'est un ancien usage; parmi le Peuple, c'est dévotion : car la lampe est ordinairement placée devant une image. Cet usage me rappelle un évènement tragique occasionné par une Lampe de nuit.

Pausanias, Général des Lacédémoniens qui commandoit à la bataille de Platée, étant chef de l'armée navale de alliés sur l'Hellespont, devint amoureux d'une jeune Byzantine. Ceux qui avoient ordre de l'introduire dans sa chambre

(1) Voyez l'Odyssée, L. 17. V. 358.

y étant entrés vers le commencement de la nuit, le trouverent endormi. Cléonice (c'étoit le nom de la jeune personne) en approchant de son lit, renversa par étourderie la lampe (1) qui étoit allumée. A ce bruit Pausanias se réveille en sursaut ; &, comme il étoit dans des agitations continuelles à cause du dessein qu'il avoit formé de trahir sa patrie, se croyant découvert, il se leve, prend son épée, en frappe sa maitresse, & la jette morte à ses pieds (2).

On avoit anciennement, pour s'asseoir, dans les appartemens, & sur-tout dans les salles, des chaises dont la forme nous est connue ; mais dans les chambres il y avoit de petits lits qui tenoient lieu des sophas que nous y avons substitués (3). Je ne puis expliquer que par-là ce passage de Plutarque dans la vie de Pyrrhus.

» Néoptoleme, son concurrent pour la Cou-

(1) *Ærea lampas.*

(2) Pauf. T. I. pag. 293. trad. de l'Abbé Gédoyn.

(3) On donnoit aux personnes distinguées des siéges avec un marchepié, & aux personnes ordinaires des siéges sans marchepié. Télémaque, Odys. L. I. donne à Minerve un de ces siéges distingués appellés θρόνος, thrône, & prend pour lui un siége inférieur appellé κλισμὸς, *sella recubitoria*, à κλίνω *recumbo.*

» ronne, tramoit une trahison contre lui. Un
» soir étant allé faire collation chez Cadmie,
» sa sœur, il en lâcha quelques mots, croyant
» n'être entendu de personne; car il n'y avoit
» dans la chambre que Phénarete, femme de
» Samon, Intendant des troupeaux de Néop-
» toleme. Cette Phénarete étoit couchée sur
» un petit lit le visage tourné contre la mu-
» raille, & faisoit semblant de dormir (1) ».
Or ce petit lit ne pouvoit être qu'un sopha res-
semblant à ceux que nous voyons chez les
Grecs. Il y avoit aussi des siéges dans le vesti-
bule de la maison. Apollodore dit dans Athenée :
» Vous entrez, le chien vous caresse, & vous
» offre une chaise, sans qu'on l'ordonne (2) ».
Une pierre gravée du cabinet de *Stoch* (3) re-
présente une femme étendue ou à demi cou-
chée sur une espece de canapé, & tenant de
la main droite une caraffe : ce canapé est le
sopha.

Plutarque dit ailleurs que, quand Dion fut
assassiné, il étoit dans une chambre basse où il

(1) Plutarq. vie de Pyrrhus.
(2) *J. Lucer. sacra Gentil.* Thes. Antiq. Gronov. Tom. 7.
(3) Descript. de Winckelm. p. 474.

y avoit plusieurs lits (1). M. Dacier prétend que ces lits étoient ceux de la salle à manger : conjecture fondée sur l'ancien usage de manger couchés sur des lits.

Les Grecs n'ont point de lits comme les nôtres ; ils ne font que jetter des matelas sur les sophas, pour être couchés plus mollement.

Tels sont les lits pour une personne seule : mais pour les personnes mariées, ils étendent un tapis sur l'estrade du sopha, ensuite les matelas sur lesquels on met le linceul ou drap de dessous, & enfin la couverture à laquelle est cousu le drap supérieur.

Les lits des Héros d'Homere étoient dressés à-peu-près de même. On étendoit sur le plancher des peaux avec tout leur poil ; sur ces peaux des étoffes de pourpre ; sur ces étoffes des tapis qui servoient de linceuls, & sur ces tapis des couvertures de laine, χλαῖνα (2).

(1) Plutarq. vie de Dion.

(2) Les lits dont se servoient les anciens pour la table étoient ordinairement à trois places, mais on les multiplioit suivant le nombre des convives. Plutarque parle de salles de trente lits & de plus grandes encore ; tellement qu'on ne peut assimiler cette sorte de lit au sopha. Plutarque parle toujours des lits & des tables au pluriel, ce qui fait voir qu'ils étoient

Les Athéniens, dit le même Auteur, firent le procès à Timagoras, leur Ambassadeur auprès d'Artaxerxès, Roi de Perse, & le condamnerent à mort, avec justice, s'ils le firent mourir pour la quantité de présents qu'il avoit reçus; car il n'accepta pas seulement de l'or & de l'argent, mais il prit encore un lit magnifique, & des Esclaves pour le faire : (1) *les Grecs n'étant pas assez adroits pour cet art-là.* Vous n'aurez pas de peine à croire qu'ils n'y ont pas fait de grands progrès.

Il n'y a point de cheminées dans les chambres des maisons Grecques; on ne se sert que d'un brasier qu'on met au milieu de l'appartement pour l'échauffer, ou pour ceux qui veulent s'en approcher. Cet usage est très-ancien dans tout l'Orient; les Romains n'en avoient pas d'autre, & les Turcs l'ont conservé. On appelloit (2) λαμπτὴρ, dit Hésychius, cité par Madame Dacier, un brasier qu'on mettoit au milieu des chambres, & sur lequel on faisoit brûler du bois sec pour se chauffer, & du bois résineux pour éclairer. Ce bra-

toujours en raison du nombre des convives. *Quest. Rom. V.*

(1) Rem. sur le Liv. 18 de l'Odyssée, Tom. 3. p. 503.

(2) Plut. vie de Pelopidas.

fier étoit porté comme aujourd'hui sur un trépied; les lampes ne sont venues que longtems après.

Pour garantir le visage de l'incommodité & de l'ardeur du brasier, souvent dangereux, on a imaginé le *Tendour:* c'est une table quarrée sous laquelle le feu est placé. Cette table est couverte d'un tapis qui de tout côté tombe jusqu'à terre, & d'un autre en soie plus ou moins riche qui pare le Tendour, autour duquel on s'assied sur le sopha ou sur des carreaux. On peut mettre à la fois les pieds & les mains sous la couverture qui, enveloppant le brasier de toute part, entretient une chaleur douce & durable. Le Tendour est principalement à l'usage des femmes (1), qui pendant l'hiver y passent presque toute la journée à broder ou à recevoir les visites de leurs amies.

Les Grecques modernes ressemblent aux anciennes, à bien des égards. Dans la comédie des *Harangueuses*, Praxagore (2) fait leur por-

(1) Les femmes Turques, voyant une Ambassadrice de France (Mad. la Comtesse Desalleurs) qui marchoit avec un très grand panier, se disoient avec étonnement l'une à l'autre: *Voyez cette Ambassadrice qui porte son* Tendour *avec elle.*

(2) Th. des Grecs du P. Brumoy, Tom. 6. p. 180.

trait en plaidant pour elles : » Elles lavent, dit-il, » la laine dans de l'eau chaude à la ma-
» niere antique, & l'on ne voit pas qu'elles soient
» intrigantes. Elles boivent & maltraitent leurs
» maris, comme autrefois : c'est tout comme
» autrefois.

Nous pouvons dire la même chose ; &, pour en citer un exemple, Térence nous offre un tableau naïf de la vie ordinaire des Grecques insulaires. Lisez, dans l'Andrienne, le portrait qu'il fait de la jeune fille d'Andros (1).

« Au commencement, dit-il, elle étoit sage,
» laborieuse, & vivoit d'une maniere dure, ga-
» gnant petitement sa vie à filer, & à broder :
» mais dès qu'il se fut présenté des amans qui
» lui promirent de payer ses faveurs, comme
» l'esprit est naturellement porté à quitter la
» peine pour le plaisir, elle ne put se soutenir
» dans un pas si glissanr. Elle se contenta d'a-
» bord d'un ou de deux amans ; mais dans la
» suite elle reçut chez elle tous ceux qui vou-
» lurent y aller ». Il faut avouer cependant que parmi nos belles insulaires, il y en a beaucoup dont la sagesse est à l'épreuve de la séduction.

(1) Andr. act. 1. sc. 1.

Ajoûtons ici le beau portrait que le même auteur fait d'une femme Grecque en deuil & en négligé, qui travaille chez elle avec ses esclaves. Que ce portrait est ressemblant à ce que j'ai vu! Vous savez qu'on peut consulter Térence sur les Grecs avec d'autant plus de sûreté qu'il n'est que le traducteur de Ménandre, & qu'étant sorti de Rome, avant l'âge de 35 ans, l'opinion commune est qu'il ne quitta sa patrie que pour aller s'instruire à fond des mœurs & des coutumes des Grecs, pour les mieux représenter dans ses pièces.

Le valet rend compte à son maître qui arrive, & qui l'avoit envoyé chez sa maitresse avant d'y aller lui-même.

« C'est en cette occasion, dit-il, ou jamais, » que vous pouvez connoître la vie que votre » maitresse a menée en votre absence. Quand » on surprend une femme, & qu'on arrive » chez elle à l'heure qu'elle s'y attend le moins, » on doit être persuadé que l'état où on la trouve » est une suite de ses occupations ordinaires, » qui marquent parfaitement les inclinations » des gens. En arrivant, nous l'avons trouvée » qui s'occupoit à la broderie avec une grande » application. Elle étoit vétue fort simplement,

» en habit de deuil, sans doute à cause de la
» vieille qui étoit morte; elle étoit sans aucun
» ornement, comme sont celles qui ne s'habil-
» lent que pour elles; elle n'avoit rien de
» tout ce que les femmes emploient pour rele-
» ver leur beauté, *ses cheveux étoient épars, mal*
» *rangés, & jetés négligemment autour de sa*
» *tête*. La vieille lui filoit des laines, & de plus
» il y avoit une petite servante fort mal vétue,
» fort négligée, qui travailloit au métier avec
» Antiphile (1) ».

Ce seroit traduire mot à mot Térence, que de faire aujourd'hui le même tableau d'après ce qu'on voit; c'est le même négligé, la même position. Il n'y a pas jusqu'à la vieille qui file, & à la petite brodeuse mal vétue qui ne s'y trouvent. Il faut étudier & suivre la nature pour la copier; il faut vivre avec ce Peuple, qui a conservé la simplicité des mœurs & des

---

(1) Texentem telam studiosè ipsam offendimus,
Mediocriter vestitam, veste lugubri,
Ejus anûs causâ, opinor, quæ erat mortua;
Sine auro tum ornatam, ita uti quæ ornantur sibi;
Nullâ malâ re expolitam muliebri;
Capillus passus, prolixus, circum caput rejectus negligenter.
Heautontim. act. 2. sc. 2.

anciens usages, pour peindre ce bon vieux tems que nous sommes forcés de regretter, comme le siècle d'or tant vanté par les Poëtes.

La broderie est l'occupation des femmes Grecques; elles sortent peu, & celles qui ont besoin de travailler pour entretenir leur famille, brodent sans relâche du matin au soir, & font aussi broder leurs filles & leurs esclaves. C'est le tableau de la femme laborieuse peinte d'après nature par Virgile au huitieme livre de l'Enéide (1).

J'ai ce tableau vivant sous mes yeux. La lampe d'une brodeuse, ma voisine, est allumée avant le jour : toutes ses jeunes ouvrieres sont à leur métier de grand matin, & elles égaient le travail par leurs chansons.

Nous devons aux Grecs l'Art de la broderie, qui est très-ancien parmi eux, & qu'ils ont porté au plus haut point de finesse & de perfection. Les Crétois excelloient dans cet Art : aussi la jeune Pholoé qu'Enée donna à Sergeste étoit.

---

(1) Inde ubi prima quies medio jam noctis abactæ
Curriculo expulerat somnum, ceu fœmina primùm,
Cui tolerare colo vitam tenuique minervâ,
Impositum cinerem, & sopitos suscitat ignes,
Noctem addens operi, famulasque ad lumina longo
Exercet penso, castum ut servare cubile
Conjugis, & possit parvos educere natos.

elle de Crète, & savante dans les ouvrages de Minerve (1).

Dès qu'on parloit des talens d'une jeune esclave, on ne la qualifioit point autrement; elles travailloient, comme aujourd'hui, avec leurs maitresses.

Agamemnon, disputant la belle Chryséis à Achille, lui dit, dans la chaleur de la dispute: « je la préférerois même à la Reine Clitem- » nestre: aussi ne lui est-elle inférieure ni en » beauté, ni en esprit, ni en adresse pour les » beaux ouvrages (2) ».

Les femmes les plus distinguées préparoient elles-mêmes leurs laines pour broder, & n'avoient pas chez elles d'autre amusement.

Les Dames Troyennes, pendant le siége de leur ville, prises d'une belle passion de combattre, veulent (3) laisser leurs laines & leurs fuseaux pour prendre les armes. La sage Théano les arrête & leur dit: *Rentrez, croyez-moi, dans vos maisons, pour reprendre votre broderie & vos ouvrages; fiez-vous aux hommes du soin de repousser les Grecs & de vous défendre.*

(1) *Olli serva datur, operum haud ignara Minervæ, Cressa genus, Pholoë. Æneid. l.* v.

(2) Iliad. *l.* I.

(3) Quintus Calaber.

Homere fait souvent l'éloge des broderies Grecques (1). Antinoüs, dit-il, fit présent à Pénélope d'un manteau dont la broderie étoit très-belle (2), & les couleurs nuées avec beaucoup d'art & d'intelligence. Ce que le même

(1) Observons toutes fois sur ces passages d'Homere, que le Poëte ne dit pas toujours ce que Madame Dacier & d'autres interpretes lui font dire, & qu'on ne trouve point de mot technique qui désigne expressément la broderie, dans tous les exemples cités pour prouver qu'elle étoit connue du tems d'Homere. La Robe qu'Antinoüs donne à Pénélope étoit de différentes couleurs ποικιλον, *varia*, ce qui ne désigne point précisément un ouvrage fait à l'aiguille. Le voile auquel Hélène travailloit, lorsqu'Iris vint la trouver, étoit μέγαν' ἱςὸν δίπλακα, une grande toile à deux faces, dont elle faisoit le tissu, ὕφαινε. Ce qu'ajoûte Homère, πόλεας δ' ἐνέπασσεν ἀέθλυς Τρώων, &c. *multos autem intexebat* (*infigebat*) *labores Trojanorum*, doit s'entendre d'un tissu avec lequel Hélène représentoit les mouvemens des Troyens. Ainsi les ouvriers Napolitains dessinent toutes sortes de figures sur les couvertutes de coton qu'ils fabriquent; ils colorient grossiérement ces figures avec des fils de laine de différentes couleurs, qu'ils font passer dans le relief du tissu. Les *Chals* (espece d'écharpe d'une laine très-fine) & les tapis de Perse donnent encore une idée de ce genre d'ouvrages. Homere, dans le vingt-troisieme livre de l'Iliade, emploie les mêmes termes pour décrire le tissu que travailloit Andromaque lorsqu'elle apprit la mort d'Hector. Il ne se sert jamais du terme de κεντέω, qui signifie broder, mais de celui de ὑφαίνω, faire de la toile un tissu quelconque.

(2) Odyss. *L.* 18.

Poëte dit des voiles brodés par Hélène (1) & Andromaque a donné lieu à la question de savoir si ces broderies étoient nuancées. Quoique l'art ait fait de très-grands progrès, je crois qu'en voyant ce qu'on fait aujourd'hui, on peut conjecturer ce qui s'est fait anciennement. Je ne pense donc pas comme l'auteur de *l'Origine des loix* (2), qu'on eût besoin de patrons coloriés. On traçoit comme aujourd'hui le dessin sur la toile, & la Brodeuse le nuançoit ensuite avec ses laines de diverses couleurs : la nature étoit le grand modèle. La broderie imita d'abord les fleurs les plus simples, celles qui n'ont qu'une ou deux couleurs, & ensuite par degrés celles qui sont plus variées. On a brodé & dessiné des figures, & mélangé les nuances, à mesure que la teinture & l'art se sont perfectionnés. Il est certain que dans la Grece toutes les femmes brodoient, & que les hommes se faisoient honneur de porter l'ouvrage de leurs mains (3).

L'Historien d'Alexandre (4) nous apprend

(1) Iliad. *l.* 3. v. 124 : *l.* 22. v. 140.

(2) Tom II. *l.* 2. p. 167.

(3) Voyez le tableau du mariage de Smirne par M. Guys l'aîné, lettre 4. T. 2.

(4) Quint. Curt. *l.* 5.

que ce Prince ayant reçu de Macédoine quantité d'étoffes, & de riches vestes à la mode du pays, les donna à Sysigambis avec les ouvrieres qui les avoient faites. Il lui fit dire en même tems, que, si elle trouvoit ces ouvrages à son gré, elle pouvoit les faire apprendre à ses petites filles, pour les occuper, & en faire des présens. A ces mots, les larmes qui lui tomberent des yeux, firent assez connoître combien ce présent lui étoit peu agréable, & le compliment injurieux, parce qu'il n'y avoit rien que les femmes de Perse tinssent à plus grand opprobre, que de travailler en laine. Alexandre sachant qu'elle en étoit fâchée, alla sur le champ la voir, & lui dit : » Ma mere, cette étoffe, » dont vous me voyez vêtu, n'est pas seulement un présent de mes sœurs, mais l'ouvrage de leurs mains ; par-là vous pouvez » juger que la mode de notre pays m'a trompé ». Lisez à ce sujet l'Epitalame où Claudien représente la mere d'Achille occupée à fabriquer elle-même de sa main pour son fils des vêtemens, brochés de pourpre & d'or (1).

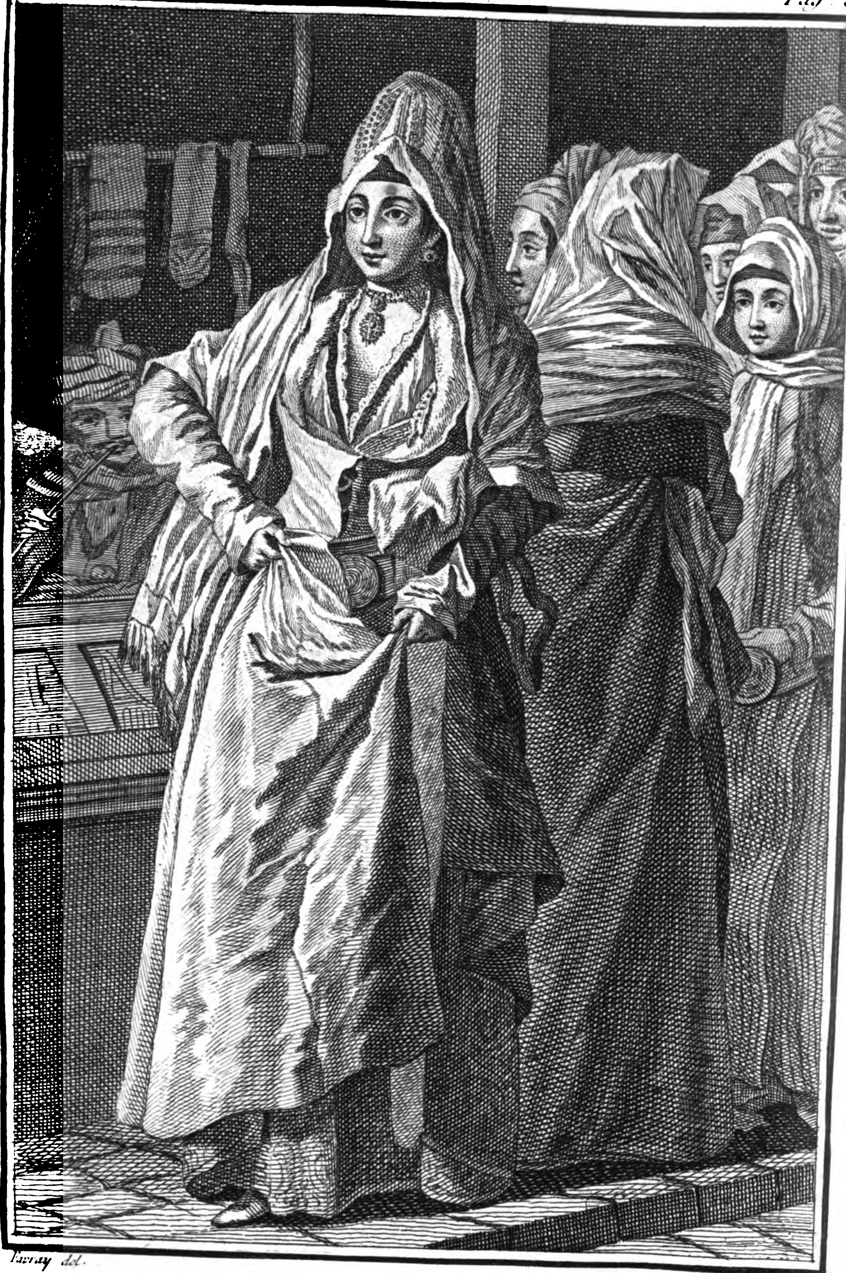
(1) Non semper clypei metuendum gentibus orbem
Dilecto studiosa parens fabricabat Achilli ;
Lemnia nec semper supplex ardentis adibat

Je remarque en passant une différence bien sensible entre les coutumes des peuples. Après l'enlevement des Sabines, les Sabins voulurent qu'on mît expressément dans le Traité de paix avec les Romains, que leurs filles ne seroient obligées qu'à filer de la laine. On a vu à Syra, Isle de l'Archipel, une fille qui ne filoit que de la soie, parce qu'elle étoit la premiere du lieu. Les femmes du pays, en la montrant aux étrangers, ne manquoient pas de leur faire observer cette fileuse qui se distinguoit de toutes les autres, & qui auroit cru s'abaisser en filant de la laine comme elles (1).

Entrez dans la chambre d'une fille Grecque, vous y verrez des jalousies aux fenêtres; &, pour tout meuble, un sopha, un coffret garni d'ivoire où sont les soies & les aiguilles, & un métier à broder. . . . . .

Antra Dei, nato galeam factura comantem.
Sed placidos etiam cinctus, & mitia pacis
Ornamenta dabat, bello quibus ille peracto
Conspicuus Reges inter fulgeret Achivos.
Ipsa manu chlamydes ostro texebat & auro. *Claudian. Epithal.*

(1) Anciennement à Gortyne dans l'Isle de Crète, on punissoit devant les Magistrats un homme surpris en adultère, en lui mettant sur la tête une couronne de laine, qui désignoit un homme voluptueux & efféminé. *Elien. Hist. div. L. 12. c. 12.*



Favray del. Laurent Sculp.

EN MACRAMA ET EN FERREGE

Dame allant dans la rue avec ses suivantes.



CINQUIEME LETTRE.

Nourrices, Esclaves, Servantes, Filles retirées, Baise-mains, &c.

On voit encore aujourd'hui, M. comme anciennement, dans toutes les bonnes maisons des Grecs, la nourrice du maître, ou de la maitresse, faire partie de la famille. Chez les anciens, une femme qui avoit nourri une jeune personne ne la quittoit plus, même après son mariage; (1) elle devenoit sa gouvernante, sa

(1) Cet usage est très ancien dans l'Orient. Quand Rébecca quitta son pays & la maison de son pere, pour aller à Betsabée épouser Isaac, on lui donna sa Nourrice pour l'accompagner. *Genes.* 24. *v.* 59.

Lorsqu'Alexandre, échauffé par le vin, a eu le malheur de tuer Clitus, qui lui avoit sauvé la vie, ce souvenir n'est pas la seule expression de ses regrets, il pleure pour sa Nourrice, sœur de ce Clitus qu'il a assassiné. *Lacrymis obortis, hanc, inquit, Nutrici meæ gratiam retuli, cujus duo filii apud Miletum pro mea gloria occubuere mortem.*

Il n'acheve pas sans revenir à cette Nourrice qui lui est si chere. Oserai-je, dit-il, retourner dans ma patrie où je ne pourrai présenter la main à ma Nourrice, sans lui rappeller ma cruauté & son malheur? *Et ego revertar in patriam, ut ne dextram quidem Nutrici, sine memoria calamitatis ejus offerre possim.* Q. Curt. l. 8. cap. 2.

confidente, son conseil (1). C'est ce qui fait que, dans les anciennes Tragédies Grecques, & dans les Latines faites sur le même plan, une Princesse ne paroît presque jamais sur la Scène sans être accompagnée de sa Nourrice. Chez les Grecs modernes, ainsi que chez les anciens, la Nourrice est le plus souvent une esclave qu'on achète à l'approche de l'accouchement. Euriclée, Nourrice d'Ulysse, avoit été achetée dans sa jeunesse par Laerte (2). Quelle idée cependant les Grecs anciens & modernes nous donnent d'une Nourrice! J'ouvre les *Choëphores* d'Eschille, (act. 3. sc. 3.) Gilissa, Nourrice d'Oreste, est frappée du faux bruit de sa mort, & voici comme sa tendresse s'exprime ; c'est la nature même qui parle. » MALHEUREUSE que je suis! de tous les » maux que j'ai soufferts au service des Attri- » des, voici le plus douloureux pour moi. Je

(1) *Perii, mea Nutrix . . . . . . invoco almam meam Nutricem.* Plaut. Aul. act. 4. Curcul. act. 2.

Anciennement on faisoit venir une Nourrice de Sparte, où le régime de Lycurgue faisoit des femmes fortes & robustes, comme les hommes. Amicla, Lacédémoniene, avoit nourri à Athenes Alcibiade.

(2) Odyss. *l.* 1. *v.* 431.

» perds donc mon cher Oreſte, cet enfant de
» mes peines, qui du ſein de ſa mere paſſa
» dans mes bras, & dont les cris ont ſi ſou-
» vent interrompu mon ſommeil. Soins ſuper-
» flus! Dégoûts inutiles! car que n'ai-je pas
» enduré auprès de lui? Un enfant au berceau
» eſt une brute qu'il faut former & nourrir.
» Enveloppé de ſes langes, que la faim ou que
» la ſoif le preſſe, il n'annonce pas ſes beſoins
» par des paroles. J'ai rempli tous les devoirs
» d'une Nourrice tendre & ſoigneuſe. Je croyois
» élever Oreſte pour ſon pere ». C'eſt dans les Poëtes Grecs, autant que dans ſon propre cœur, que Racine a trouvé ce vers heureux de pur ſentiment, qu'il met dans la bouche de la Nourrice de Joas :

» De ſes bras innocens je me ſentis preſſer ».

Telles ſont encore à-peu-près les Nourrices Grecques qui ſont véritablement attachées; la même énergie & les mêmes expreſſions ſont dans leur cœur & dans leur bouche. C'eſt avec ce même ſentiment que le tendre & vertueux Fénélon regrettoit ſon auguſte éleve, ce Prince qu'il avoit formé pour le bonheur de la France.

Cet attachement traditionnel des Nourrices Grecques pour les enfans qu'elles ont allaités

tient tellement à leurs mœurs, que le nom moderne de Nourrice eſt *Paramana*, mot très-doux, & même plus expreſſif que l'ancien, puiſqu'il ſignifie, *ſeconde Mere*. La Nourrice eſt toujours logée dans la maiſon lorſqu'elle a nourri un enfant, & dès ce moment eſt en quelque façon incorporée dans la famille (1).

Les Dames Grecques refuſent encore de nourrir leurs enfans, pour conſerver leur beauté, leur ſein & leur ſanté même, qu'elles croient ménager par-là. On leur a toujours dit qu'elles étoient à cet égard dans l'erreur, & qu'elles devenoient de vraies marâtres en abandonnant leurs enfans à une nourriture & à des mains étrangeres. La force de l'exemple & de l'uſage a prévalu ſur toutes les raiſons. Tout ce qu'on a écrit de nos jours ſur ce ſujet intéreſſant n'a rien de plus fort que le diſcours d'un Philoſophe Grec, qu'Aulu-Gelle nous a conſervé, & dont il n'y a rien à perdre. Ce Philoſophe, à

(1) L'Ombre de Cynthie recommande ſa chere Nourrice à Properce, afin qu'il en prenne ſoin dans ſa vieilleſſe, en reconnoiſſance des ſervices qu'il en a reçus.

Nutrix in tremulis ne quid deſideret annis
Parthenie: patuit, nec tibi avara fuit.

Propert. El. 7. v. 4.

l'occaſion

l'occasion de l'accouchement de la femme d'un de ses disciples, qui par sa naissance tenoit un rang distingué, étoit allé lui rendre sa visite. Après les premiers complimens, il s'avisa de demander à la mere de l'accouchée, si sa fille se proposoit de nourrir l'enfant qui venoit de naître. » A Dieu ne plaise, répondit la mere! » Voudriez-vous donc que ma fille, après les douleurs » qu'elle a souffertes, fût encore chargée du » soin le plus pénible & le plus incommode »? » Ah! Madame! reprit le Philosophe, « ne » permettez pas qu'elle ne soit mere qu'à demi; » & qu'après avoir porté neuf mois dans son » sein, & nourri de son propre sang un être » informe qu'elle ne voyoit, ni ne connoissoit » pas, elle refuse le lait que la nature lui a » donné, à cet homme qui vient de naître, » qu'elle voit enfin, qui vit à ses yeux, & qui » implore son secours par les cris les plus tou» chans (1) ».

(1) *Aluisse in utero sanguine suo nescio quid, quod non videret; non alere nunc suo lacte quod videat, jam hominem, jam matris officia implorantem.* Aul. Gell. Noct. Att. l. 12. c. 1.

Quæque cani sugenda dabit, negat ubera nato.

Vaner. præd. rust. L. 2.

Après la Nourrice, viennent les esclaves & les servantes; car la Nourrice, même achetée, n'a plus que le nom de Paramana, & n'est plus censée esclave.

Phédria, dans une Comédie de Térence, dit à Thaïs sa maitresse: » LORSQUE vous » m'avez fait connoître que vous aviez envie » d'avoir une petite esclave d'Ethiopie, n'ai- » je pas tout quitté pour vous en chercher une ? » enfin vous m'avez dit que vous souhaitiez un » Eunuque, parce qu'il n'y a que les Dames » de qualité qui aient de ces gens-là; je vous » en ai trouvé un aussi (1) ».

Les Dames Grecques avoient donc anciennement non-seulement des esclaves, mais encore des Eunuques, espece réservée aujourd'hui pour le service des Turcs.

Les filles esclaves sont traitées comme elles

Son lait qu'une mere refuse à son fils, elle le donnera à des chiens qui vont le sucer.

Donne à des chiens le lait qu'à ton fils tu refuses.

(1) Nonne, mihi uti dixti cupere te ex Æthiopiâ
Ancillulam, relictis rebus omnibus,
Quæsivi ? Eunuchum porrò dixti velle te,
Quia solæ utuntur his reginæ, repperi.

Eunuch. act. 1. sc. 2.

l'étoient anciennement chez les Grecs, avec beaucoup de douceur & d'humanité, & après un certain tems on a soin de les affranchir.

Il y en a même qu'ils adoptent encore jeunes, & qu'ils appellent *filles de leur ame*, (Psychopedi, Psychopela.) Telle étoit la belle Melantho, » que Pénélope, dit Homere, avoit » prise toute jeune, & qu'elle avoit élevée » comme sa propre fille (1), en lui procurant » tous les plaisirs que demandoit son âge ».

Les servantes, ou les esclaves, travaillent, comme anciennement, à la broderie avec leurs maitresses, & font tout le service intérieur de la maison. Ariadne, abandonnée par Thésée, s'écrie dans sa douleur : *qu'elle voudroit être reduite à la condition de ses servantes*. Elle consent de faire les lits, comme une esclave, de monter les toiles sur les métiers, de porter même sur ses épaules la cruche la plus pesante, & de donner à son cher Thésée de l'eau pour se laver avant de se mettre à table (2).

Quelquefois, au reste, une esclave n'est pas

(1) Odyss. L. 18.

(2) *Adferre aquam supercœnalem*. Nonn. Dionys. l. XLVII. v. 390.

ſeulement confidente, comme la Nourrice, mais eſt encore conſultée dans certaines occaſions où elle donne ſon avis. Conformément à cet uſage, Phocylide diſoit: « Ne refuſez pas d'écou» ter & de conſulter même votre eſclave, ſi » vous le connoiſſez capable de donner un bon » conſeil (1) ». De tout tems un vieux & fidele domeſtique a acquis des droits ſur la confiance de ſes maîtres, & ſur-tout celui d'opiner au beſoin.

Les ſervantes ne reſtent pas au logis, lorſque la maitreſſe ſort; elles ſont obligées de la ſuivre, & vous ſavez que cet uſage eſt encore ancien parmi les Grecs. Dans une autre Comédie de Térence, un eſclave montrant à ſon maître les Dames qui arrivent, lui dit : » Ne » les reconnoiſſez-vous pas à ce troupeau de » ſervantes qui les ſuit (2) » ?

Dans Plaute, une femme qui ne va pas loin en ſortant de chez elle, dit pourtant à ſes ſervantes, *ſuivez-moi* (3); & l'on voit ailleurs,

---

(1) *V.* 203.

(2) *Ancillarum gregem ducunt ſecum.* Heautontim. act. 2. ſc. 2. Odyſſ. l. 18.

(3) *Sequimini, comites, in proximum me hùc.*

que cet usage avoit non-seulement pour objet de se faire plus considérer au dehors, mais qu'il étoit encore prescrit par la décence & l'honnêteté, puisque c'étoit sur-tout par-là qu'on distinguoit les femmes d'honneur des courtisannes (1).

Il ne faut pas oublier ici un beau trait d'histoire, que Plutarque nous a conservé au sujet des suivantes.

» On raconte, dit-il, qu'un jour les Athé-
» niens étant assemblés au théâtre pour voir
» jouer quelque tragédie nouvelle, un des prin-
» cipaux acteurs, près de venir sur la scène,
» demanda un masque de Reine, parce qu'il
» devoit jouer un rôle de Princesse, & un
» grand nombre de suivantes parées magnifique-
» ment. Comme Mélanthius, qui faisoit les frais
» du chœur ne les fournissoit point, l'acteur
» s'emportoit & faisoit attendre les spectateurs,
» ne voulant point absolument paroître sans
» tout ce cortége. Mélanthius, lassé des diffi-
» cultés qu'il faisoit, le poussa par force au
» milieu du théâtre, en lui criant : *Tu vois la*
» *femme de Phocion qui paroît en public avec*

(1) *Adstat ea in viâ sola ? prostibulum sanè est.* Plaut. *Amph.* act. 3. sc. 2.

» *une seule servante, & tu viens faire ici le glo-*
» *rieux, pour corrompre les mœurs de nos fem-*
» *mes?* Ce mot, qui fut dit assez haut, ayant
» été entendu, tout le théâtre le reçut avec de
» grands applaudissemens (1) ».

Zaleucus, disciple de Pythagore & législateur de Locres en Italie, sa patrie, pour réprimer la vanité & le luxe de son tems, ordonna qu'aucune femme libre ne se feroit accompagner par plus d'une servante, *à moins qu'elle ne se fût enivrée* (2).

Le cortége d'esclaves & de suivantes qui accompagne dans les rues une femme Grecque est, pour le pays, ce qu'un bel équipage annonce chez nous, avec la différence qu'une honnête femme ne peut sortir parmi les Grecs, sans avoir au moins une suivante avec elle; celles qui sont d'un rang supérieur, & qui veulent étaler ou leur opulence ou leur vanité, se font suivre par plusieurs esclaves.

Vous verrez encore, M. lorsque je vous parlerai du deuil des Grecs & des enterremens, que ce sont les servantes qui y font le plus

(1) Plutarq. vie de Phoc.
(2) Diod. *l.* 12.

grand bruit par leurs cris & leurs pleurs. Ainsi l'on nous dépeint (1) Briséis à la tête des servantes désolées d'Achille, pleurant ce héros & ce maître chéri.

J'ai déja dit que les jeunes filles sortoient peu, & n'alloient à l'Église que lorsqu'elles étoient mariées. Ce dernier usage, tout ancien qu'il est, n'est pas suivi avec la même rigueur; cependant elles ne sont pas moins resserrées qu'elles l'étoient anciennement. Elles n'oseroient pas se montrer dans la compagnie des hommes, à moins que le pere ou la mere n'y fussent présens, & ne le trouvassent bon.

La jeune (2) Nausicaé dit à Ulysse : *Et qui de nous, sans la permission de son pere & de sa mere, paroîtroit en public avec un homme, avant d'être mariée ?* Telles étoient la simplicité & la sagesse des mœurs de l'ancien tems; nous en sommes aujourd'hui bien loin.

Agamemnon dit dans Euripide : *Il ne convient pas que de jeunes filles restent seules à la maison* (3). » Elles sont bien gardées, dit Cly-

(1) Quint. Calab. dereliƈt. *l.* 3. *v.* 573.

(2) Rem. de Mad. Dac. sur le livre 6 de l'Odyss. *T.* 2. *p.* 118.

(3) Iph. in Aulid.

» temneftre, étant renfermées dans leurs appar-
» temens ».

Le fage Phocylide difoit à fes contemporains: » TENEZ vos filles renfermées, & ne permet- » tez pas qu'elles fe montrent aux yeux du pu- » blic fur le feuil de la porte de vos maifons (1), » avant qu'elles foient mariées ».

Les jeunes Grecques s'amufent entre elles à des jeux dont je vous parlerai dans la fuite. Elles paffent leur tems à broder avec leurs efclaves, ou à regarder les paffans par les jaloufies de leurs fenêtres, qui les mettent à portée de voir fans être vues.

J'obferve encore un ancien ufage, fuivant lequel les Dames Grecques donnent leur main à baifer à leurs filles, à leurs efclaves, & aux perfonnes qui leur font inférieures. Vous vous rappellez bien (2) qu'Alcefte, avant de mourir, appelle toutes fes femmes par leur nom, & leur préfente fa main à baifer (3).

Après le baifement des mains, la plus grande

---

(1) Phocyl. *v.* 203.

(2) Euripid. *act.* 1. *scen.* 4. *& seq. act.* 4.

(3) Dolius, dit Homere, n'a pas plutôt entendu fon maître qu'il court à lui, prend fa main & la baife. *Odyss. l.* 24.

marque de respect en Orient, lorsqu'on aborde les personnes d'un rang supérieur, est de baiser ou de toucher leur robe, & de porter ensuite la main sur la bouche. Les Turcs ne saluent pas autrement leurs Patrons; & permettre à un inférieur de baiser le bout de sa robe, c'est le recevoir sous sa protection. A ce sujet, j'ai été témoin du trait le plus généreux & le plus touchant de la part d'un Turc.

Feu M. le marquis de Villeneuve, après avoir conclu en 1739 le traité de paix de Belgrade entre l'Empereur & le Sultan Mahmoud, alloit à l'audience du Grand-Visir qui étoit venu à l'Arsenal. Deux esclaves François appercevant l'Ambassadeur s'échappent, & viennent se jetter à ses pieds, le priant de les racheter. Leur maître s'approche, & M. de Villeneuve lui ayant fait demander ce qu'il vouloit pour la rançon de ces deux esclaves: *ils sont libres*, dit le Turc, *& ne sont plus à moi depuis qu'ils ont eu le bonheur de baiser la robe de l'Ambassadeur de France*. M. de Villeneuve, frappé du sublime de ce sentiment, qui toucha tous les spectateurs, tira une très-belle montre qu'il portoit, & en fit un présent au généreux Musulman.

Les jeunes filles, en Grece, ont entre elles

un jeu qui consiste à se donner des baisers sur les yeux en se prenant par les oreilles. Ce baiser tendre & affectueux est très-ancien (1).

» Je n'aime point Alcippe, dit un Berger
» de Théocrite (2), parce que, quand je lui
» ai fait présent d'un beau pigeon, il ne m'a
» pas baisé en me prenant par les oreilles (3) ».

Je vous le répète, M. c'est ici qu'il faut lire Homere & les Poëtes Grecs, pour faire attention aux plus petits détails qu'ils présentent, parce qu'on les a sous les yeux, & qu'on est bien aise de les retrouver.

Je suis, &c.

---

(1) On l'appelloit χύτρα, & le jeu χυτρίνδα. Meurs. de Lud. Græc.

(2) Idyll. 5.

(3) Tibulle décrit aussi cette façon de baiser : *Natusque parenti oscula, compressis auribus, eripiet*, l. 2. Eleg. 5. Q. Cicéron écrivant à Tiron, lui marque ainsi son amitié. *Te, ut dixi, fero oculis. Ego vos ad III. Kalend. videbo, tuosque oculos, etiamsi te veniens in medio foro videro, dissuaviabor.* Ep. fam. l. 16. Ep. 27.





Favray del. Laurent Sculp.

DAME GRECQUE

Habillée a la Turque dans l'interieur de son Jardin avec une Evantail de plumes de Paon, une autre avec la Coiffure appellée

DAME GRECQUE

..ée à la Turque dans l'interieur de son Jardin avec une Evantail de plumes de

une autre avec la Coiffure appellée ...



SIXIEME LETTRE.

Toilette, Coëffure, Habillement, Bijoux, Éventail.

MON but dans cette lettre, M. eſt de comparer la toilette de nos Dames Grecques à celle des anciennes. L'art de ſe parer & de plaire, eſt toujours, & par-tout, à-peu-près le même. Quoiqu'ici les femmes ne brillent pas, comme les nôtres, dans les ſociétés & dans les ſpectacles, elles n'en recherchent pas moins les ornemens & les bijoux qui ſemblent donner plus d'éclat à leur beauté naturelle.

L'adorateur du Cupidon de Theſpies, dans Lucien (1), repréſente les Dames Grecques à leur toilette, environnées de pluſieurs femmes, dont les unes tiennent un miroir, (2) & les

---

(1) Les Amours. Dialog.

(2) Vous connoiſſez la belle épigramme d'Auſone ſur le miroir de Laïs.

Lais anus Veneri ſpeculum dico : dignum habeat ſe
Æterna æternum forma miniſterium.
Aſt mihi nullus in hoc uſus, quia cernere talem
Qualis ſum, nolo ; qualis eram, nequeo.

autres une aiguiere pleine d'eau. Viennent ensuite les drogues qui servent à noircir les sourcils, à rougir les joues & les levres; puis les chaînes, les colliers, les brasselets, les boucles d'oreilles. Enfin elles étoient toutes couvertes d'or & de pierreries depuis les pieds jusqu'à la tête. Il y auroit aujourd'hui plutôt à ajoûter qu'à retrancher à ce portrait : tous ces ornemens subsistent encore, & principalement les chaînes d'or qui entrent dans la parure des femmes Grecques. Or, en remontant jusqu'au tems d'Homere, on trouve le même attirail de toilette. Le Dieu qui avoit forgé le bouclier d'Achille, avoit bien voulu s'amuser à façonner ces petits ouvrages.

» Lorsque ma mere, dit Vulcain, honteuse
» d'avoir mis au monde un fils si mal fait,
» me précipita dans la mer, afin que je fusse

Pour moi, disoit Laïs au déclin de ses jours,
Ce fidéle miroir n'est plus d'aucun usage:
C'en est fait, je te l'offre, ô mere des amours!
  A Vénus toujours belle il servira toujours.
  Moi qui n'ai pas cet avantage
  Qu'en ferois-je hélas? Je ne puis
M'y voir comme j'étois au printems de mon âge;
Et puis-je, sans douleur, m'y voir comme je suis

» toujours caché dans ses abîmes, j'aurois » beaucoup souffert, si la belle Thétis, & Eu» rynome fille de l'Océan, ne m'eussent re» cueilli. Je demeurai neuf ans dans une grotte » profonde occupé à leur faire des brasselets, » des agraffes, des colliers, &c. (1) ».

(1) Iliad. l. 18. — Madame Dacier ajoûte des *boucles*, des *bagues* & des *poinçons* qui ne sont pas dans le texte. Elle rend avec aussi peu d'exactitude la toilette de Junon dans le quatorzieme liv. de l'Iliade, qui représente fidèlement celle des Dames Grecques, » Dès que Junon est entrée » dans son appartement elle s'enferme; elle lave tout son » corps avec de l'ambroisie, & se parfume avec une essence » précieuse .... Quand elle a donné avec cette essence un » nouvel éclat à sa beauté, après avoir peigné elle-même ses » beaux cheveux qu'elle a partagés en plusieurs tresses, qui » sont autant d'ornemens, elle prend une robe qui est l'ou» vrage de Minerve & tissue avec un art infini. Elle l'attache » sur son sein avec des agraffes d'or, elle met par dessus une » ceinture enrichie de (*cent*) franges. Elle attache à ses oreil» les des boucles à trois pendants, (*en forme de mûres, telles* » *qu'on en trouve aujourd'hui en Grece*,) qui ajoûtent un nouvel » éclat à sa beauté. La Reine des Déesses couvre enfin sa tête » du voile le plus fin & le plus brillant, (*aussi brillant que* » *le soleil*); & ses pieds délicats sont relevés par la chaus» sure la plus magnifique ». Sur quoi j'observe que la chaussure est la derniere partie de l'habillement des Dames Grecques: c'est-à-dire, qu'après avoir fait leur toilette, elles finissent par se chausser.

Les Poëtes anciens & modernes ont tous dessiné la parure des Dames Grecques, & les plus beaux vers sont employés pour la décrire.

Cydippe, jeune fille des Isles de la mer Egée, écrit à son amant: » Ma mere m'ordonna » de me coëffer; elle me donna ses pierreries; » elle voulut arranger l'or que je mêle aux » tresses de mes cheveux, & m'habiller elle-» même (1) ».

C'est conformément à cet usage que Phédre dit si bien dans Racine:

» Je me suis élancée *à demi-nue* sur un char aîlé », dit une Nymphe à Prométhée dans la tragédie d'Eschyle. Le texte porte sans chaussure, *ἀπέδιλος*, *nudo pede*. En effet les femmes Grecques chez elles sont souvent nud pied, parce qu'elles marchent sur des tapis ou des nattes. Ainsi la chaussure étant la derniere partie de l'habillement, la précipitation doit faire sortir une fille à pieds nuds ou poétiquement à demi-nue. Voilà pourquoi Tibulle, qui veut surprendre sa maitresse, lui dit:

Obvia nudato, Delia, curre pede.

» Tu n'auras pas le tems, en me voyant, de mettre ta chaus-» sure: tu courras, Délie, à pied nud, au-devant de moi ».

(1) Comuntur, nostrâ matre jubente, comæ.
Ipsa dedit gemmas digitis, & crinibus aurum,
Et vestes humeris induit ipsa meis.
Ovid. héroïd. 21.

Que ces vains ornemens, que ces voiles me pèsent !
Quelle main importune, en formant tous ces nœuds,
A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux !

Les filles avoient anciennement, comme aujourd'hui, les cheveux noués, & les portoient beaucoup plus longs que les hommes.

Leucippe, dit Pausanias, laissoit croître ses cheveux pour en faire un sacrifice au fleuve Alphée. Après les avoir noués à la maniere des jeunes filles, il prit un habit de femme, & alla voir Daphné qui y fut trompée (1).

La coëffure des femmes Grecques, sur-tout lorsqu'elle est basse, est ordinairement relevée par une plume de héron; mais elles ne manquent point de se placer sur le front une autre petite plume noire ou de couleur, arrondie & frisée en boucle platte. Ces plumes auroient-elles quelque rapport à l'ancien usage dont parle M. *Winckelman*, dans sa belle collection des anciens monumens, [*Monumenti Antichi*, *pl.* 46.] ? Les Muses disputerent dans l'Isle de Crète sur le chant, avec les Sirenes, qui oserent les défier, & celles-ci furent vaincues. Les Muses, en punition de leur témérité, leur cou-

(1) Pauf. *l.* 8. *Arcad.*

perent les aîles & attacherent à leur coëffure une de leurs plumes pour trophée. Les femmes Grecques tiendroient donc cet ornement des Muſes ? Elles aiment au moins à les repréſenter lorſqu'elles diſputent encore entre elles le prix du chant, ou quand elles chantent alternativement des couplets, ſorte de combat amuſant, dont l'objet eſt à qui récitera le dernier & l'emportera ſur les autres.

Au reſte, elles ont différentes ſortes de coëffures plus ou moins ornées, qu'elles varient de pluſieurs manieres. Quelquefois leurs cheveux tombent en treſſes ſur leurs épaules; ſouvent ils ſont roulés autour de leur tête ou rattachés négligemment avec quelques fleurs; & c'eſt ici qu'on reconnoît la maniere des Dames de Lacédémone (1).

Pollux nous a conſervé le détail de toutes les pièces qui compoſoient la toilette, & qui entroient dans l'ajuſtement des femmes; c'eſt d'après douze vers d'Ariſtophane que Saumaiſe a pris la peine de reſtituer. Voici l'attirail décrit par Pollux (2).

(1) *Incomtam, Lacæna more, comam religato nodo.* Hor. L. 2. Od. II.

(2) Jul. Poll. *Cap.* 23. *l.* 7.

» Le

» Le rasoir, les ciseaux, la cire, le nitre, le
» tour de cheveux, les franges, les lacets, les
» mitres [dont j'expliquerai la forme], les rubans, la pierre-ponce dont les femmes se servoient pour se polir la peau & dont elles se
» servent encore aujourd'hui pour celle des
» pieds, l'orcanette, la céruse, la pommade, la
» couronne, le tapis, le fard, le collier, les
» couleurs, le déshabillé galant, l'hellébore, les
» bandelettes, la ceinture, la boucle, la tunique, la jupe arrondie, les boucles d'oreilles,
» les bijoux, le papillon, la rosette, les agraffes,
» les chaînes d'or, le cachet, les écharpes, les
» fichus, les voiles, les bagues, les flacons, &
» une infinité d'autres choses qu'il n'est pas,
» dit-il, possible de retenir exactement ».

Cette liste est véritablement assez longue, & les femmes n'ont rien perdu de ce qu'elles avoient anciennement.

Je crois que la fosse (1), le *chelidona* ou le *présage*, & bien d'autres que je n'ai pas traduits, étoient comme nos ornemens de mode dont les noms varient autant que la forme. Je ne sais en-

(1) βάραθρον, en latin *barathrum*. On appelloit ainsi Athenes une fosse où l'on précipitoit les criminels.

core ſi le mot ἔγκυκλον, rendu en latin par *veſtis circularis*, ſignifie ſimplement une jupe ; & ne ſignifie pas un cercle ou cerceau qu'on y ajuſtoit pour l'arrondir ; en ce cas le panier des femmes ſeroit bien plus ancien que nous ne croyons.

On peut voir auſſi dans Athénée (1) le détail de l'ajuſtement des femmes, ainſi que la maniere dont elles corrigeoient les défauts de la taille & du corps. Il n'attribue, à la vérité, toutes ces recherches de coquetterie & d'artifice, qu'à celles qui faiſoient un métier honteux ; mais je puis vous aſſurer, M. que les femmes Grecques d'aujourd'hui, qui ſe ſervent préciſément des mêmes moyens pour plaire, n'ont pas eu beſoin de les chercher dans les livres ; la tradition & le ſeul uſage leur ont tout appris à cet égard.

La chemiſe eſt de gaze de ſoie blanche, & deſcend juſqu'aux talons ; elle eſt relevée par la ceinture ; les manches en ſont très-larges ; on met par-deſſous un double caleçon ; celui qui paroît eſt d'une étoffe de ſoie, & l'autre d'une toile légere. Sur la chemiſe ſe met *l'anteri* qui ſerre étroitement la taille & ſoutient le ſein, au lieu de l'ancienne *mitra*, ou écharpe, qui le ſoutenoit autrefois. Sur *l'anteri* vient le *caſtan*, qui deſcend

(1) Ath. *l.* 13.

jusqu'aux pieds, & sur le castan la pelisse, qui d'ordinaire est l'habillement le plus riche. Les Grecs attachés à leur habillement le distinguent de tous ceux que portent dans leur pays les femmes d'une autre nation, quoiqu'il soit à-peu-près le même. Ainsi l'on reconnoît aisément une femme Arménienne, Turque, Juive, &c.

Les habits des jeunes filles leur serrent étroitement la taille pour la rendre fine & légere ; aussi cette gêne les incommode-t-elle souvent, & mangent-elles très-peu.

Dans la Comédie de l'Eunuque, Chéréas dit à Parménion : » La fille que j'aime n'est pas » comme les nôtres, dont les meres font tout » ce qu'elles peuvent pour leur abaisser les épau- » les & resserrer le sein, afin qu'elles soient de » belle taille. S'il s'en trouve quelqu'une qui ait » un peu trop d'embonpoint, elles disent, que » c'est un franc athlete, & on lui retranche une » partie de sa nourriture : de sorte qu'avec la » meilleure constitution du monde, à force de » soins, on les rend seches, & tout d'une venue » comme des bâtons (1) ».

(1) Haud similis virgo est virginum nostrarum, quas matres student
Demissis humeris esse, vincto pectore, ut graciles fient.

Rien de mieux rendu ni de plus ressemblant que ce tableau (1). M. Petit, sçavant Médecin, s'est servi de ce passage de Térence pour examiner si, par les mêmes moyens que les Grecques emploient pour leur taille, les Amazones, sans couper une de leurs mammelles, ne pouvoient pas en empêcher l'accroissément.

Catulle a fort exactement détaillé toutes les piéces de l'habillement Grec des femmes, en peignant Ariadne en désordre abandonnée par Thésée. » ELLE n'avoit plus, dit-il, ni la robe » légere qu'elle portoit, ni l'écharpe qui retenoit » son sein, ni sa coiffure, qu'il appelle *Mitra*, du mot Grec μίτρα (2); sorte d'écharpe fine dont on se sert encore, & qu'on met autour de la tête (3). C'est aussi le nom que les femmes de la Morée donnent à leur coiffure.

Si qua est habitior paulò, pugilem esse aiunt : deducunt cibum.
Tametsi bona est natura, reddit curatura junceas.
Eunuch. act. 2. sc. 3.

(1) De Amazon. differt. p. 144.

(2) Μίτρα étoit aussi la ceinture qui attachoit la tunique (Théocrit. Idyl. 27. v. 54.) & μιτροχίτων une autre espèce de ceinture.

(3) Prospicit, & magnis curarum fluctuat undis,
Non flavo retinens subtilem vertice mitram,

La *Mitre* que les femmes portoient anciennement avoit des bandelettes qui, tombant fur les joues, paffoient fous le menton. Les Grecques ont aujourd'hui le même ornement, qui eft brodé avec des franges. On l'appelle la *Mahoulika*, & c'eft ordinairement l'annonce de quelque indifpofition, ou du froid.

L'écharpe, après avoir fait le tour de la tête, vient quelquefois couvrir & retenir la gorge. Anacréon, dans fes fouhaits, voudroit être le collier ou le tour de perles que porte fa maitreffe, ou l'écharpe qui retient fa belle gorge. Le mot latin *tænia* ou *fafcia*, peut être expliqué par un lacet ou une écharpe. Les Athéniennes couvroient leur gorge comme les Grecques des Ifles; ce qu'elles ne font pourtant pas toutes.

Vous penfez bien, M. que les Courtifannes avoient un luxe particulier & une maniere d'ajuftement qui font encore affectés aux femmes de cet état, mais que d'autres n'imitent que trop fouvent.

Non contecta levi velatum pectus amictu,
Non tereti ftophio luctantes vincta papillas;
Omnia quæ toto delapfa è corpore paffim
Ipfius ante pedes fluctus falis adludebant.
Epithal. Pel. & Thet.

faut entendre S. Jean Chryfoftôme déclamer contre celui des femmes de fon tems. » OUTRE » les pendans d'oreilles, elles ont, dit-il, d'au» tres bijoux pour orner l'extrémité de leurs » joues : le fard regne fur leurs paupieres, & » fur tout leur vifage. Leurs jupes font entre» lacées de fils d'or ; leurs colliers font d'or ; » elles portent auffi des lames d'or au-deffus de » leurs mains. Leurs fouliers font noirs, fort » luifans, & fe terminent en pointe » : (la forme des fouliers eft encore la même, mais la couleur a changé). » Elles vont fur des chars tirés par » des mules blanches, avec un nombreux cor» tége de filles-de-chambre & de Servantes (1) ». *Ancillarum gregem ducunt fecum.* Tér.

Les femmes Grecques d'aujourd'hui lorfqu'elles vont un peu loin, ne voulant pas étaler leurs bijoux dans les rues, les font porter avec elles, pour s'en parer avant que d'entrer dans la maifon où elles vont fe rendre, & les ôtent de même, pour revenir, quand leur vifite eft faite. C'eft encore un très-ancien ufage.

La fervante de Thaïs, dans Térence, dit de fa maitreffe : » Cependant, fans faire femblant

(1) Extrait des Œuv. de S. Jean Chryfoft. par D. B. Montfaucon.

» de rien, elle a ôté ses bijoux, & me les » a donnés à porter. C'est signe qu'elle revien» dra bientôt, & qu'elle se tirera de-là le plutôt » qu'il lui sera possible (1) ».

Madame Dacier, sur ce passage, remarque qu'il n'étoit pas permis aux Courtisannes de porter de l'or ni des pierreries dans les rues. Mais il est plus vrai de dire, (ce qui est confirmé par l'usage), que les Dames Grecques, sortant peu, ne se paroient que chez elles, & n'étaloient pas dans les rues les bijoux qu'elles réservoient pour paroître avec plus d'éclat dans les maisons où elles s'assembloient. Ainsi Thaïs, ayant fait porter & reporter ses joyaux, n'avoit dessein d'en faire usage que pour briller, comme les autres, au festin où elle étoit invitée.

Voici, M. une nouvelle preuve de la fidélité de la tradition Grecque pour les anciens usages. Observez cet éventail qui sert de parasol aux Dames Grecques, & la maniere dont elles s'en servent. Cet éventail est fort grand, arrondi, composé de plumes de Paon, & a un manche

(1) Intereà aurum sibi clàm mulier
Demit, dat mihi ut auferam.
Hoc est signi : ubi primùm poterit,
Sese illinc subducet ; scio. *Eunuch.* 4. *act.* *sc.* 1.

d'ivoire ; il y a dans le centre un petit miroir. Les Dames le portent à la campagne, & quand, fatiguées de la chaleur, elles se reposent sur un sopha, une esclave prend l'éventail, & fait du vent à sa maitresse pour la rafraîchir.

Athénée peint ce même éventail en citant des vers d'Anacréon, où ce Poëte fait le portrait d'un certain Artemon, homme voluptueux & efféminé, portant, dit-il, un éventail rond à manche d'ivoire, qui lui sert de parasol comme aux femmes (1).

En Achaïe, sur un tombeau de marbre, dont Pausanias fait la description, on voyoit, dit-il, une jeune personne d'une grande beauté, assise dans une chaise d'ivoire, & à côté d'elle une de ses femmes qui lui tenoit un grand éventail ou parasol sur la tête (2).

Dans le faux *Eunuque* de Térence, quelqu'un dit au bain à un esclave : » Holà, Dorus, » prends cet éventail, & donne un peu de » rafraîchissement à cette fille, tandis que nous » allons nous laver (3) ».

(1) Ath. *l.* 12, *pag.* 534.

(2) Pauf. *tom.* 2. *p.* 117.

(3) Cape hoc flabellum ; ventulum huic sic facito, dum lavamus. *Eunuch, act.* 3. *sc.* 5.

Un passage de Claudien nous représente encore l'éventail des Dames Grecques, tel qu'on le voit aujourd'hui ; c'est dans la pièce où il se déchaîne contre l'Eunuque Eutrope parvenu au Consulat. » LUI, dit-il, qui, honoré des faisceaux, » & nommé pour gouverner l'Orient, peignoit » sa maitresse, lui donnoit à laver, & tenoit » bassement un éventail fait de plumes de Paon » pour la rafraîchir, lorsque pendant la chaleur » du jour elle vouloit se reposer » (1).

Eutrope faisoit ici l'office de l'esclave, ou de la femme-de-chambre. » VERS le milieu de la » nuit, dit Anne Comnene, (2), tandis que » l'Empereur Alexis & l'Impératrice étoient » couchés, Nicéphore Diogene entra dans leur

---

(1) Eous rector, consulque futurus
Pectebat Dominæ crines, & sæpe lavanti
Nudus in argento lympham gestabat alumnæ.
Et cùm se rabido fessam projecerat æstu,
Patricius roseis pavonum ventilat alis.

Bernier, dans sa relation de la marche du grand Mogol pour aller à l'armée, dit, en parlant des Dames de son Serrail, qu'elles se font porter de plusieurs manieres, & qu'il a vû sur le devant de la litiere de la Princesse, qui étoit ouverte, une petite esclave bien vétue, qui chassoit les mouches & la poussiere de la Princesse avec une queue de Paon qu'elle tenoit à la main. *Voyage de Cachemire.* Tom. 4. p. 67.

(2) L. IX.

» tente un poignard à la main. Il trouva la
» porte ouverte, & ſans gardes, en ſorte que
» ce fut par une protection viſible du Ciel qu'il
» manqua ſon coup. Le perfide, ayant apperçu
» une femme-de-chambre qui éventoit le lit
» pour le rafraîchir, remit à un autre tems le
» meurtre qu'il avoit projetté ».

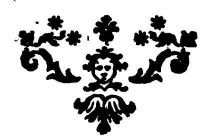
C'eſt peut-être vous arrêter trop long-tems ſur l'éventail; mais pour nous autres Amateurs de l'Antiquité, lorſque nous en ramaſſons les débris, les plus petits morceaux ſont précieux, parce qu'ils ſervent à lier le tout. Je vous parlerai dans ma premiere lettre du *Voile*, ſujet intéreſſant, parce qu'il rappelle des traits & des images de l'ancienne Grece, qu'on ne peut revoir qu'avec plaiſir. C'eſt bien annoblir les Grecs modernes, que de les comparer à ceux qui ont rendu ſi célèbre le pays qu'ils habitent, en retraçant les uſages qu'ils ont pu conſerver des Anciens.

En parlant de l'habillement des femmes Grecques modernes, je ne dois pas oublier les parfums qu'elles ſont en uſage de mettre dans leurs coffres, & dont leurs habits conſervent l'odeur: cet uſage eſt très-ancien. Homere, (Iliad. L. 21.) dit que dans la chambre d'Ulyſſe il y avoit des coffres remplis d'habits parfumés. L'Auteur

des *Mœurs des Grecs* (1) ajoûte que les femmes de qualité tenoient leurs habits & leurs meubles les plus précieux dans des cabinets d'ivoire & de cédre, avec des parfums.

On peut lire sur ce sujet la sçavante dissertation de M. l'Abbé *Querci*, directeur de la galerie de Florence, sur les odeurs & les parfums dont les Anciens faisoient usage.

(1) Pag. 312.





SEPTIEME LETTRE.

Voiles des Grecques.

L'USAGE du Voile eſt, comme vous ſavez, M. très-ancien, puiſqu'on le trouve établi dans les tems les plus reculés. Le Voile, ſymbole de la modeſtie, qui peut ſans doute dérober à l'œil curieux certains défauts, mais rend auſſi la beauté bien plus piquante; qui ſemble annoncer la pudeur, & qui couvre la rougeur innocente de la timide Jeuneſſe: ce Voile léger, qui quelquefois flotte au gré du vent, fut toujours l'ornement de la beauté & des graces. On n'a point à reprocher aux femmes Grecques de ne l'avoir pas fidelement conſervé. Il fait encore, comme autrefois, une partie eſſentielle de leur habillement, & diſtingue les conditions. Celui de la maitreſſe & de la ſervante, de la femme libre & de l'eſclave ſont différens. Il eſt un art pour l'ajuſter, pour ſe voiler décemment, agréablement. Ce que je trouve ſur le Voile dans les anciens auteurs, m'offre un tableau ſi conforme à ce que nous voyons aujourd'hui, que je vais rapporter exactement ce que

tous ceux que j'ai lus me fourniſſent ſur cet article.

Une jeune beauté qui voile ſon viſage, dit un Poëte Grec (1), n'en eſt que plus ardemment recherchée; & n'excite dans ſes amans que des deſirs plus vifs, en ſe dérobant à leurs regards. Cette utile leçon doit être auſſi ancienne dans le monde que la beauté même, & que le Voile. Les Romains n'étoient pas moins ſéveres que les Grecs ſur l'obligation impoſée aux femmes, de ne paroître publiquement que voilées. Sulpicius Gallus répudia la ſienne, parce qu'il ſçut qu'elle avoit oſé ſortir ſans Voile (2).

Ce Voile couvroit, comme aujourd'hui, la tête & une partie du corps; il étoit par conſéquent fort long, & c'eſt ſans doute de ſa longueur que les Grecs l'ont nommé *Macrama*, du mot Arabe *Makrama* qui ſignifie un mouchoir & un Voile.

Cependant le Voile Grec ne couvre point le viſage, comme celui des femmes Turques; auſſi les Grecques modernes prennent-elles celui-ci pour ſe cacher avec plus de ſoin & pour éviter les inſultes lorſqu'elles vont loin de chez elles, & dans les quartiers des Turcs.

(1) Nonn. Dionyſ. *L. XLII. v.* 351.

(2) Val. Max. *l.* 6.

» QUAND les Turcs vinrent dans la Grèce, écrit M. de Montesquieu, » comme c'étoit le Peu- » ple le plus laid qu'il y eût, ils furent si charmés » de la beauté des femmes Grecques, qu'ils n'en » voulurent plus d'autres. Ils en enleverent de » tous côtés, ce qui fit que les Grecs les cache- » rent avec plus de soin » (1). On a déja vu que ce n'est pas la peur que les Grecs ont des Turcs, qui leur fait prendre les précautions avec lesquelles ils gardent leurs femmes. On ne peut attribuer à cette peur que l'usage où elles sont de prendre le Voile des femmes Turques, lorsqu'elles sont obligées de se masquer, comme elles disent, & de se travestir en quelque maniere, pour pouvoir sortir.

Le Voile des femmes, dans l'Orient, paroît presqu'aussi ancien que le monde. Abimélech, Roi de Gérare, dit à Abraham en lui rendant sa femme, qu'il y ajoûte quelques troupeaux, & des esclaves de l'un & de l'autre sexe pour le servir. » POUR vous, *Sara*, ajoûte-t-il, voilà » mille pièces d'argent que je remets à cet hom- » me que vous appellez votre frere; il faut » bien lui fournir de quoi acheter un Voile

(1) Causes de la grand. des Rom. *chap.* 23.

» convenable

» convenable à une femme aussi respectable que » vous, pour rappeller toujours à vos gens que » vous êtes l'épouse de leur maître, & avertir » les étrangers que vous êtes mariée. N'oubliez » pas que, faute d'avoir porté cette marque » commune aux personnes de votre état en ce » pays-ci, vous vous êtes trop exposée (1) ».

Le prix que ce Roi de Gérate met au Voile, rappelle ce que dit Platon (2), qu'il y avoit en Perse de grandes Provinces, dont l'une étoit appellée *la Ceinture*, & l'autre *le Voile de la Reine*, parce qu'en effet leurs revenus servoient à la dépense des Voiles & des Ceintures de la Reine.

Lorsque Rébecca, allant épouser Isaac, l'apperçoit venir au-devant d'elle, aussi-tôt qu'elle le reconnoît, elle se couvre par respect de son Voile (3).

Thamar, sur le grand chemin où elle arrête Juda, son beau-pere, se voile entiérement le visage.

C'est vers le milieu du troisieme siecle, que les filles, en Orient, en faisant vœu de virginité, commencèrent à prendre ce Voile, qui chez

(1) Genese, *ch.* 20.
(2) Œuv. de Platon, traduction de Dacier, *t.* 1. *p.* 310.
(3) *Illa tollens citò pallium operuit se.* Genes. 24.

les Anciens étoit celui des Prêtresses, & qui est resté depuis à nos Religieuses.

L'origine du Voile est rapportée par les Grecs à la modestie & à la pudeur, qui sont également timides. Ils racontoient même, à ce sujet, une jolie histoire que Pausanias nous a conservée (1). » A trente stades de la ville de Sparte, on » trouvoit, dit-il, une statue de la Pudeur, qui » avoit été posée là par Icarius, pour la raison » que je vais dire.

» Icarius, ayant marié sa fille à Ulysse, voulut » engager son gendre à fixer son domicile à » Sparte, mais inutilement. Frustré donc de cette » espérance, il tourna ses efforts du côté de sa » fille, la conjurant de ne le point abandonner. » Au moment qu'il la vit partir pour Ithaque, » il redoubla ses instances, & se mit à suivre » son char. Ulysse, lassé enfin de ses importu» nités, dit à sa femme: qu'elle pouvoit opter » entre son pere & son mari, & qu'il la laissoit » la maitresse, ou de venir avec lui à Ithaque, » ou de retourner à Sparte avec son pere. On dit » qu'alors la belle Pénélope rougit, & qu'elle ne » répondit qu'en mettant un Voile sur son visage. » Icarius entendit ce que cela vouloit dire, &

(1) Pauf. t. 1. p. 304. trad. de l'Abbé Gédoyn.

» la laissa aller avec son mari : mais touché de » l'embarras où il avoit vu sa fille, il consacra » une statue à la Pudeur dans l'endroit où Péné» lope avoit mis sur sa tête un Voile, qu'après » elle toutes les femmes dûrent porter (1) ».

Conformément à cette tradition, Homere représente Pénélope suivie de deux de ses femmes, & le visage couvert d'un magnifique Voile (2).

Le même Pausanias, (l. 5.) dans son voyage d'Élide, décrit un tableau où l'on voyoit deux Nymphes sur un char traîné par des mulets, dont l'une tenoit les rênes, & l'autre avoit la

(1) Voyez le Voile de la Pudeur dans le *Musæum Capitolinum. t. 3. pl.* 43. Amana fille du berger Sanbad tiroit de l'eau au puits d'Adaïl, une caravane venant du désert s'y arrêta pour faire boire les chameaux. Amana les voyant approcher, se couvre de son Voile. Un des serviteurs de Nouraddin le plus riche marchand de la caravane, excité par une curiosité brutale, tenta de le lui arracher. La jeune fille irritée de cet affront, le frappa du bâton qui servoit à porter son seau. L'insolent alloit se venger par une nouvelle violence, lorsque son maître parut & suspendit par sa présence la brutalité du serviteur. Amana en se défendant avoit laissé tomber son Voile. Nouraddin fut frappé de sa beauté. Il demanda Amana à ses parens, après avoir châtié de sa main celui qui l'avoit outragée.

Le Voile n'est pas un des moindres ornemens de ce tableau vrai & touchant, traduit de l'*adventurer*, & que nous devons à M. l'Abbé Arnaud. *Journ. Etrang. Juin* 1762. T. 3. *p.* 181.

(2) Odyss. l. 17.

tête couverte d'un voile : on croit, dit-il, que c'eſt Nauſicaa, fille d'Alcinoüs. Les femmes de cette Princeſſe, après avoir pris leur repas ſur le bord même de la riviere où elles s'étoient baignées, quittent toutes leur Voile, & jouent enſemble à la paume (1).

Une femme Grecque, prête à ſortir, attache ſes cheveux, & releve ſon Voile. Telle Claudien peint Vénus quittant ſa toilette (2).

Dans le chœur d'Iphigénie en Tauride (3), une femme Grecque s'écrie : » QUE ne puis-je vôler » au-deſſus des vaſtes eſpaces où le ſoleil com- » mence & finit ſon cours ? J'arrêterois mon œil » ſur la maiſon paternelle ; là je reverrois ces » lieux ſi chers à mon ſouvenir, où jeune encore, » & ſous les yeux de ma mere, je célébrois un » innocent hymen ; où ſeule j'animois l'aſſem- » blée ; où mes attraits n'en cédoient point à ceux » d'aucune de mes compagnes ; où enfin *voilée* » *avec grace*, & la tête parée de riches bijoux, » j'étois invitée à diſputer le prix de la beauté ».

Hermione, fille d'Hélene, s'appercevant de

(1) Odyſſ. *l.* 6.

(2) *Et crines feſtina ligat, peplumque fluentem Allevat.* Claud. epithal. Honor.

(3) Act. 4.

la disparition de sa mere enlevée par le funeste fils de Priam, s'arrache les cheveux de douleur, & déchire le Voile tissu d'or qui couvroit sa tête (1).

Le Voile des Dames Grecques est de mousseline, tissu d'or aux extrémités ; celui des servantes ou des femmes du commun est tout uni, & sans or. Ce Voile est toujours blanc, tel qu'Homere & les anciens monumens représentent les Voiles d'Hélene & d'Hermione (2).

Le Voile, anciennement, étoit encore un ornement des Divinités. Les Graces étoient voilées, témoins les figures qu'en avoient laissé Bupale, Apelle, & Pythagore de Samos (3). Pausanias s'étonnoit même de ce qu'on les peignoit nues de son tems.

Laodice, fille d'Agapénor, envoya à Tégée en Areadie, un Voile destiné pour la Minerve *Alea*, & l'inscription portoit, que c'étoit en faveur de Tégée sa patrie (4).

---

(1) *Aureum quoque rupit capitis tegmen.* Coluth. Rapt. Helen. *L.* 1. *v.* 381.

(2) Monum. antich. *c.* 25. *l.* 66.

(3) Voyez la diss. de l'Abbé Massieu sur les Graces. *Mém. de l'Acad. des Inscript. &c.*

(4) Pauf. *T.* 2.

Si le Voile eſt dans les mains des Graces, l'ornement de l'inocence, & de la beauté, il eſt encore ſous la main de la Pudeur, pour lui ſervir à couvrir la honte & les larmes.

Le tableau de la fête où la belle Roxane triomphe d'Alexandre, n'eſt pas plus touchant que celui de ce feſtin où Alexandre voulut faire venir des femmes Perſanes & captives qu'il avoit à ſa ſuite pour les faire chanter. Il en remarqua une parmi elles qui plus belle & plus triſte que les autres, repouſſoit ceux qui vouloient la faire approcher. Sa pudeur ajoûtoit un nouveau charme à ſa beauté, elle tenoit modeſtement les yeux baiſſés, & couvroit autant qu'elle le pouvoit, ſon viſage *de ſon Voile*. Le Roi l'interrogea, & ayant appris qu'elle étoit une des Princeſſes du ſang royal, lui fit rendre ſes biens & ſa liberté (1).

A Lacédémone, il y avoit un Temple dédié à Morpho (2) où Vénus, & la Déeſſe y étoit voilée (3).

(1) Inter quas unam Rex ipſe conſpexit mœſtiorem quàm cæteras, & producentibus eam verecundé reluctantem. Excellens erat forma, & formam pudor honeſtabat. Dejectis in terram oculis, & quantum licebat ore velato, ſuſpicionem præbuit Regi, &c. Q. C. *l.* 6. *cap.* 2. 1.

(2) Pauſ. *T.* 1.

(3) Les Grecs appellent la beauté μορφή.

Euripide fait souvent mention du Voile des Grecques. Hermione, dans Andromaque, dit, *que le vent emporte le Voile de ma tête.* Et Thésée dans les Suppliantes : *Ma mere, pourquoi pleurez-vous, en couvrant vos yeux de votre Voile?* Mais ce Poëte distingue exactement le Voile des captives, qui est aujourd'hui beaucoup plus long que les autres, en sorte que les filles esclaves qu'on veut vendre, en sont tellement couvertes, qu'on les reconnoît à cette marque.

J'ai été conduite, dit Andromaque, *du lit de mon époux sur le rivage, le visage couvert du long Voile des captives* (1).

On rasoit encore anciennement la tête aux femmes captives, pour les distinguer. C'est ainsi que, dans le fameux tableau de Polygnote à Delphes, Ethra, mere de Thésée, & captive à Troye, avoit la tête rase, tandis que Démo-

(1) *Δυλοσύναν σΊυγερὰν ἀμφιϐαλῦσα κάρα. sc.* 1. Aujourd'hui dans toute la Morée les femmes Grecques ne portent point de Voile, même les jours de fête & dans les assemblées les plus solemnelles. Elles ne s'en servent que pour se cacher aux yeux des Turcs; &, dans ce cas elles se servent d'une espece d'écharpe de toile appellée *prosopsi*, & brodée aux deux extrémités.

phon, fils de Thésée, paroissoit songer aux moyens de lui procurer la liberté. Au reste, le Voile des captives les paroit mieux que leur tête rase, puisque le même peintre avoit encore représenté dans ce tableau Andromaque, & Nédésicaste, fille naturelle de Priam, avec un Voile sur le visage. A Lacédémone les femmes portoient le Voile, & les filles n'en avoient point. Charilaüs interrogé pour rendre raison de cet usage, répondit : les filles se montrent pour chercher & trouver un mari; les femmes doivent se cacher pour conserver les leurs (1).

Je conjecture que les femmes Grecques, anciennement comme aujourd'hui, se couvroient entiérement le visage de leur Voile, quand elles vouloient ne pas être reconnues; on ne peut, du moins, expliquer autrement ce qu'Aulu-Gelle rapporte au sujet d'Euclide.

» Le Philosophe Taurus, qui enseignoit la » doctrine de Platon, dit-il, » pour exciter » ses disciples à l'étude, se plaisoit à leur faire » ce conte ».

» Les Athéniens, étant en guerre avec les » Mégariens, avoient défendu à tous les ci-

(1) Pauf. t. 2. p. 374.

» toyens de Mégare de venir à Athènes, sous » peine d'être punis comme d'un crime capital. » Euclide, qui étoit de Mégare, venoit avant » ce décret rigoureux, prendre assidûment les » leçons de Socrate. Il eut recours au déguise- » ment pour continuer ses études. Il prenoit » un long habit de femme, avec un manteau » de couleur, & se couvroit la tête d'un Voile; » il sortoit de Mégare en cet équipage à l'entrée » de la nuit, & venoit chez Socrate pour l'en- » tendre pendant quelques heures. Le lendemain » matin, couvert du même Voile, il traversoit » la Ville, & retournoit chez lui. A présent, » pour vous achever le conte, nous sommes » obligés, ajoutoit le Philosophe, d'aller nous- » mêmes éveiller, & le plus souvent d'attendre » nos disciples chez eux (1) ».

Les Grecs modernes portent aussi sur le cou une espèce d'écharpe, dont ils se font un Voile pour se couvrir la tête, lorsqu'ils veulent la garantir de la pluie & du vent.

Le fils du Roi Antigonus ayant présenté à son pere la tête du Roi d'Epire, ce Prince, dit Valere-Maxime, la couvrit aussi-tôt du

(1) Aul. Gell. l. 7. cap. 10.

Voile que les Macédoniens ont coutume de porter (1), & lui fit faire ensuite des

» (1) On voit, dit M. Winckelman, dans *la Villa Negroni*, » la tête d'un jeune homme, coiffée d'un bonnet phrygien, » duquel descend par derriere une espèce de Voile qui vient » envelopper le cou par-devant, & couvrir le menton jusqu'à » la lèvre inférieure, de la même façon que le Voile est arrangé » sur une figure de bronze connue, avec cette différence, que » la bouche de cette derniere est couverte. La premiere de » ces deux têtes peut très-bien expliquer ce que Virgile dit » de Pâris ;

Mæoniâ mentum mitrâ, crinemque madentem
Subnixus.

Ænéid. IV. *v.* 216. Hist. de l'Art. *Tom.* 2. *pag.* 251 ».

Pour expliquer cette figure, il n'y a qu'à voir un Grec l'hyver avec son bonnet, & son Voile de laine autour du cou ; on le met quelquefois au-dessus du bonnet, & alors il en descend. Quelquefois, en le doublant par les tours, on le fait remonter par derriere ; il couvre ordinairement la bouche ; & on le baisse facilement, quand on veut parler. Il faut relire attentivement les Vers de Virgile. *L.* 4. *v.* 215.

Et nunc ille Paris, cum semiviro comitatu,
Mæoniâ mentum mitrâ, crinemque madentem
Subnixus, rapto potitur.

Ainsi parle le Roi Iarbe, d'Enée qui est auprès de Didon. Je crois que les interprètes ont mal entendu cette coiffure, en l'expliquant par un bonnet à la Lydienne, attaché par un ruban sous le menton. Iarbe jaloux se moque, non de la coiffure ridicule de son rival, mais d'un homme délicat & efféminé, qui, dans un pays chaud, porte, comme les femmes, une écharpe

funérailles honorables (1).

Les femmes ont la même écharpe, mais beaucoup plus fine que celle des hommes, & elles la mettent dans le mauvais tems par-dessus le Voile.

Lorsqu'elles vont dans une maison, en visite, ou dans quelque autre endroit, & qu'elles ôtent leur Voile, c'est signe qu'elles veulent y rester quelque tems. Je retrouve le même usage dans un siécle moins reculé que ceux dont je viens de parler.

Les femmes & les filles des Comnenes s'étant réfugiées dans une Eglise, la femme d'Isaac, qui y étoit entrée la premiere, aussi-tôt qu'on l'avoit ouverte, ôta son Voile, & dit aux Envoyés de l'Empereur : *Madame sortira d'ici, si*

---

autour de son cou, laquelle soutient son menton, ainsi que ses cheveux, toujours humides de la sueur, & parfumés d'essence.

Ce Voile me fait souvenir de celui d'Agamemnon, dans le fameux tableau de Timante. S'il n'eût pas été à sa place, il diminueroit bien la gloire du Peintre qui l'a employé si heureusement. Il eût été singulier, en effet, que ce grand Artiste eût mis sur la tête d'Agamemnon, pour annoncer & faire sentir une douleur inexprimable, un Voile que ce Prince ne pouvoit avoir en aucun tems, & qui ne convenoit qu'à une femme. Les anciens étoient aussi exacts observateurs du Costume, que fidèles imitateurs de la Nature.

(1) Val. Max. *lib.* 5.

elle veut ; mais pour nous nous sommes résolues d'y demeurer (1).

Je vous ai promis, M. sur le Voile ancien & moderne, tout ce que j'ai pu trouver dans mes lectures; je crois vous avoir tenu parole.

Je suis, &c.

---

(1) Hist. de l'Emp. Alexis, par Anne Comnene. *L.* 2.





HUITIEME LETTRE.

Sur le Caractere national. Conversations Grecques : Vivacité, Expressions, Proverbes. Noblesse Grecque.

POUR faire, M. un peu de diversion, & ne pas toujours vous entretenir d'habillemens & de parures, je veux prévenir vos questions, & revenir sur le caractere national des Grecs modernes. Comme ce caractere se déploie le plus dans la conversation, il faut vous les faire entendre; vous reconnoîtrez le feu du pays qui n'est pas éteint, & qui brille dans les ouvrages des Anciens. Cette imagination brûlante qui crée, qui vivifie les objets, qui prononce tout fortement, qui a multiplié les Dieux de la Mythologie payenne, ce tissu de brillans mensonges, les Grecs modernes l'ont conservé avec tout ce qu'ils ont pu retenir de leurs anciennes erreurs. Vivacité, saillies, abondance, énergie, chaleur, facilité d'expressions, opiniâtreté dans la dispute, esprits remuans, inquiets, aussi prompts à s'enflammer qu'à s'éteindre, vous trouverez tout cela chez eux. Et vous qui nous connoissez si bien, vous direz peut-être

à nos Marſeillois : *Vous êtes tous d'Athènes en ce point* (1). Cela eſt vrai, M. il faut en convenir ; mais nous avons du moins le mérite de reconnoître nos défauts. Plus étourdis au fond que méchans, nous ſommes tous en général, plus ou moins, comme nos premiers peres, légers, vifs, extrêmes, inconſéquens. Nous croyons facilement, & ſur la foi d'autrui ; auſſi paſſons-nous rapidement de l'admiration au blâme, de l'*engoûment* à l'indifférence. Nous nous paſſionnons pour ou contre, ſans réflexion, ſans motif, & quelquefois ſans intérêt. L'envie tant reprochée aux Grecs, eſt une maladie du pays. Comme nous délibérons peu, nous faiſons tout aſſez gaiement, une bonne action, comme une fauſſe démarche ; humiliés enſuite, attriſtés, & rarement corrigés par le repentir. Egalement capables de faire le bien & le mal par l'impulſion qui nous détermine, nous ne ſavons pas réſiſter à un premier mouvement qui nous entraîne. Mais avouez auſſi que vous trouvez parmi nous des amis chauds & ſinceres, de la générosité, de la franchiſe, de la bravoure, les talents de l'eſprit, la plus grande activité, un amour de la patrie, capable encore de produire de grands effets, s'il étoit mis en action ; enfin cet

(1) La Font. fables.

amour pour nos maîtres, qui caractérise en général toute la nation, poussé parmi nous jusqu'à la passion, & devenu passion dominante. Vous me pardonnerez, M. cette courte digression. Je n'ai pu parler, à propos des Grecs, des Marseillois & de leurs défauts, sans dire quelque chose à leur avantage.

Je reviens à nos Grecs. Voyez-les causer entre-eux; vous croiriez, à leurs gestes, à leurs mouvemens, au ton animé de leur conversation, qu'ils disputent même vivement. Point du tout : c'est leur vivacité naturelle qui échauffe un simple récit, qui les porte à s'interrompre, qui fait parler, & rend présens les acteurs du fait qu'ils rapportent. Les jeunes filles, sur-tout, exagerent tout ce qu'elles ont vu; les tropes, les images, les comparaisons, les figures leur sont familieres, & les sermens, dont je vous parlerai dans la suite, viennent toujours à l'appui de ce qu'elles avancent. Voulez-vous, M. les entendre ? écoutez cette jeune fille essoufflée qui entre dans l'appartement de sa mere.

» Ma mere, regardez la mer, voyez cet » orage ; ô Dieu ! secourez-nous. On dit que » le gros bateau de (1) *Zaphiri* a péri : il a

(1) Batelier Grec.

» été submergé; j'ai cru le voir moi-même de
» notre Kiosk (1). Oui, ce gros bateau avec sa
» grande voile, j'en jure par mes yeux, il a
» été submergé, & la pauvre *Paramana* (2) y
» étoit avec deux de ses enfans, qu'elle rame-
» noit de l'Isle de Calki (3). Quand elle aura
» vu la mer béante qui s'ouvroit (4) pour la
» dévorer, elle aura embrassé ses enfans : Mes
» chers enfans, nous périssons; & c'est moi
» malheureuse qui vous précipite, qui ai osé
» vous risquer sur la mer, ne prévoyant pas
» cette affreuse tempête. Malheureuse mere !
» téméraire Zaphiri, qui ne connois & ne crains
» aucun danger ! Méchant homme, c'est toi qui
» en es la cause, & tu périras avec nous ».

Ma fille, que m'annoncez-vous ? Elle revient...
» Ma mere, ma mere ! Paramana... venez vîte ;
» venez voir Paramana qui arrive; l'eau de la
» mer découle de ses habits, elle en a bû, elle a
» cru mourir : quelle joie ! je suis folle; j'ai tant

(1) Pavillon à la Turque.

(2) Nourrice.

(3) Isle de Propontide, une de celles qu'on appelloit anciennement *Damonesi*, ou Isle des Génies. Elles sont au nombre de quatre, & l'Isle des Princes, où se tient cette conversation, est la plus orientale.

(4) Expression Grecque.

» prié

» prié Dieu, & de si bon cœur, qu'elle a été » sauvée ».

Une autre arrive au village, où pendant la belle Saison on est rassemblé.

Quoi! Lucia, vous dormez, & l'on danse à » la Prairie. Nous avons des instrumens : Stamati » joue de la lyre, Zoé mène le branle; toutes les » meres, assises sous le grand peuplier, sont en» chantées de la voir. Venez donc; que la fiere » Zoé ne dise pas : J'ai eu l'honneur de la danse, » j'ai mené seule le branle, seule j'ai été applau» die, j'ai brillé à la tête de mes compagnes. » Elle le diroit, j'en jure par vos yeux, sans » ajouter, *parce que Lucia n'y étoit pas*. Vîte donc, » que je vous aide à mettre cette robe rose qui » vous sied si bien, & ce bouquet de lilas sur » votre tête. Doublons le pas, j'entends la lyre : » ah! courons, courons, Lucia, & qu'en vous » voyant, Zoé à qui la danse a donné le rou» ge & l'éclat des roses, pâlisse & séche de » dépit ».

Je répète, M. & je traduis fidèlement ce que j'ai entendu & retenu. Pour le retenir & ne rien perdre des traits de cette éloquence vive & naturelle, j'ai écrit sur le champ, comme ce Dessinateur, qu'un site ou un paysage agréable arrête &

occupe, jusqu'à ce que son crayon l'en ait fait possesseur.

Démosthène alloit déclamer sur le bord de la mer, pour former sa voix, & travailler à se faire entendre; mais pour acquérir le ton de l'éloquence naturelle, il alloit étudier, parmi le peuple, le langage énergique des passions, la naïve & vive expression des mouvemens de l'ame. Pour parler aux hommes, pour les persuader, il faut se mêler avec eux, les étudier, les suivre, emprunter leurs tons, leurs manieres, leurs inflexions.

Vous me trouverez, peut-être, un peu Grec, avant que j'aie fini ce qui me reste à dire. Il est vrai qu'à force de vivre avec des Etrangers, & dans leur pays, on prend insensiblement leurs manieres, & qu'on parvient à s'identifier avec eux. Je parle déjà leur langue; & vous le savez, la langue d'une Nation est ordinairement l'image de sa décadence, ou de ses progrès. Elle se perfectionne, & s'enrichit à mesure que la Nation s'éclaire, se polit, s'instruit; elle s'affoiblit, s'altere, & se corrompt, lorsque, par une chûte sensible, la Nation retombe dans la misere & dans l'ignorance. A peine un petit nombre d'hommes privilégiés conserve encore dans sa pureté le précieux dépôt de la langue de leurs

peres. Telle eſt la langue Grecque vulgaire, ainſi qu'on l'appelle aujourd'hui, quoiqu'elle ait pris du Latin & de l'Italien moins de mots, que les Romains n'en avoient pris anciennement d'elle : langue défigurée en apparence, & ſouvent par des expreſſions Turques qu'on ne peut s'empêcher d'adopter, mais qui conſerve tout le fond, toute la richeſſe & toute la douceur de l'ancienne. Les verbes ſont plus aiſés à conjuguer, parce qu'ils n'ont ni aoriſtes, ni duels. Il y a une très-bonne Grammaire pour le Grec vulgaire, faite par le Pere *Thomas de Paris*, Capucin; & vous trouverez, à la fin du Voyage de Spon, un petit Dictionnaire des mots les plus uſités. Cependant tous les Grecs qui ont quelque éducation, & qui s'appliquent à lire, ſavent le Grec littéral, & le parlent aiſément; leur prononciation eſt beaucoup plus douce que la nôtre.

Vous n'apprendriez pas le Grec vulgaire, ſans apprendre des fables, & des proverbes en vers. Les Grecs ſont toujours ſententieux. Ils aiment beaucoup les contes & les proverbes; il ſemble que la tradition les a conſervés, comme les uſages. Je crois auſſi qu'on ne reçoit pas une langue, ſans retenir les proverbes les plus expreſſifs qu'elle a produits. Quoique tous les Peuples polis aient,

ſur certaines choſes, les mêmes principes fixés par des proverbes qu'on répète dans l'occaſion, ils ont tous une maniere différente de les exprimer.

On a obſervé que les anciens Grecs ne citoient pas un proverbe, ſans ajouter : *Le ſage a dit cela.* Ainſi dans Théocrite : *Vous avez vu le loup, dit le ſage* (1).

On mettoit, dit un Commentateur de ce Poëte, tous les proverbes ſur le compte de la Philoſophie. Cette remarque eſt juſte : les Philoſophes étoient des ſages, qui faiſoient de la morale pratique leur principale étude, qui donnoient des leçons comme Epictete, & la ſageſſe dictoit les maximes qui ſervoient de regles pour la conduite. Ecoutons les Grecs modernes, vous croirez entendre les anciens.

» Mon fils, diſoit devant moi un pere à ſon
» enfant, ne te décourage & ne t'impatiente pas,
» parce que le ſuccès ne répond pas à tes
» eſpérances. Tu n'es pas heureux, mais un travail
» aſſidu ſurmontera les obſtacles que tu rencon-
» tres. Voici ce qu'a dit le ſage, *Il planta dans*
» *le tems une vigne, & avec le tems le verjus devint*
» *du miel* (2) ».

(1) Λύκον εἶδες, . . . ὡς σοφὸς εἶπεν. *Idyl.* 14.

(2) Les Turcs ont adopté le même proverbe. Ils diſent :

Toutes ces ſentences ſont en vers rimés : car la rime a été adoptée par les Grecs qui l'ont reçue des Italiens. Leurs chanſons d'amour ſont rimées.

Que vous dirai-je à cette occaſion, M. de la langue des amans chez nos Grecs ? Vous ne verrez nulle part, autant que chez eux, l'excès du délire, & l'emportement de l'amour. Aucune langue ne peut fournir autant de noms expreſſifs, que les amans en prodiguent à leurs maitreſſes. Vous verrez des Grecs amoureux, parmi le peuple ſur-tout, paſſer les nuits ſous des fenêtres, accompagner avec la lyre les chanſons les plus tendres, & dans certains accès de fureur, ſe faire des bleſſures aux bras, pour montrer enſuite les cicatrices, comme de glorieuſes marques de l'amour dont ils ſont poſſédés. A ces traits, vous reconnoîtrez ces hommes qui faiſoient autrefois le ſaut de Leucade, & qui ſe précipitoient dans

---

Sabré ilem kourouk khalva olour. » Avec la patience le verjus » devient doux comme le *Calvaz* ». C'eſt une ſorte de confiture faite avec le miel.

M. le Comte de Vergennes, Ambaſſadeur auprès du Grand-Seigneur, qui a ſi bien connu les Turcs & les Miniſtres de la Porte, peignoit le caractère de ces derniers dans les négociations, par ce ſeul trait, en rapportant un de leurs proverbes, qu'ils aiment à répéter : *Il faut*, diſent-ils, *chaſſer le lièvre avec un arabat*, petite charrette tirée par des Buffles.

la mer pour se guérir de leur passion. Vous reconnoîtrez cette Nation qui, si j'ose le dire encore, plus près de la nature que nous (car on s'en éloigne en se civilisant) a fourni aux Peintres & aux Poëtes les plus beaux modèles pour leurs tableaux. Vous y verrez encore, non des Bacchantes échevelées & furieuses, le thyrse à la main, effrayer par des hurlemens les monstres des forêts, ni des Pythies sur le trépied, agitées par le Dieu qui les inspire; mais des meres & des veuves éplorées, frappant leur poitrine, arrachant leurs cheveux épars, faisant retentir de leurs cris un vaste champ qu'elles remplissent du spectacle de leur douleur. Vous y verrez des enfans embrasser les genoux, baiser respectueusement la main de leur pere, & demander cette bénédiction dont on ne connoît plus l'usage que dans l'histoire des Patriarches. Que nous sommes froids en comparaison, parce que nous sommes trop façonnés, trop contrefaits à force d'art! La touchante simplicité des anciennes mœurs n'a pour nous qu'un air de bonhomie qui nous paroît insipide & qui nous déplaît; mais l'amour du vrai & de la nature attache encore nos regards, & les arrête avec plaisir sur les tableaux qu'on nous en présente.

J'acheverai cette Lettre en vous disant un mot

de la noblesse Grecque. Un jeune Gentilhomme Grec est assurément l'être le plus superbe, & le plus content de lui-même que je connoisse. Les Grecs appellent communément, *Rois* & *Reines*, les hommes qui, par leur naissance & par leurs richesses, & les femmes qui par leur beauté tiennent les premiers rangs. Les anciens Rois de la Grece étoient en si grand nombre, & si petits, si vains, que, sous le regne des Empereurs, les Seigneurs Grecs ont pu se donner entr'eux le titre de Rois, qui leur sera resté. Anciennement on n'appelloit pas autrement les gens riches ou puissans. Horace les nomme les Souverains de la terre (1). Térence, pour se conformer au langage Grec, appelle Reines, *Reginæ*, toutes les Dames d'un certain rang (2). Au surplus, dit encore Horace, l'argent est la souveraine puissance qui donne tout, noblesse, beauté, &c (3).

» Malgré ton rang, & tes revenus, tu as
» beau faire, dit Martial à Maxime, nous sommes
» égaux. Je soupe chez toi, tu as soupé chez
» un autre la veille. Je vais te faire ma cour le
» matin, tu l'as déja faite avant moi. Je t'accom-

(1) *Terrarum dominos.* Od. 1. l. 1.

(2) In Eunuch.

(3) *Et genus & formam regina pecunia donat.* Ep. 6.

» pagne comme mon patron & mon Roi, &
» on te voit auſſi à la ſuite du tien. Mais c'eſt bien
» aſſez d'être Client, ſans être celui d'un ſervi-
» teur orgueilleux : quand on eſt chez ſoi, Roi &
» maître, on ne doit pas en avoir d'autre (1) ».

Les Grecs, toujours vains & ambitieux, donnent plus communément les titres d'*Arkhondas* & d'*Arkhondiſſa*, c'eſt-à-dire, de Prince & de Princeſſe, à ceux qui ſont diſtingués chez eux, par leur rang ou par leur opulence. Ce mot, comme on voit, vient d'ἄρχων, ἄρχοντος, qui ſignifie Prince (2). Les Archontes à Athènes ſuccéderent aux Souverains; le ſecond portoit le nom de Roi, & celui d'Archonte fut donné depuis aux premiers Seigneurs de la Cour des Empereurs. De-là le titre d'*Arkhondas* eſt reſté aux Grecs Modernes, qui affectent ou prétendent ſur les

(1) Sum comes ipſe tuus tumidique deambulo Regis ;
Tu comes alterius, jam ſumus ergo pares.
Eſſe ſat eſt ſervum, jam nolo vicarius eſſe.
Qui rex eſt, regem, Maxime, non habeat.
Lib. 2. *Ep.* 18.

(2) Aujourd'hui le titre d'*Archonte* n'eſt donné parmi les Grecs modernes qu'à la Bourgeoiſie. Les perſonnes diſtinguées par leur naiſſance ou par leurs emplois, ſe donnent réciproquement le titre d'*evieniaſas* votre nobleſſe, & l'on donne aux étrangers celui d'*eclanbrotiſſas*, qui eſt l'*illuſtriſſimo* des Italiens.

autres une ſupériorité marquée, par leur naiſſance, ou par leurs richeſſes. Il n'eſt donc pas néceſſaire de vous dire que nos Archontes modernes n'ont pas plus les vertus, que l'autorité des anciens: j'entends ces vertus, par leſquelles, preſqu'en ſortant du Gymnaſe ou des lieux d'exercice, ils étoient admis dans le corps auguſte de l'Aréopage.

Je ſuis, &c.





NEUVIEME LETTRE.

Ceintures, Fard, Peinture des Sourcils, les Yeux noirs, la Théſéide.

VOUS m'encouragez, M. par le goût que vous marquez pour mes relations. Je ſuis fort flatté que ces lettres amuſent votre loiſir, ainſi que le mien, & que vous en deſiriez la ſuite. Vous croiriez qu'en parlant de l'habillement des femmes, j'ai oublié la ceinture, le fard, & la peinture des ſourcils : vous n'avez fait que prévenir par vos queſtions, ce qui me reſtoit à vous dire. ſur cet article.

La ceinture étoit anciennement, comme aujourd'hui, une partie eſſentielle de l'habillement des Orientaux. Le Prophète David, en parlant de la punition due à l'homme calomniateur & impie, ajoûte :

» Il portera la malédiction & les malheurs
» qu'il mérite, comme ſon vêtement, & com-
» me ſa ceinture qu'il ne quitte jamais (1) ».

(1) *Et induit maledictionem ſicut veſtimentum ..... fiat ei ſicut veſtimentum quo operitur, & ſicut* Zona *quâ ſemper præcingitur.* Pſalm. 108. ou 109. v. 17 & 18.

Les Grecs portent la ceinture comme les autres Orientaux; celle des femmes, plus recherchée & plus riche, eſt un de leurs principaux ornemens. Elles en ont encore une qui rappelle celle dont autrefois les jeunes filles faiſoient le ſacrifice en ſe mariant. Cette ceinture étoit la marque de la virginité, & après la célébration de l'hymen, on la ſuſpendoit dans le Temple de Diane, d'où elle étoit enlevée par le nouveau marié, à qui elle appartenoit.

Lorſque Léandre va célébrer en ſecret ſon hymen avec la jeune Héro, elle lui dit, en le recevant dans ſa tour, les choſes les plus tendres. *Alors*, ajoûte le Poëte Muſée (1), *Léandre détacha ſa ceinture.*

Euripide, dans le récit de la mort d'Alceſte, n'oublie pas cette intéreſſante ceinture. » Enſuite » ſe jettant ſur ſon lit, dit-il (2), elle le regarde » en pleurant : Lit nuptial, s'écrie-t-elle, où » j'ai quitté avec cet époux pour qui je meurs, « ma ceinture de virginité »!

Ainſi, dans les Héroïdes d'Ovide, Phyllis ſe plaignant d'avoir été abuſée par Démophoon, dit : Hélas! ſous quels auſpices funeſtes ma

(1) Muſ. v. 270.

(2) Eurip. Alc. *ſc.* 2.

» virginité lui fut immolée, & sa main trom-
» peuse arracha ma chaste ceinture (1) »!

Ausone donne à la chaste Diane une double ceinture (2).

La ceinture brodée des femmes Grecques, qui l'attachent souvent avec une boucle enrichie d'émeraudes & de diamans, ressemble à celle de Vénus, qu'Homere nous peint si brillante, & qui étoit aussi brodée & piquée (3).

Vous savez, d'ailleurs, que ce Poëte, en parlant des femmes, fait toujours mention de leur ceinture (4), & qu'il les désigne expressément par cet ornement particulier à leur sexe.

Electre, dans Sophocle (5), exhorte sa sœur à couper, comme elle, des boucles de ses cheveux pour les offrir sur le tombeau de son pere, & elle ajoûte : » Voici encore ma ceinture; elle n'est pas » riche, mais elle peut servir de bandelette ».

Rien de plus ancien dans la Grece, parmi les

---

(1) Cui mea Virginitas avibus libata sinistris,
Castaque fallaci Zona recincta manu.

(2) *Nec* bis cincta *Diana placet*, *nec nuda Cythere.* Epig. 39.

(3) Κεστὸν ἱμάντα. Κεστὸς ἱμάς, signifient, à la lettre, une ceinture piquée & brodée. *Mémoires de l'Acad. des Inscrip.* Diss. de M. Burette, sur le ceste & le pugilat.

(4) Voyez les *Monum. Antich.* C. 12. *pl.* 37.

(5) Act. 1. Sc. 4.

jeunes filles, que l'usage de consacrer en se mariant leur ceinture. Æthra, qui dédia un Temple à Minerve *Apaturia* ou *la trompeuse*, institua cet usage: toutes les filles du pays, en se mariant (1), consacroient leur ceinture à cette Déesse dans l'isle Sphérie (2). Catulle, dans l'Epithalame de Manlius & de Junie, s'adressant à l'Hymen, dit: C'est pour toi que les jeunes filles laissent détacher leur ceinture (3). Cet usage se pratique encore aujourd'hui. Souvent même pendant plusieurs jours le nouveau marié fait de vains efforts pour détacher la ceinture qu'on lui oppose, & la résistance qu'il éprouve est regardée par les parens de la jeune femme comme une preuve de sa bonne éducation: ce qu'on appelle en grec *Camaroma* de Καμαρένω, *laboro*, *labore fatisco*. La fille de *Caradja*, premier interprete de la Porte, fit une belle résistance de trois jours.

Les Grecs, ainsi que les Turcs, se servent encore de leur ceinture pour y attacher leur bourse, ou pour y serrer l'argent qu'ils reçoivent, & celui

---

(1) Γυνὴ βαθύζωνος, ἔυζωνος, γυναῖκες καλλίζωνοι: *altè cincta*, *benè cincta*, *pulchrizonæ*.

(2) Pauf. *t*. 1. *p*. 231. Aujourd'hui *Poro*.

(3) Tibi virgines
Zonulâ solvunt finus.

qu'ils veulent porter. Cet uſage eſt ſi ancien, qu'on diſoit d'un homme qui n'avoit plus rien, qu'il avoit perdu ſa ceinture (1).

Gracchus, revenant de Sardaigne dont il avoit été Gouverneur, diſoit aux Romains : » Lorſque » je ſuis parti, j'ai porté dans la Province mes » ceintures pleines d'argent, & je les ai rappor- » tées vuides (2) ».

Les yeux noirs ſont toujours les plus beaux chez les Grecs. Les femmes peignent encore leurs ſourcils & le poil de leurs paupieres. Pour ſe les noircir, elles ſe ſervent comme autrefois, d'une préparation d'antimoine & de noix de gale (3).

Homere appelle une belle fille, *une Beauté aux yeux noirs qui inſpire la tendreſſe* (4).

---

(1) *Ibit eò quò vis, qui zonam perdidit.* Horat. *l.* 2. *Ep.* 2.

(2) *Quirites, cùm Romam profectus ſum, Zonas quas plenas argenti extuli, eas ex Provinciâ inanes retuli. Alii vini amphoras quas plenas tulerunt, eas argento plenas domum reportaverunt.* A. Gell. *l.* 15. *Cap,* 12. C'eſt donc une faute contre le Coſtume, de peindre des habillemens Grecs ou Romains, ſans ceinture.

(3) *De antiq. marmoribus Blaſii Caryophili opuſc. ubi de mulieribus quæ nigro ſtibii pulvere cilia ſuperciliaque tingebant.*

Le *ſurmé* eſt une couleur noire dont les femmes Turcques ſe peignent les ſourcils. Elles diſent, pour exprimer leur plus grande affliction : *Nos cœurs ſont couverts de ſurmé, tous nos plaiſirs ſe ſont envolés avec toi.* Cont. Orient. *t.* 2. *p.* 233.

(4) κυρὴ ἑλικῶπις. Iliad. L. V. 98. vid. Lexic.

Anacréon veut qu'on peigne sa maitresse avec des cheveux noirs, & Bathylle avec des yeux & des sourcils noirs (1). Tel est aussi le Lycas d'Horace (2).

Les yeux noirs sont tellement estimés par les Grecs, que les hommes mêmes en prennent quelquefois leur sur-nom. J'en connois plusieurs qu'on appelle *Mavromati*, c'est-à-dire, en langue vulgaire, *aux yeux noirs*. Démétrius de Phalere, qui avoit de beaux sourcils noirs, en avoit reçu le nom de *χαριτοβλέφαρος*, *ayant les yeux des graces* (3).

Je vous ai déja parlé du fard, en vous décrivant la toilette des femmes Grecques: l'usage de ce fard est très-ancien parmi elles. Pénélope, dans Homere, dit à Eurynome, qu'elle veut enfin se montrer aux importuns qui l'obsedent. » Allez, lui dit cette Confidente; mais » auparavant entrez dans le bain, & redonnez à » votre visage, par des couleurs empruntées,

---

(1) Voyez ses notes de le Febvre sur Anacréon, au mot *μελαίναι*.

(2) *Nigris oculis, nigroque.*
Crine decorum. Od. 29.

(3) Vie de Démétrius de Phal. par M. Bonami. *Mem. de l'Acad. des Inscript.*

» l'éclat que votre affliction a terni (1) ».

Les Grecs ne portent plus, comme anciennement, des cigales d'or à leurs cheveux, parce que leurs bonnets sont faits pour couvrir leur tête qui est rasée. Mais leur habillement, à quelque changement près, a peu varié. Les bottines qu'ils portent, & pincipalement les bottes noires, étoient la chaussure ordinaire des anciens Grecs (2), & des Philosophes d'Athènes (3).

Voici encore un ancien usage qui m'a frappé; c'est celui des Thraces, & des Grecs de Negrepont, qui se font raser le devant de la tête, & ne laissent croître que les cheveux de derriere. J'ai cru voir encore ces Abantes, habitans de l'Isle d'Eubée (aujourd'hui *Negrepont*), qu'Homere appelle ὄπισθε κομόωντας, *chevelus par derriere* (4). Plutarque dit que Thésée se fit

(1) Odyss. *l.* 18.

(2) Agamemnon met ses bottines qui s'attachent avec des agraffes d'argent... Il prend ensuite sa redoutable épée toute brillante de clous dor, & dont le fourreau étoit d'argent. Hom. Iliad. l. 11. Les Esclavons & les Albanois portent encore de semblables bottines, & leurs chefs sont dans l'usage de mettre dans des fourreaux d'argent toutes leurs armes tranchantes; les autres n'ont que des fourreaux de cuivre.

(3) Voyage de Spon. *tom.* 1. *p.* 238.

(4) Iliad. l. 2.

fit couper les cheveux comme eux, & que cette maniere de se raser le devant de la tête, fut appellée depuis *la Théséide*. Cette Théséide seroit donc encore en usage aujourd'hui parmi les Grecs, & parmi les Thraces, de qui l'avoient reçu les Abantes. Ceux-ci, ajoûte Plutarque, vouloient en cela empêcher leurs ennemis d'avoir prise, lorsqu'ils venoient à se joindre dans un combat (1). C'est ainsi, selon Tacite, que les Sueves, Peuple militaire parmi les Germains, laissoient croître leurs cheveux, les relevoient, & en formoient un nœud au haut de la tête, non par ornement ou pour plaire aux femmes, mais pour ôter à leurs ennemis le moyen de les prendre par-là (2).

Les Huns avoient le même usage, qu'ils ont transmis aux Sarrasins & aux Turcs. Procope, en parlant de deux fameuses factions [les Verds & les Bleus] qui partageoient l'Empire, s'étend particuliérement sur les Bleus, protégés par Justinien.

Le premier changement que firent les factieux, dit-il, ce fut de couper leurs cheveux d'une maniere nouvelle. Ils ne rasoient point

(1) Plut. Vie de Thésée.

(2) Tacit. German. 38.

leur barbe comme les Perses ; ils coupoient tous les cheveux de dessus le front, & laissoient pendre ceux de derriere à la façon des Massagètes. On appelloit cette sorte de coiffure, la mode des Huns (1).

» Je ne coupe plus mes cheveux, à la ma» niere des Thraces, » dit un Berger dans Théocrite (2). Cette maniere ne peut être que la Théséide, puisque ce Berger affligé laissoit croître ses cheveux sur son front, & négligeoit de les couper, ou de les faire raser. Il ne suffit pas d'avoir lu, pour bien commenter & expliquer les Anciens ; il faut encore avoir fait quelques voyages dans la Grece, & avoir vu ce qu'on y pratique encore. Un berger de Belgrade (3), qui ne joue plus de la flûte, qui laisse croître ses cheveux sur son front, & qui les néglige, est sans doute un berger affligé, qui ressemble en tout point à celui de Théocrite.

(1) Hist. Secr. *chap.* 7.

(2) Idyl. 14.

(3) Village Grec, à quelques lieues de Constantinople. Les Grecs l'appellent *Egripo* par altération d'*Euripo*, Euripe ; & de ce nom d'Egripo, l'ignorance des gens de mer, dit M. d'Anville, a fait celui de *Negrepont*, qui déshonore en quelque maniere les Cartes où il se trouve. *Géogr. anc. c. 1, p. 263.*

Je crois, M. n'avoir rien oublié de ce qu'on peut remarquer d'intéreſſant & de conforme aux anciens uſages, dans l'habillement des femmes Grecques; il me reſte à vous obſerver que ce Peuple, tout léger qu'il eſt, tout amateur de la nouveauté qu'on le repréſente avec raiſon, n'a pourtant jamais dépendu, comme nous, des caprices & de l'inconſtance de la Mode qui nous ſubjugue. Il falloit même avoir de grandes raiſons, pour changer quelque choſe dans l'habillement des femmes, comme vous le verrez par l'évènement qui obligea les Athéniennes à ne plus ſe ſervir d'agraffes ni d'épingles. Ce trait d'hiſtoire mérite bien que je vous le rappelle, & ne peut être ici que fort à ſa place.

Les Athéniens, pour un motif aſſez frivole, avoient déclaré la guerre aux Eginètes. Ils furent battus ſi complettement, qu'il ne reſta qu'un ſeul homme, pour porter à Athènes la nouvelle de cette ſanglante défaite. Ce malheureux fuyard fut mal accueilli. Les femmes qui avoient perdu leurs maris, piquées de ce qu'un ſeul homme reſté de tant de monde ôſoit ſe montrer, ſe jetterent ſur lui; & lui demandant ce qu'étoient devenus leurs maris, à force de le piquer avec leurs agraffes & leurs épingles, elles le firent mourir. Les Ma-

gistrats d'Athènes, indignés de cette cruauté, pour punir les femmes, les obligerent de s'habiller à l'Ionienne; ce qui leur ôtoit l'usage des agraffes & des épingles. Leur ancien habit, comme celui de toutes les femmes Grecques, étoit l'habillement Dorien. En revanche les Argiens & les Eginètes firent une loi qu'ils observoient encore du tems d'Hérodote (1), par laquelle il étoit ordonné aux femmes de porter des agraffes & des épingles encore plus longues que celles qu'elles portoient auparavant. Rien n'est donc indifférent dans l'histoire Grecque, puisque la longueur même des épingles dont se servoient les femmes, étoit dûe à un évènement tel que celui-là.

Je suis, &c.

---

(1) Hérod. l. 5.





DIXIEME LETTRE.

Fêtes, Repas, excès de Table, Couronne de Fleurs, Chansons, &c.

Les Grecs aiment toujours les fêtes; les plus grandes solemnités de leur religion sont pour eux des réjouissances publiques, des fêtes d'éclat qu'ils célébrent avec autant de joie que de faste. Mais ils courent avec encore plus d'empressement à ces dévotions particulieres, qui les attirent à la campagne. Le Peuple inonde le vaste champ où on se rassemble; les jeux, les festins, les danses sont de la partie, & les femmes s'y montrent avec plus de liberté. Les jeunes gens toujours amoureux, ou prêts à le devenir, n'y vont pas tant, (disoit le Poëte Musée (1) de ceux de son tems), pour prendre part aux sacrifices qu'on fait aux Dieux, que pour examiner curieusement les jeunes Beautés qu'on y rencontre, & s'en faire voir à leur tour. Il ne faut pas sans doute aller dans la Grece, pour chercher sur ce point ce que nous avons chez nous tous les jours sous les yeux. Je parlerai, dans l'article de la Religion, des fontai-

(1) Mus. Leand. & Héro. v. 53.

nes consacrées par la dévotion & par les miracles qu'on leur attribue. Je veux vous entretenir aujourd'hui des repas des Grecs, & d'une fête champêtre où Bacchus préside encore, où vous entendrez leurs instrumens, leurs chansons, &c. Les danses feront un autre article.

Du tems de Saint Jean-Chrysostome (1), les anciens Grecs avoient, par magnificence, des tables bordées d'argent fort pesantes, qui avoient la figure d'un grand *sigma*, C (2). Telle est encore aujourd'hui la forme des tables chez les Grecs modernes, si ce n'est qu'il n'y a plus d'argent, & qu'autour il y a des carreaux pour s'asseoir. L'agrément de la table consiste encore pour les Grecs dans le seul plaisir de boire & de manger, souvent avec excès. Aussi les Grecs appelloient-ils anciennement leur repas, *συμπόσιον*,

(1) Extrait des ouvrages de Saint Jean-Chrysostome, par D. B. de Montfaucon.

(2) Ces tables ressemblent à celles que nous appellons *fer-à-cheval*. Celles des Grecs modernes sont rondes, & les plus riches parmi eux ont encore des tables d'argent. Il y en a cependant qui, pour ne point s'asservir à l'usage, mangent sur des tables semblables aux nôtres, assis sur des chaises; & même, lorsqu'ils ont à dîner chez eux des Voyageurs étrangers, ils permettent à leurs femmes & à leurs filles de se montrer à table.

compotatio; c'est-a-dire, une assemblée de personnes qui boivent & mangent ensemble : au lieu que les Latins l'appelloient *convivium*, c'est-à-dire, un cercle de personnes en société, invitées pour vivre ensemble, & s'entretenir agréablement.

Les Romains ont toujours été plus sobres que les Grecs, & Cicéron n'a pas manqué de faire cette distinction, en parlant des repas où il aimoit à se dérider, & à s'égayer avec ses amis. Il loue fort cette maniere de se voir, & de se rassembler à table.

» Le bonheur de la vie, écrit-il à Papirius » Pætus (1), est à mon sens de pouvoir vivre » avec des gens de bien, qui soient agréables & » qui vous aiment... Je n'envisage point ici le » plaisir sensuel de la table, mais l'agrément de » la société, & l'amusement qui résulte des pro» pos familiers qui font la douceur des repas. » Aussi nos Romains en donnant aux festins un » nom qui désigne simplement l'action de vivre » ensemble (*convivia*), les ont-ils mieux définis » que les Grecs qui les nomment aussi d'un seul » mot, parties de boire & de manger, que plu» sieurs personnes font ensemble ».

Les Grecs boivent encore avec autant de

(1) Ep. 24. l. 9.

plaisir que d'excès, & leurs festins ne finissent pas sans ivresse. Lorsque les Romains buvoient un peu trop, ils appelloient cela *pergræcari* (1), c'est-à-dire, boire à la Grecque (2).

Les bons buveurs, dans l'ancienne Grece, se faisoient, comme ceux d'aujourd'hui, des défis pour boire. Lorsqu'Alexandre conduisit en Perse ceux qui servoient dans ses armées, ils s'y livrerent aux plus grands excès du vin, à l'imitation des Persans, qui faisoient gloire d'être grands buveurs (3).

Ils buvoient toujours le vin pur, dit un voyageur, & lorsqu'ils boivent en compagnie, le gobelet passe à la ronde comme les santés qu'ils portent (4).

(1) *Græco more bibere.*

(2) Les Spartiates disoient au contraire, que Cléomene avoit appris à boire des Scythes; & quand ils vouloient faire débauche de vin, ils appelloient cela *Scythiser.* Hérod. l. 5.

(3) Quint. Curt. l. 5.

(4) Spon. t. 2. pag. 356. Agamemnon, dans Homere, loue Idomenée de boire, comme lui, rasade, tandis que les autres boivent à petits coups. *Illad. l.* 4. -- M. Brémond, qui avoit été envoyé en Géorgie, par le Marquis de Ville-neuve, Ambassadeur de France à la Porte, racontoit qu'étant à dîner chez le Prince, celui-ci lui porta la santé du Roi dans une grande corne de bœuf, remplie de vin jusqu'au bord, & que lui François fut obligé de la vuider à son tour.

L'usage de chanter à table, est aussi très-ancien chez les Grecs. Ils buvoient chacun à leur tour à la santé de leurs maitresses, & souvent autant de coups qu'il y avoit de lettres à leur nom. Voyez dans la quatorzieme Idylle de Théocrite, la description d'un repas rustique à la Grecque: c'est un tableau fidèle de ce qu'on voit aujourd'hui.

Dans leurs festins champêtres, qu'ils appellent *εὐθύμιαι*, *délassemens de l'esprit*, parce qu'on y mêle les jeux & les danses, il y a, suivant le nombre des convives, une table ronde qui a souvent la forme d'un Π. Les personnes les plus distinguées se mettent au fond, & le maître du festin vient ensuite. Celui-ci boit d'abord à la prospérité de tous les convives qui lui rendent successivement, le verre à la main, les mêmes souhaits. Des agneaux farcis, recouverts de leurs peaux, & cuits au four, sont les principaux mêts de ce repas. On s'échauffe ensuite : on apporte des cruches pleines de vin, on verse sans mesure, & l'on permet alors aux farceurs d'entrer. Les Chansons qui ont commencé par des airs & des paroles graves, deviennent plus libres & plus gaies ; enfin, on prend la lyre, & quelques convives se levent pour danser. On commence par

le μονόχορος, & le δίχορος, c'est-à-dire, par un & deux danseurs, dont la danse vive ressemble à notre *Rigaudon*, qui paroît d'origine Grecque; & la danse finit par un branle dont je parlerai à l'article des danses.

Le miel que les Grecs recueillent toujours avec soin sur le mont Hymette, & qu'ils regardoient anciennement comme une nourriture sacrée, est encore pour eux, tel qu'il vient de la ruche, un mets délicieux & très-estimé (1).

Ils aiment aussi beaucoup les olives, que la Grece & le terroir d'Athènes fournissent abondamment (2). Ils appellent comme les Anciens, *Colymbadès*, ces olives préparées pour exciter l'appétit. Ils aiment les gâteaux que les femmes préparent encore suivant l'ancien usage. Vous savez par la lecture d'Homere (3), qu'anciennement elles avoient le soin de pâitrir la farine & de faire des gâteaux. C'est aujourd'hui toute la même chose : on fait ces gâteaux la veille de Pâques & des grandes fêtes, & les Grecs s'en donnent en présens les uns aux autres.

L'ancien usage de manger le bled grillé ou

(1) Hist. des Ab. *t.* 2. *p.* 124.

(2) Spon. *t.* 2. *p.* 253.

(3) Odyss. *l.* 7. *v.* 107. *l.* 18. *v.* 559.

rôti; usage qui a nécessairement précédé l'art de le broyer ou de le moudre, découvert par Mylès, fils de Lélex, premier Roi de la Laconie, qui donna son nom à l'Isle de Mylo, subsiste encore (1). Dans la Grece, le gros bled de Turquie, & les pois chiches qu'on fait cuire, sont des mets très-communs.

C'est parmi le peuple que je cherche toujours les anciennes coutumes, parce que le peuple, qui rafine peu, fidèle aux traditions qu'il a reçues, est toujours attaché à ses usages, qui sont ses principales loix. Je trouve donc dans les repas Grecs non-seulement les anciens excès & l'antique simplicité, mais encore les couronnes de fleurs qui peignent si bien la joie des convives. Les fleurs ornent aussi la tête des amoureux, & ils en attachent encore à la porte de leurs maitresses.

J'ai déja dit que les femmes, sur-tout les jeunes filles, mêlent à leur coiffure des fleurs naturelles, dont elles se couronnent; les jeunes

(1) L'erreur de cette étymologie provient de l'orthographe des deux noms. L'Isle de Milo est proprement Μῆλος, *Melos*, de μῆλον, melon, pomme, nom qui lui a été donné à cause de sa figure ronde; & en effet, suivant Pline, *Melos insularum rotundissima est.*

gens qui veulent ſe piquer de galanterie en font autant (1).

Horace, dit M. Dacier (2), a eu égard à la coutume des Grecs & des Latins, qui prenoient des couronnes de fleurs lorſqu'ils étoient amoureux, & les quittoient lorſqu'ils ceſſoient de l'être. En les quittant, ils les rompoient, ou ils les conſacroient. Ainſi, dit-il, Horace ne ſe contente pas de dire que les Amans de Lydie jettent leurs vieilles couronnes; mais il ajoûte qu'ils les dédient à l'Hebre, *compagnon de l'Hyver* (3). J'ai vu cet Hebre au mois de Mai: malgré l'épithete d'Horace, je l'aurois pris volontiers pour le compagnon du Printems; car il n'eſt pas à craindre dans l'hyver, & dans les beaux jours, ſes bords ſont très-agréables.

Un Grec couronné de fleurs annonce ou l'amour dont il porte les livrées, ou la joie & la débauche d'un feſtin.

Les Amans, dit Athénée (4), couronnent de fleurs la porte de leurs maitreſſes, comme s'ils

(1) Homere appelle Vénus Ἀφροδίτη ἐϋστέφανος *pulchrè coronata*. Odyſſ. v. 2. 67. Selon Euſtathe cette couronne a rapport à la coiffure des femmes.

(2) Rem. ſur l'Ode 25 du premier livre.

(3) *Hyemis ſodali.*

(4) *L.* 15. *p.* 669 & 670.

ornoient les portes d'un Temple. De-là vient ſans doute l'uſage où ſont les Grecs aujourd'hui, le premier de Maì, de couronner de fleurs les portes de leurs maiſons & de celles des perſonnes qu'ils aiment. Ils vont chanter & ſe promener devant la maiſon de leurs belles, pour les attirer du moins à la fenêtre, & voilà encore les galanteries qui ſe pratiquoient du tems d'Horace (1).

Vous vous rappellez que, ſi on couronnoit les portes de fleurs, on leur adreſſoit auſſi les plaintes les plus touchantes; que même quelquefois dans le délire, & dans certains momens de dépit, on les enfonçoit brutalement; mais que les Amans patiens & ſages ſe contentoient de ſe coucher humblement ſur le ſeuil de la porte, que l'on tenoit fermée pour eux.

Longepierre, qui a traduit quelques Poëtes Grecs avec de ſavantes Notes, a rendu de cette maniere une jolie Epigramme du ſeptieme Livre de l'Anthologie ſur les couronnes :

De Rhodope l'orgueil égale la beauté,
Et quand je la ſalue avec timidité,
La ſuperbe, pour prix du feu qui me transporte,
Fait, en me ſaluant, éclater ſa fierté.

---

(1) Leneſque ſub noctem ſuſurri
Compoſitâ repetentur horâ.

De couronnes de fleurs j'orne avec soin sa porte
L'ingrate s'irrite, &, pour prix,
Aux pieds les foule avec mépris.
O rides sans pitié, vieillesse inexorable!
Hâtez-vous, accourez, précipitez vos pas,
Venez ravager tant d'appas;
Venez fléchir Rhodope, & la rendre traitable (1).

En voyant, M. le premier de Mai, toutes les portes des Grecs ornées de fleurs, vous vous rappelleriez tout ce que vous avez lu sur cet usage dans les Poëtes Grecs & Latins. Je me réserve à vous parler des couronnes des mariées & des morts, dans mes lettres sur les mariages & les Enterremens des Grecs.

Je vous ai déja dit que leurs repas, pour peu qu'ils soient animés, ne finissent que par des Chansons qui reviennent aux Scolies des anciens Grecs. Quoique M. Morin, de l'Académie des Inscriptions, donne une idée assez exacte de l'état actuel de la Musique chez les Grecs modernes, il se trompe lorsqu'il ajoûte que, depuis plusieurs siècles, il n'est (2) plus question de chansons dans la Grece; je puis assurer, au contraire, qu'elle a encore ses Anacréons & ses Muses. Sous

(1) Trad. de quelques Idyll. de Téoc. p. 117.
(2) Diss. sur les Cygnes. *Mém. de l'Acad. des Inscript.*

le regne d'Amurat IV, un Grec, bon Muſicien, condamné à mort, attendrit tellement par ſes ſons le Sultan qui avoit prononcé ſon arrêt, qu'il obtint ſur le champ ſa grace (1).

Un Cypriot, qui alloit à la Mer-Noire, jouant de la lyre, aſſis à la poupe de ſa barque, & paſſant ſous les fenêtres du Palais du fameux Viſir *Ibrahim Pacha*, qui périt dans la révolte de Patrona, attira tellement l'attention de la Sultane, femme du Viſir, qu'elle le fit venir pour le faire jouer devant elle.

La lyre des Grecs reſſemble à celle qu'Orphée ſuivant la deſcription de Virgile, tantôt pinçoit avec ſes doigts, & tantôt touchoit avec un archet (2).

La lyre a toujours été l'inſtrument favori des Grecs; elle leur appartient de droit. On reprochoit à Thémiſtocle que ſes mœurs étoient dures, & que ſon éducation avoit été négligée. Il convint qu'il ne ſavoit pas jouer de la lyre; mais il ajoûta qu'il ſavoit, d'une petite ville, en faire une grande.

---

(1) Hiſtoire de l'Emp. Ott. par Cantimir. t. 3. p. 97. & 101.

(2) *Obloquitur numeris ſeptem diſcrimina vocum;*
Jamque eadem digitis, jam pectine pulſat eburno.
Æneid. l. 6.

La guittare & la lyre ſont encore les principaux inſtrumens uſités chez les Grecs. Le Berger joue indifféremment de la muſette, de la flûte ou de la lyre. Les Grecs chantent en même tems, & répetent quelquefois des airs que les Italiens leur ont appris, & qu'ils ont trouvés de leur goût. Pline le jeune, dans une de ſes Lettres, rendant compte à un de ſes amis de ſes amuſemens poëtiques, & s'eſtimant heureux de ſavoir compoſer des hendécaſyllabes, ajoûte : » Je n'ai pas lieu » de m'en repentir : on les lit, on les tranſcrit, » on les chante. Les Grecs mêmes, à qui ces » vers ont donné du goût pour notre langue, les » marient au ſon de leurs lyres & de leurs guit» tares (1) ».

Vous connoiſſez les anciennes chanſons Grecques : je vais vous en rapporter une d'un ſiecle moins reculé que celui d'Anacréon, & dans le goût du Vaudeville, avec une autre des plus modernes, que je choiſis pour la traduire : vous jugerez de ce que les Grecs ont perdu de ce côté-là.

L'Empereur Alexis ayant défait les Scythes dans le mois d'Avril, ſon Hiſtorienne, toujours

(1) *A Græcis quoque, quos latinè hujus libelli amor docuit, nunc cythara, nunc lyra perſonatur.* Epiſt. l. 7.

empreſſée

empressée de célébrer avec cette chaleur & cette tendresse filiale que tout son ouvrage respire, les victoires de son pere, raconte à ce sujet que les Grecs de Constantinople témoignerent leur joie du succès de cette journée par une chanson dont le sens étoit : » qu'il s'en falloit d'un jour que » les Scythes eussent vu le mois de Mai (1) ».

Voici la chanson la plus moderne & la plus tendre, faite pour une belle Grecque, ma voisine, dont le nom forme l'acrostiche. Je vous donne l'original & la traduction, où j'ai seulement adouci quelques hyperboles.

ΑΚΡΟΣΤΙ'ΚΟΝ Ε'ΙΣ ΤΡΑΓΟ'ΥΔΙ.

Φ-ῶς τȣ ἡλίȣ ἔκλαμπρον, λάμψις ὡραιοτάτη,
Ρ-ίψε καὶ ἐις τȣ λόγȣμȣ ἀπτὴν καταροτάτη,
Α-πτῶν μαλιώνσȣ τὰς ϐολὰς ἀκλίνα χῆρυσην μίαν,
Ν-ὰ ἔυρω ἐις τὰ πάθημȣ καμίαν θεραπείαν?
Τ-ὰ βασανάμȣ, ἡ πληγὰς, δι πόνοι, τὰ κακάμȣ
Ζ-άλεν με δίδȣν πάντοτε θρηνȣν τὰ μάτιαμȣ.
Ε-λα, ὦ φῶσμȣ, δεῖξεμε ἔλεος θέραπειαν
Σ-τὰ ἀμετράμȣ τὰ κακὰ μικρὰν παρηγορίαν?
Κ-άμε, ὦ φῶσμȣ, ἔλεος, κάμε ἔναν (τερμάνι) (2);
Ε-ὶς τὰς πληγάσμȣ τὰς πολλὰς βάλε ἕνα βοτάνι?
Σ-ώνει ἡ ἀπονιάσȣ, φθάνει ἡ ἀσπλαχνία.
Α-λήμονον! ἐχάθηκα, δεν εἶναι ἁμαρτία?

(1) Hist. de l'Emp. Alex. *l.* 8.

(2) Mot Turc, qui signifie *aide*, *secours*.

Phos tou heliou eclampron, lampsis oratiotate,
Reipse ke eis tou logomoti apten katharotate,
Apton mationsou tas volas ahtina chrysen mian,
Na euro eis ta pathemou camian therapian?
Ta vasanamou, e pligas, oi ponoi, ta cacamou
Zalen medidoun pantote, threnoun ta matiamou
Ela, o phosmou, deixem eleos therapian
Sta ametramou ta caca micran paregorian?
Kame, o phosmou eléos, came enan dermani;
Eis tas pligasmou tas pollas ena votani?
Sonei e aponiasou, phthanei e asplachneia.
Alemonon! echatica.... den einai amartia?

CHANSON EN ACROSTICHE.

» Tes beaux yeux, dont les regards ne sont
» comparables qu'aux rayons de l'astre du jour,
» peuvent seuls me guérir. Laisse donc échapper
» sur moi un seul de tes regards; ma vive douleur
» se soulage en vain par des torrens de larmes.
» O ma lumiere! viens, laisse-toi attendrir par
» l'excès de mes maux, & accorde-moi du
» moins la plus légere espérance. O ma lumiere!
» sois plus sensible à la pitié; j'éprouve depuis
» assez long-tems ta cruauté & ton indifférence.
» Hélas! malheureux que je suis, je ne vis plus;
» & n'est-ce pas un crime que de me laisser
» mourir »?

Direz-vous à présent, comme M. Morin, qu'il

n'eſt plus queſtion de chanſons chez les Grecs modernes, ou qu'il ne leur reſte que des ſoupirs.? Si cet Académicien avoit voyagé dans le pays, il y auroit vu que les Grecs quoiqu'aſſujettis à une domination étrangere, n'ont pas ſuſpendu leurs lyres aux ſaules, comme les Juifs pendant leur captivité (1) : ils ne chantent pas comme Sapho & Anacréon, mais ils chantent encore. Rapportons encore une chanſon dans un ſtyle plus figuré; vous verrez que les Poëtes Grecs modernes ſe ſont éloignés de l'ancienne ſimplicité pour prendre le ſtyle oriental.

CHANSON.

» L'AMOUR étoit pour moi un arbre paré des » feuilles toujours vertes de la fidélité. Son ombre » étoit l'eſpérance du bonheur que je déſirois ».

» Mais tout-à-coup les feuilles ont été deſſé» chées par le ſouffle brûlant du déſeſpoir qui » me pourſuit & qui me fait errer ».

» Mon eſpérance eſt détruite par la haîne, » & par les rigueurs qui attaquent toutes les » branches de l'arbre ».

» Un foible rejetton qui reſte, n'a plus qu'une » fauſſe apparence de vie & de fraîcheur ».

(1) Diſſ. ſur les Cygnes. *Mém. des Inſcrip.*

» Les feuilles sont tombées, parce que la » racine ne fournissoit plus de suc nourricier ».

» Vaine illusion ! Je croyois que cet arbre » ne périroit point ; que ses rameaux verds ne » craignoient plus la sécheresse ».

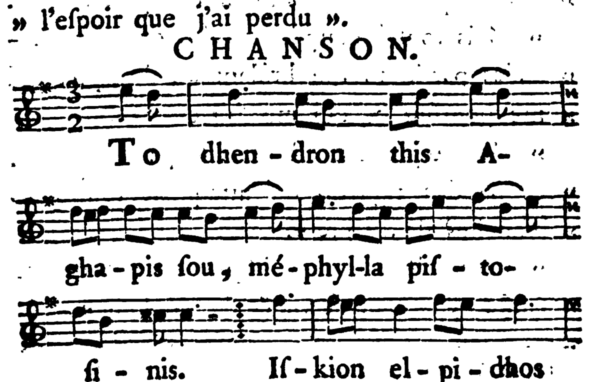
» Dans cette double idée, j'offrois jusqu'à » mes larmes pour l'arroser ».

» Il n'étoit plus tems, & j'ai été encore » trompé par la vue du rejetton, qui n'avoit » qu'une fausse apparence ».

» Lorsque je croyois qu'il alloit refleurir, » la racine n'avoit plus de force ».

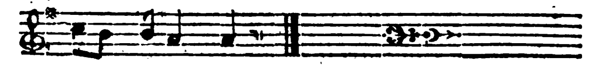
» Si l'Amour que j'implore, pouvoit en prendre » dre soin, je reverrois encore ces verds ra- » meaux, qui me donneroient & la fraîcheur » & l'ombre, & les premieres douceurs de » l'espoir que j'ai perdu ».

CHANSON.





mé dhi - dhen a - me - trou ſy-



phro - ſi - nis.

» Το δενδρον της αγαπης σε, μεφυλλα πισοσύνης
Ισκιον ελπίδος μέ δηδεν, αμετρε συφροσύνης
» Πλην τώρα ἐμαράνθικαν τα φυλλα κύποφερνο
Απελπισίας φλογισμόν καδηκα παραδερνο
» Τον υποσχέσεον κλαδια, πε μίσες ἤ ψυχροτης
Εξεραυε πανταπασι η εχθρας και η κρυοτης
» Κί μόνον ρίζα τε φυτε αδήνατην κοιτάζο
Απτα σημεια τον κλαδιον αν εἶν χλορη δῦςαζο
» Φαινετε παπος ἔσχασε την ζολικην στοχήντης
Καὶ για αυτο απεβαλε των φύλλων την ςολην της :
» Αφθαλες ενόμιζα το δενδραυτο με λαθος
Χορις να ἐνδεχεται τε φυλοβολον παθος.
» Κε μόλον τετο προσφερνα κί καθε θεραπείαν
Δακρυον με ποτεσματα με κατε προθυμίαν
» Πλην μάτην εκοπίασα γιαθη δεν είχα φθάση
Στο βαθος ριζαν μοναχήν στην οψιν ειχα πιάση
» Καὶ εδηχνε ςα μάτρα με ολο πος δε ναύξέση
Μα ριξαν ςατερότιτας δεν ειχεν αποητίση
» Μον' απο δέσην ἐροτος πάλην αναναδώνη
Ισως τον προστον ίσκιον με ελπηδος ξαναδόση.

Je ſuis, &c.



ONZIEME LETTRE.

Religion des Grecs, Superstitions, Présages, Songes, Prononciation de leur langue, &c.

QUE vous dirai-je, M. de la religion de ce Peuple? Elle a dû sans doute éprouver les mêmes révolutions, que l'Empire Grec. Elle est couverte, ainsi que toute la Nation, des ténèbres épaisses de l'ignorance & défigurée par un amas de superstitions; elle n'a conservé fidelement que les cérémonies, les ornemens, & les solemnités, comme autant de signes auxquels on devoit la reconnoître.

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé (1)?

La religion d'un Peuple conduit par des Prêtres qui, pour la plupart, à peine savent lire, ne peut être qu'un culte extérieur & informe, une sombre & foible lueur qu'on apperçoit à la place de ce flambeau dont fut autrefois éclairée la Grece, & qui dissipa les folles erreurs, ou les ténèbres du Paganisme.

L'ignorance du Clergé annonce donc & entre-

(1) Rac. Athal.

tient néceſſairement celle de la Nation. L'appareil des fêtes & des cérémonies ſuffiſent au peuple, & ce peuple eſclave, à qui les Turcs ont laiſſé ſes Egliſes, ſes Autels & ſes Monaſteres, ne demande & ne voit rien au de-là. Cette Nation, mere du Polythéiſme, n'ayant pas changé de génie, a dû multiplier les objets de la dévotion des nouveaux Chrétiens, lorſqu'elle a eu le bonheur de connoître le vrai Dieu. Livrée anciennement aux opinions & aux erreurs de ſes Philoſophes, elle avoit enfin trouvé dans l'Evangile & dans la Morale chrétienne, ce que la Philoſophie cherchoit inutilement, en égarant les eſprits. Mais la curioſité humaine, peu ſatiſfaite des lumieres de la foi, qui ſubjuguent la raiſon & l'orgueil, tâcha d'accommoder au Chriſtianiſme l'ancienne Doctrine des deux principes, ou celle des bons & des mauvais Génies: erreur à laquelle les Grecs ſont toujours attachés. Enſuite une foule d'héréſies & de Sectes s'éleva dans le ſein de la Grece Chrétienne, qui ne ceſſa d'être, à cet égard, comme la Grece fabuleuſe, le berceau de l'erreur & du menſonge, *Græcia mendax.* L'Hiſtoire de Empereurs, qui, depuis Conſtantin, furent ſouvent plus occupés de diſputes Théologiques que d'affaires poli-

tiques de l'Empire, n'eſt proprement que l'Hiſtoire des troubles & des guerres civiles de la religion, juſqu'à la ſéparation de l'Egliſe Grecque & de la Latine, occaſionnée par l'ambition du Patriarche *Michel Cerularius*, ſous le Pape Léon IX. Enfin, le Clergé Grec, nourri dans les guerres Eccléſiaſtiques & dans des controverſes éternelles, ſe tut devant le dernier conquérant de la Grece. Mahomet II, content de nommer un Patriarche, en uſant des droits de la Souveraineté, laiſſa par grace à des peuples abattus & ſoumis, le culte de leurs peres, & fit ceſſer toutes les diſputes que le fanatiſme militaire des Muſulmans ne comportoit pas: car Mahomet, Deſpote abſolu, qui ſe prétendoit inſpiré, n'ayant établi ſa religion que par la terreur de ſes armes, ordonnoit de croire, & ne vouloit point d'argumens.

Comment, ſous de tels maîtres, les Moines & les Prêtres Grecs, toujours tremblans, & n'ayant plus d'occaſions de s'exercer à la diſpute, ou de s'inſtruire pour combattre les erreurs anciennes & nouvelles, auroient-ils pu cultiver la Théologie & les Lettres?

Je n'entreprendrai pas de vous expoſer, M. l'état actuel de la religion Grecque; ce ſeroit

m'écarter de mon plan, & répéter tout ce que vous trouverez dans les relations de Ricaud, de Tournefort, & d'autres bons ouvrages où cette matiere est traitée. Vous pouvez seulement conclure du peu que j'en dis, que les Grecs modernes, peu instruits sur la religion, ont ajoûté à celle qu'ils professent, toutes les traditions & les pratiques que la crédulité seule & l'habitude ont pu conserver; & que, par leur attachement aux anciens usages, ils doivent avoir retenu bien des superstitions, dont je vais vous donner une idée. En un mot, ce Peuple doit être crédule à proportion de son ignorance : aussi l'est-il excessivement en fait de prodiges, d'augures, de présages, de songes, comme il est fidèle observateur du jeûne, & des autres pratiques qu'il a reçues de ses peres. La piété des voyageurs n'est satisfaite qu'à la vue des Eglises Chrétiennes, bâties sur les ruines des anciens Temples ; mais qu'il est beau, comme l'observe M. de Tournefort, de voir Jésus-Christ adoré, dans les mêmes lieux où étoient autrefois, à Ephese & à Chio, les statues de Diane & d'Hécate (1).

Le Religion Grecque est devenue celle des Russes. Ceux-ci, vers la fin du dixieme siecle,

(1) Let. 3. t. 1, p. 136.

reçurent un Métropolite qui leur fut envoyé par le Patriarche de Conftantinople (1) pour les baptifer & les inftruire. Le Patriarche de Ruffie lui fut enfuite fubordonné; mais en 1667 ils s'affranchirent de cette efpèce de dépendance, fans rien innover dans la doctrine. Ainfi les Ruffes profeffent la même Religion que les Grecs; & les Prêtres ou Papas, chez les deux Nations, font habillés de la même maniere; mais c'eft tout ce qu'ils ont de commun.

Des jeûnes aufteres & fréquens, l'ufage de prier en commun, & de s'affembler à l'Eglife avant le lever du foleil; la crainte de l'excommunication, & de n'être plus admis dans l'affemblée des fidèles; enfin le plus grand refpect pour le Patriarche & les Evêques, font autant d'ufages, que les Grecs ont retenus des premiers Chrétiens.

Mais, pour remonter plus haut, il faut voir les fêtes religieufes qu'ils célébrent à la campagne; elles vous rappelleront & les Bacchanales, & les dévotions des anciens pour une fontaine facrée, pour une antique forêt, objets de vénération & de culte.

» On voit, dit Virgile, fur les bords du

(1) Defcript. de l'Emp. Ruffe. *t.* 2. *chap.* 9. *p.* 5.



Favray del. Laurent Sculp.

FONTAINE DE SAINT ELIE,

près de Constantinople du coté du Canal, la quelle est un Aiasma, ou Fontaine Sacrée des Grecs.

» fleuve Cæret (1), un bois sacré fort spa-
» cieux, environné de collines, couronné de
» sapins épais, & respectable par le culte des
» Pélasges nos ancêtres (2) (3) ».

Or toujours dans ces lieux déserts & dans ces bois respectés, vous trouverez une fontaine célèbre pour les guérisons & les miracles qui s'y operent. La découverte d'une source abondante & précieuse, ou de ces eaux minérales, propres pour tant de maladies, a donné lieu à cette dévotion. Ainsi les Grecs ont encore dans leurs montagnes, des cavernes, des forêts, des eaux consacrées par la dévotion qu'ils appellent ηλιηδόνα κλιηδονίζειν. *aquæ sanctificatæ vel expiatoriæ*. Ils y vont en foule dans certains jours de l'année, & boivent de ces eaux; c'est une fête publique. Ils attachent ensuite près de la même fontaine ou de la source, des morceaux de linge ou d'étoffe, en signe de guérisons qu'ils ont obtenues. Ils pratiquent aussi la même chose à l'égard des images des Saints, dont ils invoquent le secours dans

(1) Pline l'appelle Caretanus amnis, aujourd'hui *Cer-vetere*.
(2) Ænéid. *l*. VIII, *v*. 596.
(3) Est ingens gelidum lucus prope Cæritis amnem,
Religione patrum latè sacer, undique colles
Inclusêre cavi, & nigrâ nemus abiete cingunt.

leurs maladies ; ils attachent au tableau du Saint un morceau d'étoffe, ou une autre offrande (1).

C'eſt ainſi qu'à Titane en Sicyonie, dit Pauſanias, on ne voyoit pas facilement la Statue d'Hygiée (2) parce qu'elle étoit cachée, ſoit par la quantité des chevelures dont quelques femmes dévotes lui avoient fait le ſacrifice, ſoit par les morceaux d'étoffe de ſoie dont elle étoit couverte (3). Cet uſage eſt donc très-ancien, ainſi que celui des tableaux votifs, que nous avons conſervés nous-mêmes.

On connoît l'ancienne crédulité des Grecs, & de tous les Payens pour les préſages. Les Ora-

---

(1) Strabon, l. 8. *Ibi* (in Piſatide) *eſt ſacellum Nympharum Ioniadum, quas creditum fuit aquis morbos repellere* : Pauſanias *in Eleâ.* Près de là (d'Héraclée) il y a une fontaine qui va tomber dans le fleuve Cytherus, & ſur les bords de la fontaine un temple conſacré aux Nymphes Ionides. Les bains de cette fontaine ſont fort bons pour les laſſitudes & pour toutes ſortes de rhumatiſmes.

Dans le Samicon, près du fleuve Anigrus, on voit, ſuivant le même auteur, un antre que les gens du Pays nommoient l'antre des Nymphes Anigrides. Ceux qui avoient des dartres alloient faire leurs prieres à ces Nymphes, leur promettoient un ſacrifice & ſe croyoient guéris, en paſſant le fleuve à la nage. Voyage d'Elide, l. 5.

(2) La Déeſſe de la ſanté.

(3) Tom. 1. p. 172.

cles, si menteurs, ne leur suffisoient pas. Ils avoient encore recours à des sorts, à des prédictions, à des paroles fortuites, auxquelles ils ajoûtoient pleine foi. Ulysse, demandant à Jupiter des signes favorables pour le dessein qu'il a formé de se défaire de tous les amans de Pénélope, désire entendre de la bouche de quelqu'un du Palais une parole fortuite qui soit de bon augure ; il souhaite aussi de voir quelque signe extérieur. Dans ce moment Jupiter tonne, & Ulysse entend une femme qui étant occupée à moudre de l'orge & du froment, s'ecrie tout-à-coup : *Grand Jupiter, fais qu'aujourd'hui les poursuivans de Pénélope prennent leur dernier repas dans le Palais d'Ulysse.* Ce Héros en tire un heureux présage (1). Délie, inquiette sur le retour de Tibulle, non contente d'avoir interrogé les Dieux, consulte aussi les sorts, qu'un enfant remue pour découvrir la vérité. *Tollere sortes*, dit Scaliger sur ce passage, est κληδονίζειν : les Grecs appelloient donc κληδόνα, ces paroles fortuites ; & les Grecs modernes ont encore un jeu pour ces sortes de présages, qu'ils appellent aussi le *Clidoma.* J'ai voulu le voir & l'étudier, pour

(1) χαῖρε δὲ κληδόνι δῖος Ὀδυσσεύς. v. 120.

en faire un détail exact; mais je le renvoie à l'article des jeux.

Les Grecs tirent encore des présages de mille choses que le hasard produit. Ainsi la lumiere d'une chandelle qui pétille, annonce sûrement l'arrivée d'une personne que l'on attend. Ovide en fait mention dans la lettre de Léandre à Héro, & n'oublie pas la crédulité des Nourrices pour ces sortes de présages (1).

Les paroles fortuites, & principalement celles des enfans, étoient un Oracle pour les anciens. J'aime bien à ce sujet l'épigramme de Callimaque. » Un étranger, dit-il, consultoit le » sage Pittacus de Mytilene, sur deux filles qu'on » lui proposoit en mariage. L'une lui convenoit » pour le bien & pour la naissance; l'autre étoit » fort au-dessus de lui, par les richesses & la » condition. Pittacus, pour toute réponse, lui » montrant avec son bâton dans la place publi» que des enfans qui fouettoient leurs sabots, lui » dit: *allez trouver ces enfans, ils éclairciront le » doute où vous êtes.* L'Etranger s'approche, &

---

(1) Sternuit & lumen, (posito nam scribimus illo);
Sternuit, & nobis prospera signa dedit.
Ecce merum nutrix faustos instillat in ignes;
Crasque erimus plures, inquit; & ipsa bibit. *Ep.* 17. v. 151.

» les entend se dire l'un à l'autre : *prends ton*
» *égal*, τὴν κατὰ σαυτὸν ἔλα. Ce mot lui suffit, il
» ne chercha pas un autre Oracle, que celui des
» enfans παίδων κληδόνα (1). Il prit la femme qui
» pouvoit, à tous égards, s'assortir le mieux avec
» lui, & il fut heureux. Profitez, Bion, de
» l'exemple, ajoûte le Poëte, prenez, en vous
» mariant, votre égale ». Ce morceau, qui peint la douceur & la simplicité des mœurs antiques, est intéressant.

Les Grecs ont aussi leurs jours heureux & malheureux. Le quarantieme jour est un jour sacré pour les femmes en couche, qui ne sortiroient pas auparavant. Anciennement les femmes en couche le célébroient comme une fête, & de-là il étoit appellé τεσσαρακοστὸν. Avant ce jour (2), il ne leur étoit pas permis d'aller au Temple, & encore aujourd'hui les femmes ne peuvent pas s'y présenter, dans certains tems.

On ne tient pas aux anciens usages, sans être encore plus fortement attaché aux superstitions & aux préjugés populaires ; mais tout Peuple alors

---

(1) *Retulit è triviis omina certa puer.*
Ce passage de Tibulle est expliqué dans les Mém. de l'Acad. des Inscript.

(2) Pitiscus, de fest. Græc. v. 695.

ne rend d'autre raiſon de ce qu'il fait, que l'habitude de le voir faire. Le détail de toutes les pratiques ſuperſtitieuſes des Grecs ſeroit long, & par conſéquent ennuyeux ; je vais me borner à celles qu'ils ont conſervées, & qui les caractériſent encore.

Les anciennes ſuperſtitions ſont décrites par Théophraſte (1), & les Grecs modernes en ont plutôt augmenté que diminué le nombre.

» Son foible encore, dit cet Auteur, en parlant du ſuperſtitieux, eſt de purifier ſans fin la » maiſon qu'il habite (2). Il évite de s'aſſeoir » ſur un tombeau, d'aſſiſter à des funérailles, » ou d'entrer dans la chambre d'une femme qui » eſt en couche ; & lorſqu'il lui arrive d'avoir « quelque viſion pendant ſon ſommeil, il va » trouver l'interprète des ſonges..... Enfin s'il » voit un homme frappé d'épilepſie, ſaiſi d'hor» reur (3), il crache dans ſon propre ſein, pour » rejetter le malheur de cette rencontre (4) ».

Les Grecs, & les femmes ſur-tout crachent

(1) In Charaſt.

(2) Les Papas ont conſervé ce pieux uſage, qui eſt tout à leur profit.

(3) Theophr. Cap. 16.

(4) *Deſpuit in molles & ſibi quiſque ſinus.* Tibulle *Eleg.* 5. *L.* 1.

pareillement

pareillement dans leur sein, pour détourner un malheur qu'elles prévoient, qu'elles racontent, ou qu'on leur fait craindre.

L'Empereur Grec, Constant second, ayant fait équiper une flotte pour s'y embarquer, & aller en Italie, piqué du refus que fit le peuple de Constantinople qui s'étoit soulevé, de laisser embarquer l'Impératrice & ses fils, monté sur le tillac de son vaisseau, cracha contre la Ville, & fit mettre à la voile pour aller mourir à Syracuse (1).

Les femmes du peuple à Marseille ont conservé l'usage de cracher sur ce qu'elles méprisent & sur celles qu'elles veulent insulter.

Anciennement, dit encore Théophraste, lorsqu'un homme trouvoit un serpent dans sa maison, il lui érigeoit aussi-tôt un Autel, & c'étoit un signe de bonheur. Cette superstition subsiste encore.

Saint Jean Chrisostome rapporte les superstitions de son tems, qui sont les mêmes qu'aujourd'hui. » RIEN n'égale, dit-il, celles des » femmes à l'égard des petits enfans. Dès qu'ils » sont nés, elles allument des lampes, & leur » donnent le nom de gens qui ont vécu long-

(1) Histoire du Bas-Empire, *tom.* 13. *p.* 57.

» tems, pour leur procurer une longue vie :
» cependant ſouvent ils meurent en bas âge.
» Elles attachent à leurs mains des ſiſtres, &
» des fils de couleur d'écarlate, pour les pré-
» ſerver d'accident. Les femmes, les nourrices,
» & quelquefois les ſervantes vont tremper leur
» doigt dans une eſpece de boue qui ſe trouve
» au fond des bains; elles vont enſuite impri-
» mer ce doigt ſur le front de l'enfant; & c'eſt,
» diſent-elles, pour détourner de lui *le mauvais*
» *œil*, ou l'envie (1). Quelques-uns écrivoient
» ſur la main des enfans les noms des fleuves
» & des rivieres; d'autres ſe ſervoient de cen-
» dre, de ſuie, & de ſel » : tout cela pour détourner *le mauvais œil*, ou les regards malfaiſans qu'on redoute encore (2). Aujourd'hui des gouſſes d'ail, des taliſmans, & d'autres amulettes qu'on met au cou des enfans, ſont les moyens les plus uſités pour détourner ce que les Grecs appellent toujours *le mauvais œil*, & les Turcs eux-mêmes ont adopté cette ſuperſtition.

Une imagination vive, & qui s'enflamme

---

(1) Cette pratique paroît dériver de l'ancienne croyance ſur les mauvais Génies.

(2) Extrait des ouvr. de S. J. Chryſ. par. D. B. de Montf.

aisément, nourrie de contes & d'erreurs populaires, qui exagere tout, qui croit voir tout ce qu'elle enfante, qui voit la peste, ce fléau constant de la Grèce, comme une vieille femme vétue de noir qui souffle pendant la nuit, sur les maisons qu'elle parcourt, le poison mortel qu'elle exhale : une telle imagination, dis-je, doit être susceptible de toutes les impressions qu'elle reçoit. » Aussi leur ame, ajoûte le même » Pere, est toujours remplie de terreurs pani- » ques. En sortant de ma maison, dit l'un, j'ai » trouvé un tel, & cette rencontre me pronosti- » que bien des malheurs. Mon coquin de valet, » dit l'autre, en me donnant mes souliers, m'a » d'abord présenté le soulier gauche, signe de » dommage ou d'affront. Je suis sorti, dit un » troisieme, de ma maison par le pied gauche, » signe de quelque accident ».

Les Grecs modernes ont encore les mêmes foiblesses, les mêmes craintes, la même crédulité. En étudiant les hommes, en les suivant pas-à-pas, on trouvera toujours, & par-tout, qu'ils se ressemblent exactement, & ne peuvent ressembler qu'à eux-mêmes.

Ce que nous disons des Individus, est vrai des Nations entieres.

Au reſte, pour bien connoître les Grecs, il ne faut pas prendre à la lettre ce que Tournefort & d'autres voyageurs en ont dit, pour ne les avoir vus de près que dans les iſtes de l'Archipel, où l'ignorance & la pauvreté, qui regnent généralement parmi ces Inſulaires, leur ont fait regarder toute la Nation avec mépris. S'ils l'avoient étudiée avec plus de ſoin, ils en auroient eu une autre idée ; ils auroient trouvé (quoiqu'en petit nombre) des Évêques ſavans, des Prêtres inſtruits, des hommes de génie & de goût. J'ai vu chez un Grec nommé *Drago*, homme riche & qui ſçait, une bibliotheque bien choiſie.

Si M. l'Abbé Guyon avoit étudié, ſur les lieux, les mœurs & les uſages des Grecs modernes, comme il a étudié l'Hiſtoire de la Grece dans les meilleures ſources, il ne leur auroit pas reproché, d'après la Guilletiere, de n'avoir ni cadrans, ni horloges publics, parce que les Turcs ne leur permettent point d'en avoir, ni même de montres ; ce qui eſt très-faux, & d'une petiteſſe qu'on ne peut relever. Il n'auroit pas avancé que l'indolence & la groſſiereté y tiennent lieu de la barbarie, ce qui eſt encore une fauſſeté : car chez ces mêmes Grecs on trouve communément beaucoup d'activité, de fineſ-

ſe, & des eſprits très-déliés. » Enfin, dit M. » l'Abbé Guyon, les Grecs qui veulent appren- » dre leur ancienne langue, ſont obligés d'aller » l'étudier en Allemagne & en Italie, & la » mauvaiſe prononciation qui s'eſt introduite » dans leur pays, a bientôt gâté tout ce qu'ils » ſavoient, dès qu'ils y ſont retournés (1) ».

Il faut avouer que M. l'Abbé Guyon a ſuivi des relations bien défectueuſes & bien fauſſes. Les Grecs, n'ayant plus d'écoles chez eux, vont étudier en Italie ou en Hollande la Médecine & la Chirurgie; mais ils ne ſont pas dans le cas d'étudier ailleurs que chez eux l'ancienne langue de leur pays, comme ſi le Grec vulgaire leur avoit fait entiérement oublier le Grec littéral. C'eſt comme ſi un voyageur nous diſoit qu'on ne ſait pas le François en Provence, ni en Languedoc, parce qu'il n'y auroit entendu que le patois Languedocien ou Provençal.

Quant à la prononciation ſur laquelle on a tant diſputé en France, je crois, M. qu'on pouroit prendre les Grecs modernes pour juges de ce différend, qui a diviſé nos plus célebres écoles. Le peuple a pu corrompre & altérer la pureté de ſa langue, par de nouveaux mots qu'il a adoptés,

(1) Hiſt. des Emp. t. 12. pag. 514.

par une maniere différente de décliner & de conjuguer; mais les oreilles Athéniennes, toujours délicates, ont conservé par tradition la douceur de la bonne & ancienne prononciation: c'eſt celle de tous les Grecs qui parlent bien, & qui ſont toujours choqués de la prononciation ou de l'accent groſſier de certains Inſulaires. Pour moi, je crois entendre parler les anciens, lorſque j'entends les Grecs modernes au lieu d'*einai* (1), qu'on nous fait prononcer au collége, en marquant le ſon de chaque voyelle, dire *iné*; mettre toujours l'*U* à la place du *B*, & dire *Vaſileos*, Roi, *Vaſiliſſa*, Reine, au lieu de *Baſileos* & de *Baſiliſſa*: ce qui eſt prouvé par les médailles Grecques, où on lit en lettres Romaines *Octabius* pour *Octavius Balerianus* pour (2) *Valerianus*, excepté les mots où le *p* venant après un *n* ſe change en *b*. Ainſi, au lieu de dire *tin porta* la porte, ils prononcent *tin borta*, & pour *ton pono* la douleur, *ton bono* qui eſt plus doux. Or vous avouerez, M. que l'Allemand, chez qui M. l'Abbé Guyon envoie le Grec moderne, pour apprendre à prononcer & à lire, mettant

(1) Ainſi, pour dire πάλαι, *quondam*, ils diſent *palé*.

(2) ΒΑΛΕΡΙΑΝΘΣ. Voyez ce que dit Wheeler ſur leur pronon. dans ſon voyage d'Athènes, *t. 2. l. 2. p. 119.*

toujours un *p* à la place du *b*, dit en François *tompeau*, au lieu de *tombeau*, & *pouteille* au lieu de bouteille : ce qui fait deux mots rudes, de deux mots très-doux. Je conclus donc, pour abréger cette petite discussion grammaticale, que la prononciation du Grec, & sur-tout de l'Athénien moderne, est celle qui nous représente le plus fidèlement l'ancienne, & qui doit nous servir de règle (1).

Je ne puis parler de Tournefort, qu'avec tous les égards & les éloges que mérite un voyageur aussi savant & aussi exact que lui; mais je ne puis dissimuler que je ne le reconnois point; lorsqu'il veut donner au Grec Mauro Cordato (2), pre-

(1) Le Prince Cantimir, hist. Ott. t. 2. p. 37. fait mention d'une Académie Grecque, & des Sçavans qui s'y distinguoient de son tems.

Le dépôt de la pureté de la langue y étoit fidèlement observé. Les Grecs bien élevés se piquent de la plus grande délicatesse sur ce point, & ne pardonnent pas les fautes de langage. Lucien rapporte que le Philosophe Démonax, indigné d'entendre un Grec mal parler sa langue, répondit à celui-ci qui lui annonçoit que l'Empereur l'avoit fait Citoyen Romain : *J'aurois mieux aimé qu'il vous eût fait Citoyen d'Athènes.*

(2) » Je ne sais comment cela nous engagea à parler de la » Langue Grecque : il dit, en riant, que nous n'avions pas » raison de vouloir leur en montrer la prononciation, & qu'il

mier Interprète du Grand Seigneur, des leçons sur la vraie maniere de prononcer le Grec. Je crois entendre un François qui veut donner le ton sur toutes choses à un étranger. Il n'est donc pas étonnant que M. l'Abbé Guyon ait été induit en erreur par une autorité d'un aussi grand poids que celle de ce savant voyageur.

Je suis, &c.

» étoit bien aise d'en savoir mon sentiment. Je m'en rapporte » à vous, lui dis-je, qui avez lu Cicéron. Ce grand-homme » avoit été à Athènes, & à Rhodes; il devoit bien prononcer le Grec. Quelle raison auroit-il eu d'écrire *Delos* & » *Démosthène*, si les Grecs avoient prononcé *Dilos* & *Dimosthenis* ? » Ce raisonnement est foible : écrit-on comme on prononce ? V. *Wheeler*, *lettre* 12. *t.* 2.





DOUZIEME LETTRE.

Les Songes.

Je ne vous ai point dit, M. dans ma derniere lettre, tout ce que je vous avois annoncé : il me reste, pour ne rien omettre, à vous rapporter un songe Grec, avec son interprétation. Vous pourrez sur ce modèle en faire d'autres, tout aussi-bien que si vous dormiez sur les bords du Pénée ou du Céphise, & les expliquer à votre tour.

Si quelque chose caractérise la crédulité d'une Nation, c'est la foi qu'elle ajoûte aux songes, & leurs interprétations qu'elle adopte.

On peut donc ici principalement s'émerveiller avec Pline de la crédulité des Grecs (1). La religion a détruit les fameux Oracles de la Grece; mais la raison n'a pas encore seulement diminué le crédit des songes. Traités quelquefois très-sérieusement par les Anciens, ensuite abandonnés à l'imagination des Poëtes, qui sont, ainsi que les amans, les créateurs de leurs songes (2),

(1) *Mirum est quò procedat Græca credulitas!* Plin. l. 8. c. 22.

(2) *Ipsi sibi somnia fingunt.* Virg. Eglog. 8.

On a dans Homere la Théorie poétique des Songes, qu'il

ils n'ont pas toûjours fait la même impression sur les esprits. Si des hommes célèbres y ont ajoûté quelque foi, d'autres les ont rejettés comme des images trompeuses, qui ne signifient rien, & que personne n'a mieux définies que Pétrone.

Non, les songes trompeurs ne viennent point des Cieux ;
En vain les cherchons-nous dans les Temples des Dieux.
Dans l'ombre de la nuit, d'une vapeur légere
Ainsi brille à nos yeux la clarté passagere.
Quand le corps accablé céde aux loix du repos,
L'esprit libre se joue au milieu des pavots;
Et séduit, en veillant, par différens mensonges,
L'homme est pendant le jour l'artisan de ses songes.
Tel un enfant de Mars, respirant les combats,
Ne voit même en dormant, que du fer, des soldats,
&c. (1).

Plutarque, aussi exact à rapporter les songes,

divise en Songes trompeurs & en Songes vrais. Il leur assigne une demeure qui avoit deux portes, l'une de corne & par conséquent transparente, pour les Songes vrais ; l'autre d'ivoire & plus opaque pour les Songes faux. Virgile termine par cette fiction le sixieme Livre de l'Enéide.

(1) SOMNIA quæ mentes ludunt volitantibus umbris,
Non delubra deûm, nec ab æthere numina mittunt,
Sed sibi quisque facit. Nàm cum prostrata sopore
Urget membra quies, & mens sine pondere ludit,
Quidquid luce fuit, tenebris agit : oppida belló
Qui quatit, & flammis miserandas sævit in urbes,
Tela videt, &c.

que les bons-mots des grands hommes dont il a donné la vie, écrit que Sylla, dans ses Mémoires, assuroit qu'il n'y a rien de plus croyable & de plus certain, que les avertissemens qui nous sont donnés en songe (1).

Auguste, en vertu d'un certain songe, s'étoit imposé la ridicule & superstitieuse corvée de faire tous les ans, à certain jour, le rôle de mendiant, en tendant la main pour recevoir les aumônes du peuple (2). Comment entre-t-il tant de foiblesse dans des âmes si supérieures aux autres !

Pausanias raconte ainsi, de la meilleure foi du monde, le songe de Pindare. Proserpine s'apparut à lui, se plaignant d'être la seule Divinité qu'il n'eût pas célébrée dans ses vers. « Mais j'aurai mon tour, dit-elle : il faudra bien, quand je vous tiendrai, que vous me chantiez comme les autres ». Pindare ne survécut pas dix jours à ce songe. Une femme de Thèbes, qui chantoit fort agréablement ses odes, eut en songe la vision de ce Poëte, & il lui récita le cantique qu'il venoit de faire pour Proserpine.

Le fameux songe qu'eut Cicéron dans son exil, & qui lui annonçoit un retour prompt & glo-

(1) Plutarq. Vie de Luculle.

(2) Hist. des Emp. de Crev. l. 2. p. 263.

rieux, quoiqu'il eût éte vérifié jusques dans les moindres circonstances, ne le rendit pas plus crédule sur l'article des songes, puisque, malgré l'évènement, il disoit qu'on ne devoit point y ajouter foi (1), par la raison que, dans une multitude de songes, le hazard peut en réaliser quelques-uns, comme un menteur d'habitude peut dire quelque chose de vrai.

Il n'est pas étonnant que les Grecs d'aujourd'hui, moins éclairés que leurs peres, ajoutent autant de foi qu'eux à l'art d'interpréter les songes. Cet art étoit anciennement fort accrédité. Démétrius de Phalere, dans un ouvrage intitulé *Socrate*, disoit, au rapport de Plutarque (2), avoir vû un certain Lysimachus, neveu d'Aristide, qui étant très-pauvre, se tenoit auprès du Temple de Bacchus, où il gagnoit sa vie à expliquer des songes sur des tables toutes dressées pour cela.

Cette crédulité étoit presque générale, & l'on connoît le culte anciennement établi pour les Dieux qui présidoient aux songes, *Dii somniales*. Les Grecs modernes ont encore des regles

(1) De Divin. 63. Vie de Cic. par Middleton, t. 2. l. 5. p. 185.

(2) Vie d'Aristide.

pour l'interprétation des ſonges, & ſans doute elles leur ſont venues par tradition. Ce ſont de vieilles femmes qui gagnent leur vie à ce métier. J'ai voulu les entendre pour vous en rendre compte, & je crois qu'il ſuffira, M. de vous donner un ſeul exemple d'une explication dont j'ai été témoin.

» J'AI rêvé, diſoit une jeune Grecque, qu'un » étranger s'eſt approché de moi : il m'a pré» ſenté une aigrette & des fleurs, il a allumé » un flambeau, & a diſparu ». VOICI tout le myſtere, dit ſans héſiter la Sybille que l'on conſultoit : » L'aigrette que nous portons le jour » des noces, ſignifie que vous ſerez mariée ; » le flambeau allumé indique que le jour n'eſt » pas loin (1), & le nombre des fleurs que vous » avez vues, déſigne le nombre des enfans que » vous aurez ». Ainſi parla le vieux Oracle : je n'en voulus pas ſavoir davantage, & je n'ai pas été curieux d'en ſuivre l'accompliſſement. Au reſte, la regle générale des ſonges eſt d'en prendre toujours le contrepied. Ainſi les plus ſiniſtres ſont

(1) Voyez l'explication des ſonges, dans le Roman Grec de Théagéne & Chariclée, *t.* 1. *p.* 99. *Ce ſonge eſt le pronoſtic d'une noce prochaine ; l'aigle vous figure la main qui doit épouſer votre fille, &c.* Ibid. *p.* 169.

pris en bonne part, & les Grecs superstitieux passent tristement la journée qui suit un beau songe.

Voilà tout ce que j'ai pu apprendre de *l'Onéirocritique* moderne. Les Grecs se préparent encore, comme autrefois, par des jeûnes, à se procurer des songes heureux. Une fille, pressée de quelque desir impatient, ne mange, en se couchant, qu'un gâteau fort salé, & ne boit point du tout; elle met ensuite sous son chevet trois pelotons de fil, blanc, noir, & rouge. Après ces dispositions, l'homme qu'elle voit en songe & qui lui apporte à boire, est celui qu'elle épousera. En s'éveillant, elle prend un peloton au hazard. Le noir désigne un veuf, le blanc un vieux, le rouge un mari jeune & riche, tel qu'elle le desire. Je ne m'arrêterai pas plus longtems à des détails, qui vous paroîtroient puériles; mais peut-on étudier les hommes, sans voir en eux mille foiblesses? & notre siècle qui se pique d'être si éclairé, en est-il plus exempt que les autres?

Les anciens Grecs, dit un Académicien (1) que j'ai déja cité, étoient de grands jeûneurs. Ajoûtons que dans ce tems-là, comme dans

(1) M. Morin, diss. sur le jeûne des anciens, *Mém. de l'Acad. des Inscript.*

celui-ci, les cervelles creuses étoient plus sujettes aux rêves & aux visions que les autres.

Il faut, pour achever cet article, vous dire encore que sous Constance, Prince dont la vie n'est qu'un tissu de cruautés exercées, tant par ses Ministres, que par les Evêques Ariens, les songes Grecs n'eurent pas beau jeu. C'étoit un malheur que d'en faire, & cependant on en avoit la fureur, &, qui pis est, celle de les conter. Les espions empoisonnoient ces songes, & les rêveurs étoient punis de mort. Aussi, dit le nouvel Historien du Bas-Empire (1), s'en corrigea-t-on, au point qu'on n'avouoit pas même volontairement que l'on eût dormi.

Je suis, &c.

---

(1) Hist. du Bas-Emp. t. 2. p. 267.





TREIZIEME LETTRE.

Les danses : la Candiote, la Grecque, l'Arnaoute, la Pyrrhique, la Valaque ; danses Ioniennes, champêtres, nuptiales, bacchiques, &c.

Si, après le sérieux de ma derniere Lettre, le sujet dont je vais vous entretenir dans celle-ci, ne vous amuse pas, M. ce sera ma faute : car je n'ai rien vu de plus agréable, & de plus intéressant que les danses Grecques. Chaque pays a les siennes, & la Grèce, de ce côté-là, a toujours été bien partagée. Il y a des danses nationales, qui ne peuvent être que fort anciennes, & qui sont héréditaires ; il ne faut pas de maîtres pour les apprendre, l'imitation suffit. Il n'y a point de paysanne en Provence, qui ne sache le rigaudon, ni de Bayonnoise qui ne danse la *Panperruque* (1). On oublie les danses compo-

(1) La Panperruque est une danse propre aux Bayonnoises, qui s'exécute de cette maniere, au son du tambour. On commence à battre doucement, & par dégrés le son s'anime. Les danseurs & les danseuses, qui sont en nombre égal se tiennent avec des rubans ; celui qui a le plus d'oreille, est à la tête, & c'est le Roi de la danse. Il tient de la main droite une baguette toujours levée, & ouvre la danse qui se fait en rond. De tems en tems l'homme & la femme qui figurent ensemble, font un

sées



Branle Grec, a la Campagne.

ſées qui demandent de l'étude & de la préciſion: les danſes du pays, plus ſimples, plus gaies, plus faciles, ne ſe perdent point, parce qu'on les répète ſouvent, & que chaque fête les ramene. La Jeuneſſe s'applaudit de les exécuter, les vieillards s'amuſent du ſpectacle; & juſques dans l'âge le plus tendre, les enfans, trop foibles pour imiter les danſeurs, piétinent en les regardant.

Quand je voyois à la campagne une troupe de Grecs, ſe tenant tous par la main, jeunes & vieux chanter en danſant, de maniere que les plus âgés répondent aux enfans qui les provoquent par leurs chanſons, je me rappellois ces chœurs de Lacédémone, où, ſuivant la traduction d'Amiot, dont vous aimez tant la naïveté, les vieillards chantoient (1):

Nous avons été jadis
Jeunes, vaillans & hardis.

A quoi les jeunes répondoient:

Nous le ſommes maintenant,
A l'épreuve à tout venant.

ſaut en ſe regardant. Quand la danſe eſt finie, le Roi & celle qu'il conduit, levent le ruban dont ils tiennent chacun un bout: les autres danſeurs, ſe prenant alors par le bras, paſſent par-deſſous, & marchent ſur quatre ou huit de front, toujours au ſon du tambour.

(1) Plut. *iu Lycur.* Poll. *l.* 4.

Et les enfans, pour n'être pas en reste, ajoûtoient :

Et nous un jour le serons
Qui tous vous surpasserons.

Lorsque j'entends une jeune Grecque se plaindre de ce qu'elle ne peut pas aller danser avec ses compagnes, je crois entendre la jeune Héro, que le Poëte Musée fait parler ainsi de sa condition à Léandre. » Hélas ! je n'ai point la compa» gnie des jeunes filles de mon âge, & je ne » puis me trouver comme elles à ces danses que » la Jeunesse aime tant (1) ».

L'amour de la danse fut toujours, dans la Grece, une passion connue aux jeunes gens des deux sexes, qui s'y livroient, comme ceux d'aujourd'hui, jusqu'au point de s'oublier eux-mêmes. On en trouve dans Hérodote un trait qui peut servir de leçon (2).

Clysthène, Prince de Sicyone, avoit déclaré qu'il marieroit sa fille au plus vaillant des Grecs, &, pour cet effet, il fit inviter tous ceux qui pouvoient y prétendre. Il vouloit les garder chez lui quelque tems, les examiner, & choisir ensuite

(1) Musf. L. & Héro, v. 181. 191

(2) Hérod. l. 6.

parmi eux un gendre à ſon goût. Deux Athéniens lui plaiſoient plus que les autres, & principalement Hypoclide, fils de Tyſandre, qu'il eſtimoit pour ſon courage. Le jour où il devoit nommer ſon gendre étant venu, il donna un grand feſtin aux amans de ſa fille. Après le repas, on ſe mit à chanter, on but encore, on s'échauffa : Hypoclide ordonna aux inſtrumens de lui jouer une danſe ſérieuſe, dont l'exécution parut le rendre fort content de lui-même. Clyſthène voyoit tout, & ne diſoit rien. Hypoclide, s'étant un peu repoſé, fit apporter une ſeconde table, où il danſa d'abord à la Spartiate, & puis des danſes Athéniennes. Enfin, s'étant mis ſur la table la tête en bas, il danſa en ne s'appuyant que des mains. Clyſthène, qui avoit déja pris de l'averſion pour le danſeur, ne put ſe contenir alors, & lui dit : *fils de Tyſandre, tu as danſé ton mariage*, & il choiſit Mégaclès, fils d'Alcméon. Un jeune Grec échauffé par la danſe, & par le vin, feroit encore aujourd'hui capable d'un pareil excès, & pourroit bien danſer ſon mariage.

Cet exercice eſt ſans contredit de tous les pays & de tous les tems; mais il eſt certain que les Grecs ont plus danſé que les autres peuples. La danſe, parmi eux, faiſoit une partie de la Gym-

naſtique. Elle étoit elle-même en pluſieurs cas ordonnée par les Médecins; elle entroit dans les exercices militaires; elle étoit affectée à toutes les conditions. Elle venoit toujours à la ſuite des feſtins; elle animoit toutes les fêtes (1); les Poëtes mêmes récitoient & chantoient leurs vers en danſant. Platon, Ariſtote, Athénée, Xénophon, Plutarque, Lucien, tout ce que nous avons d'Auteurs Grecs font quelque éloge de la danſe. Anacréon, le pere du plaiſir, eſt dans ſa vieilleſſe toujours prêt à danſer (2). Aſpaſie, qui n'avoit qu'à paroître pour animer tout de ſes regards, fait danſer juſqu'au vieux Socrate (3). Ariſtide, malgré Platon, danſe à une fête chez

(1) *Hier. Mercur. de Saltat.*

(2) Od. 27. 42.

(3) » Vous riez, diſoit Socrate à ſes amis, parce que je » pretends danſer comme ces jeunes gens. Vous me trouvez » donc ridicule de vouloir faire un exercice auſſi néceſſaire pour » la ſanté, que pour dégager le corps? Ai-je tort de vouloir » diminuer un peu, en danſant, la groſſeur de ce corps? Vous » ne ſavez donc pas que Charmides, qui m'écoute, m'a ſurpris » depuis peu danſant le matin chez moi? Cela eſt vrai, dit » Charmides, & j'en fus ſi étonné, que je craignis d'abord pour » vous un accès de folie; mais quand j'eus entendu ce que » vous venez de dire ſur la danſe, je n'eus rien de plus preſſé, » étant de retour au logis, que d'eſſayer de vous imiter ». *Xénoph. in Sympoſ.*

Denys le Tyran (1). Scipion l'Africain, à leur exemple, se fait montrer chez lui une danse pleine de force & de mouvement; enfin l'Historien d'Epaminondas (2), en représentant toutes ses grandes qualités, n'oublie pas son talent pour la musique & pour la danse.

Si les hommes se piquoient d'exceller dans cet art, il devenoit pour les femmes un mérite essentiel. Quand Hélene fut enlevée par Thésée & Pirithoüs, elle dansoit à une fête de Diane (3). » La belle Polymele, dit Homere, faisoit tout » l'ornement d'une danse. L'enjoué Mercure, » l'ayant vu danser à une fête de Diane, en » devint éperduement amoureux ».

Le Poëte Géographe, Denys, (4) fait mention des danses que les femmes Grecques de l'Asie Mineure faisoient sur les bords du Caystre. » Vous » y verrez, dit-il, les femmes, portant une » ceinture d'or, danser en rond avec un ordre » admirable, lorsqu'elles célèbrent la fête de » Bacchus & qu'elles exécutent ses danses. Les

(1) Vie de Platon par Dacier. Diss. de l'Abbé Couture, dans les *Mém. de l'Acad. des Inscrip.*

(2) Corn. Nepos in Epamin.

(3) Plut. Vie de Thés.

(4) Dionys. orbis descrip. *v.* 840.

» jeunes filles les danſent auſſi légèrement, & » leurs robes flottent avec grâce, enflées par » les vents qui ſe jouent & murmurent autour » d'elles ». Voilà tout le portrait de nos Grecques modernes.

La danſe étoit anciennement chez les Grecs une imitation figurée des actions & des mœurs. Voilà pourquoi Lucien veut qu'un danſeur, qui doit être en même tems un bon pantomime, ſache bien la Fable & l'Hiſtoire des Dieux.

Dans toutes les fêtes, on chantoit les louanges de la Divinité qui en étoit l'objet, & les danſes qui ſuivoient le chant, peignoient les principaux traits de ſa vie. On danſoit le triomphe de Bacchus, les noces de Vulcain & celles de Palès. Les jeunes filles brilloient ſur-tout aux fêtes d'Adonis; elles danſoient les amours de Diane & d'Endymion, le jugement de Pâris, l'enlevement d'Europe portée par l'Amour ſur les flots, &c. Ces danſes étoient autant de tableaux mouvants, où les geſtes & les pas, les mouvemens des bras & des jambes, toutes les inflexions du corps exprimoient des ſituations & des faits intéreſſans.

Des familles à Athènes obtenoient, ſuivant Plutarque (1), des danſes qui portoient leur nom,

(1) Prop. de Table, L. 1. queſt. 10.

comme la danſe Œantide, & qui retraçoient le ſouvenir d'une action mémorable.

Un Lacédémonien, dit le même Auteur (1), étonné de l'appareil ſomptueux des danſes ou des balets qu'on exécutoit ſur le théâtre d'Athènes, ſe récrioit ſur la folie de ceux qui employoient pour ces objets d'amuſement tant de travail & de dépenſe.

Les danſes particulieres au pays où ces fêtes ſe célébroient, & celles qui retraçoient les événemens célèbres, ont été conſervées plus longtems que les autres.

Tous les danſeurs qu'on voit aujourd'hui, dans la Grece, ſe tenir par la main, & courir, en danſant, les rues ou les campagnes, repréſentent ces anciennes danſes qui faiſoient une partie du culte public (2).

Admète, dans Euripide (3), ordonnant une

(1) Id. l. 7. queſt. 7.

(2) Dans l'excès de la joie, ou par un mouvement ſubit, on ſe prend par la main en chantant, & on danſe. Les anciens Grecs appelloient cette danſe, la danſe inſpirée, *Enthea.* Mélampus prenant avec lui des jeunes gens robuſtes, pouſſant des cris de joie, & imitant une de ces *danſes inſpirées*, ſuit dans les montagnes & juſqu'à Sicyone les filles de Proétus, que leur pere vouloit guérir de leur folie. *μετ' ἀλαλαγμῶ καὶ τινθ ἐνθεὺ χορείας.* Apoll. l. 2.

(3) Iphig. in Aulide.

fête, recommande qu'il y ait des danses publiques. Lorsqu'Agamemnon prévient sa fille sur le sacrifice qu'il prépare : *Mon Pere*, lui dit Iphigénie, *ne danserons-nous pas, en chantant, autour de l'Autel?* Aujourd'hui point de fêtes, ni de solemnités pour les Grecs, s'ils ne dansent presqu'autour de l'Autel ou au moins du Temple, suivant la coutume de leurs peres (1). Ils y sont tellement adonnés que rien n'est capable de leur en faire perdre le goût. Un jeune Grec, pris de vin peut-être, passant le jour de Pâques devant la Garde Turque (2), à la tête d'un branle qu'il conduisoit, fut arrêté. Il reçut sur le champ cinquante coups de bâton sur la plante des pieds

(1) *Solebant aras Liberi patris cæterorumque Deorum circumgyrare saltantes*. Servius ad Georg. Les Romains ne pensoient pas sur la danse comme les Grecs : ils étoient un peu Turcs sur ce point. Car les Turcs ne permettent point la danse aux femmes honnêtes. C'est pourquoi Salluste, dans le Portrait de *Sempronia*, fameuse complice de Catilina, dit qu'elle excelloit dans la musique & dans la danse plus qu'il ne convient à une honnête femme : *Psallere & saltare elegantiùs quàm necesse est probæ.*

(2) Ces fêtes sont des Orgies & des Saturnales pour les Grecs. On peut citer ici le passage suivant de Suétone.

Alexandrini Cybiosacton eum (Vespasianum) *vocare* perseveraverunt cognomine unius e regibus suis turpissimarum sordium. Sed in funere Favor Archimimus personam ejus ferens,

& fut renvoyé dans cet état. On le vit avec étonnement tout de suite aller, en clopinant & se soutenant à peine, rejoindre sa troupe qui continuoit de danser, pour reprendre sa place.

Anciennement, dans les assemblées particulieres ou dans les fêtes, c'étoit toujours la principale personne qui menoit la danse.

Electre, reprochant à sa mere d'avoir épousé l'assassin d'Agamemnon, dit au chœur qui l'écoute : » Elle se rit des Dieux : ce jour témoin » de son attentat est à peine revenu chaque » année, qu'*elle ose mener des danses solemnel-* » *les*, *&c.* ».

Il y avoit différens chœurs de chants & de

imitansque, ut est mos, facta ac dicta viri, interrogatis palàm procuratoribus, quanti funus & pompa constaret, ut audiit sestertium centies, exclamavit : centum sibi sestertios darent, ac se vel in Tiberim projicerent. Suet. Vesp.

Les habitans d'Alexandrie continuerent de l'appeller (Vespasien) *Cybiosacte*, c'étoit le surnom d'un de leurs Rois qui s'étoit rendu célèbre par l'avarice la plus sordide. Aux funérailles de Vespasien, Favor son premier pantomime, qui selon la coutume faisoit le personnage de l'Empereur, & le copioit dans ses actions & ses paroles, demanda publiquement à ses officiers à quelle somme s'élevoient les frais de sa pompe funebre. Sur ce qu'on lui dit dix mille sesterces, il répondit : *qu'on m'en donne cent & qu'on me jette dans le Tibre.*

danses (1). Le chœur (2) orbiculaire, qui chantoit le Dythyrambe, & qui dansoit au chant de cette espece d'hymne faite à l'honneur de Bacchus, tantôt les mains libres, tantôt les mains entrelacées, dansoit d'abord autour des Autels; il fut ensuite introduit sur le théâtre, où, en conservant le chant & la danse, il joua lui-même un rôle intéressant (3).

---

(1) *Apud Plutarch. & Demost. sæpiùs occurrit* χορὸς παίδων, χορὸς ἀνδρῶν, *Thucyd. autem vocabat* Δηλιακὸν χορὸν τῶν γυναικῶν. Petr. Castellanus *de festis Græcor. p. 634. Thes. Græciæ antiq. à Gronovio. Venet.*

(2) ἐγκύκλιος χορός.

(3) Les Grecs modernes semblent avoir adopté en partie cet usage dans des circonstances où il leur est permis de se livrer à la joie, & même, dans leurs jeux publics, à cette malignité qui se produisit sous le masque de la Comédie.

O succès fortuné du spectacle tragique!
Dans Athènes naquit la Comédie antique.
Là, le Grec né moqueur, par mille jeux plaisans,
Distilla le venin de ses traits méprisans.

Boil. Art. Poét.

Je veux parler des fêtes Turques, nommées *Donnalma*, qui ont lieu à la naissance d'un enfant du G. Seigneur. Cet évènement est annoncé par plusieurs décharges d'artillerie. Les étendarts flottent sur les murs du Sérail, toutes les rues sont illuminées pendant plusieurs jours, le vestibule de chaque maison est décoré. Le maître y est assis sur son Sopha pour offrir des rafraîchissemens à tous ceux qui se présentent. Les Grands se

Depuis la chûte du théâtre Grec, ces chœurs isolés ne furent plus que des danses en rond, que

---

distinguent à l'envi par leur magnificence & leur profusion. Je ne crois pas qu'il soit possible de voir une révolution plus prompte & plus entiere que celle qui s'opere à cette occasion dans les mœurs Turques. Un peuple triste, grave, peu liant, se déride, devient tour-à-coup prévenant, officieux, aimable. Le Despote, caché ou présent, sourit à tous. Les Grecs ont secoué leurs chaînes, la licence est impunie, & ils se vengent de leurs oppresseurs. Ils osent les jouer publiquement. On rencontre dans les rues de Constantinople des Grecs magnifiquement habillés qui représentent le G. Visir & les principaux Officiers de l'Empire, suivis de leur cortege, contrefaits avec l'exactitude la plus recherchée. On y met dans la plus grande évidence les abus du despotisme, & la maniere dont la justice est administrée. On la représente prompte à condamner, pour sauver le coupable opulent, l'innocent misérable est accusé. Les Turcs s'amusent de ces scènes humiliantes pour eux. Dans tout autre tems le moindre propos équivoque coûteroit la vie à un Grec. Je reviens au passage de Suétone. A Rome sous les Empereurs on laissoit à la Satyre le soin d'instruire le procès des Princes après leur mort. Il falloit à leurs successeurs une leçon plus imposante pour les contenir. Nous la trouvons en Egypte. On y faisoit au Roi défunt son procès sur son cercueil avant de le porter au tombeau. Là on entendoit à charge & à décharge les plaintes & les éloges; le Jugement décidoit de ce qu'on devoit à leur mémoire, il assignoit leur place parmi les bons Rois ou les Tyrans.

Cette note a été faite à Constantinople par un de mes fils, Auteur des lettres sur les Turcs, T. 2.

les Grecs modernes ont fidelement conſervées. Ils danſent donc encore tantôt en chantant, & tantôt au ſon de la lyre, tantôt les mains libres, & tantôt les mains entrelacées. Mais ce n'eſt plus autour de l'Autel de Bacchus, ni des autres Divinités de leurs peres: c'eſt autour d'un vieux chêne à l'ombre duquel, aux fêtes les plus ſolemnelles, la tête couronnée de fleurs, ils renouvellent les anciennes Orgies, & ſe livrent preſqu'aux mêmes excès que les anciens Grecs.

On voit encore à préſent chez eux une exacte image de ces chœurs de Nymphes Grecques, qui, ſe tenant par la main, danſent ſur la prairie ou dans les bois; telle les Poëtes ont repréſenté Diane (1) ſur les monts de Délos ou ſur les bords de l'Eurotas, au milieu des Nymphes de ſa ſuite.

Il y avoit chez les Eleuſiniens un puits nommé le *Callichore*, autour duquel les femmes d'Eleuſis avoient inſtitué des danſes & des chœurs de muſique en l'honneur de la Déeſſe.

---

(1) Qualis in Eurotæ ripis......
Exercet Diana choros. *Virg. Æneid.* 1.
Jam Cytherea choros ducit Venus imminente lunâ,
Junctæque Nymphis Gratiæ decentes
Alterno terram quatiunt pede. *Hor. Od.* 4. *l.* 1.

J'ai vu dans l'Isle des Princes, où les Grecs ont un puits commun hors du village, les jeunes filles se rassembler le soir pour puiser de l'eau, & former autour du puits des danses en chantant. Aristote, cité par M. *Vinkelman* (Descript. des pierres gravées du Cabinet de Sthoc, *pag.* 248), dit que les puits communs entretiennent l'amitié parmi les Citoyens & dans le voisinage. Il ajoûte que les Anciens avoient des chansons qui se chantoient pendant qu'on tiroit de l'eau & qu'on appeloit *Chanson de la corde du puits.*

Le branle qu'on trouve établi par-tout se rencontre assez souvent dans les anciens Auteurs.

» LES Thyades, dit Pausanias, sont des » femmes de l'Attique, qui, jointes à des femmes » de Delphes, vont tous les ans au Mont-Parnasse, & dansent, soit en chemin, soit à Panopée, » toutes ensemble une espece de branle (1) ». Aussi Homere, en parlant de Panopée, dit que cette ville étoit célebre par ses danses.

Les principales danses usitées aujourd'hui dans la Grece, sont la Candiote, la danse Grecque, l'Arnaoute, les danses de la Campagne, la Valaque, & la Pyrrhique.

(1) Voyez dans le *Musæum Florent.* tom. 2. tab. 7. n. 1.

Les deux premieres se ressemblent beaucoup, & paroissent copiées l'une sur l'autre; mais les airs en sont différents : c'est toujours une fille qui mene la danse, en tenant un mouchoir à la main, ou un cordon de soie.

Cette danse, la plus ancienne de toutes, n'a pas été oubliée par Homere (1) dans la description du fameux Bouclier d'Achille.

» APRÈS plusieurs autres sujets, Vulcain, » dit-il, y représente, avec une variété admira- » ble, une danse semblable à celle que l'ingé- » nieux Dédale inventa dans la ville de Gnosse » pour la charmante Ariadne. De jeunes filles & » de jeunes hommes, se tenant par la main, dan- » sent ensemble. Les jeunes filles sont habillées » d'étoffes légeres, & ont sur leur tête des » couronnes d'or; les jeunes hommes sont » vêtus de belles robes d'une couleur très-bril- » lante. Tantôt cette troupe danse en rond avec » tant de justesse & de rapidité, que le mouve- » ment d'une roue n'est pas plus égal & plus rapi- » de; tantôt le cercle dansant s'entr'ouvre, & » toute cette jeunesse se tenant par la main,

La figure antique qui mene le branle : elle vous paroîtra dessinée d'après quelque danseuse moderne.

(1) Iliad. l. 18.

» décrit par ses mouvemens une infinité de tours » & de détours ».

Telle est à-peu-près la Candiote, qu'on danse aujourd'hui. L'air en est tendre, & débute lentement ; ensuite il devient plus vif & plus animé. Celle qui mene la danse dessine quantité de figures & de contours, dont la variété forme un spectacle aussi agréable qu'intéressant.

De la Candiote est venue la danse Grecque, que les Insulaires ont conservée. Pour vérifier la comparaison, il reste à voir comment cette danse de Dédale en a produit anciennement une autre qui n'étoit qu'une imitation plus composée du même dessin.

Dans la danse Grecque, les filles & les garçons faisant les mêmes pas & les mêmes figures, dansent séparément, & ensuite les deux troupes se réunissent & se mêlent, pour former un branle général. C'est alors une fille qui mene la danse, en tenant un homme par la main ; elle prend un mouchoir ou un ruban, dont ils tiennent chacun un bout; les autres (& la file ordinairement est longue) passent & repassent l'un après l'autre, & comme en fuyant, sous ce ruban. On va d'abord lentement, & en rond ; puis la conductrice, après avoir fait plusieurs

tours & détours, roule le cercle autour d'elle. L'art de la danseuse consiste à se démêler de la file, & à reparoître tout-à-coup à la tête du branle, qui est fort nombreux, montrant à la main, d'un air triomphant, son ruban de soie, comme quand elle a commencé.

Vous devinez bien le sujet qu'on a voulu représenter par cette danse, image du labyrinthe de Crète ?

Thésée, de retour de l'expédition qu'il fit dans cette isle, après avoir délivré les Athéniens du joug que les Crétois leur avoient imposé, vainqueur du Minotaure, & possesseur d'Ariadne, s'arrêta à Délos. Là, après avoir fait un sacrifice à Vénus, & lui avoir dédié une statue que lui avoit donné sa maitresse, il dansa avec les jeunes filles Athéniennes une danse qui, du temps de Plutarque, étoit encore en usage chez les Déliens, & dans laquelle on imitoit les tours & détours du labyrinthe. Cette danse, au rapport de Dicéarque, étoit appellée dans le pays *la Grue*. Thésée la dansa autour de l'autel appellé *Cera ton*, parce qu'il étoit construit de cornes d'animaux.

Callimaque, dans son Hymne sur Délos (1),

(1) V. 307.

fait

fait mention de la même danſe, & dit que Théſée, en l'inſtituant, mena lui-même le branle.

Me. Dacier croit qu'on l'appelloit *la Grue* à cauſe de ſa figure, parce que celui qui la menoit étant à la tête, plioit & déplioit le cercle, pour imiter les tours & les détours du labyrinthe. C'eſt ainſi que, quand les grues volent en troupe, on en voit toujours une à la tête, que les autres ſuivent en formant un cercle.

On a pu confondre *la Grue* avec la danſe de Théſée. Les grues partent de la Grèce vers le Printems. *VOYEZ*, dit Anacréon, *comme les grues s'en retournent* (1). Les Grecs d'alors, comme ceux d'aujourd'hui, s'empreſſoient donc d'aller danſer dans les prairies, dès qu'elles avoient repris leur verdure. Or, la danſe étant toujours chez eux une imitation, ils célébroient le retour du Printems par des danſes imitatives de l'objet dont ils étoient frappés, & c'étoit le départ des grues qui leur annonçoit les beaux jours.

Méziriac, dans les remarques qu'il a faites ſur la danſe en queſtion, l'appelle auſſi *la grue*. Selon Héſichius, celui qui dans cette danſe des Déliens, menoit le branle, s'appelloit *Géranu-*

(1) Od. 37.

léus. Eustathe, sur le 18e. Livre de l'Iliade, dit qu'anciennement les hommes & les femmes dansoient séparément les uns des autres, & que Thésée fut le premier qui fit danser ensemble les filles & les garçons qu'il avoit sauvés du labyrinthe, en la maniere que Dédale leur avoit enseignée.

On voit dans les *Monumenti Antichi*, Edit. de M. Winckelman, *pl. 99.* un vase antique où Thésée est représenté devant Ariadne. Ce Héros tient le fameux peloton de fil qui le tira du labyrinthe de Crète; Ariadne, habillée comme une danseuse avec le *caftan* ou l'habit grec qui serre le corps & qui descend jusqu'aux talons, tient un cordon de ses deux mains, précisément comme la danseuse moderne qui mene & commence la danse Grecque.

Homere, dit Pausanias, compare les danses gravées par Vulcain sur le bouclier d'Achille, à celles que Dédale avoit inventées pour Ariadne, parce qu'il ne connoissoit rien de plus parfait en ce genre. A Gnosse, dit-il dans un autre endroit, on conserve l'espece de danse dont il est parlé dans l'Iliade d'Homere, & que Dédale inventa pour Ariadne.

On voit donc encore aujourd'hui dans le

branle Grec, la tendre Ariadne qui mène son Thésée, pour lui montrer les détours qu'il doit parcourir; & la plus habile danseuse est celle qui complique le mieux, ou fait durer le plus les circonstances du labyrinthe dansant.

Quelquefois les garçons & les filles entrelacés se séparent pour former à la fois deux branles (1); je veux dire que, de tems en tems les danseurs haussent les bras sans rompre la chaîne. Les filles alors se tenant toutes par la main, passent par dessous, dansent devant eux, & rentrent ensuite pour ne faire plus qu'un cordon. Ne voit-on pas ici la troupe de Thésée, qui, en dansant, se divise & se réunit? Voilà donc l'origine de cette danse Grecque. Dédale la composa d'abord pour Ariadne, à l'imitation de son fameux Ouvrage, & Ariadne ensuite la dansa avec Thésée, en mémoire de son heureux retour du labyrinthe de Crète. Le labyrinthe n'existe plus; mais la danse qui le représentoit s'est exactement conservée (2).

(1) Cette maniere de danser se nomme *oxomessa*.

(2) *Tu inter eas restim ductans saltabis*, dit dans les Adelphes, act. 4. Démée à Micion, pour se moquer de ce qu'en mariant son fils, il veut prendre chez lui des danseuses. Si Donat & Mad. Dacier avoient vu danser les Grecs modernes, ils n'auroient pas été si embarrassés pour expliquer le *restim ductans*,

A la campagne, un Berger se met au milieu des danseurs pour jouer de la flûte ou de la musette, & l'on danse en rond autour de lui. Cette danse est plus vive & plus animée que les autres; c'est pourquoi chez les Spartiates elle terminoit, selon Lucien, tous les exercices. Alors, dit-il, un joueur de flûte, se mettant au milieu des jeunes gens, commençoit le branle, jouoit & dansoit; & ceux-ci le suivoient, en faisant différentes postures guerrieres & galantes. La chanson même qu'ils chantoient empruntoit son nom de Vénus & de l'Amour, que l'on mettoit de la partie.

Athénée parle de la danse *Hyporchématique*, danse sérieuse & lente que les Grecs, & sur-tout les Lacédémoniens, exécutoient en chantant des vers, les hommes & les femmes se tenant tous par la main. Les Grecs modernes ont aussi des airs & des couplets faits pour ces sortes de branles.

Les Grecs ont encore une danse qu'ils ap-

---

car il est évident que mener le branle & tenir le cordon, sont la même chose.

C'est à Naxie que cette danse est parfaitement exécutée.

A Misitra (l'ancienne Sparte) les filles par modestie, ne se tiennent pas avec les danseurs par la main, mais par un mouchoir, & souvent elles dansent en chantant, ou au son de la flûte. Lacéd. anc. & nou. t. I. p. 223.

pellent l'*Arnaoute*; c'eſt une ancienne danſe Militaire. On ſait qu'anciennement ils en avoient pluſieurs de cette eſpece, & qu'ils alloient même à la guerre en danſant, comme les Luſitaniens dont parle Diodore de Sicile.

L'Arnaoute eſt menée par un homme & par une danſeuſe. Celui qui mène tient un fouet & un bâton à la main; il s'agite, il anime les autres, il court rapidement de l'un à l'autre bout, frappant du pied & faiſant claquer ſon fouet, tandis que les autres, les mains entrelacées, le ſuivent d'un pas égal & plus modéré.

Les Lacédémoniens, dit encore Lucien, avoient une danſe appellée *Hormus*. C'étoit un branle compoſé de filles & de garçons, où le jeune homme menoit la danſe avec des poſtures belliqueuſes, & la fille le ſuivoit avec des pas plus doux & plus modeſtes, comme pour repréſenter l'harmonie & l'accord de la force & de la tempérance.

Quelquefois, dans cette danſe, un joueur de lyre conduit la troupe, & les danſeurs le ſuivent en reglant leurs pas ſur le ſon de l'inſtrument. Athénée ne peint pas autrement la danſe que les Grecs appelloient *Oplopœia*, ſorte de Pyrrhique ou de danſe Militaire. Un danſeur jouoit de la

lyre ; & les autres formoient autour de lui une de ces danses mâles & animées qui entroient dans les exercices de ceux qui se destinoient à la guerre.

La véritable danse Militaire est la *Pyrrhique*, dont le Roi d'Epire, qui fit si longtems la guerre aux Romains, Pyrrhus, passoit pour l'inventeur (1). Il y avoit plusieurs danses du même nom. Xénophon parlant des Thraces qui danserent au festin de leur Prince Seuthès, dit que les hommes armés y dansoient, en sautant légérement au son de la flûte ; qu'ils paroient avec leurs boucliers, & portoient des coups avec beaucoup d'adresse.

Ce ne sont plus les véritables Grecs maintenant assujettis & accoutumés au joug, mais les Conquérans de la Grece, qui ont pris pour eux les danses Militaires. La Pyrrhique est aujourd'hui dansée par les Turcs & par des Thraces qui, armés de boucliers & d'épées fort courtes,

(1) Si l'on en croit Mad. Dacier, elle étoit bien plus ancienne que lui, puisque, dans le combat du seizieme livre de l'Iliade, sur ce qu'Enée ayant manqué Mérion, lui dit : « Si je t'avois atteint, Mérion, mon javelot alloit bien vîte » mettre fin à ta danse, quelqu'habile danseur que tu sois » ; elle observe qu'il fait cette raillerie à Mérion, parce qu'il étoit de Crète, & que les Crétois, à ce qu'elle ajoûte, avoient une Danse nommée *Pyrrhique*, qu'ils dansoient tout armés.

fautent légèrement au fon des flûtes, & fe portent ou parent des coups avec une vîteffe & une agilité furprenantes. Ainfi ce font les Turcs feuls qui s'exercent non-feulement à la Pyrrhique, mais encore à la lutte, à la courfe, &c. enforte qu'en afferviffant les Grecs, ils femblent les avoir encore contraints à leur céder tout ce qui fervoit autrefois à former & à entretenir parmi eux les difpofitions aux exercices militaires.

Vous ne ferez pas fâché, M. d'avoir l'air noté de la Pyrrhique qui fe danfe à Conftantinople : il fera du moins nouveau pour vous, car je ne l'ai vu nulle part. J'y joins les airs de toutes les danfes dont je vous ai parlé, pour ne vous laiffer rien à defirer fur cet article.

On trouve pourtant encore des veftiges des danfes Pyrrhiques dans le pays nommé la *Maghe* & à *Mifitra*, pays que les Spartiates ont autrefois rendu fi fameux (1). Ce pays eft

(1) Il ne faut pas confondre *la Magne*, ou plutôt *la Maïne* avec *Mifitra*. Cette ville, habitée par les Grecs, parmi lefquels il y en a de riches, eft très-foumife à la Porte. Les Maïnotes, au contraire, font féroces, indomptables & voleurs. Ce font les defcendans des Lacédémoniens affranchis par Augufte & appellés *Eleutherolacons*. Ils tirent leur nom de Maïnotes d'un Château appellé *Maïna*, fitué du côté du couchant fur la pente du mont Taygete.

encore habité par des Grecs barbares, qui sont gouvernés par leurs propres loix, & qui, ne pouvant attaquer un Empire dont la puissance les accableroit, contens de conserver leur indépendance, sont les plus dangereux pirates de l'Archipel.

M. de Peyssonel a trouvé les mêmes danses Pyrrhiques chez les Sfacchiotes, qui sont les anciens Crétois, peuples belliqueux & distingués des autres Grecs de Candie. C'est ce qu'on verra dans son Histoire de Crète, qui n'est pas encore imprimée.

Les meilleurs Matelots, & les meilleurs Soldats de la marine qu'aient les Turcs sont fournis par les Grecs; & dans les tavernes où ces gens-là boivent toujours avec excès, ils ne sauroient boire sans danser au son de quelque instrument. On les voit trébucher comme dans ces danses bacchiques ou militaires dont les anciens auteurs font mention.

On peut compter parmi ces danses *la Danse Ionienne*, qu'on dansoit selon Athénée, (1) quand on étoit échauffé par le vin; cependant elle étoit plus légere & plus réglée que les autres. C'est une espece de Pas-de-deux que l'on voit danser encore aujourd'hui à Smyrne & dans l'Asie Mineure,

(1) L. 14. T. 6.

où le goût des danses lascives subsiste toujours (1).

Mais vous me dispenserez, M. de vous parler de ces sortes de danses que la corruption des mœurs n'a que trop fidelement conservées, & que les Turcs prennent plaisir à faire exécuter devant eux.

Les Grecs dansent aussi *la Valaque*, danse fort ancienne dans le pays d'où elle prend son nom. Cette danse, dont le pas est toujours le même, & ne ressemble à aucun de ceux des autres danses Grecques, n'est pas désagréable, quand elle est bien conduite, & avec la justesse qu'elle exige. Elle pourroit bien venir des Daces, qui habitoient anciennement la Valachie.

Telles sont les danses Grecques qui restent aujourd'hui de toutes celles que les Anciens avoient inventées, & qui étoient en grand nombre. La seule comparaison avec les danses antiques, peut leur donner quelque prix ou les rendre intéressantes pour ceux qui, les ayant vues

(1) *Motus doceri gaudet Ionicos.*
Matura virgo, & fingitur artibus
Jam nunc, &c. Horat. od. 3. l. 9. Ajoutons, sans décrire ici ce qu'on ne peut pas mettre honnêtement sous les yeux, que les Turcs se sont réservé, pour leur amusement & pour celu des femmes qu'ils renferment, ces danses lascives & voluptueuses qui expriment tout ce qui peut irriter les sens.

dans le pays même, ont été plus frappés de l'espèce de mérite attaché à cette ressemblance, que de celui de l'exécution.

M. le Roi, qui a vu, comme moi, la danse Grecque, n'a pu s'empêcher de la comparer à l'ancienne, & il n'a pas manqué de la dessiner devant la lanterne de Démosthène (1).

Je suis, &c.

(1) Monumens de la Grece, Pl. 13. p. 23.



* *Lettre de Madame* CHÉNIER *à l'Auteur, sur les danses Grecques.*

JE RELIS toujours avec un nouveau plaisir, M. ce que vous avez écrit sur les Grecs. Le parallele que vous faites de cette nation parvenue à la célébrité, avec les Grecs modernes asservis & subjugués par un peuple barbare, est de la plus grande justesse. La Grece ancienne, peuplée de cette foule de héros que la fable a divinisés, arrosée par les eaux fécondes de l'Hippocrêne, illustrée par la naissance des Muses, ressembloit à un jardin toujours paré des seules mains de la nature. La Grece moderne, ayant perdu sa liberté, n'a plus les mêmes ornemens; mais la Nature, qui n'est point marâtre, lui a conservé son génie, & l'on ne peut disconvenir, d'après vous, que les Grecs, tout défigurés qu'ils sont, ne soient encore reconnoissables. Quoique Athènes & Lacédémone n'aient plus de législateurs, de philosophes, ni de guerriers; quoique la Grece n'ait plus d'Homere, elle ne laisse pas, comme vous l'observez très-judicieusement, de conserver son caractere & son génie qui, aidés de la liberté, feroient encore renaître de ses

cendres, les mêmes hommes & les mêmes vertus.

Telles sont, M. les réflexions que j'ai faites à la lecture de votre livre, dont je voudrois pouvoir vous dire tout le bien qu'il mérite, & tout celui que j'en pense; mais comme mon suffrage pourroit paroître intéressé, je me borne à vous faire, au nom de la Grece moderne, le plus juste hommage de notre reconnoissance, puisqu'en remuant les cendres de nos peres, vous tirez les Grecs de l'oubli où le tems, les préjugés, & la barbarie de leurs conquérans les avoient ensevelis.

Encouragée par votre exemple, M. autant que par vos conseils, je me suis hasardée à ajoûter quelques observations à celles que vous avez vous-même faites sur les danses Grecques, dans votre treizième lettre. Les remarques sçavantes dont vous avez embelli cette partie des amusemens de la Grece, rendent vos recherches d'autant plus intéressantes qu'elles ne permettent pas même de douter que les Grecs n'ont rien fait au hazard, & qu'ils ont voulu apprendre à la postérité que, jusqu'aux amusements les plus simples, tout doit concourir au bien de la société & à son avantage. Ce n'est pas seulement sur des monumens périssables, exposés à la rigueur des tems & à la barbarie des hommes, que les Grecs

ont voulu nous conserver le souvenir de leurs goûts, de leurs usages, & du rapport qu'ils avoient avec les évènements : des tableaux vivants qui se reproduisent sans cesse ; les danses dont les meres, dans le sein de leurs familles, ont soin de donner la leçon & l'exemple à leurs enfants, retracent encore aujourd'hui aux yeux clairvoyants ce que la Grece a eu de remarquable dans les siècles les plus reculés.

La danse appellée *la Candiote*, moins intéressante par elle-même, que par son origine & par les grâces dont vous la peignez, s'est conservée telle qu'elle a dû être dans les siècles fabuleux, & j'y trouve avec vous une partie de l'histoire de Dédale, de Thésée & d'Ariadne. » De la Candiote, dites-vous, (1) est venue la » danse Grecque que les insulaires ont conser» vée. Pour vérifier la comparaison, il reste à » voir comment cette danse de Dédale en a » produit une autre qui n'étoit que l'imitation » plus composée du même dessin ».

Voici, M. quelle seroit mon opinion sur les variations de cette danse qui, quoique toujours la même quant au fond, ne differe que par les circonstances. Dédale composa sa danse pour

(1) Voyage littéraire, f. 182. édition de 1771.

conserver la mémoire de son ingénieux édifice ; & pour que la belle Ariadne pût en connoître tous les détours ; alors *la Candiote* se danse sans rien tenir à la main, parce qu'il ne s'agit que de désigner les détours du labyrinthe.

Quand on danse *la Candiote* avec un cordon, je croirois assez que c'est en mémoire du peloton de fil qu'Ariadne avoit donné à Thésée, & par le secours duquel ce héros, après avoir vaincu le Minotaure, sortit triomphant du labyrinthe.

Si l'on danse plus souvent encore *la Candiote* avec un mouchoir à la main (& alors elle exige plus de vivacité), il est vraisemblable que c'est pour rappeller & peindre la douleur d'Ariadne, quand elle fut abandonnée par Thésée dans l'isle de Naxos (Naxie) ; on croit voir cette princesse désolée, entourée de ses femmes, les cheveux épars, sa robe négligemment traînante, son voile déchiré dont elle tient une partie dans sa main, tantôt pour essuyer ses larmes, tantôt pour faire un signal à Thésée qui est emporté par son vaisseau. Agitée entre la crainte, l'espérance & l'amour, elle aime encore trop Thésée pour vouloir l'accuser, elle accuse les éléments : » Non, doit-elle dire, Thésée n'est » point infidele ; un héros aussi grand que lui

» ne ſçauroit ternir par une trahiſon l'éclat de » ſes actions. Non, Théſée n'eſt point aſſez in» grat pour oublier une princeſſe qui l'a tant ai» mé, que, pour le ſuivre, elle a abandonné » ſon pere & ſon pays. C'eſt toi, onde fugiti» ve, qui par ta nature n'es jamais ſtable, qui » ſeule emportes mon cher Théſée ». Cette apoſtrophe m'a paru néceſſaire pour donner à cette circonſtance de la danſe la liaiſon hiſtorique qu'elle doit avoir ; puiſqu'Ariadne, s'adreſſant enſuite au vaiſſeau même de Théſée, lui dit:

Καραβὶν ὁ πȣ ἐμίσεπσες, καὶ ἐπῆρες τὸν καλόνμȣ τὸ μαλοχίκ ἢ το φῶσμȣ, διὰ σρέπσȣ φερμῆσλουα για ἔλα ἔπαρε ἢ ἔμενα.

» Navire qui êtes parti & qui m'enlevez mon » bien-aimé, la lumiere de mes yeux, revenez » pour me le rendre ou pour m'emmener auſſi ».

Vous vous rappellerez peut-être, M. d'avoir entendu cette chanſon (1) quand on danſe *la Candiote*, que l'on appelle plus communément aujourd'hui la danſe Grecque : le chœur répond ſur le même air.

Κάραβο κίρι ἀφέντημȣ, ἢ νάφκλερε πσιχίμȣ, τὶ τὶν θέλο τὶν ξόίμȣ, διὰ σρέπσȣ, φερεμένουα για ἔλα ἔπαρε καὶ ἔμενα.

---

(1) On appelle cette chanſon, & l'air même, le *Karavino*, mot compoſé des deux premiers mots grecs de la chanſon.

» Maître du navire, mon seigneur ; & vous, no
» cher, mon ame, que ferai-je de ma vie : ou
» revenez pour me le rendre, ou pour m'em-
» mener aussi ».

C'est donc dans la différence des positions de Dédale, de Thésée & d'Ariadne que je crois avoir trouvé les différences que vous observez dans la façon de danser *la Candiote*, d'autant plus que le mouvement même de ces danses doit exprimer la diversité des circonstances ; & je serois infiniment flattée, si je me rencontrois, à cet égard, de même opinion avec vous.

Je vais vous parler *de l'Arnaoute*. C'est avec raison, M. que vous mettez cette danse au nombre des danses militaires : elle en a tous les caractères, & je ne l'ai jamais vu danser, telle que les Grecs la dansent publiquement à leurs fêtes de Pâques (1), que je ne me sois représenté la marche & les mouvemens de la phalange Macédonienne, ayant à sa tête Alexandre-le-grand.

(1) Autant que le grand Visir leur en donne la permission, que l'on demande en vertu de la capitulation par laquelle Mahomet II accorda aux Grecs la conservation de leurs usages & de leur culte, dont la danse, dans cette occasion, semble faire une partie. Car, parmi les Grecs, aussi fidèles observa-

Cette

Cette danſe a reçu ſon nom *des Arnaouts*, peuples qui habitent l'ancienne Macédoine, & qui paroiſſent conſerver dans leur figure ainſi que dans leurs habits ce caractère militaire qui a toujours diſtingué les Macédoniens, & qui, dans les différentes confédérations de la Grece, les a mis au deſſus du reſte des Grecs.

L'Arnaoute, que vous auriez décrite bien mieux que moi, M. ſe danſe à Péra, & plus communément encore à la place de l'Hippodrome à Conſtantinople par deux ou trois-cents *Kaſſab-oglan* (1), & quelquefois davantage; ils ſont rangés l'un à côté de l'autre & ſe tiennent par la ceinture pour être ſerrés de plus près: ils font le même pas, & ſemblent ne former qu'un corps. Ils ont à leur tête deux danſeurs détachés qui ont un long couteau à la main: l'un des deux eſt diſtingué par la richeſſe de ſes

teurs du carême qu'avides de danſes, le commun ne croit pas participer au mérite de la réſurrection, quand il ne danſe point à Paques.

(1) On appelle *Kaſſab-oglan* ou corps des bouchers les Grecs employés aux boucheries. Ils ſont Macédoniens, bien faits & hardis; ils jouiſſent de bien des privilèges que les autres Grecs n'ont pas, comme de porter de grands couteaux & de pouvoir en voyage porter le turban & l'habit vert, comme les Turcs.

habits, & par une houpe ſur ſon bonnet qui repréſente un panache. Quinze autres danſeurs détachés auſſi de cette file & figurant avec elle, ſont également armés, les uns avec des couteaux, les autres avec des bâtons ou des *Camchick* (1). Ne reconnoiſſez-vous pas dans les deux premiers Alexandre avec Epheſtion, & ne croyez-vous pas voir dans les autres Parménion, Séleucus, Antigone, Ptolémée, Caſſandre, & autres Capitaines d'Alexandre ? Ces capitaines, dans la meſure & le mouvement de la danſe, viennent ſucceſſivement faire une génuflexion devant leur Général, qui de ſon arme ou de ſa main leur fait un ſigne pour porter ſes ordres dans tous les rangs. Ces capitaines, après ce ſignal, parcourent cette file en diligence. En ſe partageant dans le centre & les extrémités, ils frappent vivement du pied & du *Camchik* contre terre, & cette milice danſante fait alors un mouvement en arriere ; enſuite on la remet au pas ferme, &, pendant qu'elle ſemble s'ébranler,

(1) Sorte de foüet avec un manche un peu long, C'étoit anciennement une marque de commandement que les Turcs eux-mêmes ont conſervée. Les Janiſſaires ne connoiſſent de police que celle de leur corps : ils ſeroient déshonorés, s'ils étoient châtiés par d'autres officiers que les leurs, qui, dans ce cas, ne peuvent ſe ſervir que du *Camchik*.

ou qu'elle danse sans bouger de sa place, le Général & son second, suivis de quinze capitaines, parcourent encore en cadence, & font le tour de la file. Le Général alors a les mains derriere le dos; il regarde fièrement, & avec un air de confiance, chacun des danseurs, qui font des génuflexions, à mesure qu'il passe devant eux. Lorsque le chef revient à son poste, après avoir fait la revue de sa troupe, on voit approcher une autre danse qui représente sans doute l'armée de Darius. Alors le Général avec les quinze capitaines font un instant une danse en rond qui semble figurer un conseil de guerre; après cela, les instruments jouent plus vîte; les capitaines partent en diligence pour hâter la marche de l'armée, & la danse, qui en est l'image, s'avance elle-même à grands pas. L'air des instruments change ensuite tout-à-coup (1); les danseurs se divisent en pelotons qui ont chacun à leur tête un Coryphée, & ils s'avancent en sautillant. Je ne sais, M. si l'on ne feroit pas fondé à croire que cette position représente le passage du Granique (2); les danseurs, qui font

(1) On appelle ce changement d'air *Kata-Koptos*, tout coupé; ce qui paroît signifier le signal de division.

(2) La danse divisée en pelotons représente autant de dé-

ici les ſoldats d'Alexandre, vont en ſautillant ; pour marquer, ou la vivacité d'une action, ou plus vraiſemblablement les obſtacles que le terrein ou l'impétuoſité des eaux oppoſent à leur paſſage (1). Après que la premiere danſe a peint ces difficultés, le premier air recommence ; la danſe reprend ſa premiere figure & ne forme qu'une ligne qui ſe trouve en face de la troupe qui vient lui diſputer le terrein. Les deux danſes oppoſées l'une à l'autre, dans une ſorte d'agitation, repréſentent le choc de deux armées ; & l'image d'une attaque qui n'eſt que de pure convention, dégénère ordinairement en un combat réel entre ces jeunes gens, parce qu'échauffés par la danſe & par le vin, ils s'emportent inſenſiblement, & (2) repréſentent au

tachements, parce qu'il n'étoit pas pratiquable que la Phalange pût paſſer le Granique ſur ſa longueur.

(1) Cette danſe n'ayant d'autre objet que de peindre quelques actions d'Alexandre, on ne la cite pas comme un monument qui doive être aſſujetti à toute l'exactitude de l'hiſtoire. Cependant, quoiqu'au paſſage du Granique, Alexandre ait attaqué les Perſes avec ſa cavalerie, on voit dans le ſupplément de J. Freinshémius à l'hiſtoire de Quint-curce, liv. 2. que la cavalerie des Perſes ne prit la fuite qu'à la vue de la phalange Macédonienne, qui, ayant auſſi paſſé le fleuve, attaqua le corps de l'armée & le défit.

(2) A la ſuite de la danſe, il y a quelques jeunes gens qui,

naturel l'acharnement d'une mêlée, dont la danse ne devoit être qu'une légère imitation (1).

---

comme les vivandiers, portent des cruches pleines de vin pour donner à leurs camarades; indépendamment de celui que les Dames leur font distribuer, pour retenir long-tems la danse sous leurs fenêtres.

(1) Dans ces combats qui ressemblent à celui des Lapithes, il est resté quelquefois quinze & vingt hommes sur la place. C'est à ces excès qu'il faut attribuer l'interdiction des danses publiques défendues depuis quelque tems à Constantinople. Les Janissaires marquoient aussi quelque jalousie de voir les Infidèles armés, quand eux, vrais croyans, n'ont pas la liberté de l'être.

Les danses publiques, aux fêtes de Pâques, étoient chez les Grecs une marque éclatante de réjouissance; il peut se faire que la dispense appartînt au Patriarche, qui n'ayant plus aujourd'hui la même autorité, va, au nom de la nation, demander par un placet au grand Visir la liberté des danses: mais il a soin de se faire prévenir par un autre placet, pour qu'elle ne soit point accordée. Il concilie en apparence, par ce moyen, ce qu'il doit au vœu du peuple, ainsi qu'au maintien des privilèges nationaux, & il prévient le mauvais effet qui résulte toujours de cette tolérance.

Il est à craindre que la conduite que les Grecs ont tenue dans la Guerre de Turquie ne soit pour eux une derniere révolution, & n'opere la consommation de leur esclavage. Cette ombre d'autorité qui du trône des Constantins avoit été transportée en Valachie & en Moldavie, paroît être à son terme, & l'on ne verra peut-être plus, dans la capitale, ces danses publiques qui en conservant l'image de la gaieté & du génie de la nation, nous rapprochoient des tems fabuleux

Il ſemble donc, M. que nous pouvons avancer avec quelque fondement que *l'Arnaoute* eſt non-ſeulement une danſe militaire, mais encore que, ſemblable aux fameux tableaux de le Brun, elle ſert à retracer aux yeux obſervateurs une partie des exploits d'Alexandre. Indépendamment des preuves que la deſcription de la danſe peut m'en avoir fournies, il s'en trouve une qui paroît convaincante dans la chanſon que les joueurs de lyre chantent pendant *l'Arnaoute*. Elle commence par ces mots.

πῦ ἰν ὁ Ἀλεξάνδρος ὁ Μακέδονις, πυ ὁρίσεν τίν ὀκυμένιν ἰλίν.

» Où eſt Alexandre le Macédonien qui a commandé à tout l'univers » ?

Si *l'Arnaoute* nous rappelle le ſouvenir des actions d'Alexandre, comme je le crois, elle a le mérite de ces médailles antiques qu'on a quelque peine à déchiffrer; elle a même ſur elles l'avantage de nous amuſer, en nous inſtruiſant.

Je crois, M. pouvoir mettre comme vous la danſe *Valaque* au nombre des danſes bacchiques: elle eſt peu intéreſſante, & ſon mouve-

---

de la Grece. Cette révolution, ſi elle a lieu, ajoutera un nouveau prix à vos recherches, puiſqu'elles nous retraceront toujours le ſouvenir des Grecs & les veſtiges de leurs uſages.

ment assez lent exige beaucoup de précision. Dans cette danse, les danseurs ne sont jamais en grand nombre ; ils se tiennent par la main, éloignés les uns des autres ; enfin tout consiste à battre des pieds en dansant, à tourner bien juste à droite quand on bat du pied gauche, & de même à gauche quand on bat du pied droit. On bat une fois, puis deux ; on se quitte, & on bat des mains, le mouvement alors est plus vif : on bat en cadence des mains, & trois fois de chaque pied. Cette danse paroît être la figure des vendangeurs qui foulent le raisin chacun dans son cuvier, comme cela se pratique dans la Grece. Il peut se faire que les Valaques aient reçu cette danse des Daces, comme vous l'observez ; mais, par le rapport que je lui trouve avec les vendanges des Grecs, je suis portée à croire qu'elle leur appartient, & qu'on ne l'appelle Valaque que parce que les Grecs, libres dans la Valachie, auront pu y conserver plus facilement qu'ailleurs, une danse purement bacchique. Mahomet & Bacchus ne se concilient guère, & ce n'est que par contravention qu'on les trouve ensemble.

» La danse, comme vous l'observez vous-même, M. » étoit chez les Grecs une imitation figurée des actions & des mœurs.

Par conséquent chaque divinité, chaque saison avoit des danses qui lui étoient consacrées. Outre la danse bacchique que je viens de vous décrire sur ce que j'en ai vu moi-même; c'est encore un usage commun à tous les villages Grecs que les familles entieres vont, au mois de Septembre passer les dimanches & les fêtes dans leurs vignes à boire & à manger, & reviennent le soir chez elles en dansant avec cette même gaieté qui rappelle l'idée des Bacchanales. Car dans ce moments de liberté, ou de tolérance, un peuple esclave se livre à la joie, avec moins de réserve qu'une nation indépendante.

Vous connoissez, M. les danses champêtres en l'honneur de Flore; vous aurez souvent vu le premier de Mai, à Belgrade, à l'Isle des Princes, & ailleurs, les femmes & les filles de village aller danser dans la prairie, cueillir & répandre des fleurs, & s'en orner de la tête aux pieds. Celle qui conduit la danse, toujours mieux parée que les autres, représente Flore & le Printems, dont l'hymne qu'on chante annonce le retour (1). Une des danseuses chante :

Κάλος ἴλθεν ἱ νίμφίμας ἱ μάια ἱ μάια.

» Soyez la bien venue, nymphe, Déesse du

(1) Quoique dans les capitales on connoisse moins les plaisirs

» mois de Mai »; & le chœur à chaque couplet répète *Déesse du mois de Mai*, *Déesse du mois de Mai*. L'air de l'hymne est tendre, plein d'expression & de sentiment : tout dans cette danse peint les charmes de Flore & les douceurs du Printems (1).

Dans les villages Grecs, ainsi que chez les Bulgares, on observe encore les fêtes de Cérès. Quand la moisson approche de sa maturité, on va en dansant au son de la lyre visiter les champs ; on en revient de même avec la tête ornée de quelques épis entrelacés dans les cheveux, & le plus ou le moins de gaieté est un présage d'une abondante récolte. Le jour marqué pour la moisson, on va aux champs en dansant avec la faulx pendue à l'épaule ; le joueur de lyre chante

consacrés aux saisons, les dames ne laissent pas d'en rappeller le souvenir dans leurs ornements ; elles ont en pierreries & en émail des fleurs de toutes les saisons, comme aussi de petits raisins & des épis d'or dont elles ornent leur tête.

(1) Les Marseillois, descendants des Grecs, ont eux-mêmes conservé l'idée de cette fête. Dans les quartiers de la vieille ville où l'on voit ces anciens monuments consacrés aux divinités payennes *la Major* & *les Accoulles*, & qu'un culte plus pur rend aujourd'hui plus respectables, on trouve, le premier de Mai, de jeunes filles bien parées sur des autels garnis de fleurs, & leurs compagnes appellent les passans pour offrir des fleurs à *la Mayo*, qui représente Flore & le retour du Printems.

un air auquel on répond en chœur, & jusqu'au bruit que fait la faulx en sciant le bled, tout concourt à l'harmonie de cette musique champêtre. Le chant chez les gens de la campagne, ainsi que chez les ouvriers, est par-tout un aiguillon & un délassement du travail.

La danse *Ionienne* & le Pas-de-deux dont vous parlez, M. est, sans contredit, une danse nuptiale; j'oserois presque mettre dans le même rang toutes les danses à deux usitées par-tout, qui ont conservé plus ou moins de liberté, suivant le goût, les mœurs ou même les progrès de l'éducation chez les nations qui ont retenu l'usage des danses. *L'Ionienne* ne seroit-elle pas ce qu'on appelle dans l'Archipel *le Balaristo?* On le danse beaucoup à Smyrne: mais, tel qu'on l'exécute, il ne fait qu'une partie de la danse nuptiale qu'on danse encore aujourd'hui chez les Grecs. Cette danse, comme toutes les danses Grecques, se forme par un *Choro* ou une file qui est conduite par le marié. Tous les parents & les convives en sont; ils se tiennent sous le bras, & l'on observe avec soin qu'il y ait alternativement une femme à côté d'un homme. Le marié présente son bras gauche à la mariée qui lui donne son bras droit en tenant un mouchoir à sa main; elle

eſt ſoutenue du bras gauche par la Paranymphe (1), & de la même main elle s'appuie ſur ſa ceinture, les convives viennent en file dans l'ordre de la parentée. Cette marche nuptiale fait très-gravement quelques tours dans la ſalle, puis elle s'arrête ; le marié, & la mariée ſoutenue de la

(1) Quoique ce mot ſoit maſculin en françois, j'ai oſé hazarder de l'employer pour les deux genres ; les Grecs appellent ἡ παρανύμφη celle qui conduit la mariée, & ὁ παρανύμφιος celui qui accompagne le marié ; la paranymphe & le paranymphe offrent la même idée. Du reſte c'eſt toujours une parente ou une perſonne mariée qui fait l'office de paranymphe, & qui eſt chargée des détails de la fête. Cette agréable cérémonie ſemble exiger plus d'apprêts dans les pays où les filles ſe marient jeunes & ſans avoir participé à la ſociété, que dans ceux où l'on ne ſuit pas les mêmes uſages. En général, chez les Nations Orientales, la noce ſe faiſoit & ſe fait encore dans la maiſon de la mariée. Les Juifs, qui, malgré leur diſperſion, ont conſervé religieuſement leurs uſages, & qui par leur ancienneté doivent ſervir de modèle, pratiquent la même choſe : ils ſe marient fort jeunes, & leurs *Paranymphes* ſont des femmes. Il en eſt de même chez les Arabes Orientaux & Occidentaux. Il eſt ſurprenant que chez les Romains ce fuſſent toujours trois garçons qui conduiſoient la mariée chez ſon époux. (Voyez le dictionnaire de l'Académie au mot *Paranymphe*).

Quoique les Grecs n'aient point conſervé l'uſage du voile rouge, (*Lettres ſur les mariages*, folio 228.) ils ont encore leur *Flammeum* ; il n'y a point de jeune mariée chez les Grecs qui n'ait un habit ou un *Férégé* couleur de feu.

Paranymphe, continuent la danſe à laquelle le marié met beaucoup plus de gaieté; mais la *Nimphi* (la mariée), les yeux toujours baiſſés, fait en danſant de très-petits pas ſans ôſer regarder le cavalier à qui elle préſente le mouchoir à meſure que celui-ci s'empreſſe de lui prendre la main. Le marié, toujours en cadence, mêle quelques génuflexions à toutes les expreſſions de ſon empreſſement. Enfin la Paranymphe ſe retire. Alors la danſe réduite au pas-de-deux, ſous l'expreſſion d'une vivacité réciproque, repréſente un nouvel intérêt. Il eſt naturel que cette danſe ait été ou ſoit encore ſuſceptible de plus ou de moins de liberté, ſuivant les tems, le goût & toutes les nuances qu'il y a dans les façons de penſer.

Sans en donner préciſément la raiſon, M. je mets au nombre des danſes nuptiales le *Menuet*, *l'aimable Vainqueur*, *le Rigodon*, *la Bourrée*, *l'Allemande*, *le Fandango*, & tant d'autres danſes à deux que je ne connois pas; car chaque pays & chaque province a les ſiennes, & le plus ou le moins de liberté peut tenir au climat, ou dépendre, comme je viens de dire, du goût & de l'éducation. *L'aimable Vainqueur* & le *Menuet*, par leur décence & leur majeſté, ſemblent avoir

été consacrés à peindre le mariage des héros; les autres danses à deux n'ont pas la même noblesse; mais, en général, tous les pas-de-deux semblent avoir eu le même esprit & la même origine. *La Polonoise* me paroît être une imitation naturelle de la promenade.

Vous l'avez dit, & cela est vrai, M. les danses ont été chez les Grecs une image vivante des actions & des mœurs; elles le sont encore. Le labyrinthe de Crète n'existe plus; mais Dédale, Thésée & Ariadne, qui dansent encore chez les Grecs, semblent, par les charmes de la danse, le reproduire à nos yeux. Nous voyons, par le même secours, les marches d'Alexandre, & la tactique de Pyrrhus. Le peuple, qui agit en tout machinalement, & qui ne voit dans ce qu'il fait que ce qui flatte son goût, se livre aveuglément à ses usages; il n'appartient qu'à l'œil observateur d'en pénétrer les raisons.

Il peut se faire que toutes les nations aient célébré, par des danses historiques, les évènements qui les intéressoient? mais ces danses ne se sont point conservées comme celles des Grecs. Je n'en chercherai pas la raison: cette recherche est au-dessus de moi, & n'est pas d'ailleurs de mon sujet. Je croirois cependant que la danse

perfectionnée & devenue un art, comme elle l'est en Europe, peut avoir fait négliger ces danses simples, qui, faites pour tout le monde, pouvoient bien plus aisément perpétuer le souvenir des faits mémorables.

Il n'y a point de maîtres à danser chez les Grecs; une disposition, plus particuliere peut-être, y rend les maîtres de danse moins nécessaires. Une mere, au sein de sa famille, apprend à ses enfans la même danse que sa mere lui a apprise: elle la danse avec eux, & leur chante, tout en dansant, l'histoire dont la danse exprime le sujet. En Europe, au contraire, les maîtres de danse, à l'envi les uns des autres, étudient sans cesse de nouvelles variations; & comme c'est le goût de la nouveauté qui décide la préférence, les danses n'y ont rien conservé de leur origine, elles n'y ont plus le même esprit. Peut-être ai-je trop consulté mon inclination dans les remarques que je viens de faire sur les danses: permettez-moi d'y ajouter encore quelques réflexions.

Il me paroît que les François, qui ont adopté tout ce que l'Antiquité leur a présenté de grand & de solide, qui ont perfectionné tout ce qu'il y avoit d'agréable, ont une grande conformité

avec les Athéniens. Ils conservent dans l'Europe cette supériorité que cette célèbre République avoit acquise sur les Etats de la Grece. Avec l'esprit, les connoissances, les talens, la bravoure, & la politesse des Athéniens, ils en ont la gaieté & le même goût pour les modes, pour la galanterie, & pour les spectacles. Mais, bien loin de leur ressembler par le goût pour la danse, ils ont répandu du ridicule sur les personnes qui, passé trente ans, ôseroient encore danser. Il est surprenant que le beau sexe, qui a tant de pouvoir sur cette nation aimable & sensible, n'ait pas réclamé contre une décision si rigoureuse. Les Dames ont-elles oublié que la danse fait une partie des agréments de leur sexe ? Pourquoi donc y renoncer ? pourquoi en faire le seul attribut de la Jeunesse ? La danse est inséparable des Graces : or les Graces sont de tous les âges ; ainsi l'a voulu le maître des dieux. On dit que, lorsque Jupiter assignoit à chaque Divinité ses attributs & sa puissance, les Graces arriverent trop tard ; &, comme elles ne purent obtenir aucun culte particulier, Jupiter, pour les en dédommager, leur donna le pouvoir de se trouver partout. Depuis ce tems, on trouve les Graces dans tous les pays; elles sont de tout âge & de tout

sexe. Si, d'après cette disposition, les Graces sont le partage de tous les âges de l'homme, la danse & le chant, qui servent à les faire briller, pourroient être aussi de tous les âges.

Que nos usages, M. sont différents de ceux du reste de l'Europe. On multiplie chez nous les visites, pour multiplier les occasions de se voir; chaque visite est une petite fête dont la danse fait tous les frais. On défère poliment à la personne la plus apparente, sans aucune distinction d'âge, l'honneur de commencer la danse, si elle veut; & nous avons vu quelquefois, vous & moi, la grand-mere danser avec sa petite-fille. A Paris, au contraire, on ne danse plus à trente ans. S'il est un âge pour renoncer aux agréments de la société, je voudrois savoir qui a eu le droit d'en fixer le terme? Car enfin les graces, la santé, une constitution heureuse sont des dons de la nature contre lesquels personne, ce me semble, n'a droit de réclamer. Est-ce une convention? Qui l'a établie? Seroit-ce la Jeunesse? elle y perd assurément la premiere, puisque chaque instant la rapproche elle-même du terme si court qu'elle avoit mis à ses amusements; car on l'a déja dit, & l'expérience ne le confirme que trop: on a peu de tems à être jeune, &

long-tems

long-tems à ne l'être pas. Sont-ce les personnes de l'âge mûr qui ont établi cette convention? elles y perdent encore davantage. S'il y en a dans le nombre qui n'aient aucun goût pour la danse, ne craignent-elles pas qu'on leur fasse l'application du Renard de la Fontaine, qui propose à ses confreres de se couper la queue, parce que lui-même n'en avoit pas. Au reste, je ne prétends pas, à beaucoup près, que tout le monde doive danser; mais je voudrois que chacun fût libre de danser, sans être obligé de produire son extrait baptistaire. La comparaison des usages des deux pays auxquels je tiens par les mêmes sentimens, m'a fait naître ces réflexions. D'ailleurs, en parlant en faveur de la danse, je ne fais que revendiquer, au nom de la société, le droit qu'elle a sur les talens agréables, sans exclusion d'âge, parce que, tout bien pesé, l'automne a ses agréments comme le printems a les siens.

M. *Balegser*, de Genève, auteur estimé, a prouvé, dans son *Education Phisique*, que la gaieté contribue beaucoup à la santé. Les sages, parmi les Anciens, pensoient la même chose de la danse. Socrate, que vous citez, disoit qu'elle empêche l'esprit de s'appesantir. Ces philoso-

phes, qui trouvent dans la danse un moyen de conserver la santé, n'ont fait aucune exception, parce que la santé est nécessaire à tous les âges. Socrate lui-même, qui fut reconnu pour le plus sage des hommes, dansoit à soixante ans, & conseilloit à ses disciples d'en faire de même. Voilà bien des autorités en faveur de la danse, qui, considérée dans les rapports qu'elle peut avoir avec la santé, devroit être, ce semble, d'un usage plus général, dans les pays où l'on fait peu d'exercice. Je vous avoue que, si j'avois l'honneur d'être de la Faculté, j'ordonnerois de préférence l'usage de la danse; mais vous me direz peut-être que je ressemblerois à ce Médecin qui, parce qu'il aimoit le caffé, l'ordonnoit à tous ses malades.

Vous me trouverez bien téméraire, M. d'avoir hazardé mes observations sur les danses Grecques, dans une langue qui m'est étrangere. Pour m'y encourager, il ne falloit pas moins que vos sollicitations & la confiance particuliere que j'ai dans votre indulgence & votre amitié.

J'ai l'honneur d'être, &c.





QUATORZIEME LETTRE.

Les jeux.

Les jeux, M. doivent ſuivre les danſes; il ne faut donc pas les ſéparer. Je ne parle point de ces jeux célèbres qui ſont les époques des plus beaux jours de la Grece, & qui ont paſſé avec eux: il n'en eſt plus queſtion aujourd'hui. J'entends ici les jeux domeſtiques, ceux des hommes, du peuple, des jeunes filles, des enfans même; & je vais parcourir ceux des Anciens, pour vous montrer que les plus petits amuſemens nous ont été tranſmis, en paſſant ſucceſſivement des tems les plus reculés juſqu'au nôtre. Nous tenons des Anciens le jeu de *Pair ou non*, & quantité d'autres petits jeux ſemblables : *ludere par impar, equitare in arundine longâ* (1).

Les Lydiens, ſuivant Hérodote (2), paſſent pour être les inventeurs des jeux, & l'origine en eſt aſſez ſinguliere. La faim les a fait naître, autant que l'oiſiveté. Les Lydiens, ſous le règne d'Athis, éprouverent une cruelle famine; & pour

(1) Horat. *Sat.* 3. *l.* 2.

(2) Hérod. l. 1. Julius Cæſar Bulingerus *de ludis Vet. cap.* 4

éviter les exercices violents qui excitoient plus vivement l'appétit, ils inventerent les jeux de dez, & celui des osselets, que les Grecs conservent encore. Ils le jouent avec de petits coquillages, & dans une boëte où chaque Joueur a ses cases devant lui : ils l'appellent le *Mangala*. Le jeu des osselets est encore aujourd'hui, comme autrefois, celui des enfans. Socrate, dans Platon, dit à Alcibiade : *Lorsque vous étiez enfant, je vous ai vu jouer aux osselets, & autres jeux de votre âge* (1).

Les Lydiens inventèrent aussi le jeu de la Paume, jeu fatigant, qui répondoit assez mal, ce me semble, à leurs intentions : si ce n'est qu'il leur servoit bien, par l'intérêt qu'il excite, à tuer, comme on dit, le tems. C'est pour la même raison que Palamede inventa le jeu des Echecs, dont toute l'antiquité lui fait honneur. Les cent-huit amans (2) de Pénélope passoient leur tems à jouer dans la cour de cette Princesse. Ils se servoient de dez & de cailloux & chacun avoit le sien. Ils en plaçoient un au milieu de la cour, qu'ils appeloient *Pénélope* : c'étoit le but où il falloit frapper, & les Joueurs, à une

(1) Dans le premier Alcibiade.

(2) Voyez sur ces jeux les notes de Mad. Dacier, sur le 1. liv de l'Odyss. t. 1. p. 77.

assez grande distance, étoient rangés des deux côtés en nombre égal (1).

Le sabot, ou la toupie, étoit anciennement fort en usage. Je vous ai déja cité l'épigramme de Callimaque, qui en fait mention. Horace appelle ce jeu *un jeu Grec* (2).

Le Jeu de *Croix ou pile* s'appelloit, chez les Latins, *Tête* (3) *ou navire*, parce que la monnoie portoit d'un côté la tête de Janus, & de l'autre un vaisseau. Le mot de pile est venu de *pilos*, qui signifioit un vaisseau.

Les Grecs appelloient ἀρτία ἢ περίττα le jeu que nous appellons *Pair ou non*, & que les Grecs modernes nomment ζυγα ἢ μονα. Ils le jouoient, comme on fait encore aujourd'hui, avec des noix, des amandes, ou des pièces d'argent. Les Romains, suivant Horace, aimoient à jouer à ce jeu; & par-tout les enfans ont chevauché sur des bâtons. Vous savez qu'Agésilas & Socrate s'amusoient à courir avec des enfans, un long roseau entre les jambes (4).

(1) Athen. l. 1.

(2) Ludere doctior,
Seu Græco jubeas trocho,
Seu malè vetitâ legibus aleâ. *l.* 3. *Od.* 24.

(3) *Caput aut Navis.*

(4) Plut. *Agesil.* Val. Max. *l.* 8.

Les Grecs jouent beaucoup à *Pair ou non* : ils ont encore un autre jeu, fort en usage en Italie, & nommé communément la *Mourre*. Il consiste à faire deviner le nombre des doigts qu'on élève, en tenant les autres pliés dans un lieu obscur : c'est ce que les Grecs appellent *λάγχάνειν*, & les Latins, *micare* (1).

On faisoit anciennement avec les noix plusieurs jeux qui sont encore usités, à quelques petits changemens près ; car il n'est pas possible que des Jeux aussi arbitraires, & aussi simples que ceux-ci, ne varient. Ovide en a fait un long détail (2).

Je vous ai déjà parlé, M. de la *fête du printems*, que les Grecs célebrent avec une joie qui annonce le retour des zéphyrs & des roses. A Rhodes, les enfans exigeoient, à cette occasion, un tribut ; ils avoient un jeu & une chanson qu'ils conservent encore. Ils alloient en troupes chantans & dansans, & demandoient aux

(1) Les Grecs disoient que ce jeu avoit été inventé à Sparte par la belle Hélene, & qu'elle y gagnoit toujours avec un joueur nommé Alexandre.

τὰ δὲ τέταρτον διεξέρχεται, ὡς Ελένη πρωτη ἐπενίκησε των διὰ δακτύδων κλήρου, καὶ Αλεξάνδρω λαχῦσα ἐνίκησε. Ptolem. Hæphestion ? l. 4. p. 317.

(2) Carm. *de Nuce*.

passans pour l'hirondelle nouvellement arrivée : de-là cette fête s'appelloit *χελιδόνια*, l'hirondelle. Leur chanson commençoit ainsi :

» Voici, voici l'hirondelle (1) qui nous ame-
» ne les beaux jours »... & ils finissoient en disant :

» Ouvrez, ouvrez la porte à l'hirondelle ;
» nous ne sommes que des enfans, & non des
» vieillards ».

De-là, comme nous sommes enfans des Grecs, est sans doute venu l'usage où sont les nôtres, le premier de Mai, de demander un tribut, non pour *l'hirondelle*, comme anciennement c'étoit le mot ; mais pour la jeune fille qui est assise à la porte de la maison, parée de sa plus belle robe, & de fleurs du Printems...

L'escarpolette est encore un jeu fort en usage parmi les Grecs. Les jeunes gens, & sur-tout les jeunes filles, s'en amusent beaucoup ; & c'est en se balançant ensemble, dans la belle saison, que les filles, répetent alternativement les chansons qu'elles ont apprises. Les Grecs appelloient ces trémoussoirs *αἰώρας*, & les Latins *Oscilla* (2).

(1) Ἦλθε, ἦλθε, χελιδὼν καλὰς ὥρας ἄγουσα, ἄνοιγε, ἄνοιγε τὴν θύραν χελιδόνι. οὐ γὰρ γέροντες ἐσμὲν, ἀλλοὶ παιδία. Joh. Meurs. *Græc. fer. l.* 6.

Cette fête arrivoit dans le mois Boedromion.

(2) Si *les Oscilla* de Virgile (*Oscilla ex alta suspendunt*

Anciennement, comme aujourd'hui, on traçoit un cercle ſur une grande table, ou ſur le plancher; &, pour gagner, il falloit, d'une aſſez grande diſtance, jeter un dé ou un petit palet au milieu du (1) cercle. Quelquefois on y mettoit une caille, & celui qui en la frappant avec le doigt ſeulement, la faiſoit ſortir du cercle, de maniere que l'oiſeau en paſſât le bord, ſoit en reculant, ou du bout des aîles qu'il étendoit, avoit gagné. Aujourd'hui on attache à un piquet une caille ou un autre oiſeau; celui qui doit lui porter le coup, a les yeux bandés; on lui fait faire vingt ou trente pas en partant du cercle, il revient ſur la même ligne, & s'il frappe la (2) caille avec le bâton qu'il tient à la main, il eſt vainqueur: chaque joueur fait à ſon tour le même exercice, & le jeu dure aſſez long-tems.

Les Grecs jouent encore à *Colin-Maillard*, jeu très-ancien & qu'on trouve par-tout. On l'appelloit anciennement (3) *Myïnda*, & on le jouoit

mollia quercu. Georg. l. 2.) ne font pas plutôt de petits maſques *Ora minuta.*

(1) οἴμηλλα.

Or les ſortes de maſques déſignés par ce mot *Oſcilla*, étoient les plus indécens & les plus cyniques. C'étoit le *Phallus* qu'ils repréſentoient & qu'on indiquoit par de petits maſques.

(2) ὄρτυγα.

(3) μυΐνδα.

aussi de la même façon que les Grecs modernes. On mettoit à la main de celui qui avoit les yeux bandés un pot de terre; les autres joueurs en l'agaçant le frappoient, & crioient; *Qui a le pot?* il répondoit : *c'est moi, Midas*, & il mettoit à sa place celui qu'il pouvoit attraper (1).

Les jeunes filles ont encore le jeu qu'on appelloit anciennement *la tortue*. Celle qui faisoit la tortue étoit au milieu des autres, & ne bougeoit point de sa place, mais elle y mettoit celle qu'elle avoit pu saisir. Aujourd'hui, comme autrefois, les jeunes filles tournent autour de celle qui est la tortue, pour l'agacer : ce jeu s'appelloit *chelichelone*, & on disoit :

Que faites-vous au milieu de nous, Tortue, Tortue?

La Tortue répondoit :

Je fais un tissu avec la laine, & la trame de Milet.

Demande.

Et votre neveu comment est-il mort?

Réponse.

Il est tombé de cheval dans la mer (2).

---

(1) Poll. *l.* 9. *cap.* 7. Suïd. On appelloit aussi ce jeu *ἀποδιδασκίνδα*.

(2) Meurs. *de lud. Græc.*

Le *Clochepied* (1), auquel les Grecs s'exercent encore, pour voir à qui ira le plus loin, s'appelloit *ἀσκωχίασμος*.

On plie aussi les feuilles de roses & de pavots en forme de petites vessies pour les faire claquer sur le front, & par le bruit qu'elles font, un amoureux juge s'il est payé de retour (2).

J'ai vu jouer encore, à un mariage Grec, un jeu très-ancien, qui se faisoit aux noces les plus distinguées. On portoit, en courant, des flambeaux & des torches, jusqu'au but convenu entre les acteurs : celui qui laissoit éteindre sa torche perdoit & payoit l'amende imposée par le Roi du jeu, au profit de celui qui portoit son flambeau allumé jusqu'au bout de la carriere (3).

Le Pere Brumoy (4), dans son excellent ouvrage sur le théâtre des Grecs, a décrit le *Cottabus*, ancien jeu que je n'ai pas retrouvé chez les Grecs modernes que j'ai vus; il se peut qu'on l'ait

---

(1) Poll. *l.* 9. *cap.* 7.

(2) Poll. & Anacr.

(3) *Moris etiam erat apud Græcos in nuptiis* λαμπαδηφορεῖν; *id est, faces ferre, ut commemorat Etymologici auctor in voce* Δαὴρ, *ubi ait :* ἐν τοῖς γάμοις ἔθος ἐστὶ λαμπαδηφορεῖν. *Joh. Tusold. de festis Græc. p.* 579. *Thes. Græc. antiq. Gronov.*

(4) Théâtre des Grecs. : *la Paix*, Coméd. d'Aristoph. *act.* 2. *t.* 4. *p.* 15.

conservé dans l'Attique ou dans la Péloponnèse, qui est aujourd'hui la Morée. Ce jeu consistoit simplement à jetter en l'air du vin qui devoit retomber avec bruit dans le même vase; ou autrement, on fichoit en terre un bâton, sur l'extrémité duquel on mettoit des balances, & au-dessous de chaque plat, deux vases pleins d'eau, au dedans desquels étoit une figure d'airain. Les joueurs avec une coupe jettoient de loin du vin dans la balance : s'ils avoient l'adresse d'en verser assez pour que la balance penchât, & allât frapper la figure d'airain, ils gagnoient le prix. Ils tiroient encore, du son plus ou moins sensible qui résultoit de ce choc, de bons ou de mauvais pronostics pour leurs amours. Le Cottabus étoit un jeu de festin & de société, dont il est souvent fait mention dans Aristophane & ailleurs (1).

A propos d'augures galans, c'est ici l'endroit de vous faire le détail du jeu du *Clidona*, dont j'ai déjà parlé.

Les Grecs, pour savoir le bon ou le mauvais succès de leurs amours, ne se servent plus du cottabe ni d'une feuille de rose qu'on faisoit claquer dans la main, comme nous l'apprend Anacréon,

(1) κοτταβίζειν.

& comme les enfans le font encore aujourd'hui : c'eſt le *Clidona* qui découvre tout, & c'eſt l'oracle que toutes les jeunes Grecques conſultent.

La veille du jour marqué pour ce jeu, deux jeunes filles ont ſoin de tirer de tous ceux & celles qui doivent en être, ce que chacun doit mettre dans le vaſe, c'eſt-à-dire, une bague, une pièce de monnoie, ou un autre gage de cette eſpèce. Elles vont enſuite, en obſervant un ſilence religieux (1), remplir ce vaſe d'eau de fontaine ; elles le couvrent de feuilles de myrthe & de laurier, & le gardent ſoigneuſement expoſé en plein air juſqu'au lendemain. On s'aſſemble à l'heure indiquée. Une des veſtales découvre le vaſe à la vue de toute l'aſſemblée, tandis que l'autre chante ou récite le couplet fait exprès pour le jeu ; ce qu'on appelle ouvrir le Clidona. Je joins ici ce couplet avec quelques autres en grec vulgaire. Chacun, nommé à ſon tour par celle qui conduit le jeu, récite un diſtique grec, & on retire en même tems du vaſe une pièce qu'on rend à celui à qui elle appartient. On lui

(1) Le Clidona provient d'une hydrophorie ou fête des eaux qui étoit ancienne chez les Grecs. M. Boulanger n'auroit pas oublié d'en faire mention, s'il en avoit eu connoiſſance, lorſqu'il parle des anciens uſages relativement à ſon ſyſtême. Antiq. dévoil. p. 92. t. 1. l. 1. chap. 3.

applique le ſens du couplet qu'on a dit au hazard, & on l'interprete en ſa faveur ou à ſon déſavantage. Ces paroles fortuites ſont les oracles ou les préſages qu'on s'attribue mutuellement, & on continue dans le même ordre juſqu'à ce que tout ce qui a été mis dans le vaſe ſoit retiré, & bien reconnu. On fait encore uſage de l'eau qui reſte : on la boit myſtérieuſement, pour découvrir ſi ce qu'on deſire arrivera. Si l'eau paroît bouillonner dans la taſſe à l'approche des lèvres, c'eſt bon ſigne; ſinon, il n'y a rien à eſpérer. Quelquefois, lorſqu'il y a des mécontens, on remet tout dans le vaſe, & le jeu recommence. Ce n'eſt alors qu'une parodie de la première pièce, & chacun dit avec une liberté, ſouvent indécente, tout ce qui lui plaît; on rit beaucoup, on gloſe encore plus, & les oreilles chaſtes ſe retirent.

Le diſtique qui ouvre le Clidona, eſt ainſi conçu.

ἄνιξε τὸν κλήδονα (1), *νάυγι, ὠ χαριτομένος;*
ὀπȣ̃ τὰ κάστρα πόλεμα, καὶ βιένι κερδεμένος.

Ouvrez le Clidona, vous allez voir paroître
Mon bien-aimé, cet aimable vainqueur.
Il attaque, il triomphe, il ſe rend toujours maître

(1) *ὁ κλήδων*, Omen & armilla, cadenat, *κλέιζω*; claudo, vel celebro.

Des remparts qu'on oppose en vain à sa valeur.

Τί μέ φελῦν ἡ ὀμορφιαῖς, τι μέ φελῦν τὰ κάλλη;
Και τῆς ὀρεξέςμυ τὰ κλαίδια, νά τὰ κραῖῦσιν ἄλλοι.

Graces, beauté, de quoi me servez-vous?
Je languis, je soupire, j'aime;
Sous les loix d'un pouvoir jaloux,
Je ne saurois disposer de moi-même.

Τὰ γέλια μέ, τά κλαῖματα μέ τῆν χοςᾶν ἡ πςικά.
Μιάν ὥςαν ἐσπαρθήκασι κιό μαδι ἐγεννήθῆκα.

Les ris, l'allégresse, & les pleurs
Ont pris naissance tous ensemble:
Doux plaisirs, mortelles douleurs,
Chaque jour encor vous rassemble.

Τιαύτος μάζα γυςίξυσι, καὶ τὸ νά τ' ἄλλο ἄλλαςει.
Κευπιος ἐγέλα τὸ ταχύ, κλαίγει πρίχυ βςαδιάον.

Trop souvent le cruel chagrin,
Du plaisir qui s'enfuit, malgré nous, prend la place;
Ivre d'un doux espoir, je riois ce matin:
Ce soir je pleure ma disgrace.

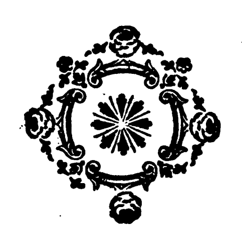
Μοῖρα κακὴ κὶ ἀντεδίκη, τυραννις μένη μοῖςα,
Πιά πάθη ἀπῦ τὸν Ἔςωτα, πιαῖς πίκςαις δέν ἔπῆςά.

Tyrans qui rallumez le feu qui me dévore,
Soucis cruels, quelle est votre injuste rigueur!
A l'Amour reste-t-il encore
De nouveaux traits, pour déchirer mon cœur?

On divise, en chantant, ces distiques par l'hémistiche de chaque vers pour les faire rimer,

Les jeunes Grecs, & ſur-tout les jeunes filles, ſavent par chœur un grand nombre de ces couplets, & des chanſons de toute eſpece dont on a fait des recueils. Il y a même des Tragédies en langue vulgaire, où l'on voit l'extrême différence des Muſes modernes aux anciennes.

Je ſuis, &c.





QUINZIEME LETTRE.

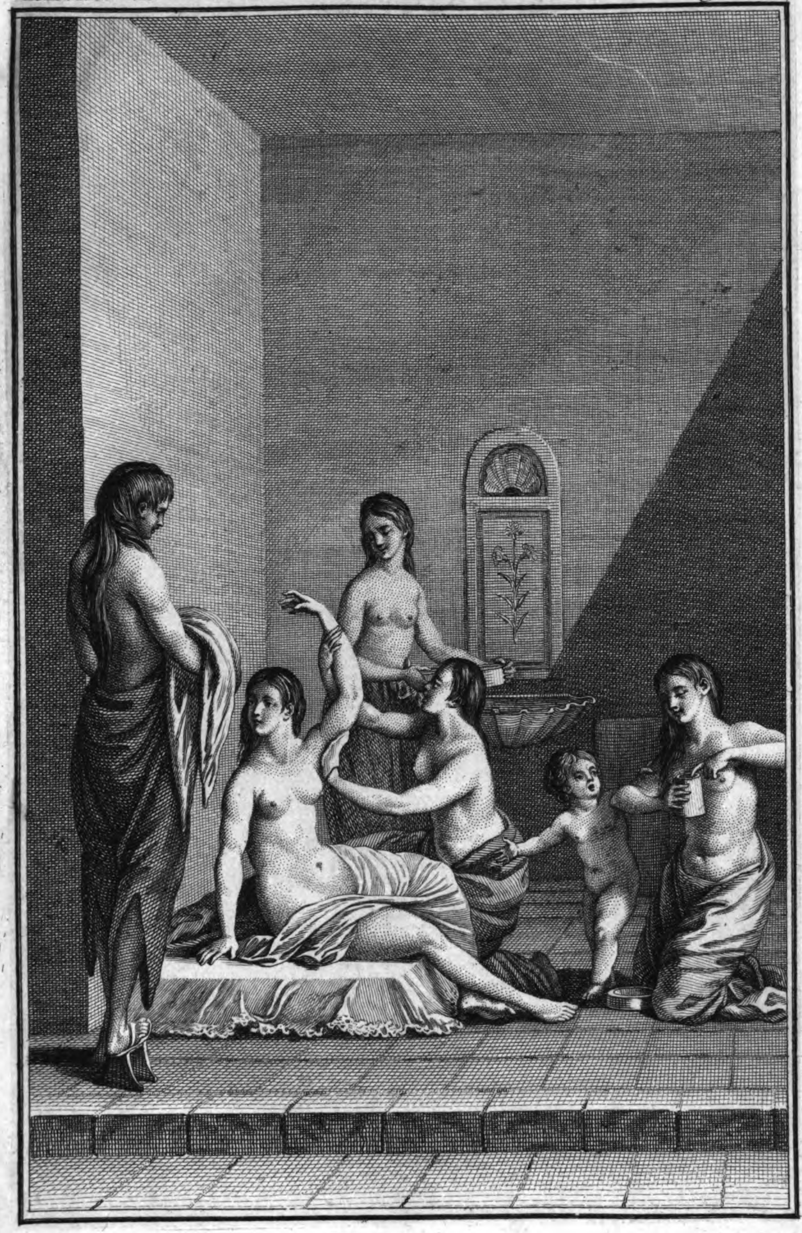
Les Bains.

MON objet est ici, M. de vous parler des bains qui précedent toujours les mariages, & ceux-ci feront la matiere de ma premiere Lettre.

L'usage des bains, si fréquens parmi les anciens Grecs, ne l'est pas moins chez les modernes; & on le retrouve précisément dans toutes les occasions où les premiers s'en servoient. Ainsi, outre les bains publics que les Turcs fréquentent beaucoup, les personnes riches en ont chez elles. On sort du bain pour se jeter sur les lits où l'on mange, & c'est de là probablement qu'est venue la coutume des Anciens de manger couchés nonchalamment sur des lits. Car les Grecs ne faisoient qu'un repas le soir, & se baignoient auparavant: usage qu'ils ont transmis à leurs successeurs (1).

Il faut bien observer ces coutumes locales qui ne varient point. Les anciens Grecs ne faisoient usage que des bains chauds, comme font encore aujourd'hui

(1) Mercurial. *de arte Gymn.* Lib. I. de balneis. p. 38.



Les Bains.

aujourd'hui les Turcs & les Grecs modernes. On montre d'abord les bains à un Etranger qu'on reçoit, & on lui offre ensuite tout ce qui lui est nécessaire. Quand Clitemnestre reçoit Pylade & Oreste qu'elle ne connoît point, elle leur dit:

» Etrangers, demandez ce qui vous est né-
» cessaire; vous trouverez dans ce Palais des
» bains, des rafraîchissemens, & des cœurs
» remplis d'humanité » (1).

Alcinoüs dit à Ulysse: » Nous aimons la ma-
» gnificence en habits, les *bains chauds*, la
» galanterie & les danses ».

Les Grecs d'à présent peuvent dire la même chose. Lorsqu'Ulysse, bien fêté, bien accueilli par le Roi des Phéaciens, entre dans la chambre des bains, » il est ravi, dit Homere, de
» voir des bains chauds; car depuis qu'il avoit
» quitté le palais de Calypso, il n'avoit pas eu
» cette commodité » (2).

Sur quoi j'observe que, si le fréquent usage des étuves ou bains chauds fait beaucoup perdre aux femmes de leur beauté, (ce qui doit nous faire admirer la force impérieuse de la

(1) Coëph. *Act.* 3. *sc.* 1.
(2) Odyss. l. 8.

coutume), il eſt très-ſalutaire aux hommes, & principalement aux vieillards, que le bain fortifie, au lieu de les affoiblir; parce qu'il facilite cette utile & douce tranſpiration, qui ne ſe fait plus chez eux qu'avec peine par le deſſéchement de leur peau, dont les pores ſont moins ouverts. Je parle ici d'après l'expérience; il eſt certain que le bain chaud leur fait éviter la plupart des maladies qui nous attaquent dans un âge avancé, & que les maux de poitrine ſont très-rares chez eux.

Nous obſerverons, en paſſant, que les bains chauds des Anciens & du tems d'Homere, n'étoient pas des étuves, & que Me. Dacier s'eſt trompée, en appellant les cuves ou baignoires où l'on mettoit l'eau chaude pour ſe laver, *la chambre des bains* (1). Il n'eſt peut-être pas inutile d'obſerver encore que, dans tous les endroits d'Homere où il eſt parlé du bain, on fait mention des habits que l'on ne manquoit jamais de faire prendre, après le bain, aux hôtes qu'on recevoit chez ſoi. Or, cet uſage a été fidelement conſervé dans tout l'Orient. Le *Boktchalik*,

(1) *ἀσάμινθος*, *Pelvis, labrum in quo veteres ſe lavabant, balneis nondum repertis*, dit Samuel Patrik dans ſon *Lexicon manuale Græcum.*

habillement complet, dont on fait présent à ceux qui reviennent d'un voyage, représente la Tunique & le Pallium χλαῖνα, que les Anciens donnoient à leurs hôtes après le bain. Ce *Boktchalik* est composé d'un grand caleçon avec la Ceinture brodée, d'une chemise, & quelquefois d'un *Antéri* & d'un caftan d'étoffe; le tout couvert d'une enveloppe de soie, appellée *Boktcha*, d'où le présent a pris le nom de *Boktchalik*.

Les femmes, dans tous les endroits de l'Orient où il n'y a point de bains publics, vont se laver au bord d'un ruisseau ou d'une riviere. Elles font chauffer de l'eau dans le même chaudron qui leur a servi pour leur lessive, & s'entr'aident mutuellement pour répandre cette eau chaude sur le corps, ainsi que pour se tresser les cheveux.

On voit que, du tems d'Homere, les femmes seules faisoient tout le service des bains, & c'est ainsi que Pénélope ordonne à Euriclée de laver Ulysse. Les Grecs modernes font servir par leurs filles esclaves les proches parens qu'ils reçoivent chez eux, en les faisant conduire au bain.

Les Grecs & les Turcs emploient aujourd'hui dans les bains une Terre grasse dont les femmes se servent pour se laver la tête & les cheveux

(1); ils la tirent des Isles de l'Archipel, & des bords de la mer Noire (2). C'est la même terre que les Grecs employoient anciennement pour blanchir le linge, & qui suppléoit au savon, que nous lui avons substitué. Les femmes, selon Pline, se servoient de la terre de Chio (3) pour les cheveux & pour la peau (4). Les Grecques modernes se servent encore de cette terre, pour s'adoucir la peau (5).

Les femmes vont en troupe au bain public; c'est un jour de fête pour elles; on y danse & l'on s'y régale.

(1) La *terre Cimolée*, nommée ainsi de l'Isle *Cimolus*, aujourd'hui *l'Argenterie*.

(2) Comme aussi de Bythinie, de Lampsaque (dans le détroit des Dardanelles) & d'autres endroits: il en vient aussi de Salé.

(3) Ou Kemlik, anciennement *Cius*, bourg de la Bythinie, situé près des bords du golfe de Mondagna.

(4) *Usus ad cutem mulierum..... præcipuèque in calliblepharis & inficiendis capillis. Plin. l. 35. cap. 16 & 17.*

(5) Bélon qui voyageoit en Grece en 1546, dans un chapitre intitulé: *Que les femmes de Turquie sont belles par singularité, & nettes comme perles*, rapporte sur cette terre grasse qui adoucit la peau, entretient la fraîcheur du teint, &c, ce passage de Dioscoride: *Terra Chia... extendit faciem & erugat, atque splendidam reddit, colorem in facie & toto corpore commendat; in balneis pro nitro detergit.* Obs. des singularités & choses mémorables trouvées en Grece, &c. imprimées à Paris en 1588.

On voit la même chose dans Homere (1). Là, les femmes se baignent, prennent de beaux habits, & le lieu retentit du bruit des hommes & des femmes qui dansent ensemble. Ici, c'est la belle Policaste, la plus jeune des filles de Nestor, qui conduit Télémaque au bain, & qui lui donne ensuite une belle tunique.

Je ne sais si les regles de la bienséance & de la pudeur sont exactement observées dans les bains particuliers des Grecs; mais on n'accuse pas sans raison les peres & les meres de manquer sur ce point à ce qu'ils doivent à leurs enfans.

Les Anciens, selon Plutarque (2), étoient bien plus circonspects. Caton, dit-il, ne se baignoit jamais avec son fils, & c'étoit une coutume généralement reçue à Rome; car les gendres mêmes n'osoient se baigner avec leurs beaux-peres, ayant honte de paroître nuds devant eux. Cependant les Romains, dans la suite, apprirent des Grecs à se dépouiller sans façon, & à se baigner nuds devant les hommes: bientôt aussi les Grecs à leur tour, apprirent d'eux à en user de même devant les femmes. Cette liberté ne leur seroit pas permise aujourd'hui

(2) Odyss. l. 3.

(2) Plut. Vie de Caton.

dans les bains publics; mais ils ne ſont pas ſi réſervés dans les bains domeſtiques.

Les femmes ſe baignent très-ſouvent; elles ne reçoivent pas une eſclave nouvellement achetée, qu'on ne l'ait auparavant envoyée au bain. Cet ancien uſage eſt conſigné dans Térence (1).

Les femmes Grecques ſe baignent au moins une fois le mois, & anciennement elles étoient obligées de ſe laver plus ſouvent, ſur-tout pour la Néoménie ou nouvelle Lune (2).

Une jeune fille qu'on va marier eſt conduite au bain en cérémonie & au ſon des inſtrumens, la veille de ſes noces, aſſiſtée de toutes ſes parentes & amies; la journée ſe paſſe enſuite en feſtins & en danſes.

Dans la Comédie d'Ariſtophane, intitulée *la Paix*, Trygée, au quatrieme Acte, dit à ſon valet de tout préparer pour ſes noces, & de conduire au bain (3) celle des ſuivantes de la Paix qu'il ſe deſtine pour femme.

---

(1) *Accerſitur lavatum interea virgo, & lavit; redit, deinde illam in lecto illæ collocant.* Eunuq. act. 3. *ſc.* 5.

(2) Joh. Meurs.

(3) Lorſque Noémi inſtruit la jeune veuve Ruth, pour qu'elle ſe preſente à Booz, & l'engage à l'épouſer, elle lui dit: » Allez vous laver dans le bain, parfumez-vous d'huile » de ſenteur, & parez-vous de vos plus beaux habits ». *La-*

Il s'étoit introduit à Athènes un usage assez singulier dans le bain du Gymnase. Celui qui se présentoit pour être reçu, étoit conduit au bain en cérémonie par les autres Académistes. Dès qu'il approchoit de la porte des étuves, ses camarades, qui le suivoient en foule, poussoient tout-à-coup de grands cris, pour le surprendre & l'effrayer. On éprouvoit ainsi son courage, & s'il ne marquoit point de peur, il entroit, se baignoit, donnoit ensuite le repas de réception; & recevoit le manteau qui étoit l'uniforme du Gymnase (1).

Je suis, &c.

---

vare igitur, *& ungere*, *& induere cultioribus vestimentis*, *& descende in aream*. Ruth. III. *v.* 3.

(1) Buling. *de Ludis Athen. in Baln.*





SEIZIEME LETTRE.

Les Mariages.

M. UN peuple toujours avide de fêtes, de nouveautés, de spectacles ; attaché à la Religion par la pompe du culte extérieur, par la multiplicité de ses Dieux, & par la richesse de leurs temples, a dû donner aux cérémonies du mariage tout l'éclat & tout l'appareil dont il pouvoit être susceptible. Les hommes les plus sauvages célèbrent le jour où ils prennent une compagne, comme le plus beau jour de leur vie. C'est donc présenter le mariage sous l'aspect le plus riant, que de le montrer sous la simplicité des mœurs, & accompagné de cette joie pure, vive, innocente de l'ancien tems. Les Grecs modernes en retracent aujourd'hui l'image ; ils ont conservé la plupart des cérémonies qui s'observoient anciennement dans les noces. Ils regardent l'état du mariage comme un devoir de citoyen, & se marient fort jeunes. Les Loix de Sparte avoient, sur ce point, poussé la rigueur jusqu'à noter d'infamie ceux qui gardoient le célibat. Dercillidas, fameux Capitaine de Lacédémone, fut insulté

par un jeune homme dans une aſſemblée publique, parce qu'il n'étoit pas marié, & tout le monde prit parti contre le guerrier célibataire. Dans une certaine fête qui ſe célébroit à Sparte, il étoit permis aux femmes de traîner devant les autels les jeunes gens qui n'étoient pas encore mariés, & de les fuſtiger (1).

Le ſage Théognis (2) diſoit aux Grecs: » L'HOMME le plus riche & le plus heureux, » eſt celui qui a trouvé une femme douce & » vertueuſe ». Mais, conſultoit-on la Philoſophie, qui, ſouvent, à force de raiſonner, s'embarraſſe & tombe dans une incertitude pire que l'ignorance abſolue? elle étoit toujours indéciſe ſur l'article du mariage. Un jeune homme conſultant Socrate pour ſavoir s'il ſe marieroit ou non, ce Philoſophe lui répondit : » Quelque » parti que tu prennes, tu t'en repentiras infailli- » blement. Choiſis-tu le célibat ? tu reſteras » ſeul, tu ne goûteras point la douceur d'avoir » des enfans; avec toi périra ta race, & un » étranger profitera de tes biens. Si tu prends » une femme, attends-toi à des chagrins con- » tinuels, à des querelles ſans fin. On te repro-

(1) Athen. *l.* 13. Meurſ. *Græc. Fer. l.* 5.

(2) V. 1223.

» chera la dot qu'on t'aura apportée ; l'orgueil
» des parens de ta femme & la langue de ta
» belle-mere te deviendront insupportables ; tu
» craindras les galanteries de ta femme, & tu
» seras toujours incertain sur la paternité de tes
» enfans », &c. (1) Après cela,

Devine, si tu peux ; & choisis, si tu l'ôses.

Un homme riche, qui n'avoit qu'une fille, demandoit à Thémistocle, s'il devoit préférer un mari pauvre & honnête homme, à un autre qui avoit beaucoup de bien, mais une mauvaise réputation. *J'aime mieux*, lui répondit Thémistocle, *un homme qui ait besoin d'argent, que de l'argent qui ait besoin d'un homme* (2).

Le Grec d'aujourd'hui n'a plus de Philosophes à consulter, & ne délibere point s'il se mariera ou non ; aussi la population, chez les Grecs, se soutient-elle beaucoup mieux qu'elle ne peut se soutenir parmi les Turcs, sous un Gouvernement Militaire qui ne fait que détruire, & qui ne répare rien. Les villes Grecques les plus considérables n'ont point été rebâties par leurs Conquérans, parce que sous le despotisme le plus absolu, tel qu'est celui de l'Empire d'Orient, le Souverain

(1) Val. Max. *l.* 7.
(2) V. *l.* 7.

& les Sujets n'ont que le préſent, qu'ils ſemblent dévorer à la hâte en ſe preſſant de jouir, & n'ont aucune vue pour l'avenir.

La bienfaiſance & l'humanité élèvent quelques édifices publics, comme des temples, des fontaines, des maiſons ſolides & vaſtes, pour ſervir de retraite aux voyageurs; mais dans les propriétés, toujours incertaines, rarement même héréditaires pour les gens riches & en place, on n'a aucune idée de conſervation; des embelliſſemens peu durables, ſont tout ce qu'on ôſe ſe permettre. En conſéquence, la population languit, parce qu'on ne peut contempler d'un œil ſatisfait & tranquile le bonheur de ſa poſtérité. En revanche, le Grec, l'Arménien & le Juif (Nations dont l'Empire Turc eſt inondé, & que le Turc mépriſe au point de ne pas être effrayé du nombre de ſes eſclaves), ſe livrent ſans contrainte au penchant de la nature. Ils eſperent qu'une poſtérité nombreuſe pourra recouvrer quelque jour, à la faveur d'une révolution, tout ce que les Conquérans de la Grece leur ont enlevé. Le mariage a donc pour eux un attrait puiſſant, & l'on y voit peu de célibataires.

Si vous étiez curieux, M. de lire l'Hiſtoire d'Hyménée, l'un des plus agréables Dieux de

l'ancienne Grece, vous la trouverez dans les savantes notes de Méziriac, sur l'Epître de Phyllis à Démophoon, qui est la deuxieme Héroïde d'Ovide (1), & dans l'*Histoire de la danse de Cahusac.*

Les Grecs n'ont pas aujourd'hui de tems marqué pour les noces comme les Anciens, qui se marioient ordinairement dans le mois de Janvier, appellé pour cela *Gamélion*; mais ils ont, comme autrefois, des entremetteuses, qu'on appelle encore *Proxenetes.* Ces femmes sont d'autant plus nécessaires, que les filles, comme je l'ai déja dit, étant presque toujours renfermées dans le *Gynæcéon*, un homme ne peut se décider pour celle qu'on lui propose, que sur le rapport qu'on lui en fait; & dès que le voile tombe devant lui, il est engagé de maniere à ne pouvoir plus reculer.

Anciennement on achetoit par des services réels, qu'il falloit rendre au pere de la fille que l'on vouloit épouser, la possession de sa personne (2). On adoucit ensuite cette obligation, & les services furent convertis en présens qu'on faisoit pour l'obtenir (3).

(1) Tom. 1. p. 133.

(2) *Mez.* Ep. d'Ovide. t. 2. *p.* 317.

(3) Les interprètes d'Homere n'ont pas fait attention à cet

» Encore aujourd'hui, dit l'Auteur de l'*Origine* » *des loix*, &c. (1) » c'est l'usage parmi les » Grecs, que quiconque veut se marier achete » sa femme par les présens qu'il est obligé de » faire aux parens de celle qu'il épouse ».

Il est vrai qu'un Grec qui se marie fait des présens, mais ils sont purement arbitraires; & nulle obligation d'acheter la femme qu'il épouse, puisqu'au contraire il ne la prendroit point sans une dot proportionnée à sa condition (2).

Les anciens Grecs, toujours scrupuleux sur les loix primitives du mariage, n'admîrent pas la Bigamie; & on a de nos jours bien justifié

usage en traduisant par *une grosse dot*, les présens que promet Agamemnon à Achille, s'il épouse sa fille, ἐπιμείλια πολλά. Ces présens, dans cette occasion, étoient des dons expiatoires en réparation d'une offense ἀπερέισια ἄποινα, *infinita munera quibus pœna debita pensatur*. Mad. Dacier fait la même erreur, en prenant pour la dot de Théano, les présens que fait Iphidamas, à son pere, en l'épousant. Iliad. l. 2. M. Larcher a corrigé ce passage, en prouvant que j'ai été moi-même induit en erreur pour avoir lu ἐπιμείλια en un seul mot, & il a justifié la traduction de Mad. Dacier. Expéd. de Cyrus, &c. t. 2. p. 202.

(1) Tom. 2. l. 1. p. 61.

(2) Un Patriarche Grec a fulminé récemment une excommunication contre les Peres qui donneroient en dot à leurs filles plus de trois mille piastres, c. à d. plus de 3000 écus.

Socrate ſur le reproche qu'on lui faiſoit d'avoir eu deux femmes, malgré la ſévérité de ſa morale (1). Euripide fait dire à Hermione, qu'il eſt contre le bon ordre que deux femmes ſoient en même tems ſous les loix d'un ſeul homme. Charondas fit plus : dans ſes loix pour les Thuriens, il régla, ſuivant Diodore (2), que ceux qui donneroient une belle-mere à leurs enfans, ſeroient exclus de tout Conſeil public, jugeant que des hommes capables de rendre un ſi mauvais office à leur famille, ſeroient mal intentionnés pour la Patrie. Car, diſoit-il, ſi leur premier mariage a été heureux, ils doivent s'en tenir-là, ſi au contraire, il a été malheureux, il faut qu'ils ſoient bien inſenſés pour courir les riſques d'un ſecond. Les Grecs d'aujourd'hui, quoique moins libres que les anciens, ne ſe ſoumettroient pas à une loi ſi gênante. L'Egliſe Grecque permet juſqu'aux troiſiemes noces ; mais elle excommunie ceux qui paſſent à de quatriemes. Chez les Athéniens, le Sacrificateur, qui avoit le titre de Roi, ne pouvoit ſe marier qu'une ſeule fois, & ne pouvoit épouſer qu'une

(1) Obſ. ſur les Chœurs, par M. Hardion. *Mém. de l'Acad. des Inſcrip.*

(2) Diod. *l.* 12.

Vierge du pays. Le Papas Grec est soumis à la même loi par les Canons; il ne peut se marier qu'étant Diacre, c'est-à-dire, avant de recevoir la prêtrise. On observe que la *Papadia* ou femme du Papas a toujours été bien choisie. Elle peut se vanter aussi d'avoir un mari qui est tout à elle.

Il y avoit anciennement des mariages aussi mal assortis que ceux dont on se plaint à présent. » Un homme de naissance, disoit Théognis (1), » se mésallie pour épouser une fille » riche qui le déshonore; & une fille vertueuse » se épouse un mal-honnête homme à cause de » son bien : ainsi le bien & le mal se mêlent, » & nous dégénérons ».

Téléficlès, pere du fameux Archiloque (2), ternit l'éclat de sa naissance par un mariage inégal. Il avoit épousé une esclave qui s'appelloit *Enipo*. » Les Grecs, dit l'Abbé Sévin (3), rapportant ce trait, » regardoient avec un souverain » mépris ces sortes d'alliances, & souvent la » honte en rejaillissoit sur les enfans ». Ceux d'aujourd'hui les appelleroient *les fils de l'esclave*. Ils observent exactement l'ancien précepte, *si vis*

(1) V. 185.

(2) Rech. sur Archiloq. *Mém. de l'Acad. des Inscriptions.*

(3) *Mém. de l'Acad. des Inscrip.*

nubere, *nube pari*, si bien rendu par l'épigramme de Callimaque, & ils évitent soigneusement de se mésallier.

On jugeoit avec moins de rigueur un mariage dont on voit encore des exemples, tels que M. Burette en rapporte un d'après la vie d'Homere, attribuée à Hérodote. Phémius, chantre si célèbre dans l'Odyssée, épousa Crithéide, qui, d'un commerce illégitime, avoit déja eu pour fils Homere lui-même. Phémius, qui s'étoit établi à Smyrne, où il enseignoit la Grammaire & la Musique à la Jeunesse, après le malheur de cette fille, conçut pour elle tant d'estime, en la voyant dans son voisinage uniquement occupée du soin de filer des laines pour gagner sa vie, qu'il la prit chez lui, pour l'employer à filer celles dont ses écoliers avoient coutume de payer ses leçons; charmé, dans la suite, de la sage conduite de cette fille, il en fit sa femme. Pour suivre la comparaison de nos jours avec l'ancien tems, j'ai vu, dans mon séjour à Smyrne, plus d'un imitateur de Phémius; si ce n'est que les Grecques qui épousent nos François, n'ont pas fait la faute de Crithéide.

La cérémonie du mariage est précédée chez les Grecs, par des fêtes qui l'annoncent. Les Anciens

Anciens les appeloient *Prolusoria*, ou *προτελέια*, comme ces préludes de fêtes qu'ils avoient avant les sacrifices solemnels qu'on faisoit à Junon ou à Diane (1).

» Le mariage, dit un Berger de Théocrite » (2), n'apporte, ni le chagrin, ni les soucis; » il n'amene que la joie & les danses ».

Aujourd'hui, la veille des noces, la jeune mariée est menée au bain comme en triomphe, & plusieurs femmes l'accompagnent. Vous avez déja vu, dans ma lettre sur les bains, l'ancienneté de cet usage.

C'est encore sur le fameux bouclier d'Achille, qu'Homere décrit la marche des nouveaux mariés. » On y voit, dit-il, des noces, & des festins.
» De nouvelles mariées sortant de leurs maisons,
» sont conduites dans les rues avec un bel ordre,
» à la clarté des flambeaux. Tout retentit des
» chants d'hyménée. Des troupes de jeunes
» gens précèdent, & suivent la pompe nuptiale,
» en dansant au son des trompettes & des flûtes.
» Les femmes de la ville, attirées par la curio-
» sité, sont à leurs portes, & regardent cette
» marche avec beaucoup d'intérêt ».

(1) Meurs. (fer. 842.
(2) T

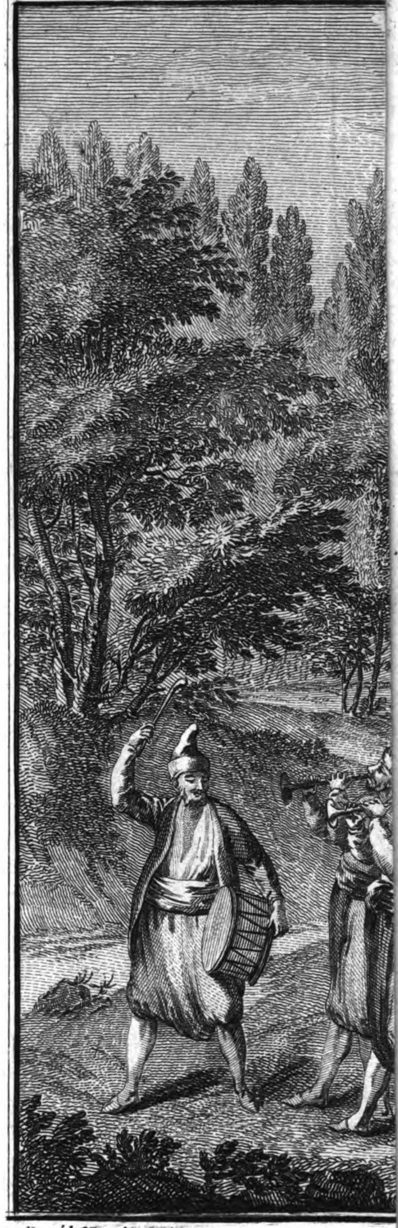
On la trouve encore dans Euripide. Admete, en pleurant son épouse, s'écrie : » O Palais, ô » appartement nuptial ! quelle différence entre » ma situation présente, & ma félicité passée ! » Je m'en souviens hélas ! j'entrai dans cette » aimable demeure, conduisant par la main » mon épouse, au bruit des instrumens & des » acclamations ; nous étions précédés par des » flambeaux, & suivis d'une troupe de convi- » ves, qui chantoient à l'envi des hymnes. On » chantoit le bonheur de celle qui fait couler » mes larmes, & le mien ».

On voit aujourd'hui, dans la marche des Grecs, la même pompe, le même cortège, & la même musique. Elle est ouverte par des danseurs, par des instrumens, & par des chanteurs qui entonnent l'épithalame. La mariée, chargée d'ornemens, les yeux baissés, & soutenue par des femmes, ou par deux de ses proches parens, marche avec une lenteur affectée qui doit la gêner beaucoup. On s'empresse jusqu'à l'impatience pour la voir ; on lui adresseroit volontiers les vers de Catulle :

» Vous nous faites trop attendre, la journée se passe
» Paroissez donc, nouvelle Mariée (1) ».

(1) Sed moraris, abit dies :

Tom. 1.er



David Massil delin.

Anciennement la nouvelle Mariée portoit un voile rouge ou jaune, que les Arméniens ont conservé; ce voile rouge leur couvre la tête & tout le corps. On l'appeloit *flammeum*: il étoit fait pour cacher la rougeur modeste, l'embarras, & les larmes de la jeune épouse (1). On l'appercevoit d'assez loin, & il annonçoit la nouvelle Mariée (2).

Le brillant flambeau de l'hyménée, ce flambeau si connu, si célèbre, & dont les Poëtes ont consacré l'expression pour le mariage dont il est l'emblême, n'a pas été oublié par les Grecs modernes. On le porte devant les nouveaux époux, & dans la chambre nuptiale, où il brûle, jusqu'à ce qu'il soit entiérement consumé. Ce seroit même un mauvais présage, s'il venoit à s'éteindre par quelqu'accident. Aussi y veille-t-on avec autant de soin, que les Vestales en avoient pour le feu sacré.

C'étoit sa mere de l'épousée, qui tenoit anciennement le flambeau nuptial, qu'un jeune homme portoit chez les Romains. Elle avoit

Prodeas, nova Nupta. *Epithal.*

(1) Jam nuptæ trepidat sollicitus pudor;
Jam produnt lacrymas *flammea* simplices. *Claud.*

(2) Tollite, ô pueri, faces:
Flammeum video venire. *Cat.*

encore soin de préparer & d'orner le lit; elle faisoit l'office de *Pronube* (1), & faisoit coucher la Mariée; comme le plus proche parent, faisant aussi l'office de *Paranymphe*, conduisoit au lit le marié. Le Paranymphe & la Pronube sont aujourd'hui représentés, chez les Grecs, par le compere & la commere, qui accompagnent les époux jusqu'au bout de la cérémonie (2). ...

Arrivés à l'Eglise, les nouveaux époux portent chacun une couronne, que le Prêtre, pendant la célébration, change alternativement, en donnant la couronne de l'époux, à l'épouse, & celle de l'épouse à l'époux. C'est encore aux Anciens qu'est due l'origine de cette couronne, que les modernes ont conservée (3).

(1) *Meziriac*, Ep. d'Herm. *t.* 2. *p.* 360.

(2) *Ducitur in thalamum Virgo, stat Pronuba juxtà.* Claud. de Rapt. Proserp.

(3) Ces couronnes tiennent lieu de l'anneau nuptial qu'on donnoit chez les Romains, & que nous avons conservé. Tertullien en fait mention dans les reproches qu'il fait aux femmes de son tems.

» Video & inter matronas atque prostibulas, nullum de » habitu discrimen relictum. Circa fœminas quidem etiam illa » majorum instituta ceciderunt, quæ modestiæ, quæ sobrietati » patrocinabantur; cùm *aurum nulla norat præter unico digito* » *quem sponsus oppigneraffet pronubo annulo*; cùm mulieres » usque adeò vino abstinerent, ut matronam ob resignatos

Vous savez qu'anciennement les amans & les mariés portoient des couronnes que les premiers déchiroient, & consacroient à quelque Divinité, lorsqu'ils rompoient avec leurs maitresses; au-lieu que celle du mariage étoit conservée jusqu'à la mort, puisqu'on la retrouve dans des bas-reliefs qui ornoient les tombeaux. Je n'explique pas autrement le dessin d'un marbre que M. *Peyssonel* m'a communiqué, & qu'il a depuis envoyé à M. le Comte de Caylus, pour en orner son *Recueil d'Antiquités*. La femme y est couronnée par son mari, que le fils couronne à son tour, & l'on diroit qu'ils renouvellent leurs vœux. Ce tableau, qui paroît être l'image de l'union la plus parfaite, représente ainsi les doubles couronnes de l'hyménée & du trépas.

» cellæ vinariæ loculos sui inediâ necarint. Sub Romulo verò » quæ vinum attigerat, impunè a Mecenio marito trucidata » est. Apolog. not. VI.

Je vois les dames Romaines parées comme les courtisanes & confondues avec elles; ces anciennes coutumes si favorables pour conserver la modestie & la tempérance sont abolies. *Autrefois les femmes ne portoient point d'or à l'exception de l'anneau nuptial que leurs maris leur avoient mis au doigt.* L'usage du vin leur étoit [illegible]reusement interdit, qu'on fit mourir de faim une fe[illegible] avoir ouvert un cellier. Et sous Romulus, Méc[illegible]unément sa femme qui n'avoit fait que goûter du [illegible]. *l'Abbé de Bourcy*, p. 165. 166.

Junon qui présidoit aux noces, portoit une couronne de souchet, de ces fleurs que nous appelons *immortelles* (1). Les couronnes désignoient si bien le mariage, que, dans l'agréable description faite par Claudien, de cette prairie où la jeune fille de Cérès, près d'être enlevée par Pluton, s'amusoit à cueillir les fleurs que l'Aurore & les Zéphirs faisoient naître sous ses pas, il la représente formant, sans y songer, une couronne, triste présage de l'Hymen qu'on lui destinoit (2).

Les couronnes nuptiales étoient consacrées, comme elles le sont aujourd'hui parmi les Grecs. Vous avez déja vu qu'ils en avoient pour les festins, & pour tous les états, depuis le trône jusqu'à la houlette.

Je ne dois pas oublier une cérémonie essentielle que les Grecs ont conservée : c'est la coupe de vin qu'on présentoit anciennement au nouvel époux en signe d'adoption. Elle étoit le symbole du contrat & de l'alliance (3). Après lui,

(1) *Projicit ipse suas, deductâ fronte, coronas.* Ep. de Cydippe à Acónte. *Nonnus* parle d'un jeune fiancé qui a péri dans le combat, & que son épouse n'a pas vu portant la couronne nuptiale. *Dionys. l.* 2. 3. *v.* 218.

(2) Nunc sociat flores, *seseque ignara coronat,* Augurium fatale tori. *De Rapt. Proserp. l.* 2.

(3) Athénée retrace l'usage des Ségobrigiens, chez lesquels

l'épouse buvoit du vin de la même coupe, qu'on offroit ensuite à tous les parens & aux convives. » Ainsi, dit Pindare, *Olymp.* 7, *strophe* 1[e]. (1), » dans un brillant hyménée, un pere opulent pré- » sente de sa main au jeune époux qu'il a choisi « pour sa fille, la coupe d'or où l'on voit » bouillonner (2) la rosée ou le jus de la vigne, » &c. » aujourd'hui c'est le Prêtre qui, après avoir béni les nouveaux époux, leur présente la coupe de vin; il en donne ensuite au parrein (3), à la marreine, & aux témoins. Vous verrez dans

---

la fille du Roi présentoit de l'eau à celui qu'elle choisissoit pour époux, lorsqu'il représente la fille de Nanus présentant la coupe à Protis, chef des Phocéens, fondateur de Marseille. *Ath. t.* 11. Diss. de M. Cary, *p.* 60.

(1) Φιάλαν ὡς έιτις ἀφνέιας ἀπὸ χειρὸς ἑλὼν, ἔνδον ἀμπέλε καχλάζοισαν δρόσῳ,

Bouillonnante de la rosée de la vigne.

δωρήσεται

Νεανίᾳ γαμβρῷ, προπίνων ὄικοθεν ὄικαδε,

de domo in domum. Cette coupe étoit donnée pour passer d'une maison à l'autre. Voyez sur cette Ode l'élégante traduction, & les notes de M. de Chabanon. *T.* 32. des *Mém. de l'Acad. des Inscriptions*, *p.* 464. Vincitori Olympici tradotti da J. Bap. Gautier, *p.* 128.

(2) Les vins Grecs devoient être encore plus forts & plus spiritueux qu'ils ne sont aujourd'hui.

(3) V. de Tournefort, *t.* 1. *p.* 150. *let.* 3.

l'Histoire du Bas-Empire, que, lorsque l'Empereur Maurice, à son avènement à la couronne, épousa la Princesse Constantine, fille de Tibere son prédécesseur, on avoit dressé dans un vestibule du palais, derriere un voile, un trône éclatant d'où l'Empereur devoit se montrer au peuple. Le voile tombe, l'Impératrice paroît à côté de son époux; les spectateurs (souvenez-vous que ce sont des Grecs), comme de concert, entonnent le chant de l'hyménée, & l'Eunuque, qui avoit conduit la Princesse, verse du vin dans une coupe, qu'il présente aux deux époux (1).

Les Béotiens conduisoient la mariée dans un char; & lorsqu'elle étoit arrivée chez son mari, ils en brûloient l'essieu à la porte, pour lui faire entendre qu'elle ne devoit plus sortir de sa nouvelle demeure.

Les Grecs, toujours superstitieux, regardoient encore comme un mauvais présage, si la nouvelle épouse, en entrant pour la premiere fois chez son mari, touchoit seulement du bout du pied le seuil de la porte, qui, comme vous savez, étoit consacré à la Déesse Vesta, & aux Dieux Pénates. Pour éviter cet accident, les compagnes

(1) Hist. du Bas-Emp. t. 11. p. 335.

de la mariée la soulevoient en entrant, & l'enlevoient en la prenant par dessous les bras (1).

La mariée, chez les Grecs, est encore soutenue par des femmes, ou par les hommes qui l'accompagnent; à la porte du mari il se fait une autre cérémonie aussi ridicule que le passage du seuil qu'il ne falloit pas toucher. Dès que la mariée arrive, on étend un tapis sur un crible, & on la fait marcher dessus, en entrant chez son mari. Si le crible, sur lequel elle ne manque pas de s'appuyer fortement, ne crevoit pas sous ses pieds, on auroit contre elle des soupçons qui alarmeroient son époux; mais il est tranquille & content, après l'épreuve du crible.

La plus grande partie de la dot consiste en pierreries & en habits qu'on étale avec faste : on en usoit de même anciennement. Hermione dit, dans Andromaque : » Ces ornemens d'or » que je porte sur ma tête, & tous ces divers » habillemens que j'ai, ne sont pas un présent » d'Achille, ni de Pélée; je les ai apportés de » Sparte, & Ménélas mon pere me les a donnés, » avec une dot considérable, *afin que je pusse* » *parler librement* ». Clitemnestre dit aussi :

(1) *Sensim super limen attolle pedes, nova nupta; sospes iter incipe hoc.* Plaut. in Casina. act. 4. sc. 4.

» Qu'on tire des chariots les présens que j'ai » apportés pour la dot de ma fille, & qu'on » les mette dans la cour (1). » Les Grecs tirent aujourd'hui beaucoup de vanité de cet étalage, qui se fait toujours dans l'appartement même où les parens de la fiancée reçoivent les visites.

Rien de plus ancien que l'usage des présens de noces, que le mari fait encore à celle qu'il épouse. Il paroît même qu'il étoit établi par-tout; on le voit par la belle réponse que Sophonisbe fit à Masinissa. Ce barbare Numide, blâmé d'avoir épousé la fille d'Asdrubal, l'ennemi de Rome, pour soustraire cette malheureuse Princesse à la haine des Romains, lui envoya du poison, & en le recevant, elle dit: » J'accepte » ce nouveau présent de noces (2), qui ne » m'est pas même désagréable, si Masinissa n'en » avoit point de meilleur à faire à sa femme. » Dites-lui cependant qu'il eût été mieux de » choisir, pour ma mort, un tout autre tems » que celui de mes noces ».

Les fêtes du Mariage se passent en jeux, en

(1) Iphig. in Aulid.

(2) *Accipio nuptiale munus, nec ingratum, si nihil majus vir uxori præstare potuit: hoc tamen nuntia, me meliùs morituram fuisse, si non in funere meo nupsissem.* Tit. liv. *l.* 30.

divertissemens & en danses. On fait venir des baladins & des sauteurs qui amusent les conviés par leurs tours d'adresse & de force. Homere nous peint encore cette fête telle qu'on la voit aujourd'hui. Télémaque & le fils de Nestor trouvent Ménélas qui célébroit le mariage de sa fille. Ménélas étoit à table avec ses amis & ses voisins. Le Palais retentissoit des cris de joie mêlés au son des instrumens, aux voix des chanteurs, au bruit des danses (1). Un chantre divin, au milieu d'un cercle, jouoit de la lyre, & des sauteurs, par leur légèreté, amusoient l'assemblée. Anciennement le devoir de la Pronube & du Paranymphe étoit de faire les honneurs de la noce, de donner les ordres nécessaires pour l'économie du repas & des autres réjouissances qui accompagnoient la solemnité des noces. Ils gardoient aussi la porte de la chambre où étoit le lit nuptial.

(1) » Cnémon, Athénien, présentant sa main à Nausiclès » celui-ci lui donna celle de sa fille, à qui il ordonna de prendre Cnémon pour son époux. Après cette cérémonie, il fit » venir ses domestiques, leur commanda de chanter les chants » nuptiaux, & ouvrit lui-même la danse. *Théag. & Charic. l.* » 6. *t.* 2. *p.* 14.

Cette danse étoit devenue licencieuse, puisque le Concile de Laodicée en Phrygie, tenu vers l'an 397, se crut obligé

Les Grecs modernes suivent le même usage. Ils ont un Paranymphe différent du Compere, qui est chargé de tout le détail de la fête. Les Parens ne quittent jamais l'appartement où sont les nouveaux époux, & lorsque le Compere conduit le Marié au lit nuptial, il le laisse à la porte de l'appartement; il faut qu'il en achete l'entrée par un présent au Paranymphe qui la garde.

Il paroît, M. par la description de Lucain, que les Romains avoient tiré des Grecs les principales cérémonies du mariage. Lorsque Marcie renouvelle le lien avec Caton, cette cérémonie se fait sans pompe & sans éclat. La porte de la maison n'est pas ornée de guirlandes; on n'allume pas le flambeau sacré de l'hymen; on n'élève pas le lit nuptial comme un trône, sur des marches d'ivoire; l'or ne brille pas sur de riches vêtemens. On ne voit point Marcie couronnée & parée comme une nouvelle épouse; elle n'est point soutenue ou soulevée par ses compagnes pour franchir, sans y toucher, le seuil de la porte consacré à Vesta. Sa tête n'est point couverte du voile que porte une jeune mariée, pour dérober aux regards avides ses yeux mo-

de défendre la danse à ceux qui assistoient à des noces. *Abr. de l'hist. de l'Eglise, t. 2, p. 103.*

destes, sa pudeur timide, & son embarras. C'est dans son habillement ordinaire, sans quitter l'appareil du veuvage, qu'elle embrasse son mari comme elle embrasseroit ses enfans. La pourpre est cachée sous la laine noire & lugubre. Ce sérieux hyménée n'admet ni la folle joie, ni les propos libres qu'on a coutume de se permettre; on n'y reçoit ni parens ni convives; les fideles époux se rejoignent & se réunissent en silence sous les seuls auspices de Brutus (1).

Il est assez rare parmi les Grecs qu'une veuve se remarie. Pausanias rapporte qu'anciennement cela ne leur étoit pas permis, & que Gorgophone fut la premiere qui osa épouser Œbalus en secondes noces.

Le nouveau marié, chez les Grecs, donne une poignée de dragées à chacun de ceux qui assistent à sa noce, ou qui vont le voir; ce qui peut avoir rapport à l'ancien usage de distribuer des noix, pour faire voir que le jeune époux

---

(1) Festa coronato non pendent limine serta,
Legitimæque faces.....
Turritâque premens frontem matrona coronâ
Translatâ vetuit contingere limina plantâ.
Non timidum nuptæ leviter tectura pudorem
Lutea demissos velarunt *Flammea* Vultus, &c.
Non soliti lusêre Sales. *Pharf. l.* 2.

renonçoit aux amusemens de l'enfance (1).

Les anciens Grecs distribuoient aussi des noix & des amandes aux conviés ; on faisoit même, en les donnant, beaucoup de bruit (2), & les mariés profitoient du moment pour se retirer. C'étoit anciennement l'usage de chanter & de danser jusqu'à minuit devant l'appartement des nouveaux mariés. Ces chants (3) & ces danses étoient exécutés par de jeunes filles. On danse encore & on chante pendant toute la nuit, mais les compagnes de la nouvelle mariée en sont exclues. Elles se rejouissent entr'elles dans des appartemens séparés & éloignés du tumulte de la noce. Les Grecs modernes, comme les anciens, couronnent encore, le jour des noces, les portes de leurs maisons, de verdure & de fleurs attachées avec des bandelettes.

Dans les villages & à la campagne, la mariée est conduite au son des instrumens, sur un chariot traîné par des buffles. Je ne trouve une idée de cette marche, que dans un vieux conte

(1) *Sparge, Marite, nuces.* Virg. Eglog. Vid. *Plin.* de nuce juglande.

(2) Ne nuptæ clamo[illegible]diretur. *Scalig. in lect.*

(3) Ces chants étoient appellés Κοιμητικα, *somni conciliatoria.* Les mêmes filles chantoient le matin d'autres chansons appelées διεγέρτικα, *excitatoria.*

que Pausanias avoit appris des Platéens. Le voici : vous rirez peut-être de la simplicité de cet ancien tems.

Junon s'étant un jour fâchée contre Jupiter, on ne sait pas pourquoi, le quitta de dépit, & se retira à Eubée. Jupiter, après avoir fait de vains efforts pour la fléchir, alla trouver Cithéron qui régnoit alors à Platée. Celui-ci conseilla à Jupiter de faire faire une statue de bois, de l'habiller en femme, de la mettre sur un chariot attelé d'une paire de bœufs, que l'on traîneroit par la Ville, & de répandre dans le public, que c'étoit Platée, fille d'Asopus, qu'il alloit épouser. Junon, informée de ce mariage, dont la nouvelle s'étoit bientôt répandue, part sur le champ, arrive à Platée, s'approche du char, & dans sa colere voulant déchirer le voile & les vêtemens de la mariée, ne trouve qu'une statue. D'autant plus charmée de l'aventure, qu'elle avoit cru la chose plus sérieuse, elle prit très-bien la plaisanterie, & se réconcilia avec Jupiter. Les Platéens célébroient cette fête, dont Pausanias rapporte ici l'origine (1). Le divorce est encore permis chez les Grecs modernes, comme chez les Anciens.

(1) C'est de-là qu'Autréau a tiré le sujet du Ballet Bouf-

les époux peuvent se séparer avec une égale facilité & prendre chacun de leur côté de nouveaux engagemens.

Je finis, M. en vous invitant à voir, dans le beau discours de Dion, sur les agrémens de la vie champêtre, un tableau très-ressemblant encore, & que je préfere à tous les autres. C'est celui du mariage des gens de la campagne, pour qui le bonheur conjugal n'est pas une chimere, comme chez les habitans des villes. Vous serez touché de la simplicité des mœurs, des usages antiques, qui sont encore aujourd'hui les mêmes.

On choisit, comme autrefois, un jour favorable, & c'est lorsqu'il y a de la lune, que l'air est sérein, & le ciel pur. La jeune fille & le jeune laboureur s'excitent, par le travail, à hâter le jour de leurs noces. » Je comparois, dit » l'auteur Grec (1), en finissant son récit, je » comparois cette façon d'agir, simple & unie, » à celle des riches. Combien il faut de forma- » lités pour ceux-ci dans toutes les affaires, & » sur-tout dans leurs mariages! De combien de » gens un pere de famille a besoin pour régler

---

son de *Platée*, où répand encore tant de gaieté l'agréable musique de Rameau.

(1) Vie des Orat. Grecs, *t.* 2. *p.* 114.

» les

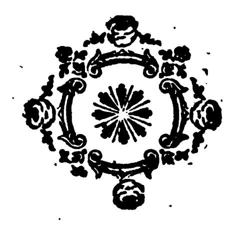
» les ſeuls préliminaires! Combien d'informa-
» tions ſur le bien, ſur la famille, ſur la dot,
» ſur les donations, & ſur les promeſſes »!

Nous pouvons bien dire aſſurément après la Fontaine :

Nous ſommes tous d'Athènes en ce point.

Ainſi la noce champêtre ſera toujours pour nous le ſpectacle le plus doux, le plus intéreſſant, & le plus propre à nous offrir l'image d'un bonheur que donnent rarement les richeſſes.

Je ſuis, &c.





DIX-SEPTIEME LETTRE.

Nymphes, accouchemens, Amour pour les enfans, Hospitalité.

LA nouvelle mariée, chez les Grecs modernes, M. est encore appellée dans la maison, comme anciennement, Nymphe, νύμφη. Ovide ne fait que rendre l'expression Grecque, lorsqu'il dit dans l'Epître de Pénélope, que les jeunes mariées portent gaiement leurs dons aux Autels, pour la conservation de leurs époux (1).

Dans la plupart des Isles Grecques, les femmes exercent la médecine, au moyen de quelques recettes héréditaires, ou de simples, dont elles ont la connoissance; ce que j'ai heureusement éprouvé moi-même à l'Isle de Milo. Elles se mêlent aussi seules des accouchemens; les femmes Grecques d'aujourd'hui n'aimant point à se mettre entre les mains des chirurgiens. L'auteur de l'origine des Loix & des Arts (2), qui a fait les recherches les plus profondes sur les mœurs anciennes, n'a pas manqué de rapporter le trait de la jeune Athénienne, qui, par rapport à la

(1) *Grata ferunt* Nymphæ *pro salvis dona maritis.*

(2) T. 2. p. 270. Hygin. fab. 274. p. 328.

défense faite aux femmes chez les anciens Grecs, de se mêler de la médecine, & même des accouchemens, se déguisa en homme pour apprendre cette partie de l'art, & tirer, par ce moyen, d'embarras les femmes qui, dans ces momens critiques, ne pouvoient sans beaucoup de peine se résoudre à appeller des hommes: ce qui faisoit qu'il en périssoit beaucoup faute de secours. La jeune Athénienne devint donc un Médecin fort employé; mais comme on s'apperçut que c'étoit le seul dont les femmes vouloient se servir, la jalousie fit naître des soupçons bien fondés. On traduisit le Médecin femelle devant l'Aréopage pour rendre compte de sa conduite. Agnodice (c'étoit le nom de l'Athénienne), n'eut pas de peine à se justifier, en exposant les motifs de son déguisement. Cette aventure fut cause qu'on abrogea l'ancienne loi. Depuis ce tems, les femmes eurent permission de présider aux accouchemens, ce qu'elles font encore; & une Sage-femme est très-respectée parmi les Grecs.

Croirez-vous, M. que l'amour conjugal est encore chez les Grecs dans toute sa force: & conforme à l'idée qu'en donnent les Anciens (1)?

(1) Omnis amor magnus, sed aperto in conjuge major. *Propert.*

Vous verrez ce ſentiment bien établi chez les Grecques modernes, & ſur ce point elles ne le cèdent pas aux Anciens. Tout ce que dit ſi bien Claudien de la dignité d'une mere, qui, par ce ſeul titre, conſerve ſur ſon mari le pouvoir que ſes attraits effacés par l'âge ne lui donnent plus (1), ſe vérifie exactement parmi elles.

Enfin, M. quoique vous ayez lu dans Pauſanias, » que les Anciens reſpectoient la qualité » de pere & de mere, bien autrement qu'on » ne faiſoit de ſon tems (2) », parce qu'il y

---

(1) Fœmina, cùm ſenuit, retinet connubia partu,
Uxoriſque decus matris reverentia penſat.

(2) T. 2. p. 239. Dans les contes Orientaux choiſis par M. le C. de Caylus dans les traductions faites par les jeunes interpretes du Roi, la belle & ſpirituelle Damaké voulant confondre devant l'Empereur les ſages vieillards qui étoient les oracles du Prince, à la ſuite de leurs queſtions ou énigmes qu'elle avoit réſolues avec autant de graces que de préſence d'eſprit, leur demande à ſon tour:
Quelle eſt la choſe plus douce que le miel?
Les uns répondent que c'eſt la ſatisfaction de ſes deſirs, d'autres celle que donne la reconnoiſſance, & quelques-uns opinent pour le plaiſir d'obliger.

Damaké loue leurs réponſes, mais elle finit par leur demander avec douceur ſi elle ſe trompoit en croyant que la choſe plus douce que le miel n'étoit pas l'*amour qu'une mere a pour ſon enfant.*

Une réponſe auſſi convenable à une femme qui doit tou-

à par-tout des races qui dégénerent, je puis vous assurer que l'amour paternel & la piété filiale sont encore des vertus bien respectées parmi les Grecs. Ces vertus, à la vérité, brillent avec bien plus d'éclat dans leur source. Si Homere veut peindre la joie d'Ulysse nageant sur les flots, & prêt à se sauver, il la compare à la joie qu'éprouvent des enfans qui voient revenir à la vie un pere qu'ils aiment tendrement, & qui, consumé par une longue maladie, étoit prêt à rendre le dernier soupir. Telle fut la joie d'Ulysse, lorsqu'il découvrit la terre & les forêts, &c.

Rien encore de plus touchant que les plaintes de Mégare, dans la troisième Idylle de Moschus, sur la mort de ses enfans : c'est le cri même de la nature, & l'énergie d'un sentiment dont les Grecs ont toujours eu la plus vive expression (1).

Les Grecs exercent encore entre eux très-régulièrement l'hospitalité. La maison est en fête à l'arrivée de l'étranger ; on lui donne le meilleur appartement, & les Turcs en usent de même.

Ainsi le pratiquoient les premiers Chrétiens,

---

jours être attachée à ses devoirs, & faite d'ailleurs avec autant de modestie, acheva de lui gagner tous les cœurs. Cont. Orient. t. 2. p. 235.

(1) Odyss. l. 4.

à l'exemple des Grecs & des Romains. On sait que les hôtelleries n'étoient, chez les derniers, que pour les misérables. Les honnêtes-gens avoient des amis ou des recommandations dans toutes les villes où ils pouvoient avoir affaire; ils y étoient reçus & logés. Ce droit, ajoûte l'Abbé de Fleury (1) se perpétuoit dans les familles; c'étoit un des principaux liens d'amitié entre les villes de la Grece & d'Italie, & il s'étendit depuis par tout l'Empire Romain. Ils regardoient l'hospitalité comme un devoir de religion; Jupiter lui-même y présidoit; la personne de l'hôte étoit aussi sacrée que la table où l'on mangeoit avec lui.

Il y avoit anciennement une fête instituée en l'honneur d'Hécate, pour avoir donné l'hospitalité à Thésée, lorsqu'il alla combattre le fameux Taureau de Marathon. Hécate fit aussi des vœux, & même offrit des victimes pour sa victoire & pour son retour. De-là, l'établissement de la fête qui la mit au rang des Déesses, & le nom d'Εκαλήσια donné à la vertu qu'elle avoit exercée (2). Ménélas, dans l'Odyssée, reprend sévèrement Eléonée de n'avoir pas été au-de-

(1) Mœurs des Chrétiens. p. 124.

(2) *Pet. Castell.* de festis Græc. p. 650.

vant de Télémaque & de Pisistrate, & de n'avoir pas exercé envers eux les devoirs de l'hospitalité, au-lieu de leur proposer de les adresser à un autre hôte. (Odyss. l. 4.)

Lorsqu'un Etranger arrivoit, le maître de la maison le prenoit par la main en signe de confiance. Le premier devoir étoit de le conduire au bain, & de lui donner des habits pour changer. (Mœurs des Grecs, p. 323.)

Lorsque Mentor & Télémaque, arrivés à Pylos (Odyss. l. 3.), furent apperçus par Nestor & ses fils, ceux-ci coururent au-devant d'eux, les prirent par la main, & les inviterent à prendre place au repas que les Pyliens donnoient ce jour-là. Télémaque & Pysistrate, arrivés à Sparte, furent conduits au bain par les esclaves de Ménélas, (Odyss. l. 4.) & ensuite invités au festin que ce Prince donnoit à l'occasion du double mariage de sa fille Hermione avec Pyrrhus, & de son fils.

Chez les Grecs modernes, quand un Etranger arrive, le maître de la maison va au-devant de lui, l'embrasse, prend sa main qu'il met dans la sienne, & la porte ensuite à sa bouche & sur son front en signe d'amitié & de fidélité. Il le conduit ensuite à l'appartement le plus commode

de la maison, & pendant qu'il l'interroge sur sa santé, sur les évènemens de son voyage, & sur l'état des personnes qui l'intéressent le plus, les domestiques & les esclaves préparent le bain. Au sortir du bain, il trouve du linge & des habits pour changer. Ceux qu'il a quittés sont enlevés par les esclaves, qui les blanchissent, & les réparent pendant le séjour qu'il fait dans la maison. Si c'est un parent, la femme & la fille du maître de la maison, se chargent elles-mêmes de la plupart de ces soins.

Diodore rapporte que Gellias, le plus riche des Agrigentins, faisoit tenir devant sa porte un certain nombre de domestiques, chargés d'inviter tous les étrangers à venir loger chez lui, & que plusieurs autres Citoyens faisoient à-peu-près la même chose (1).

Il y avoit dans l'Isle de Crète quantité d'édifices publics, où tous les étrangers étoient reçus & hébergés avec cordialité (2).

Les Turcs, outre les logemens ou *Khans* qu'ils ont construits pour les voyageurs, ont conservé sur les grandes routes les maisons de poste, qu'ils appellent *Menzilkhané*; & tout courier,

(1) Diod. l. 13.

(2) Mœurs des Grecs, p. 323.

muni d'un ordre du Prince, y eſt nourri & hébergé. Anciennement on y fourniſſoit des chevaux & des voitures, ſans payer, à celui qui voyageoit par ordre de l'Empereur; mais c'étoit un crime, ſelon M. l'Abbé du Bos, de prendre des chevaux dans une de ces maiſons, ſans avoir l'ordre du Prince (1).

L'Empereur Pertinax, dans le tems qu'il étoit déja chef d'une cohorte, fut condamné à faire à pied une aſſez longue traite, pour s'être rendu coupable d'une pareille contravention. Quand les chevaux d'un endroit ne ſuffiſoient pas, on en prenoit dans les lieux voiſins. On pratique encore aujourd'hui cet uſage; cependant j'ai bien éprouvé, qu'il vaut mieux courir la poſte en France qu'en Turquie.

Je ſuis, &c.

(1) Hiſt. critique de la Monarchie Franç. t. 1. p. 166.





DIX-HUITIEME LETTRE.

Enterremens Grecs.

VOUS avez vu, M. les Grecs dans la joie de leurs solemnités, ou des festins & des noces, je vais vous les montrer dans le deuil, dans la douleur, dans les larmes. Tel est le cours de la vie humaine, les chagrins suivent par-tout les plaisirs. Dans le pays dont je vous décris les moeurs, & que je vous fais parcourir, en sortant d'une prairie riante, on trouve souvent une triste allée de cyprès, & l'on aime quelquefois à se reposer sous leur ombre.

Suivez-moi dans cette maison, où les cris perçans des esclaves & des domestiques nous annoncent que la mort vient d'entrer. Cette femme défaillante est une mere désolée, qui a perdu sa fille (1); vous ne la verrez pas oppressée par l'abattement, dans le silence de la profonde douleur; elle exprime avec énergie ce qu'elle

(1) Les funérailles des enfans sont toujours prématurées, lorsque les meres y assistent. Vie de Séneq. p. 373. C'est ce même Séneque qui a dit : *l'ame s'échappe du vieillard sans effort, elle est sur le bord de sa levre.* id. p. 297.

ſent, & on ne lui répond que par des gémiſſemens & des larmes. Elle s'écrie :

» O ma fille! ma cher fille! toi qui me prévenois toujours, qui la premiere m'a donné le doux nom de mere, qui volois dans mes bras en me voyant, tu es ſourde à mes cris! Hélas! mes cris perceront juſqu'au fond du tombeau où tu deſcends, ils s'élèveront juſqu'aux cieux : c'eſt ta mere qui t'appelle. Ma fille! que dis-je? mon ame, ma vie, mon ſoutien, as-tu pu m'abandonner ainſi? As-tu pu ceſſer de vivre dans la force de l'âge (1), dans la fleur de ta jeuneſſe? Non, tu dors d'un ſommeil profond & tranquille, & c'eſt moi qui meurs de douleur. O ſommeil de la mort! ſommeil éternel! nuit horrible qui es la derniere nuit! tes ombres m'environnent : c'eſt toi qui m'enleves ma fille ſans retour, c'eſt toi qui me réuniras à ce que j'avois de plus cher au monde..... Barbares que vous êtes, pourquoi m'arrêtez-vous, continue-t-elle d'un ton ferme & d'un œil ſec? Je vais voir

---

(1) Tels ſont les regrets de la mere d'Euryale.

Tunc illa ſenecta
Sera meæ requies, potuiſti linquere ſolam
Crudelis? &c. Æneid. l. 9.

» ma fille, elle m'attend, elle m'appelle. Non;
» elle n'est point morte, non : ah ! par pitié,
» laissez-moi dans mon erreur ; ou, si elle ne vit
» plus, laissez-moi embrasser ce corps glacé. Ne
» puis-je le réchauffer, lui redonner la vie ?

» Ciel ! j'entends les chants de mort & les
» cris lugubres : c'en est fait, on m'arrache, on
» m'emporte ma fille. Arrêtez, Barbares.... Je
» vais...soutenez-moi...ma chere fille, je te suis;
» c'est toi qui m'entraînes dans le tombeau ».

Cette mere échevelée, en désordre, suit le convoi funèbre. Elle est soutenue par ses esclaves en pleurs. Elle s'appuie, elle se laisse tomber sur leurs bras, & ne se releve que pour redoubler ses cris. » O ma fille, s'écrie-t-elle, toi qui
» faisois toute ma joie, tu n'es plus, & je
» vois, je parle, & je marche (1) » !

(1) Κόρημυ, καναχάρημυ δεν εἶσες πλιὰ, καὶ ἔχω μάλια, καὶ ἔχω ςόμα, καὶ ἔχω ποδάρια. καὶ βλέπω, καὶ λαλῶ, καὶ περιπάλω. Telles sont les expressions de la nature & le cri de la douleur qui ne se contraint point. C'est ainsi qu'Hécube fait éclater la sienne au milieu des Troïennes qui l'environnent. » MON FILS, s'écrie-t-elle, dès qu'elle apperçoit
» le cadavre d'Hector, mon cher Hector, pourrai-je vivre après
» t'avoir perdu ? tu étois pour moi, nuit & jour, un sujet de
» joie & de triomphe. Tu étois le salut des Troyens & des
» Troyennes, qui te regardoient comme un Dieu. Ta valeur
» faisoit toute leur gloire, & tu n'es plus » ! .... Ses sanglots,

Mais ſuivons auſſi juſqu'au bout ces triſtes obſéques. Les proches parens & les amis ne manquent point, comme anciennement, d'en faire partie. Les femmes & les filles y vont les cheveux épars, & en pleurant; la marche eſt ſans ceſſe interrompue par les cris de la mere éplorée. On arrive au lieu de la ſépulture, & on pleure encore. Alors les cris de cette mere inconſolable redoublent; elle veut ſe précipiter dans la foſſe. C'eſt donc ici toute la marche ancienne, telle que vous la trouverez dans la premiere Scène de *l'Andrienne*. Là, Simon racontant tout ce qu'il fait pour ſon fils, rappelle la mort de la ſœur de la jeune fille d'Andros, & ce qui ſe paſſa à ſes funérailles, auxquelles il voulut aſſiſter pour l'amour de ſon fils, qui aidoit à en faire les honneurs (1).

Dans la planche 135 des *Monumenti Antichi*

---

entrecoupés d'un torrent de larmes, ne lui permettoient pas d'achever. (Iliad. l. 22.)

(1) In funus prodeo.

. . . .

Effertur, imus. Interea inter mulieres
Quæ ibi aderant fortè unam adſpicio adoleſcentulam........
.. . . Funus interim
Procedit: ſequimur, ad ſepulchrum venimus.
In ignem impoſita eſt, fletur, &c.

de M. Winkelmann que j'aime à citer, on voit Andromaque ſuivie des Troyennes, & le corps d'Hector que l'on porte à Troye.

Stace repréſente ainſi les femmes d'Argos, pleurant la mort de leurs parens tués au ſiége de Thèbes (1).

Voici, chez les Grecs du 18e. ſiecle, ce que j'ai été à portée de voir & d'entendre. Mad. *Tigoniti*, la plus belle des Grecques modernes, aimoit tendrement ſon frere. Elle eut le malheur de le perdre. Cette dame accompagne le convoi ſuivant l'uſage, & fondant en larmes, elle revient enſuite chez elle. Là elle s'arrête à l'entrée de la maiſon, ſoutenue par les femmes qui l'environnent, elle fait éclater ainſi ſa douleur.

» Secourez-moi, je n'en puis plus : j'ai eu
» la force d'accompagner mon frere, mon cher
» frere au tombeau, où j'aurois voulu entrer
» avec lui. Je ne puis me réſoudre à rentrer
» dans cette maiſon, qu'il a quittée pour n'y
» plus revenir ».

---

(1) Dejecti in pectore crines,
Accinctique ſinus.........
Triſtibus illabens famulis, iterùmque reſurgens,
Quærit inops Argia vias.

Thébaid. L. 12

» Que vois-je & qu'entends-je ? ici voilà ces
» plantes, ces arbrisseaux, & ces fleurs dont il
» avoit soin; voilà ce vivier qu'il aimoit tant.
» Plantes, Fleurs, Arbrisseaux que mon frere ai-
» moit tant, vous ne le verrez plus, vous ne
» serez plus arrosés de ses mains, vous séche-
» rez de regret, vous mourrez comme lui; &
» vous, Poissons muets, qui ne paroissez plus
» sur l'eau, parce que vous ne voyez plus ce-
» lui qui se plaisoit à vous appeler & à vous
» nourrir, vous l'avez perdu & vous ne lui sur-
» vivrez pas. Vous n'entendrez que les cris de
» ma douleur; & moi, moi plus malheureuse
» que vous, moi sa sœur chérie, je ne verrai
» plus mon frere. Je verrai périr après lui les
» fleurs, les plantes de ce jardin, & les pois-
» sons de ce vivier, & je pourrai tenir encore
» à la vie! O mon frere, je cesserai de parler
» & de vivre, lorsque ma voix éteinte cessera
» de t'appeler ».

Antigone, désespérée qu'on refuse la sépulture à Polynice son frere, pour avoir amené dans son pays une armée étrangère, s'écrie:
» O MON FRERE, ta sœur ne t'abandon-
» nera pas après ta mort: non, des animaux
» féroces ne se rassassieront pas de tes membres

» épars.....Mes mains, ces mains foibles, lui » creuſeront un tombeau. Je l'y porterai moi- » même, je l'envelopperai de mes voiles (1) ».

Une femme Grecque pleure ſon époux, ſon fils, &c. avec ſes amies pendant pluſieurs jours; elles chantent ſes louanges & leurs regrets. Nous traiterions de folie ces emportemens de la douleur, parce que la nature, abandonnée à ſon énergie, choque nos bienſéances factices, & notre politeſſe artificielle; mais, telle eſt l'ivreſſe des paſſions, telle eſt l'expreſſion de la nature, le délire de la douleur & même de la joie. On pleuroit amèrement & on chantoit en même tems les morts.

» PLEURONS, filles Thébaines, pleurons, dit le Chœur, après la mort des deux freres ennemis; » que le bruit de nos gémiſſemens » accompagne ces Ombres malheureuſes dans » la barque des morts..... C'eſt à nous à com- » mencer ces chants triſtes, ces concerts la- » mentables qui ſe font entendre juſqu'aux en- » fers (2) ».

Les Grecs obſervent l'ancienne coutume de laver les corps avant de les enſevelir, ce que

(1) *Les ſept chefs devant Thèbes*, Act. 5. ſc. 1.
(2) *Ibid.* Act. 4. ſc. 2.

pratiquent

pratiquent aussi les Turcs. On loue, comme autrefois, des pleureuses, qui précèdent le convoi funèbre en s'arrachant les cheveux, & en chantant les louanges du mort. Ces pleureuses, chez les Romains, étoient appellées *Præficæ* (1). Les chants de deuil, nommés par les Latins *Næniæ*, se nommoient anciennement *ἰάλεμος*, & sont appellés par les Grecs modernes *μυρολογία*. Dans la Morée, qui est l'ancien Péloponnese, les pleureuses ne quittent pas la maison du défunt pendant une espace de tems plus ou moins long, suivant la condition ou les facultés de la famille. Leur emploi est de chanter les louanges du mort, elles recommencent pour chaque visite qui arrive. Leur chant est également appellé *μυρολογία*, *fatale Carmen*.

Dans Euripide, on ne veut pas croire la mort d'Alceste, parce que, dit le représentant du Peuple, ou le Chœur, *Je ne vois pas l'eau pour laver le corps, ni des cheveux coupés ; & que je n'entends pas les cris des femmes, toutes circonstances d'usage dans les deuils* (2).

Les femmes, dans une maison en deuil, ne

(1) Voyez les pleureuses du *Musæum Capitolinum*, *tom.* 3. *p.* 127.

(2) Alcest. sc. 2.

ceſſent pas aujourd'hui de pleurer, elles ſe refuſent la nourriture & le ſommeil : mais comme obſerve bien un Poëte Grec, dans leurs plus grands chagrins, elles s'endorment en pleurant (1).

Les expreſſions de la douleur ſont encore aujourd'hui, comme elles étoient autrefois, de s'arracher les cheveux, & de déchirer ſes vêtemens. La tendre Héro, appercevant, au lever de l'aurore, le cadavre flottant de ſon cher Léandre, pouſſe des cris, déchire ſa tunique, & ſe précipite dans la mer, pour ne pas ſurvivre à ſon mari (2).

Les Myrmidons, & Briſéis elle-même, s'arrachent les cheveux, pour en couvrir la tombe d'Achille (3). Les femmes Grecques font encore la même choſe : mais cet uſage eſt principalement conſervé par les pleureuſes à gage, qu'on loue (4).

---

(1) Πολλάκις ὑπνώουσιν ὅτε κλαίουσι γυναῖκες. Colluthi Lycopol. Theb. de rapt. Helen. *Lib.* 1. *v.* 361.

(2) Muſ. *v.* 155.

(3) Quintus Smyr. *Derel. l.* 3. *v.* 685.

(4) Solon avoit cependant défendu aux femmes de s'égratigner & de ſe meurtrir le viſage aux enterremens, & de faire toutes les ſimagrées qui provoquoient les larmes & les cris de ceux qui ſuivoient les convois funèbres. *Plutarq. vie de Solon.*

Patrocle eſt étendu dans la tente d'Achille, le viſage tourné vers la porte, ἀνὰ πρόθυρον τετραμμένος. Les Grecs & les Romains plaçoient de cette ſorte les morts dans le veſtibule de leurs maiſons, les pieds tournés vers la porte (1). La même coutume s'obſerve encore aujourd'hui parmi les Grecs modernes, ainſi que chez nous.

C'étoit anciennement (2) faire injure aux morts, que de les garder trop long-tems; on ſe hâte encore aujourd'hui de les enſevelir.

Si c'eſt une jeune fille, on lui met ſes plus beaux habits, & on la couronne de fleurs; les femmes, de leurs fenêtres, jettent des roſes, & des eaux de ſenteur ſur ſon cercueil, quand il paſſe.

Les Anciens paroient les morts de couronnes de fleurs, pour marquer qu'ils avoient enfin ſurmonté les miſères & les chagrins de la vie; d'où l'on appelloit un mort ἐστεφανωμένον, *un couronné.* Une femme dit dans Ariſtophane (3): *Recevez ceci de moi, prenez cette couronne & cette autre auſſi; Caron vous attend* (4). Ce ſont ces

(1) *In portam rigidos calces extendit.* Perſ. Sat. 3.

(2) Id. l. 3. v. 323.

(3) Dan. Cluſ. Th. Gent. Cap.

(4) Les fameux ſoldats Grecs, que commandoit Xénophon

couronnes funéraires, & celles du mariage, que l'on voit dans le bas-relief de M. de Peyssonel, où Mémius, couronné mort par son fils ou par un de ses proches, couronne sa femme Néïopolis, morte avant lui (1).

Le fameux Périclès, dit Plutarque, vit périr de la peste la plupart de ses enfans, de ses parens, & de ses amis, & au comble des malheurs, son ame ferme n'en fut point ébranlée. On ne le vit ni pleurer, ni suivre le convoi funèbre d'aucun de ses proches. Mais lorsqu'il voulut mettre la couronne de fleurs sur le dernier de ses enfans que la mort lui enleva, il ne fut plus le maître de sa douleur, elle éclata par des sanglots, il répandit un torrent de larmes (2).

N'omettons point le repas des funérailles. Dans la harangue de Démosthene pour Ctésiphon, où cet Orateur paroît si glorieux d'avoir été choisi par préférence à Eschine, & à d'au-

dans la Thrace Asiatique, après la défaite de leurs compagnons, leur donnerent la sépulture; ils éleverent ensuite un cénotaphe & un grand bûcher sur lequel ils jetterenr des couronnes de fleurs: *καὶ πυρὰν μεγάλην, καὶ στεφάνες ἐπέθεσαν*. Xénophon. de Cyri exped. *l. 6. cap. 5.*

(1) Ce bas-relief a été gravé dans le recueil des *Antiquités Grecques* de M. le Comte de Caylus. *Pl. LXXIV.*

(2) V. de Périclès, trad. de Dacier, t. 2. p. 274, 275.

tres rivaux d'éloquence, pour faire l'éloge funèbre de ceux qui avoient été tués à la bataille de Chéronée : » CE ne fut pas, dit-il, seulement le Peuple, qui se comporta de cette » maniere, à mon égard; les peres des morts, » & leurs freres qu'il avoit chargés du soin de » leurs obséques, en userent de même. Dans » l'obligation où ils étoient de faire le repas » des funérailles chez le plus proche parent de » chaque mort, comme c'est l'usage, ils firent ce » repas chez moi, & avec raison ».

Le repas des funérailles n'a pas été négligé par les Grecs modernes; c'est le plus proche parent qui est chargé de ce soin, & qui par-là termine la cérémonie.

J'ai dit que les peres & les meres suivent leurs enfans, quand on les porte au tombeau. Il faut que le public soit témoin des sanglots d'une mere inconsolable. Sapho, pour exprimer sa douleur en l'absence de Phaon, lui écrit qu'elle a poussé des cris perçans, qu'elle a même arraché ses cheveux, pour marquer l'excès de sa douleur, elle se compare à une mere éplorée, qui accompagne le convoi funèbre de son fils, qu'on va mettre au tombeau (1).

(1) Postquàm se dolor invenit, nec pectora plangi,

Les pleurs & les cris des femmes qui la suivent, pourroient bien l'aider dans ce triste office, si elle en avoit besoin; mais elles font naturellement ce qu'ont toujours fait les femmes Grecques.

» Ces malheureux, dit Anne Comnene, en parlant de ceux qui avoient éprouvé la cruauté des barbares, » jettoient des cris aigus, & semblables à ceux que les femmes jettent ordinairement dans les funérailles (1) ».

S. Chrysostome, qui a beaucoup censuré les Grecs de son tems, n'approuvoit ni les deuils, ni les pleureuses qu'on prenoit à gage, ni toute cette ostentation de douleur, à la place de laquelle nous n'avons mis nous-mêmes que le faste & la pompe d'un convoi nombreux, lorsqu'on veut donner aux obsèques l'éclat & l'appareil dont elles sont susceptibles (2).

Le même Pere fait ces reproches aux Grecs de son tems : » Les femmes dans le deuil font » une vaine montre de leur affliction; elles dé-

---

Nec puduit scissis exululare comis :
Non aliter quàm si gnati pia mater adempti
Portet ad extructos corpus inane rogos.

(1) Hist. Bizant.

(2) *Mém. de l'Acad. des Inscrip.* Extraits du P. Montf.

» couvrent leurs bras, elles s'arrachent les che-
« veux, elles se déchirent les joues, les unes
» portées à ces excès par la douleur, les autres
» par pure ostentation.....O femmes! que faites-
» vous? vous déchirez vos vêtemens, vous
» arrachez vos cheveux, vous jetez de grands
» cris; vous dansez, vous imitez les Ménades,
» & vous ne croyez pas offenser Dieu! Quelle
» extravagance (1)!

Les peres & les meres, en Grece, portent le deuil de leurs enfans, & ce deuil est très-long. Cet usage est encore ancien parmi les Grecs. Entre plusieurs exemples, il suffira de citer celui que nous fournit Eschine, dans cette harangue où il emploie toutes les ressources de son art, pour rendre Démosthène odieux aux Athéniens. Vous savez que les Orateurs Grecs n'étoient pas plus polis dans leurs disputes que les Dieux & les Héros d'Homère: sur quoi j'observerai, en passant, qu'en ce genre le Grec vulgaire a des expressions dont notre langue n'est pas capable, & que notre délicatesse d'ailleurs ne supporteroit pas. Ecoutons Eschine.

» Ce misérable, dit-il, en parlant de Dé-

(1) Serm. 62. sur S. Jean.

» mosthène (1), sept jours après la mort de sa
» fille, avant que d'avoir payé le tribut de lar-
» mes, & satisfait au devoir qu'exigent en pa-
» reil cas la nature & la coutume, parut cou-
» ronné de fleurs & vétu de blanc, tel qu'en
» un jour de fête; il immola des victimes, &
» viola toutes les regles, lorsqu'il venoit de per-
» dre la personne, qui la premiere & la seule,
» l'avoit appellé du doux nom de pere : ce que
» je dis, non en vue d'insulter à son malheur,
» mais pour faire connoître son caractère ».

Vous pouvez bien voir, sur cela, les notes du savant Traducteur qui cite plusieurs passages des Anciens, pour prouver l'usage où étoient les peres de porter le deuil de leurs enfans. Je trouve encore cet usage, dans la priere que fait Iphigénie à sa mere, avant de mourir (2). » Après ma mort, lui dit-elle, ne coupez pas » vos cheveux, & ne prenez pas des habits » noirs ». Elle lui demande la même grace pour ses sœurs.

Ainsi ce sont toujours les mêmes Grecs, de quelque côté qu'on les envisage. Les hommes

(1) Trad. de M. de Toureil.
(2) In Euripid.

d'aujourd'hui dans la Grece, sont les hommes de tous les tems. Si cette vérité a besoin de nouvelles preuves, pour désabuser ceux qui n'aiment encore à louer que les Anciens, il m'en reste pour plusieurs autres lettres; &, dans la premiere nous nous arrêterons à contempler les tombeaux des Grecs.

Je suis &c.



* *Lettre de Madame* CHÉNIER *à l'Auteur, ſur le même ſujet.*

APRÈS m'être entretenue des danſes avec vous, M. je vais, comme vous, paſſer à un objet plus triſte ; je vais ajoûter quelque choſe à ce que vous avez dit des *Enterremens.* J'ai été extrêmement attendrie par le portrait que vous faites de cette mere qui ſuit le convoi de ſa fille, & qui, par la force de ſes expreſſions, peint l'agitation de ſon ame & l'excès de ſa douleur. Il n'appartient qu'aux Grecs, comme vous l'obſervez très-bien, de peindre auſſi fortement ce qu'ils ſentent ; une imagination très-vive, avec une langue fort expreſſive, leur donne peut-être plus de moyens de rendre les mouvemens de la nature ; & les uſages de leurs peres, qu'ils ont fidelement conſervés, donnent à ces mouvemens plus de liberté. Les deſcriptions que vous faites ſont ſi vraies, qu'elles mettent les objets ſous les yeux. En liſant le détail de l'Enterrement dont vous nous faites le récit, j'ai cru me retrouver à Conſtantinople, où j'ai été témoin d'un ſpectacle tout auſſi touchant, dans une occaſion à-peu-près ſemblable.

Une Dame Grecque, que vous connoiſſez, M. (1), auſſi diſtinguée par ſon état que par la beauté de ſon âme, & qui joignoit à tous les agrémens de ſon ſexe ceux d'une belle éducation, vivoit avec un frere cadet, qui, par excès de vertu, avoit renoncé aux honneurs & aux places auxquelles ſon état & ſes alliances lui donnoient droit d'aſpirer. Il avoit pour ſa ſœur toute la tendreſſe d'un frere, & toute l'amitié d'un ami vertueux. Ce frere chéri fut attaqué d'une fiévre maligne à *Buyuk-déré* (3), & il mourut après quatre jours de maladie, malgré tous les ſecours que lui prodiguoient l'aiſance & l'amitié. Sa ſœur, ſuivant l'uſage du pays, accompagna le convoi, précédée & ſuivie d'une partie de la Nobleſſe Grecque. Tout annonçoit l'abattement de cette âme ſenſible; le déſordre de ſon voile & de ſes habits, la négligence de ſa coëffure, ajoûtoient de nou-

---

(1) M. T....Y. dont un des freres avoit été interprète de la Porte, & pluſieurs fois agent des Princes de Valachie & de Moldavie auxquels cette famille étoit alliée.

(2) Village ſur le canal de la mer Noire, & vis-à-vis de ſon embouchure; ſa poſition eſt très-agréable. Les Miniſtres & pluſieurs particuliers y ont des maiſons de campagne. Ce village eſt à huit milles de Conſtantinople.

veaux traits à toutes les marques de ſa douleur. Le corps fut reçu à la porte de l'Egliſe par le Patriarche de Conſtantinople. Après les prières d'uſage, il fit la cérémonie que les Grecs ont conſervée, & qu'on nomme ὁ ὕστερος ἀσπασμός. *Le dernier adieu* (1). Après que le Patriarche eut embraſſé le corps (2), les parens, & ceux qui formoient le convoi, en firent de même. Cette ſcène, que l'idée d'un éternel adieu ne rend que trop attendriſſante, le devint encore plus quand cette ſœur éplorée, qui n'écoutoit que les mouvemens de ſa douleur, déchira ſes habits & arracha ſes cheveux pour en couvrir le cercueil d'un frere qu'elle voit encore, & qu'elle ne doit bientôt plus voir. On fit des efforts pour abréger cette ſcène lugubre, & pour ramener la ſœur affligée dans ſa maiſon. Ses ſens alors étoient moins agités, & ſa douleur un peu plus calme. Comme les circonſtances du ta-

(1) Mad. Chénier n'ignore pas qu'ἀσπασμὸς ſignifie *embraſſement* ou *baiſer*, parce qu'il vient du verbe ἀσπάζομαι, *amplector*, *oſculor*, *ſaluto*; ce qui ſignifie bien en effet, ſuivant l'uſage Grec, *le dernier adieu*.

(2) Les Grecs ont conſervé l'uſage d'habiller les morts de leurs plus beaux habits, & de les porter au tombeau avec le viſage découvert.

bleau que je veux vous faire, dépendent beaucoup de la disposition de cette maison, je suspends ici votre sensibilité pour vous en donner une idée.

Cette maison, située sur le bord du canal de la mer Noire, a son entrée par un jardin d'où l'on découvre tout ce que le canal a de plus beau & de plus magnifique. Ce jardin étoit orné de belles fleurs, & de quelques arbres fruitiers; il y avoit d'un côté une voliere pleine d'oiseaux de toute espece; & de l'autre, un réservoir rafraîchi par les eaux de la mer, renfermoit, toutes sortes de poissons. Ce jardin, ces oiseaux, ces poissons faisoient tout l'amusement du Sage (1) que la mort venoit de ravir à sa sœur & à ses amis. Vous sentez déja, M. combien le fond de ce tableau peut intéresser la scène : » Où est mon frere, disoit cette sœur » accablée, en parcourant le jardin de ses » yeux....... il n'est plus....... il a passé comme » une ombre...... Vous, Fleurs, qu'il cultivoit » avec tant de plaisir, vous n'avez déja plus

(1) Il méritoit ce nom à juste titre. Il avoit appris la médecine pour pouvoir secourir les pauvres, & il refusoit d'aller chez les riches, en disant qu'il n'étoit pas assez savant pour eux.

» cette fraîcheur que vous deviez à ses soins......
» périssez avec lui....... courbez-vous, séchez
» jusqu'à la racine..... Vous, Poissons, puisque
» vous n'avez plus de maître ni d'ami qui veille
» à votre conservation.......... retournez dans
» les grandes eaux..... allez courir après une
» vie incertaine..... & vous, petits Oiseaux, si
» vous survivez à votre tristesse........ que ce
» ne soit que pour accompagner mes soupirs
» de vos chants lugubres...... Mer tranquille,
» (1) vos flots à présent sont agités...... seriez-
» vous, aussi, sensible à ma peine »? Jugez, M. de l'effet que faisoit sur les spectateurs cette touchante apostrophe, faite avec cette tranquilité que la douleur ne permet qu'aux grandes âmes. Cette dame, se tournant ensuite vers ses esclaves: » Pleurez, mes enfans, leur dit-elle.......
» vous n'avez plus de pere..... mon frere n'est
» plus......la mort cruelle nous l'a enlevé........
» il a disparu comme l'ombre........ & nous ne
» le verrons plus.......ces lieux que sa présence
» rendoit agréables, ne doivent être pour nous

(1) La Mer est presque toujours tranquille le matin & le soir dans le canal; elle ne commence à être agitée que vers les dix heures jusqu'aux approches du coucher du soleil. C'est le moment qui justifie cette allégorie.

» qu'un séjour de tristesse & d'affliction ». Il n'est pas possible, M. de donner à la nature plus d'expression, plus de force, plus de naïveté. J'ai cru que vous verriez avec plaisir ce petit échantillon de l'éloquence Grecque, dans ces momens de délire où une imagination féconde peint si vivement tous les sentimens de l'âme.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Paris 20 Février 1774.





DIX-NEUVIEME LETTRE.

Tombeaux des Grecs, Epitaphes, &c.

LES tombeaux (1) des Grecs sont situés, M. comme ceux des Turcs, & des autres Peuples

(1) Avant l'invention de la Sculpture, les tombeaux ne consistoient qu'en des monceaux de terre. On les entouroit d'un fossé, pour empêcher les torrens formés par les orages, de les entraîner; & la terre même de ces fossés, servoit à former l'élévation du tombeau. [*Tumulus*, ou *agger*, & en Grec γήλοφος, γεώλοφος.] Tels étoient les tombeaux qu'Achille fit élever à Aëtion & à son cher Patrocle. Long-tems après, les Grecs se bornerent à y faire mettre des cippes ou colonnes, sur lesquelles ils faisoient graver leurs noms ou leurs professions. L'usage de couvrir les tombeaux d'une pierre avec une épitaphe, est postérieur au premier, & c'est celui que les Grecs modernes ont conservé. Les Turcs ont adopté l'usage des cippes, qu'ils placent aux deux extrémités; ils sont ordinairement chargés d'inscriptions, & surmontés d'une sorte de coëffure qui désigne l'état du mort. Cependant on trouve les cippes, ou les colonnes sépulcrales établies du tems d'Homere. » Jupiter, dit-il, ordonna à Apollon d'envoyer » le Sommeil & la Mort, pour enlever le corps de Sarpédon » & le porter en Lycie, où ses parens & ses amis lui » feront des funérailles & lui éleveront un tombeau & une » colonne; ce qui est le plus grand honneur que l'on puisse » faire aux morts ». Iliad. l. 16. Τύμβῳ, στήλῃ τε, τὸ γὰρ γέρας ἐστὶ θανόντων. v. 765.

de

de l'Orient, sur le chemin des villes & des villages. Ils ne sont pas entourés de murs comme nos cimetieres, & n'en sont pas moins un asyle sacré. Racine, imitateur exact & fidèle des coutumes de l'ancienne Grece, qu'il avoit si bien étudiées, n'a pas oublié cette circonstance dans la Tragédie de Phédre (1).

Aux portes de Trézene, & parmi les tombeaux,
Des Princes de ma race antiques sépultures,
Est un temple sacré, redoutable aux parjures, &c.

J'ai parlé, jusqu'à présent, d'usages qui ne méritent notre attention que par leur ancienneté; mais, à l'égard des tombeaux, j'observe que, s'ils sont toujours hors des villes, c'est la raison & l'ordre naturel qui leur ont conservé, dans cette position, leur véritable place, pour distinguer la demeure des morts de celle des vivans. Vous ne verrez donc pas ici le temple où l'Éternel est adoré, souillé par l'infection des cadavres qu'on enterre dans nos Eglises, où l'encens qu'on y brûle est plus nécessaire pour dissiper les exhalaisons empestées de la putréfaction continuelle qui s'y fait sous nos pas, que pour le Service Divin auquel il est consacré. Si l'Em-

(1) Phédre, Act. 5. Sc. 1.

pereur Constantin a voulu, par piété, être enterré dans la magnifique Eglise des saints Apôtres, qu'il fit bâtir (1); si, depuis, la même distinction a été accordée à de saints Evêques (2), & à des personnes d'une vie exemplaire; enfin (3) si l'Empereur Léon a accordé cette permission, on en a tellement abusé, que les Conciles mêmes (4), autant pour la dignité du temple, que pour la santé des Fidèles qui viennent y prier, ont réclamé contre cet abus, porté aujourd'hui, dans nos Paroisses, à un excès intolérable. Les anciens Grecs n'observoient pas moins religieusement la Loi si sage, qui défendoit d'enterrer dans les temples & dans les villes: Loi généralement reçue, qui devroit être la premiere de celles qu'une bonne Police a établies parmi nous (5).

(1) *In Ecclesiâ quam ipse eo consilio ædificaverat.* Socrat. L. 1. cap. ult. Encore suivant S. Jean Chrysostome, son corps ne fut-il placé que dans le vestibule. *In Epist.* 2. *ad Cor. hom.* 26.

(2) Evad. *l.* 4. *cap.* 30. Fulgent. Cap. ult.

(3) Nov. 820.

(4) Synode d'Aux. en 545 : can. 14. Capit. Theodulph. art. 9. Conc. de Nantes en 660; de Meaux en 895, &c.

(5) *Hominem mortuum in urbe ne sepelito, neve urito.* Loi des 12 tables. Voici ce que Strabon dit des Arabes : *Mortua corpora haud magis quàm stercus putant ; (quo sensu Heraclitus dixit*, cadavera hominum magis abjicienda foràs quàm ster-

Le marbre, les ornemens, & les épitaphes des tombeaux, distinguent les états & les professions (1). On ne manque pas de graver un ciseau sur la tombe d'un Sculpteur, des armes sur celle d'un Militaire, & ainsi des autres. Cet usage est ancien parmi les Grecs.

» Menisque, dit Sapho, a mis sur le tom-
» beau de Pélagus, son fils, qui étoit pêcheur,
» une rame & une nasse, instrumens de son
» pénible métier ».

Ainsi l'ombre d'Elpénor disoit à Ulysse (2):
» Élevez-moi un tombeau sur le bord de la
» mer, afin que les passans apprennent mon
» malheureux sort; n'oubliez pas de mettre ma
» rame, pour désigner ma profession, & le ser-
» vice que je vous ai rendu pendant ma vie ».

Archimede, au rapport de Plutarque (3), pria ses parens de mettre sur son tombeau, pour toute épitaphe, un cylindre & une sphere.

Les Athéniens avoient mis sur le tombeau d'Isocrate un mouton & une Syrene, pour ex-

---

cora); *quapropter Reges etiam in sterquiliniis defodiuntur* Geograph. *l.* 16.

(1) Traité des fun. *p.* 114.

(2) Odyss. *l.* 21.

(3) Plut. vie de Marcellus.

primer la douceur du caractère, & celle de l'éloquence de ce fameux Orateur.

Les épitaphes des Grecs modernes conservent encore cette simplicité qui les caractérisoit anciennement, & que les Latins avoient imitée. Telles sont celles des anciens Poëtes (1), de Callimaque pour son pere Battus, & celles que Virgile & Tibulle avoient faites pour leurs tombeaux.

Ce Philosophe Indien, qui se brûla dans la ville d'Athènes avec tant d'éclat & d'appareil, en présence d'Auguste, au grand étonnement des Grecs, n'eut pour épitaphe que cette simple inscription :

Ci gît Zarmano Chégas, Indien de Bargoza, qui, selon l'usage ancien de sa nation, s'est donné la mort à lui-même (2).

La plupart des anciennes inscriptions nous instruisent du respect qu'on avoit pour les cendres des morts & pour les tombeaux, témoin celle qu'on voit à Thyatire, rapportée par M. Smith, par Spon & Vheler, & par M. Peyssonnel (3).

(1) Nonn. Epitaph. Penthei, *v.* 518. *l.* XLVI.

(2) Hist. des Emp. de Crévier, *l.* 2. *p.* 74. *in*-4.

(3) Th. Sm. note 7. Eccl. *p.* 18. Voyage de M. Peyssonnel à Sardes.

» Fabius Sozimus a fait construire ce tom-
» beau devant la ville, près de l'olivier sacré, » dans l'enclos de Chaldocus, sur le grand che- » min, pour y être placé lui & sa chere épouse » (1), *Aurelia Pontiana*, sans que l'on y puisse » mettre aucune autre personne; & si quel- » qu'un viole cette fondation, il sera obligé de » payer à la ville de Thyatire mille trois-cents » deniers d'argent. En outre, il éprouvera le » châtiment porté par les loix, contre les mal- » faiteurs qui ouvrent les tombeaux pour dé- » pouiller les morts ». Ces voleurs de tombeaux étoient anciennement si communs, que, du temps de Saint Chrysostôme, les prisons en étoient remplies (2). Les anciens Grecs, comme ceux d'aujourd'hui, ne souffroient pas qu'on mît plusieurs morts dans un même-tombeau, excepté ceux de la famille; on voit les peines prononcées à ce sujet dans les épitaphes qui nous restent (3).

Ces monumens furent donc long-tems respectés; mais la cupidité, l'ignorance, & un faux zele, détruisirent les plus beaux ouvrages de ce

(1) Τῇ γλυκυτάτῃ αὐτῶν γυναικί.

(2) Homel. 60, sur S. Jean.

(2) Recueil de M. le Comte de Caylus. Voyage de Spon. t. 2. p. 165.

genre. On alloit chercher dans les cendres des morts, dit l'Historien du Bas-Empire, ce qu'on avoit enterré de précieux; on enlevoit les marbres, &, sous prétexte de Religion, on outrageoit l'Humanité (1). Aussi l'Empereur Valentinien fut-il obligé de faire une loi expresse pour défendre & punir cet excès (2).

Vous savez, M. que, si la magnificence des tombeaux est devenue l'ouvrage de l'opulence & de la vanité, elle étoit aussi la récompense de la valeur, long-tems réservée aux Héros. Quand Cyrus, après avoir pleuré avec la courageuse Panthée, la mort d'Abradate, s'efforce de la consoler, il lui promet d'élever à ce Héros un tombeau superbe, pour honorer sa mémoire (3).

Qui ne seroit pas touché en lisant à Thèbes sur un tombeau, cette inscription ?

---

(1) C'est-là, sans doute, ce qui faisoit violer tant de sépultures. Mais pourquoi, parmi les vœux qui se faisoient pour les Morts, souhaitoit-on que la terre qui les couvroit fût légère ? N'eût-on pas dû plutôt souhaiter qu'elle produisît des ronces & des épines, pour la défendre des mains avides ? C'est le vœu que Properce fait pour une femme infâme :

Terra tuum spinis obducat, Lena, sepulcrum. l. 4. Elég. 5.

(2) Du 13. Mars 447. Hist. du Bas-Empire. *t.* 7. *p.* 192.

(3) Xenoph. Cyrop, *l.* 7.

» Mon pere & ma mere honoroient mon » corps de leurs pleurs, autour de ce tombeau » insensible, comme on a coutume de pleurer » les morts; mais mon âme est allée dans la » demeure des Justes. Mon nom étoit Nédymus, » fils d'Adaé l'Italique, regretté à la vérité de » plusieurs. Il n'y avoit pas beaucoup de tems » que j'étois, étant né pour vivre peu d'années, » par la cruauté du siecle inconstant. Mais il » faut que chacun obéisse au sort qui l'attend; les » Rois mêmes n'en sont pas exemptés. Mon » pere Zosimus a écrit ceci pour moi, soupirant » toujours après mon âme immortelle (1) ».

Les inscriptions conservoient encore le souvenir de la beauté; témoin celle que le même voyageur a trouvée à Athènes sur le tombeau d'une jeune fille, appellée *Cilitia Charitopis*, morte à la fleur de son âge, » ayant les cheveux blonds, les yeux doux, un visage de » neige, &c. (2) ».

Les tombeaux des Grecs & des Arméniens sont ornés d'ormeaux, qui, par succession de tems, ont formé dans leurs cimetieres de très-agréables bosquets, qui font encore souvenir

(1) T. 2. Inscrip. anc. *p.* 15.

(2) Spon, *t.* 2. *p.* 39.

d'Homere ; car ce Poëte fait dire à Andromaque, » que les Nymphes des montagnes environnerent d'ormeaux le tombeau d'Aëtion » (1). Les Anciens avoient choisi cet arbre, comme le plus convenable aux morts, parce qu'il ne porte aucun fruit. Il en est de même du cyprès, & les Turcs l'ont adopté de préférence pour ombrager le lieu de leur sépulture.

Outre les pierres qu'on met sur les tombeaux, on y trouve de petites colonnes sépulcrales, qui, comme autrefois, portent simplement les noms de ceux qui sont enterrés (2). C'est encore un usage adopté par les Turcs.

A Athènes, dit Pausanias, les braves Citoyens qui ont péri dans les combats, sont inhumés le long du chemin qui mene à l'Académie ; & sur leurs tombes, il y a des colonnes où sont marqués le nom de chaque personnage, & celui du lieu de sa naissance.

Le spectacle d'un vaste champ couvert de tombeaux, tel qu'on le voit à Constantinople, a fait aussi porter la vue sur ces plaines immenses, où l'on ne voit plus que les cadavres & les débris des villes qui furent autrefois les plus

(1) Iliad. l. 6.

(2) Diod. *l.* 15.

floriſſantes, *ubi tot oppidorum cadavera projecta jacent* : belle image pour exprimer les reſtes de ces villes célebres, qui ne ſont plus, & dont ſe ſert Sulpicius, pour apprendre à Cicéron, inconſolable de la mort de Tullie, ſa fille, qu'il devoit ceſſer de la pleurer, en jetant les yeux ſur les reſtes de tant de monumens plus ſolides, détruits & renverſés par le tems.

Apprenons, ames vulgaires,
A mourir ſans murmurer (1).

Notre vie, hélas! eſt ſi fragile; la jeuneſſe, légere & diſſipée, ne ſonge ni à l'avenir ni à l'emploi du tems. L'homme mûrit fort lentement, & quand ſa raiſon eſt perfectionnée par l'expérience, il jouit trop peu de tems de lui-même & des connoiſſances qu'il a acquiſes. L'inſtant auquel on eſt parvenu au point de maturité où l'entendement n'acquiert plus de nouvelles forces, eſt celui où il commence à décliner. Le mouvement ne s'arrête pas; il faut néceſſairement monter ou deſcendre. Tout ſuit en ce point la loi générale des êtres, qui ont tous, dans leurs progrès mêmes, les cauſes de leur deſtruction. Dans les fruits que produit la terre, la parfaite maturité ne fait qu'annoncer la corruption qui la ſuit de près.

(1) Malherbe.

On ne peut, M. attacher ſes regards ſur des tombeaux, ni conſidérer cette terre, qui dévore ſans ceſſe ſes habitans, ſans faire quelque retour ſur ſoi-même. Il faut voir ces triſtes monumens entourés de Cyprès, pour ſavoir ſe recueillir, pour n'être pas diſtrait, pour méditer en ſilence ſur le ſonge de la vie, & ſur ce dernier ſommeil qui nous jette dans les profondeurs de l'impénétrable avenir; enfin pour répéter en ſoi-même les ſombres penſées d'*Yong*, & les méditations d'*Hervey*.

Il eſt bien juſte auſſi de donner quelquefois des larmes au ſouvenir de nos parens, & de nos amis qui ne ſont plus. Fideles à ce ſentiment, & à cet ancien uſage, les Grecs vont de tems en tems pleurer ſur les tombeaux, tandis que nous n'y ſommes conduits que par la Religion, & cela dans un ſeul jour de l'année. Faut-il être ſurpris que nous ſoyons ſi fort éloignés de la nature? Nous redoutons tout ce qui peut exercer notre ſenſibilité naturelle.

Pendant les Fêtes de Pâques, que les Grecs célebrent, avec beaucoup de joie & d'éclat, par des feſtins (1) & des danſes publiques, il

(1) On lit dans l'Hiſtoire du Bas-Empire (*tom.* 12. *p.* 42.) un trait mémorable ſur la Pâque des Grecs. Le Khan des Ara-

Tom. I.er



David Massil. delin.

y a un jour où ils se rendent en foule aux tombeaux. Là ils pleurent leurs parens, leurs amis, & peut-être encore la perte de leur ancienne liberté.

Ainsi, dit un ancien Grec, cité par Athénée (1) » nous faisons ce que pratiquent les » Possidoniens, situés sur le Golphe de la mer » Tyrrhénienne. Ils étoient Grecs autrefois; mais » étant tombés dans la barbarie, sous la domination des Tyrrhéniens & des Romains, & ayant » été obligés de changer de mœurs & de langage, ils prennent un jour de Fête des plus » solemnels de la Grece, pour s'assembler, & » s'entretenir de leur ancienne langue, de leurs » usages, de leurs loix, de leur patrie; ils ne » se séparent qu'après avoir versé des larmes » sur le malheur de leur condition présente ».

---

bes, un de leurs plus grands ennemis, étant avec son armée, en présence de celle de l'Empereur Maurice, qui manquoit de vivres, la veille des fêtes de Pâques, ce Prince barbare envoya dire au Général, que, » malgré le juste ressentiment qui » lui mettoit les armes à la main, il ne pouvoit, sans compassion, voir les Grecs mourir de faim dans des jours de joie, » au milieu de la plus grande solemnité de leur Religion ». Il accorda une treve de cinq jours, & envoya 40 charriots chargés de vivres.

(1) Aristoxene dans Athénée, l. 14.

Vous pensez bien, je crois, M. que les Grecs, sous le joug des Turcs, auroient tout autant de raison de s'affliger que les Possidoniens, qui traitoient les Romains de barbares.

L'amour de la patrie, qui nous attache au pays où nous avons vu le jour, est encore fortifié par un sentiment que nous n'éprouvons pas, & qui attache les Grecs aux tombeaux de leurs peres. Lisez, M. la vive & touchante description que fait l'Historien du Bas-Empire de la sortie des habitans de Nisibe, que l'Empereur Jovien, pour faire la paix avec la Perse, se hâta de céder à Sapor : vous trouverez cette description conforme à l'état déplorable de ces familles Grecques, soumises à l'Empereur, qu'on força de sortir de Belgrade en 1739. Il falloit, dit-il, arracher les femmes des tombeaux de leurs maris, de leurs enfans, de leurs peres, qu'elles arrosoient de leurs larmes, & qu'elles ne quittoient qu'avec des cris lamentables (1). Voilà les grandes images, les tableaux expressifs qu'on trouveroit encore chez ce peuple, qui a conservé le même génie, la même trempe.

En Arcadie, dit Pausanias (2), vous ver-

(1) Hist. du Bas-Emp. t. 3. p. 414

(2) Tom. 2. p. 212.

» rez dans la place publique de Phigalie, la sé-
» pulture de ces braves Oresthasiens dont j'ai
» parlé. Les Phigaliens vont pleurer tous les
» ans sur leurs tombeaux.

» A Elis, dit encore le même (1), on éri-
» gea à Achille un cénotaphe, en conséquence
» d'un certain Oracle; &, dans le tems de la
» célébration des jeux funèbres, à jour mar-
» qué, & à l'heure que le soleil se couche,
» les femmes du pays viennent honorer les
» mânes d'Achille, & se frappent la poitrine
» en pleurant ce Héros ».

J'observerai ici que les Marseillois, quoiqu'issus des Grecs, ne pleuroient point leurs morts (2); mais je ne suis point surpris que ce peuple, dont les mœurs étoient si séveres, qu'il avoit renoncé à tous les spectacles de la Grece, ait regardé les pleurs comme une expression purement extérieure qui pouvoit être affectée: car il faut convenir que les Grecs étoient accusés de mettre un peu de grimace & d'excès dans les marques publiques de joie ou de douleur qu'ils donnoient.

Les femmes Grecques se contentent aujour-

(1) Ib. *p.* 58.

(2) Val. Max. *L.* 2. *cap.* 6.

d'hui de s'arracher les cheveux sur les tombeaux; autrefois elles coupoient leurs longues tresses sur la tombe de leurs parens ou de leurs amis, & leur sacrifioient ainsi l'ornement dont elles étoient le plus jalouses.

» C'est ici, dit Sapho, la cendre de la belle
» Timas, qui, avant d'être mariée, est descen-
» due dans le sombre royaume de Proserpine.
» Après sa mort, toutes ses compagnes ont
» coupé leurs cheveux sur son tombeau ».

Un pareil sacrifice étoit une marque non équivoque de tendresse & de douleur. O vue délicieuse des tombeaux de la Grece, combien de doux momens j'ai passés à vous contempler! Mes pensées erroient sur ces monumens, comme les oiseaux funèbres qui voltigent autour.

Au reste, ne croyez pas, M. que le spectacle de ces tombeaux, dispersés dans les campagnes, soit si triste. On y arrive, & on s'y arrête avec plaisir. L'espece d'horreur qu'ils inspirent, qui pénetre une âme honnête & tendre, est bien adoucie par la variété des objets qui égayent les environs. D'ailleurs, la curiosité, l'humanité même, trouvent à se satisfaire dans les inscriptions qui animent ces monumens, & où, trop souvent, les malheureux humains

reçoivent, pour la premiere fois, la récompense de leurs vertus. L'envie au moins se taît alors, le voile de la prévention est tombé. Que l'artifice, le mensonge & la haîne empoisonnent tous les momens de la vie; mais que la vérité soit écrite sur les tombeaux qu'ont élevés la piété filiale & la fidelle amitié. Une agréable promenade nous conduit à ces monumens (1), où notre place est déja marquée. Ils semblent nous rapprocher en quelque sorte de ceux qu'une absence éternelle sépare de nous, & nous inspirent presque toujours d'utiles réflexions (2).

---

(1) On appelle encore Μνήματα, *Mémoriaux*, de μνάνμαι, qui signifie *se souvenir*.

(2) » Je voudrois, dit, sur ce sujet, le *Spectateur Anglois*, » que chacun sentît qu'il n'est qu'un voyageur & qu'un étranger » dans le monde........ Cette seule idée suffiroit pour éteindre » l'amertume de la haîne, l'insatiabilité de l'avarice, & le feu » de l'ambition ». Il rapporte ensuite, d'après le Chevalier Chardin (1), le trait suivant, qui mérite d'être conservé.

Un Derviche, ou Religieux Mahométan, voyageoit en Tartarie. Arrivé à la ville de *Balk*, il alla pour se loger au Palais royal qu'il prenoit pour un *Caravanserai* (2). Il entre, & après avoir regardé de tous côtés, il va se placer dans une belle galerie, pose à terre son sac, étend son petit tapis, & s'assied dessus. Des gardes l'ayant apperçu, lui ordonnerent de se lever,

(1) Voyag. de Chard. t. 2. p. 209.

(2) C'est-à-dire, hôtel bâti par ordre du Souverain, pour loger les voyageurs & les caravanes. Chacun y porte ce qui lui est nécessaire.

Si je ſuis ſolitaire & déſœuvré, l'ennui m'obſede, ou mon imagination ſe livre à des idées vagues, à de vains projets qui viennent l'agiter. Las de pourſuivre des chimères, je cherche les amuſemens & les plaiſirs; je me jette dans le ſein d'un ami que j'accable, en me fuyant moi-même, du poids de mon inutilité, ou dans la ſociété qui m'entraîne ſouvent bien plus loin que je ne voudrois. Mais, tôt ou tard, je rentre en moi-même, & je vais m'aſſeoir ſur un tom-

& lui demanderent en colere ce qu'il prétendoit faire là. Il leur répondit qu'il ſe propoſoit de paſſer la nuit dans ce Caravanſerai. Les gardes lui dirent qu'il s'en allât, qu'il n'étoit point dans un Caravanſerai, mais bien dans le Palais du Roi. Le Roi, qui ſe nommoit Ibrahim, étant ſurvenu, & ayant connu l'erreur du Derviche, ſe mit à rire. Il le fit appeler, & lui demanda comment il avoit ſi peu de diſcernement, que de ne pas diſtinguer un Palais d'un Caravanſerai. *Sire*, dit le Derviche, *Votre Majeſté daignera-t-elle me permettre de lui faire une queſtion? Qui a logé le premier dans cet édifice, après qu'il a été bâti ?* Ce ſont mes Ancêtres, dit le Roi: *& après eux, Sire ?* c'eſt mon pere: *& après lui*, dit encore le Derviche, *qui en a été le maître?* moi, répondit le Prince. *De grace, Sire, encore une demande. Qui en ſera le maître après vous?* ce ſera mon fils. *Ah! Sire*, ajouta le voyageur, *je ne me ſuis pas trompé: un édifice qui change ſi ſouvent d'habitans eſt une Auberge & non un palais.*

Iter mortis ingredimur naſcentes. *Senec.*

Voyez encore *la viſion de Mirza*, dans le Spectat. *Diſc.* 96. *t.* 2.

beau:

beau : j'en trouve ici par-tout ſous mes pas, de quelque côté que je les porte.

Combien de fois, M. aſſis ſur un marbre, dans l'obſcurité de la nuit, parmi ces débris ? ces reſtes muets, mais très-éloquents, de notre triſte mortalité, me diſois-je : Me voici ſeul dans l'univers, placé entre le ſommeil paſſager de la nature, & le ſommeil de fer, le ſommeil éternel de ceux qui ne vivent plus. Je veille, je jouis de la plus belle nuit, je goûte enfin le plaiſir de vivre ; car c'eſt en effet bien ſentir la vie, que de penſer dans le ſilence, que de contempler ſeul toute la nature enſevelie dans le repos. Bientôt je livrerai mes yeux au ſommeil ; bientôt auſſi je ſuivrai cette foule qui ſe preſſe, & qui tombe à chaque inſtant dans l'abîme immenſe & profond de la nuit éternelle !

Mais les rayons de la lune percent tout-à-coup l'épais feuillage des ormeaux & des triſtes cyprès : ils me montrent la lugubre blancheur des marbres épars ſur ce vaſte champ de morts. Cette douce lumiere a diſſipé les ténebres qui m'environnoient, qui formoient devant mes yeux un nuage épais, ſemblable à cette fumée noire qui s'éleve d'un bûcher encore humide & mal allumé.

Paſſons enſemble ſur cette montagne, pour

voir les dehors de Constantinople. La beauté de ce spectacle est encore augmentée par le doux silence de la nuit, qui, selon l'expression d'un vieux Poëte qu'on ne lit plus depuis long-tems (1):

Dessus son char d'ébene, environné d'étoiles,
Dans le sombre univers représente le jour.

Lorsque les vents, comme endormis, laissent régner le calme sur ces deux mers que nous voyons éclairées par l'astre brillant dont les rayons se réfléchissent sur la surface des flots, je jouis, par cette douce clarté, du plus agréable spectacle. Quel contraste ensuite, si ma vue se porte sur les tombeaux que j'entrevois dans l'éloignement, & dont les arbres touffus qui les couvrent, rendent, par leur ombrage, l'aspect encore plus lugubre! Je compare alors au léger repos de la nature, qui va bientôt se réveiller dans tout son éclat, le long sommeil qui m'enleve sans retour mes semblables, mes parens, mes amis. Cette pensée me fait envisager, sans effroi, le terme de ces rapides jours qui précipitent mes pas vers le tombeau.

» POURQUOI naissent les épics, disoit Epi-
» ctete? N'est-ce pas pour mûrir & être mois-
» sonnés? Il en est de même des hommes (2).

(1) Chapelain. (2) Trad. de Dacier. t. 2. p. 73. 100.

» QUAND, dit-il encore, reverrai-je Athènes ? » Eh! mon ami, peux-tu rien voir de plus » beau que ce ſoleil, ces étoiles, cette mer ? » &c. Si tu es ſi affligé pour avoir perdu » Athènes de vue, que feras-tu, quand il fau- » dra perdre de vue le ſoleil » ?

Ces réflexions, ſi ſimples & ſi vraies, rappellent le fameux payſage du Pouſſin, où de jeunes Bergeres d'Arcadie en conduiſant des danſes champêtres, trouvent tout-à-coup ſous leurs pas le tombeau d'une de leurs compagnes, morte à la fleur de ſon âge, avec cette courte inſcription qui les arrête & qui ſuſpend toute leur joie : *Et in Arcadia ego :* « J'ai vécu com- » vous dans l'heureuſe Arcadie ».

De tout ceci, que veux-je conclure, ſinon que la vue des tombeaux Grecs, loin de diminuer l'agrément des campagnes, ne les rend que plus intéreſſantes ?

Ne ſoyons donc pas ſurpris que les Anciens ſoient pleins des réflexions que ce ſpectacle inſpire. Ils n'alloient point à la campagne, & jamais ne rentroient chez eux ſans rencontrer de ces monumens. Ainſi l'image de leurs Ancêtres leur étoit ſans ceſſe préſente. Arrêtés à la vue des tombeaux, & remplis des Inſcriptions

qu'ils y lisoient, on peut dire en quelque façon qu'ils habitoient avec les morts, encore plus qu'avec les vivants. Voilà pourquoi nous trouvons si fréquemment dans les Poëtes quelque tableau de la mort, à la suite de la plus vive image des jeux & des plaisirs.

Le vieux Anacréon laisse tomber sa couronne de myrthe au pied d'un cyprès, où ses genoux tremblants l'obligent de se reposer. Horace, au milieu des festins, entend des voix funebres; il s'écrie qu'il voit un tombeau hérissé de ronces & d'épines au bout de la route fleurie où il cueille les roses de la volupté.

Telle étoit la Philosophie Payenne : sur le bord de la tombe elle appeloit les plaisirs. Les Grecs modernes, après avoir pleuré sur les tombeaux, y font encore des festins & des danses. La Philosophie Chrétienne déplore cet excès de délire & d'erreur; elle fixe nos idées sur des objets plus grands, plus sérieux, plus conformes à la dignité de notre être, & surtout infiniment plus propres à nous assurer le véritable bonheur : mais ce n'est pas à vous, M. qu'il faut apprendre à distinguer ces deux sortes de Philosophie.

Je suis, &c.



VINGTIEME LETTRE.

Les Ruines.

LORSQUE je me suis assis sur les tombeaux des Grecs, pour méditer sur la destinée des hommes, j'étois seul le plus souvent; je n'interrompois mes réflexions, que pour lire dans le livre toujours ouvert du spectacle de la Nature, ou dans cet amas d'Epitaphes que j'avois également sous les yeux. Je n'ai pas été moins satisfait de suivre dans la solitude, où l'homme sage va se chercher, un de ces êtres pensans qui ne sont jamais seuls avec eux-mêmes. J'ai reconnu qu'il aimoit comme moi à rencontrer, à considérer un beau paysage décoré de quelques ruines antiques, comme les tombeaux qui arrêtent & fixent nos regards. L'homme qui ne sait qu'ouvrir les yeux, ne voit, dans ces ruines, que des décombres & des débris isolés. Celui qui sait voir y découvre la magnificence d'un ancien Edifice, un Arc de Triomphe, & les merveilles de l'Art. D'un autre côté, ces monumens attestent que les hommes eux-mêmes, encore plus destructeurs que le tems, qui dévore avec plus de

lenteur, n'épargnent pas, dans leur fureur aveugle, leurs propres ouvrages. Nous ne voyons plus que les débris des Edifices qui devoient immortaliser leurs Auteurs. L'histoire seule, ou quelques écrits précieux, transmis heureusement jusqu'à nous; ont conservé les noms des grands Artistes, & des Héros les plus fameux. Cet ancien temple est démoli: mais quelques colonnes en subsistent encore, près d'un mur épais à moitié détruit, sur lequel l'herbe croît & s'élève, comme autour de ces marbres mutilés & de ces sarcophages épars, dont les ronces & les serpens défendent l'approche.

Tel est ce marais couvert de joncs & de roseaux, qui environne les restes de l'ancien temple d'Ephèse (1). Plus loin des fragmens dispersés ornent encore les bords déserts du Caystre. Le Voyageur étonné s'arrête à l'aspect de ces restes augustes; il médite en silence sur la destinée des hommes, & sur le sort des ouvrages qui sembloient faits pour la durée des siecles. Le vrai curieux, l'ami des Arts, attentif à tout, s'assied sur la base d'une colonne brisée; il dessine un chapiteau fruste, ou quelque vue des restes

(1) Tournef. *t.* 3. *p.* 397.

imposans d'un monument qui périt, & que son crayon sera revivre. Rien ne lui coûte; toutes ses peines sont oubliées, quand il a pu rapporter l'image ou l'ébauche d'une partie de ces objets, pour la terminer à loisir.

Pour moi, tandis que mon Compagnon dessinoit, je n'étois pas oisif : je me servois de mon crayon, pour jetter sur le papier les pensées qui remplissoient mon esprit. C'est ainsi que je traçois rapidement les observations que vous venez de lire, & que je soumets, M. à vos réflexions.

Je suis, &c.



LETTRE

De M. Bourlat de Montredon, à l'Auteur, au ſujet de la Lettre précédente (1).

AVERTISSEMENT PRÉLIMINAIRE.

M. Bourlat de Montredon, mon ami, avec qui j'ai paſſé les plus beaux jours de ma vie, & dont j'ai été l'exécuteur teſtamentaire, étant mort le 15 Septembre 1777, depuis la derniere édition de mes Lettres qui lui ſont adreſſées, je dois mettre ſon portrait à côté de celle qu'il a bien voulu ajouter aux miennes. L'amitié, en le faiſant connoître, en me retraçant ici ſon image, donnera des larmes à ſa perte, & croira jetter de loin quelques fleurs ſur ſon tombeau.

(1) Lorſque je raſſemblois tout ce qu'on vient de voir ſur les Grecs Anciens & Modernes, M. Bourlat, mon ami, m'a écrit la lettre que je donne ici. J'ai cru devoir la joindre aux miennes, pour lui faire honneur de ſon travail, & de l'idée du beau point de vue qu'il a ſi bien ſaiſi, ſi nettement démêlé, décrit même, à ce qu'il me paroît, en homme intelligent & inſtruit.

M. Bourlat étoit de Carcassonne; il fut envoyé jeune à Constantinople par feu M. Castagnier, son protecteur & son parent. Il y trouva, auprès de M. de Bonac, Ambassadeur de France, des amis dignes de lui, tels que M. Delaria, premier interprete, & M. Mariane, ci-devant chargé des affaires du Roi en Suisse.

Il aimoit passionnément les Lettres & les Arts, & tout ce qui pouvoit le dégoûter des opérations pénibles & uniformes du commerce auquel il étoit destiné. Il étoit au fond de son cabinet dans la Capitale de l'Empire Ottoman, comme Archiméde dans Syracuse assiégée, au milieu du mouvement des affaires, souvent des horreurs de la peste, des séditions & des incendies, sans s'en appercevoir, ni en être affecté. Pour se délasser, ou se distraire, un ami, un seul ami lui suffisoit; j'ai eu le bonheur, & j'ose dire, la vanité de l'éprouver.

Toujours égal, ne connoissant ni la peine, ni l'inquiétude, il écoutoit, car il parloit peu, avec le même plaisir & la même attention, un Poëte, un Orateur, un Géometre, sans avoir ni la prétention de l'universalité des connoissances, ni la passion d'un seul objet pour s'y distinguer, ou être nommé dans cette classe. Il aimoit

à se suffire à lui-même dans sa solitude. Il en éloignoit l'ennui, par la variété des choses agréables & utiles qu'il savoit réunir, non pour les montrer, mais pour les avoir sous sa main. Il alloit comme l'abeille d'une fleur à l'autre ; & pour soutenir cette comparaison, j'ajoûterai, qu'on trouvoit chez lui le miel du mont Hyméte, dans la douceur de ses moeurs & de son caractère.

Trop paresseux, souvent trop timide pour approfondir, il étoit comme ces gourmands méthodiques qu'on aime à consulter, qui veulent essayer & goûter de tout, mais de manière à n'être jamais rassasiés. Il commençoit, il perséveroit sans se proposer d'aller jusqu'au bout. C'est ainsi qu'il a résidé pendant 40 ans à Constantinople, projettant toujours d'en sortir, qu'il a été long-tems & tendrement amoureux d'une personne aimable, sans l'épouser, sans en avoir la pensée.

Arraché enfin à sa douce rettraite, sur les bords de la mer noire, où il eut gémi comme Ovide, s'il y eût été exilé, il s'embarqua pour aller voir l'Italie. Il vint aboutir à Paris à l'Hôtel d'Entrague, où il a logé pendant plus de douze ans, projettant chaque année de louer une maison l'année suivante ; & où il seroit mort, si ce vieux Hôtel n'eût pas été vendu & démoli.

Madame d'Auriac, sa parente, qui l'appeloit *son Cousin Turc*, le montroit, le proposoit à M. le Comte de Caylus, aux savans, & aux connoisseurs de sa société, comme un être à définir, & un problême à résoudre.

De ses meilleurs amis à Paris, un seul, (M. Mariane) lui a survécu. Il a pleuré M. d'Auriac, & son fils, ce fils unique qu'une mere tendre pleure encore, M. le Comte de Caylus, le savant Abbé Grimod, & M. Mariete.

On trouvoit chez lui des collections non entières, mais précieuses en tout genre, des choses que le goût seul avoit pu choisir & rassembler. Le curieux amateur, satisfait d'admirer, l'étoit encore plus d'avoir connu le possesseur des trésors de Rome & de la Grèce, & d'emporter dans le cœur son image, après avoir vu ses médailles, ses dessins, & ses tableaux.

Il écrivoit peu, quoiqu'il fît beaucoup de notes, pour suppléer à sa mémoire qui le servoit mal. Je dois me vanter, & lui savoir gré de l'effort qu'il a fait en ma faveur, en m'adressant la Lettre suivante.

On jugera de sa paresse pour écrire par le trait que je vais rapporter, & que j'ai conté plus d'une fois, même devant lui.

Nous logions ensemble au village de Belgrade, à trois lieues de Constantinople. Il se leve un jour à bonne heure, & s'enferme tout-à-coup d'un air chagrin qui me donna de l'inquiétude. Point de promenade accoutumée, ni de déjeûner. Allarmé pour sa santé, j'interroge son domestique, & j'apprends que son maître a une Lettre indispensable à écrire. J'entrai chez lui à 11 heures, ne le voyant pas paroître. Je le trouvai dans un état à faire pitié, forcé d'avouer son embarras, jettant à droite & à gauche des plumes mal taillées, ayant çà & là autour de lui des feuilles commencées, déchirées, éparses, & se plaignant, après avoir perdu la plus belle matinée, le déjeûner & la promenade, d'avoir encore à recommencer. J'offris d'écrire sous sa dictée. Je saisis la plume & le papier. Non, me dit-il, d'un ton ferme. Je ne puis décemment éviter d'écrire moi-même pour répondre à Madame M.... & lui annoncer que j'envoie la chevre qu'elle me demande. Le messager attend, & tout bien considéré, je fais prendre mon parti. Je fais seller mes chevaux, j'accompagne la chevre, & point d'écriture. Adieu. = *Oh ! sans adieu, s'il vous plaît, & je monte à cheval aussi.* Nous étions au fort de la

canicule, le ſoleil étoit brûlanr, nous avions deux lieues à faire. Je voulus ſuivre mon ami & ſa chevre, pour n'en rire avec lui qu'en chemin, & pouvoir en faire le conte. *Non ſine me.*

Un pareſſeux de ce caractère n'étoit pas dans le cas de réclamer l'indulgence de ceux qu'il alloit voir pour ne pas leur écrire. Les défauts que je lui ai connus en vivant avec lui, ſont des ombres qui embelliſſent & achevent ſon portrait.

PERMETTEZ, mon cher ami, que je m'acquitte de ma promeſſe, au ſujet de la promenade des Tombeaux (1). La deſcription que vous en faites dans votre lettre eſt exacte & remplie de ſentiment : mais il me ſemble que vous n'auriez pas dû vous borner aux objets que vous avez décrits, vu l'importance & la variété de ceux que cette promenade préſente, ſur-tout ſi vous l'avez dirigée, comme je le préſume,

(1) Cette promenade a ſes agrémens pour plus d'une eſpèce de penſeurs. On eſt aſſis ſur des tombeaux, & pendant le jour la beauté du ſpectacle nous diſtrait, & nous éloigne des idées que préſentent des monuments lugubres. Mais dès qu'on s'y laiſſe ſurprendre par la nuit, on ne voit plus qu'elle : on ſemble alors ſe recueillir, on regarde autour de ſoi ; la penſée perce ces tombeaux, & ſe plonge dans la nuit éternelle.

vers le vallon de *Dolmabacché*, & si vous l'avez arrêtée au-delà de ce vallon, sur les hauteurs qui avoisinent la mer & le village *d'Ortakeui.* Non-seulement cet endroit domine sur plusieurs cimetieres, qui sont le principal objet de votre promenade : mais on y découvre encore presque toute la Propontide Orientale & Méridionale, jusqu'aux Isles de Marmora. On apperçoit, sous le même point de vue, la partie si intéressante des provinces de la Bithynie & de la petite Mysie, qui bordent cette mer, depuis le Cap de Scutari, jusqu'à la Presqu'isle de Cyzique. Les lieux éloignés qui terminent ce bel aspect, sont la montagne de Burse, ou Pruse, appelée autrefois le mont Olympe, en Bithynie; la Presqu'isle de Cyzique, & les Isles de Marmora : de sorte qu'en réunissant à ces trois objets la pointe du Serrail, l'entrée du Bosphore, la ville de Scutari, celle de Chalcédoine, les Isles des Princes, & l'entrée des deux golfes de Nicomédie & de Mondagna, autrefois *Sinus Sinai*, vous embrassez d'un coup d'œil toute l'étendue que renferme ce point de vue.

Pour prévenir vos objections, touchant les lieux les plus éloignés, je n'ai pas voulu me fier à ma mémoire; j'ai mesuré exactement leurs

distances sur ma grande carte manuscrite, qui représente la Propontide avec ses environs, y compris l'Hellespont & le Bosphore ou canal de la mer Noire. Suivant cette carte, qui a été levée exactement & dessinée sur les lieux par M. *de Bonh*, habile Ingénieur Danois, que j'ai beaucoup connu à Constantinople, il résulte que la distance du mont Olympe, jusqu'à l'endroit où j'ai supposé que votre vue s'est arrêtée, est d'environ trente lieues, & que la Presqu'isle de Cyzique & les Isles de Marmora, ont à-peu-près le même éloignement. Vous savez que, pour peu qu'on ait la vue bonne, on distingue aisément ces trois contrées, non-seulement de tous les endroits de Constantinople un peu élevés, mais encore de nos maisons de Péra, sur-tout avec un beau soleil couchant, qui est le moment le plus favorable pour cette promenade; ainsi les objections que l'on pourroit faire sur l'éloignement de ces lieux, tomberoient d'elles-mêmes. J'imagine, d'ailleurs, que vous vous êtes promis de tracer ce qu'il y a de plus intéressant dans cette promenade. Vous avez parfaitement rempli votre objet pour tout ce qui a rapport aux tombeaux; mais le local que vous décrivez, offre d'autres objets

aussi dignes de fixer les regards d'un voyageur, qui met autant d'instruction & de Philosophie, que vous en répandez dans vos lettres. Je crois donc que vous pourriez ajoûter à vos descriptions de tombeaux, quelques observations que j'ai faites, en examinant, sur ma carte de la Propontide, la position des lieux les plus remarquables, compris dans l'étendue du point de vue que je viens d'indiquer. Quoique ces observations se rapprochent de celles que *Grelot* (1) a faites touchant les anciennes villes bâties sur le bord de la Propontide, l'application en est différente, puisque mon but est de montrer qu'il y a peu de pays au monde, où, dans un espace aussi borné que l'est celui de la superbe vue dont je parle, il soit arrivé autant de faits mémorables que dans les lieux que cet espace renferme. Parmi le grand nombre de ces faits, j'en rapporterai quelques-uns, que je regarde comme autant d'époques qui rappellent au voyageur instruit les principales révolutions des grands Empires anciens & modernes.

1°. Le premier qui se présente à l'esprit, est le passage du Granique par Alexandre, & la

(1) Relation du voyage de Constantinople, *in-4. p.* 34.

victoire

victoire que ce grand Capitaine y remporta sur Darius. Vous m'objecterez peut-être que, de l'endroit où je suppose que vous êtes placé, on ne découvre point le Granique : j'en conviens. Mais en prévenant le lecteur que cette riviere a son embouchure dans la Propontide, entre le Cap Koroboa & la riviere de Sataldéré, qui se jette dans cette mer à trois lieues de la Presqu'isle de Cyzique que vous découvrez, on est autorisé de reste à rappeler un évènement qui a été le commencement de la destruction de l'Empire des Perses, & le premier pas fait par Alexandre pour former celui qui s'est élevé sur ses ruines.

Ces deux mots qu'il suffit d'ajoûter, comme par réflexion, non-seulement réveillent dans l'esprit du lecteur l'idée des anciennes Monarchies de Ninive, de Babylone, des Medes, &c. que l'Empire des Perses avoit absorbées, mais rappelent encore le souvenir du peu de durée de celui d'Alexandre, le partage que ses successeurs en firent entr'eux, & le dénombrement de ce vaste Empire après la bataille d'Ipsus.

2°. La ville de *Gebiseh*, que l'on croit être l'ancienne *Lybissa*, où reposent les cendres d'Annibal, suivant l'opinion la plus reçue, (quoique

Grelot les transporte à Nicomédie), doit figurer parmi vos tombeaux. Cette ville est située près des bords de la Propontide, vers l'embouchure du golfe de Nicomédie, & distante de Scutari d'environ neuf à dix lieues. Sa situation est très-agréable. D'un côté elle domine sur la mer, de l'autre on voit à découvert Nicomédie & les délicieuses campagnes qui sont aux environs de cette ville. Annibal, après avoir perdu contre Scipion en Afrique la bataille de Zama, qui mit fin à la seconde guerre Punique, se retira d'abord à Carthage. Quelques années après, craignant d'être livré aux Romains, il s'enfuit secrettement de cette ville; il se retira à la Cour d'Antiochus, & ensuite chez Prusias, Roi de Bithynie, qui, pour faire sa cour aux Romains, avoit résolu de le faire mourir. Mais vous savez qu'Annibal, pour prévenir la trahison de ce Prince, se donna la mort en avalant du poison qu'il portoit dans le chaton de sa bague, pour s'en servir dans l'occasion, dit Tite-Live.

3°. Mithridate, ayant subjugué toute la Bithynie, médite d'étendre ses conquêtes dans l'Asie mineure; &, pour y porter la guerre avec plus de facilité, il entreprend le siége de la ville de Cyzique, qu'il investit par terre avec une armée de 300 mille hommes, & par mer avec 400

vaiſſeaux (1). Lucullus, dont les forces n'étoient que de 30 mille hommes de pied, & de 2500 chevaux, marche au ſecours de cette place; mais la ſupériorité des troupes ennemies ne lui permettant pas de haſarder un combat, cet habile Général harcele ſi vivement & ſi à propos l'ennemi, qu'il réuſſit à lui couper les vivres. Sa bonne manœuvre, jointe à la vigoureuſe déſenſe des aſſiégés, force Mithridate à abandonner ſon entrepriſe après deux ans de ſiége, & à prendre honteuſement la fuite. Son armée eſt pourſuivie & entiérement défaite près du fleuve Rhindacus (2). Lucullus continue encore de remporter pluſieurs victoires ſur ce fameux ennemi des Romains, & ſur ſon beau-pere Tigrane, Roi d'Arménie, que Mithridate avoit mis dans ſes intérêts; mais mon objet n'eſt pas de ſuivre les évènemens de cette guerre. Vous ſavez qu'elle fut glorieuſement terminée par la fameuſe bataille que Pompée, ſucceſſeur de Lucullus, ga-

(1) Voyez Rollin, Hiſtoire ancienne, *in-4. tom. 5. liv. 23. pag.* 357.

(2) Le fleuve Rhindacus, appelé aujourd'hui la riviere *Michalitza*, ſe jette dans la Propontide, près de l'entrée du golfe de Mondagna, vis-à-vis de la petite Iſle appelée anciennement *Berbicos*, & aujourd'hui *Calolima*, éloignée de Conſtantinople d'environ 20 lieues.

gna contre Mithridate, près du mont *Jildy-Daghi*, qui veut dire *le mont de l'Etoile*, entre Césarée & Angora, & que son entiere défaite fut l'époque de la plus grande splendeur des Romains en Orient.

4°. Constantin premier, surnommé le Grand, fonde à Bysance la ville de Constantinople, & y transporte le siège de l'Empire. On sait que cet établissement est devenu dans la suite une des principales causes de la ruine des Romains en Occident, sur-tout depuis le partage de l'Empire, fait peu de tems après le règne de Jovien, entre deux Empereurs, que l'on distingua par les noms d'Empereur d'Orient & d'Empereur d'Occident.

5°. Il est bien surprenant que, dans le grand nombre des voyageurs qui ont publié & qui publient encore des relations de Constantinople, il n'y en ait aucun qui parle du triomphe décerné par Justinien, en 534, à Bélisaire, après qu'il eut conquis & réduit à l'obéissance de cet Empereur, les Etats que possédoit en Afrique & sur la Méditerranée, Gélimer, Roi des Vandales. Comme les distinctions accordées dans cette occasion à Bélisaire, peignent à notre esprit les récompenses de la vertu, & qu'elles

honorent en même tems la mémoire de Justinien, je ne puis me refuser la satisfaction d'en parler. C'est pour l'usage des voyageurs, qui ne sont pas toujours à portée d'avoir avec eux les histoires où ce triomphe est détaillé, que je vais copier la description qui s'en trouve dans l'Histoire Universelle de M. Hardion.

Je souhaite que ceux qui feront le voyage de Constantinople, éprouvent autant de plaisir que j'en ai eu à lire le détail de ce triomphe sur les lieux principalement, je veux dire dans le Cirque même, appellé par les Grecs *Hyppodrome*, où se passa la cérémonie la plus essentielle.

» Justinien ayant décerné à Bélisaire les mê-
» mes honneurs que l'on rendoit dans l'ancienne
» Rome, aux Généraux qui avoient remporté
» les victoires les plus signalées, ce Général
» traversa la ville de Constantinople sur un char
» de triomphe; ce qu'aucun particulier n'avoit
» obtenu depuis 600 ans. A sa suite marchoit
» Gélimer, Roi des Vandales, vétu d'une robe
» de pourpre, avec les Princes de la famille
» Royale, & les plus distingués d'entre les Van-
» dales, soit par leur naissance, soit par leur
» bonne mine. Derriere le char, on portoit en
» pompe des trônes d'or massif, une immense

» quantité d'argent & de pierreries, les vases
» sacrés que Titus avoit enlevés du Temple de
» Jérusalem, & toutes les dépouilles que Gen-
» séric avoit rapportées de Rome. Lorsque Gé-
» limer fut arrivé au Cirque où Justinien étoit
» assis sur un trône élevé, on lui ôta sa robe
» de pourpre, & on l'obligea de se prosterner
» devant l'Empereur ».

Le même Auteur rapporte que, dans un second triomphe dont l'Empereur voulut honorer les services & la fidélité de Bélisaire, il ordonna qu'il fût porté par quatre esclaves dans une chaire incrustée d'ivoire, d'où il jetoit au peuple de grandes sommes d'argent provenant de la portion du butin qui lui étoit revenue.

6°. Les Croisés, en 1204, s'emparent de Constantinople, & proclament Empereur des Grecs, Baudouin, Comte de Flandres, qui fut solennellement couronné le 23 Mai de la même année dans l'Eglise de Sainte-Sophie. Les François depuis l'élection de ce Prince, furent les maîtres de Constantinople jusqu'en 1261, que Michel Paléologue, Empereur & tuteur du jeune Empereur Lascaris, reprit cette ville par des intelligences secrettes. Mais le nouvel Empire ne fut qu'une vaine ombre du premier, & n'en eut pas,

à beaucoup près, la puissance ni les ressources. Car les Princes Croisés affoiblirent extrêmement l'Empire d'Orient par la façon dont ils le conquirent; & les Grecs, en le reprenant, ne recouvrerent, pour ainsi dire, que le cadavre de l'ancien.

7°. C'est dans un Bourg de la Bithynie, appellé *Soghut* ou *Sughut* (1), que naquit en 1256, Osman ou Othman, fondateur de l'Empire Turc, nommé de son nom *Ottoman*. Il fut le premier Sultan de l'illustre race des Osmanli, qui règne à Constantinople. Les sentimens sont fort partagés sur l'origine de ce Prince. La plupart des Ecrivains Turcs lui donnent une naissance illustrée par l'antiquité la plus haute où puisse remonter l'histoire. Ils le font descendre, en droite ligne & de mâle en mâle, sans aucune interruption, de Japhet, troisieme fils de Noé. Un grand nombre d'Auteurs Chrétiens, au contraire, le font sortir d'une famille vile & abjecte, & le représentent encore comme un chef de brigands & d'assassins. Je ne discuterai point ces opinions différentes, que je crois également suspectes de

(1) Les habitans de Soghut, en mémoire de la naissance d'Osman, jouissent de plusieurs exemptions & priviléges.

flatterie & d'animoſité. Je remarquerai ſeulement que les Hiſtoriens les plus accrédités, Mahométans & Chrétiens, cités par le Prince Cantimir dans ſon *Hiſtoire de l'Empire Ottoman*, rapportent unanimement l'origine d'Oſman à Soliman-Scha, ſon ayeul, que tout le monde reconnoît pour le chef & la tige des Othmanides. Le même Cantimir ajoûte que les Turcs les plus ſenſés & les plus inſtruits avouent, ſans aucune peine, que toute leur Hiſtoire & celle des ancêtres d'Oſman, avant Soliman-Scha, ſentent la fable. Ce Soliman, que l'on croit communément originaire du Khariſme (1), étoit Chef abſolu d'une Tribu des Turcs Oguzians (2), poſſeſſeur de la Principauté de Néra (3), & Sou-

(1) Khariſme ou Kouarezm, pays d'Aſie, ſitué entre la mer Caſpienne & le fleuve Gihon, ou *Oxus*, & compris aujourd'hui dans les Etats des Tartares Usbecks.

(2) Tribu célèbre autrefois chez les Muſulmans, & connue alors ſous le nom de *Tribu Oguziane*, ainſi nommée d'Ogus-khan, ancien Roi des Mogols, ſon fondateur, & petit-fils de Mogol-Khan, chef de l'ancienne & premiere Dynaſtie des Empereurs Mogols. *Voyez la Bibliothèque Orientale d'Herbelot, pag.* 685.

(3) Quelle eſt cette ville de *Néra?* Je ne connois aucun Géographe qui en faſſe mention. Les Hiſtoriens qui en parlent, ſe réduiſent à nous apprendre que cette ville eſt ſituée près

verain d'une Province du Royaume de Kharifme, qui lui avoit été confiée à titre de Satrape ou de Gouverneur, mais dont il ufurpa la fouveraineté peu de tems avant l'invafion de Gengis-Khan. Ce fut dans le cours de cette invafion que Soliman trop foible pour tenir tête aux nombreufes armées des Tartares Mogols, abandonna fa Patrie. Ce brave Kharifmien, avec fes enfans & la Tribu Oguziane qui l'avoient fuivi, fit pendant quelque tems, avec des fuccès divers, des incurfions, tantôt dans la Perfe, & tantôt dans l'Afie-Mineure. Il pouffa même fes dernieres conquêtes jufqu'à l'Euphrate; mais il fe noya dans ce fleuve en 1219, pour avoir voulu témérairement le traverfer à cheval. Ertogrul, un de fes fils, qui fut reconnu pour le Chef des Oguzians, porta la guerre dans plufieurs contrées de la Natolie, & principalement dans la Bithynie, chez les Grecs, dont les domaines tenoient alors à ceux d'Aladin, Sultan d'Iconium, leur ennemi. Les expéditions d'Ertogrul dans ce pays, le mirent à portée de fe concilier la bien-

de la mer Cafpienne. Quelques-uns ajoûtent qu'elle fut prife & ruinée par les Tartares de la fuite de Gengis-Khan, qui venoient de détruire la ville de Balch, & les Hiftoriens Perfans confirment le fait.

veillance du Sultan d'Iconium. Il lui envoya un Ambaſſadeur, pour lui demander ſa protection & lui offrir ſes ſervices. Aladin, informé du mérite & des belles actions du vaillant chef des Oguzians, s'empreſſa de l'attirer à ſa Cour, dans la vue de ſe l'attacher. Il s'en ſervit, avec le plus grand ſuccès, contre les Tartares Mogols qui déſoloient ſes provinces; il le fit Généraliſſime de ſes armées, & lui confia le gouvernement de la Galatie, où, ſuivant quelques Hiſtoriens, Ertogrul mourut en 1281, dans un âge très-avancé. C'eſt de lui que naquit Oſman, premier Empereur des Turcs, appelés encore de ſon nom *Oſmanli*. Comme le regne de cet Empereur vous eſt très-connu, je ne m'y arrêterai point: je vous dirai ſeulement un mot de ſon élévation à l'Empire.

Après la mort d'Ertogrul, Oſman ſon fils, ayant ſuccédé à ſa faveur auprès du Sultan d'Iconium, ſignala ſon zele pour ce Prince par des ſervices d'une telle importance, qu'Aladin lui donna toute ſa confiance, & le revêtit des premieres dignités de l'Empire. Rien ne ſe faiſoit à la Cour du Sultan que par ſes conſeils; il ne ſembloit manquer au pouvoir d'Oſman que l'autorité ſouveraine, pour laquelle il eut la pru-

dence de marquer le plus grand éloignement pendant près de vingt ans qu'il fut attaché au ſervice d'Aladin. Mais le Sultan d'Iconium étant mort, ſans laiſſer d'enfans, l'ambitieux Oſman profita de l'occaſion pour exécuter le deſſein qu'il méditoit depuis long-tems. Il voulut immortaliſer ſa mémoire par l'établiſſement d'une Monarchie qui portât ſon nom. Dans cette vue, après la mort du Sultan, il convoqua les Grands de l'Empire, pour partager avec eux la ſucceſſion d'Aladin. Preſque toute la Bithynie, avec quelques contrées limitrophes, lui échut en partage. Ce domaine, qu'il réunit à ceux dont il avoit hérité de ſon pere, l'ayant mis en état de faire la loi, non-ſeulement aux Grands du Royaume d'Iconium, mais encore à tous les Princes de l'Aſie-Mineure, il ſe fit reconnoître Sultan des Turcs, & établit en 1300 le Siége de ſon Empire à Yegnichehir (1), petite ville de la Bithynie. Après un regne d'environ 26 ans, il mourut

(1) Nommée anciennement *Neapolis*, ſuivant le Prince Cantimir. Elle eſt éloignée de Burſe d'environ 10 lieues, & ſituée entre cette ville & Nicée, dans une vaſte plaine qui s'étend depuis le pied du mont Olympe juſques vers l'embouchure du fleuve Sacharia, autrefois *Sangar*.

âgé de 69 ans (1). Osman étendit beaucoup ses Etats par de nouvelles conquêtes. La liberté de religion, qu'il laissoit aux peuples réduits sous sa domination, contribua sans doute beaucoup à l'accroissement de sa nouvelle Monarchie. Il fut grand & heureux dans toutes ses entreprises; il établit pour la garde de sa personne, & pour contenir ses peuples dans le devoir, une Milice composée de l'élite de ses troupes, qui, sous le regne d'Amurath premier, son petit-fils, prit le nom de *Janissaires de la Porte* (2). La plupart des Historiens Orientaux lui attribuent toutes les qualités qui concourent à former un grand Prince; ils célebrent sur-tout sa bonté: & c'est pour en perpétuer la mémoire, que les Turcs ne man-

(1) Le plus grand nombre des Historiens rapporte qu'Osman mourut à Burse, & lui attribue la prise de cette ville. Mais c'est une méprise que le Prince Cantimir a bien relevée, en prouvant que ce fut le Sultan Orchan, fils & successeur d'Osman, qui se rendit maître de Burse peu de jours avant la mort de son pere, & qui le premier y transporta le siége Impérial. *Hist. de l'Emp. Ottoman. t. p.* 58-84.

(2) Cantimir ne dit point que les Janissaires aient eu leur commencement sous Osman I, ni qu'ils aient été pris de l'élite de ses troupes, mais qu'ils furent formés sous son petit-fils Amurath I, en 1362, de soldats captifs. *Yeni-Cheri* veut dire *nouveau soldat.*

quent jamais, au couronnement de leurs Empereurs, de leur souhaiter la bonté d'Osman.

8°. Un des plus grands coups de la fortune, & des plus étonnans spectacles que l'Histoire de l'Orient nous présente, est la mémorable victoire remportée près de la ville de Burse ou Pruse en 1401, par Tamerlan, sur l'arrogant & fier Sultan Bajazet, surnommé *le Foudre*. Les Annales Turques, redigées à Constantinople par le Prince Cantimir, nous apprennent que ces deux Conquérans, à la tête des plus nombreuses armées que l'Asie eût vues depuis Xercès (1), se rencontrerent dans les plaines de Burse, & que ce fut aux environs de cette ville (capitale de la Bithynie) que Tamerlan, après le combat le plus opiniâtre, mit en déroute l'armée de Bajazet, qui fut lui-même mené captif aux pieds de son vainqueur (2). Les mêmes Annales portent que Tamerlan, avant de combattre Bajazet, étoit resté plusieurs jours campé avec toute son armée près de la ville d'Yegnichehir, & que ce Roi Tartare, immédiate-

(1) L'armée de Tamerlan étoit composée de 7 à 800 mille combattans, & Bajazet lui en opposa 550 mille.

(2) L'action fut si chaude & si meurtriere, que les Tartares y perdirent 200 mille hommes, & les Turcs 140 mille.

ment après la bataille, entra triomphant dans la ville de Burse. Cependant les Historiens qui ont parlé de cette fameuse bataille, soit Persans, soit Arabes, soit Chrétiens Occidentaux, ne s'accordent point sur le lieu où elle fut donnée. Les uns prétendent que ce fut dans la Mésopotamie sur les bords de l'Euphrate; d'autres dans la Galatie, aux environs de la ville d'Ancyre, éloignée de Burse d'environ 70 lieues. Comme la diversité de leurs opinions donne lieu de croire que la plupart de ces Historiens ont écrit d'après des Mémoires peu sûrs, j'ai cru devoir m'en tenir à la tradition des Annalistes Turcs, qui ne varient point sur le fait ni sur ses circonstances. Leur témoignage est d'autant moins suspect de partialité, qu'ils rapportent de très-bonne foi ce qu'il y a de plus humiliant pour leur Nation dans la défaite de Bajazet. Je puis encore vous citer, comme autorités d'un grand poids, celles de Mauro Cordato & de Petis de la Croix le pere (1), qui, tous deux, ont suivi le sentiment de ces Annalistes. L'autorité de Petis le pere, m'a paru préférable à celle de

(1) Dans son *Etat de l'Empire Ottoman*, qu'il a traduit d'après un Solitaire Turc. *Paris*, 1695, *seconde Partie*.

ſon fils, traducteur de *l'Hiſtoire de Tamerlan, écrite en langue Perſienne par Chereſſedin Ali :* tant parce que le premier, c'eſt-à-dire, le pere, eſt conforme aux Hiſtoriens Nationaux, toujours mieux inſtruits que les étrangers, que parce que Petis de la Croix, le pere, étoit beaucoup plus verſé que ſon fils dans l'hiſtoire & dans les langues Orientales (1). Quant à l'évènement en lui-même, ce qui m'en frappe le plus, eſt ce trait de générosité de Tamerlan, que l'on n'attendroit gueres d'un Scythe farouche qui, ſuivant les Annales Turques, traita ſi mal ſon captif. Après avoir joui pendant quelques jours de ſa victoire, il fit venir, dans la ville de Burſe, un des fils de Bajazet, appelé *Muſa* ou Moyſe, & lui dit : *Reçois l'héritage de ton pere. Une ame royale ſait également conquérir des Royaumes & les rendre.* Il fit enſuite reconnoître le jeune Prince pour Sultan d'Aſie. Eſt-ce par magnanimité, par pure grandeur, ou par politique que le vainqueur de Bajazet en uſa ſi généreuſement avec le fils de ſon captif ? C'eſt une queſtion que je vous laiſſe à

(1) Il avoit fait ſept voyages en Turquie, & le long ſéjour qu'il y avoit fait pour le ſervice du Roi (Louis XIV) l'avoit mis à portée d'être bien inſtruit. Mauro Cordato, dont il a ſuivi les mémoires, étoit interprète de la Porte.

décider, si vous en avez le loisir; mon objet n'est ici que de rapporter les faits, sans vouloir les juger.

9°. La défaite de l'armée Turque par Tamerlan à la bataille de Burse, &, peu de tems après cette bataille, la guerre civile allumée entre les fils de Bajazet (1), qui se disputent le trône de leur pere, réduisent la Monarchie Ottomane à la derniere extrémité. Mais lorsque tout semble conspirer à sa ruine, on est étonné de voir cet Empire se relever tout-à-coup, & s'aggrandir encore sous les regnes de Mahomet premier vers l'an 1413, & d'Amurat second,

(1) Bajazet avoit quatre fils, Mustapha, Soliman, Musa, & Mahomet. Le premier périt dans la bataille contre Tamerlan. Soliman & Musa, ou Moyse, se disputerent, pendant dix à onze ans, la succession de leur pere. La guerre que l'ambition de régner seul alluma entre eux, déchira l'Empire jusqu'en 1413, que Mahomet, frere puîné des deux Princes compétiteurs, leur ayant survécu, se fit reconnoître Empereur des Turcs en Europe & en Asie, & prit le nom de Mahomet premier. Les Turcs donnent le nom d'*Interregne* à l'espace de tems écoulé depuis la défaite de Bajazet jusqu'au couronnement de Mahomet. Ils ne mettent point au rang de leurs Empereurs Soliman ni Musa, parce que ces deux Princes n'ont point possédé l'Empire en entier, l'un n'ayant régné qu'en Asie, & l'autre en Europe. Ils regardent donc Mahomet premier comme le successeur immédiat de Bajazet son pere.

son

son successeur, en 1421. On voit après cela Mahomet second, fils d'Amurat, élever la Monarchie Ottomane au plus haut dégré de gloire & de puissance. Tous ses pas sont marqués par des conquêtes; il met fin à l'Empire Grec par la prise de Constantinople, qu'il emporte d'assaut en 1453, & il y transfere aussi-tôt le siége de l'Empire Ottoman, après avoir fait élever le croissant sur l'Eglise de Sainte-Sophie. Si les Grecs avoient su profiter des tems de trouble & des circonstances de la guerre civile, dont je viens de parler, ils auroient pu prévenir ce désastre, & ne gémiroient point aujourd'hui sous les fers de leurs vainqueurs. Mais, aveuglés par le fanatisme qui leur fermoit les yeux sur les progrès d'une puissance conjurée contre le nom Chrétien, ils continuoient de se déchirer par de vaines disputes, par des questions de controverse, éternel sujet de dissension, de discorde; & la ruine de leur Empire, préparée par leurs divisions, est ainsi devenue le plus solide fondement de l'Empire Turc.

Voilà, mon cher ami, un léger crayon des grandes scènes dont les contrées que vous avez sous les yeux ont été le théâtre, & nous rappellent le souvenir. Si vous voulez tirer de ces

faits quelques moralités relatives au local de votre promenade, retracez-vous ces tems malheureux, où l'Empire d'Orient étoit en proie aux révoltes, aux séditions, aux tyrans qui le déchiroient pour s'en emparer. Voyez son instabilité, jusqu'à l'époque où l'Empire Grec devient la conquête de cette nation belliqueuse. Considérez combien de fois la puissance Ottomane a fait trembler l'Europe & l'Asie; comment, malgré tous les revers qu'elle éprouva dans le dernier siecle & au commencement de celui-ci, elle s'est encore soutenue glorieusement dans la derniere guerre, qui lui fut faite inopinément, & qui a été terminée à son avantage par le traité de paix conclu à Belgrade, sous la garantie & par la médiation de la France (1). Vous avez vu, comme moi, à l'occasion de cette guerre, à laquelle la Porte n'étoit point préparée, les ressources de cet Empire, son activité, sa persévérance, & sur-tout les succès de sa principale armée, commandée par le grand Visir en personne. Je pense donc que ce même Empire, quoique déchu de sa premiere splendeur, n'a besoin que de savoir bien dispenser ses forces,

(1) Voyez *l'Histoire des Négociations pour la Paix conclue à Belgrade le* 18 *Septembre* 1739, par M. l'Abbé Laugier. Paris 1768, *in*-12.

& qu'il n'a presque à redouter que l'indiscipline & la mutinerie de ses troupes.

Mais tandis qu'occupé de ces réflexions vous continuez votre promenade des Tombeaux, le soleil acheve sa course. Déjà les objets éloignés, qui fixoient vos premiers regards, sont dans l'ombre ; & la pleine lune qui se leve sur les monts de Chrysopolis (1) éclaire de sa douce lumiere cette innombrable quantité de monumens funéraires répandus autour de Scutari. Je me transporte en esprit parmi ces tombeaux. La description que vous en faites excite en moi cet intérêt naturel, & ces sentimens pathétiques que vous savez si bien peindre. Si vous jugez à propos d'y joindre le tableau dont je viens de crayonner un foible dessin, il pourra réveiller encore une foule d'idées intéressantes, dont je connois déjà le prix par le plaisir qu'elles m'ont fait éprouver.

Ma eccomi sbrigato dal impegno mio verso di lei ; e altro non mi resta che di terminar questa lunghissima carta, pregando V. S. di credermi di cuore ed anima tutto suo, &c. &c.

A Paris le 4 Décembre 1759.

---

(1) Ville d'Or. C'est l'ancien nom de Scutari.

VINGT-UNIEME LETTRE.

Enterremens Turcs.

J'AI été à portée, M. de voir à mon aise toutes les cérémonies d'un enterrement Turc, & vous ne serez peut-être pas fâché d'en avoir la description à la suite de ce que j'ai dit sur ceux des Grecs.

J'étois assis dans un Kiosk (ou Pavillon) construit au bout de notre Jardin (1), d'où l'on découvre le fond du Port de Constantinople, & la plus belle vue du monde. Sous ce Kiosk, à côté du grand chemin, est le cimetiere d'un Capitaine de Vaisseaux du Grand-Seigneur, qui est fermé par des barricades. Je pouvois donc, en soulevant un peu l'auvent qui sert de fenêtre, voir tout ce qui s'y passoit sans être vu. La crainte du mal contagieux ne permet pas de se mêler parmi ceux qui suivent un convoi ; si l'on s'en approchoit de trop près, les Musulmans dévots ne souffriroient pas qu'un Infidele vînt profaner par sa présence une cérémonie très-religieuse pour eux. Comptez donc sur un détail

(1) A Péra, vis-à-vis l'hôtel de M. l'Ambassadeur de France.

plus exact que tout ce que vous pouvez lire dans les relations des Voyageurs en Turquie.

Je vis d'abord, à dix heures du matin, le fossoyeur qui travailloit; les esclaves & les femmes de la maison étoient assises dans le cimetiere; plusieurs autres femmes arriverent, & toutes alors se mirent à pleurer. Après ce prélude, elles embrasserent l'une après l'autre une de ces colonnes qu'on éleve sur les tombeaux, en disant: *Ogloum, ogloum, sana Mussaphir gueldi.* » Mon fils, mon fils, voici un étranger ou un » hôte qui vient te voir ». A ces mots les pleurs & les sanglots revinrent, mais l'orage ne dura pas; elles s'assirent toutes, & la conversation commença.

A midi, j'entendis un bruit sourd & des cris lugubres; c'étoit le convoi qui arrivoit. Il étoit précédé par un Turc portant sur sa tête une petite caisse; quatre autres Turcs (1) portoient la bière sur leurs épaules; venoient ensuite le pere, les parens & les amis du mort, en assez grand nombre. Les hurlemens cesserent à l'entrée du

(1) C'est un acte de religion parmi eux. Dès qu'un Turc à cheval rencontre un enterrement, il descend, & prend un bâton de la bière qu'il porte sur ses épaules, jusqu'à ce qu'un autre le relève.

cimetière : mais on s'y battoit, & voici pourquoi: L'homme qui portoit la caisse, l'ouvrit, & comme elle étoit remplie de Livres de l'Alcoran, une foule de Turcs, jeunes & vieux, qui s'étoient jetés sur ces livres, se disputoient pour les avoir. Ceux qui purent en attraper se rangerent en cercle autour de l'*Iman*, qui est une espece de Curé Turc, & tous à la fois commencerent à réciter leur Alcoran, à-peu-près comme les écoliers étudient leur leçon. On donne à chacun de ces lecteurs dix parats, qui font quinze sols de notre monnoie, enveloppés dans du papier. C'étoit donc pour ces quinze sols que se battoient ces pieux assistans, & vous en avez vu chez nous se battre pour moins.

La bière étoit posée devant la fosse à laquelle on travailloit toujours, & tout auprès on faisoit brûler des parfums. Après la lecture de l'Alcoran, l'Iman entonna des prieres Arabes, & son plain-chant vous auroit sans doute paru, comme à moi, très-ridicule. Tous les Turcs étoient levés & debout ; ils tenoient les mains ouvertes devant la tombe, & répondoient *Amin* à toutes les prieres que l'Iman adressoit à Dieu pour le défunt.

Les Oraisons finies, on apporta une grande

caisse, qui pouvoit bien avoir six pieds de longueur sur trois de largeur, & dont les planches étoient fort épaisses. Le cercueil dans lequel on met le cadavre est ordinairement de cyprès. Ainsi se vérifie à la lettre ce qu'Horace disoit de son tems : » que la courte possession des biens » de ce monde aboutit à de tristes cyprès » (1).

Les cimetières des Turcs sont presque tous plantés de ces arbres ; ils ont pour le cyprès un attachement religieux (2). Cette caisse, qui étoit de pièces rapportées, ayant été placée dans la fosse, on y mit le cercueil, & par dessus, des planches, avec d'autres morceaux de bois. Ensuite tous les Turcs, prenant des pelles, jetterent de la terre sur le tombeau pour le recouvrir.

C'est un dernier devoir dont tous ceux qui assistent aux enterremens s'acquittent chacun à son tour.

---

(1) Neque harum, quas colis, arborum,
Te, præter invisas cupressos,
Ulla brevem dominum sequetur.
L. 2. *Od.* 14.

(2) Ils laissent aussi subsister les arbres qui se rencontrent dans le terrein sur lequel ils font bâtir un Palais. Ainsi l'on voit sortir du milieu du toît du Palais du Sultan à *Sadi-Aba* un grand orme ; & plusieurs Palais Turcs, sur les bords du canal de la mer Noire, offrent la même singularité.

Avant d'inhumer le cadavre, il eſt porté à la Moſquée. Là, après avoir récité le *Fatka*, (priere qui approche beaucoup de notre *Pater*, & qui eſt répétée par tous les aſſiſtans), l'Iman demande à ceux-ci quel témoignage ils ont à rendre de la vie & mœurs du défunt. Alors chaçun, prenant la parole à ſon tour, rapporte les bonnes actions du défunt qui ſont venues à ſa connoiſſance. Le cadavre enſuite eſt lavé & empaqueté comme une momie, en ſorte qu'on ne le voit point. On met dans la bière avec le corps quelques drogues & des aromates; on l'enleve enfin & on le porte à la ſépulture. Avant de le deſcendre dans la foſſe, l'Iman impoſe ſilence aux aſſiſtans qui ſe lamentent, en leur diſant: » Suſpendez pour un inſtant vos regrets, & laiſ» ſez-moi inſtruire ce Muſulman de ce qu'il doit » faire, quand il ſera arrivé dans l'autre monde ». Alors, s'approchant de l'oreille du mort, il lui apprend ce qu'il doit répondre à l'eſprit malin qui ne manquera pas de l'interroger ſur ſa Religion, &c. L'inſtruction finie, il répéte le *Fatka* avec tous les aſſiſtans, & le cadavre eſt deſcendu dans la foſſe. Après qu'on a jeté par trois fois de la terre ſur le tombeau, comme le pratiquoient les Romains, chacun ſe retire. L'Iman reſte ſeul;

il s'approche de la fosse, se baisse, prête l'oreille, écoute pour entendre si le défunt se débat, lorsque l'Ange de la mort vient le prendre; il lui dit ensuite les derniers adieux; &, pour être bien payé, il ne manque pas d'aller rapporter à la famille les meilleures nouvelles du mort.

On met sur le tombeau deux petites colonnes, ou deux longues pièces de marbre assez bien travaillées, l'une à la tête, &, si c'est un homme, avec un turban, où est inscrit le nom du mort, avec un court éloge; l'autre aux pieds, sans nul ornement.

On voit autour de Constantinople des champs hérissés de ces pierres; il y en auroit assez pour former une enceinte à cette grande ville; les morts occupent aux environs autant de terrein que les vivans.

Ce que j'observai le plus pendant toute la cérémonie funebre, fut la contenance du pere que l'on distinguoit aisément. C'étoit un vieillard respectable, dont le visage portoit l'empreinte d'une douleur mâle, sans aucune de ces démonstrations d'apparat qui donnent ordinairement si belle matiere aux inutiles remontrances & aux lieux communs des consolateurs. Au reste les Turcs, sur cet article, sont les hommes du

monde les plus raisonnables ; on le voit principalement dans les calamités publiques. Le Grec, dans ces occasions, éclate & fait entendre des cris ou des plaintes ; le Juif pleure & se désespere ; le Turc seul regarde le ciel & baisse la tête, comme pour se soumettre à la volonté de l'arbitre souverain des événemens : plus Chrétien, si j'ose le dire, en ce point que la plupart de nous.

Si je vous faisois à présent le détail d'un enterrement Juif, vous ne pourriez sûrement vous empêcher de rire ; mais n'y auroit-il pas de la folie à vous faire rire d'un enterrement, après vous avoir fait pleurer avec Andromaque ? Cependant, pour vous dédommager de tout le noir des détails lugubres dont j'ai rempli mes dernieres Lettres, je vous promets dans la premiere de vous donner une idée des Contes Grecs, appelés *Paramythia* ; & vous entendrez les filles de Minée (1).

Je suis, &c.

(1) Métamorph. *l.* 4.





VINGT-DEUXIEME LETTRE.

Les Contes Grecs, ou *Paramythia*.

Vous ſavez, M. que les apologues, les contes, les romans, &c. tirent leur origine de l'Orient & de la Grece. Ce ſont des fruits des pays chauds & d'une imagination vive. On les a tranſplantés dans nos climats, & nous les avons préparés avec un art peu connu des Anciens. Les Grecs modernes aiment toujours les fables & les contes; ils ont reçu ceux des Orientaux & des Arabes avec le même empreſſement qu'ils eurent autrefois pour adopter les fables Egyptiennes. Ils ſont toujours épris du merveilleux; ils ont, comme les anciens Grecs, leurs fables Miléſiennes (1) & leurs romans. Les vieilles femmes aiment toujours à conter (2), & les jeunes ſe piquent de répéter à l'envi les contes qu'elles ont appris ou qu'elles ſavent faire d'après ce qu'elles ont vu

(1) Lettre de M. Huet à Segrais, ſur l'origine des Romans.

(2) Adſideat cuſtos ſedula ſemper anus:
Hæc tibi fabellas referat, poſitâque lucernâ,
Deducat pleno ſtamina longa colo.

Tib. lib. 1. *Eleg.* 3.

elles-mêmes. J'ai ſuivi leurs converſations, pour en faire un choix, & pour en former une ſuivie, que je veux vous rendre exactement. Je vais laiſſer parler les Grecques, & traduire librement une ſcène de leurs entretiens, où vous verrez, comme je l'ai dit, les filles de Minée, en travaillant à leurs broderies, raconter, chacune à ſon tour, les hiſtoriettes qu'elles ſavent, pour s'amuſer.

LUCIA.

» CETTE roſe que je brode, & que j'ache-
» verai ſûrement aujourd'hui, me rappelle un
» joli conte qu'on m'a fait du Berger Dimitry,
» de Pyrgos (1). Il pourſuivoit la jeune Fanou
» qui nous apportoit tous les matins de la crême
» & des fraiſes, lorſque nous étions au village,
» & il lui diſoit un jour :

O joie de mon cœur! ma lumiere, mon ame! écoute-moi, & ne fuis point. Ecoute la vérité que je veux t'apprendre : j'en jure par ma tête, je hais le menſonge. Ecoute : Je ſuis pauvre, je gagne peu, & ne deſire rien pour moi; mais je voudrois être le maître de ce nombreux troupeau que je

(1) Village Grec auprès des grands aqueducs à quatre lieues de Conſtantinople.

mene, pour te le donner; je voudrois être le Roi de ce village, pour te couronner. Ecoute, écoute encore.....

» La jeune Fanou rougit, & courut comme » si elle se sauvoit: mais en courant elle laissa » tomber une rose. Le Berger la ramassa avec » précipitation, & l'attachant sur sa tête, il dit: » Me voilà à présent plus content que le maître » de mon troupeau, & que le Roi de mon » village ».

ZOÉ.

» Je n'oublierai jamais ce que j'ai entendu » moi-même l'été dernier. J'ai passé l'été dans » l'Isle de Calki (1) avec ma mere. Notre ba- » telier disoit un jour à Rhoda qu'il aime: *Ma chere Rhoda, hier j'étois perdu; oui, sur mon ame, mon sang s'est glacé. J'ai vu les flots courroucés s'élancer sur moi comme des serpens affreux, les gouffres de la mer prêts à m'engloutir & à se fermer sur moi. Une tempête horrible, un ciel noir & lugubre annonçoient la mort: mon bateau, que je ne gouvernois plus, alloit se briser*

(1) C'est la troisieme des Isles de la Propontide, appelées anciennement *Demonesi*, ou les Isles des Génies. M. d'Anville les appelle faussement *les Isles des Princes*. Ce nom n'est donné par les habitans qu'à la quatrieme de ces Isles.

sur les écueils de Touzla. Tu frémis? Ah! c'est ta seule colere qui m'a fait voir tout cela, ta colere plus redoutable que la tempête & que le naufrage. Je t'ai appaisée, tu as souri, j'ai revu le ciel serein & la mer tranquile. J'ai été sauvé.

» J'écoutois Zaphiri, & je disois : Est-il pos-
» sible que l'Amour ait pris la forme de ce vil
» batelier? car enfin il n'y a que l'Amour qui
» puisse s'exprimer ainsi. Quelle est la fière
» beauté qui n'envieroit pas d'être aimée comme
» est aimée Rhoda, sans être jolie »?

LUCIA.

» Gardez-vous, ma chere Zoé, d'avoir pour
» rivale une fille laide qui ait de l'esprit : elle
» l'emporteroit sur Hébé même, elle inspirera
» toujours la passion la plus durable. Ecoutez
» ce conte Persan que mon pere, qui lit beau-
» coup, m'a appris. Oui, faisons des *Paramy-*
» *thia;* car avec ces petits contes qui amusent,
» on brode plus gaiement & mieux. Regardez
» comme ma rose se développe, elle en devient
» plus belle ».

Leilé passoit pour la plus belle fille de Damas; Scanbah n'avoit pas la beauté en partage, mais elle étoit bien plus spirituelle. Son pere, qui étoit un Médecin Arabe, lui avoit appris à

lire; elle faisoit des vers, & elle chantoit comme une Fée. Gémil étoit un jeune Arabe riche, & puissant. On disoit: la belle Leilé sera la femme du riche Gémil. Scanbah l'entendit répéter si souvent, qu'elle en fut piquée; elle fit à ce sujet cette chanson :

» HOMME aveugle & léger, qui crois trouver la satisfaction de ton cœur dans ce qui plaît à tes yeux, qui dans le desir d'un moment places le bonheur de la vie; homme aveugle, ouvre les yeux de ton ame, & fais un choix digne de ta raison. La beauté qui t'enchante est la fleur du matin que tu jettes loin de toi le soir, lorsqu'elle est fanée. Sors des jardins de Damas : va chercher dans l'heureuse Arabie ces plantes qui, en se séchant, répandent une odeur encore plus vive & plus agréable que l'odeur du matin. Le tems qui détruit les fleurs & la beauté, perfectionne, embellit toujours l'esprit, la sagesse & les grâces ».

Cette chanson parvint bientôt jusqu'à Gémil: il en fut frappé, & ne dormoit plus qu'il ne fût assuré que Scanbah ne seroit qu'à lui. Après bien des années de mariage, on les citoit encore comme le couple le plus fidele & le plus heureux.

Abdalmalec qui régnoit alors (1), eut la curiosité de les voir : Comme Gémil étoit bel homme, le Khalif fut étonné de la laideur de sa femme. Il étoit bon Poëte, il adressa sur le champ ces vers à Scanbah.

» Quels traits de beauté Gémil a-t-il découverts en vous qui l'aient déterminé à vous » choisir entre tant d'autres, pour être le seul » objet de ses amours ? Car nous appellons laide » une femme maigre comme vous l'êtes, & » dont le teint est aussi noir que le vôtre ».

Scanbah, piquée au vif, répondit sur le champ, avec cette liberté qu'une femme courageuse & offensée se permet :

» Quel mérite ont reconnu en vous les peuples » de la terre qui vous ont choisi entre tous, » pour commander à tous ? Car celui-là seul » est digne d'être estimé des hommes, & de » les gouverner, qui a l'ame belle & semblable » à ce diamant dont le brillant éclat n'est terni » par aucune tache ».

Le Khalif, surpris d'une réponse si libre & si juste, loua l'esprit & les vers de Scanbah, lui

(1) C'est le cinquieme Kalife de la race des Ommiades, qui vivoit l'an 684 de Jésus-Christ. Ce conte est rapporté à-peu-près de la même façon dans la Bibl. Orient. *pag.* 437.

lui fit donner une robe magnifique, & la renvoya à son mari comblée de présens.

ZOÉ.

Ce conte est charmant: vous me le répéterez, Lucia, car je veux l'apprendre par cœur. Il est bien vrai qu'on a tort de ne pas nous instruire comme les hommes, qui nous font accroire tout ce qu'ils veulent, parce que nous n'avons pas lu & voyagé comme eux (1). J'aime bien sur cela une fable Turque qu'Hassan Effendy avoit donnée à mon frere, pour la traduire.

Le Grand Salomon, dit l'Apologue, après avoir fait bâtir le magnifique temple qui portoit son nom, fit construire un superbe Palais. Il y avoit rassemblé toutes sortes d'oiseaux, & leur avoit donné à tous le don de la parole. Dans l'immense volière où ils étoient rassemblés, un vieux Moineau étoit toujours en querelle avec sa jeune compagne. Salomon prenoit plaisir à les entendre: car les Grands s'amusent souvent, comme nous, des plus petites choses. Un jour l'oiseau grondeur, plus fâché qu'à l'ordinaire, se mit en fureur, & dit: » Méchante femme,

(1) On veut qu'aux erreurs sujettes,
La Nature nous ait faites
Pour plaire, & non pour savoir.
Madame Deshoul.

» crains ma colere, tu me pousseras à bout;
» & alors je renverserai ce Palais, & je te
» laisserai ensevelie sous ses débris; tu ne con-
» nois pas mes forces ».

La pauvre & simple femelle, bien effrayée, le crut & ne répliqua pas. Mais Salomon, qui avoit tout entendu, appela l'oiseau colere sur le bout de son doigt, & lui dit: Puissant Moineau, c'est moi qui ne connois pas vos forces. Apprenez-moi donc comment vous pouvez détruire ce vaste Palais où je réside. Le Moineau, bien humilié, répondit: Grand Roi, tu m'as entendu, & j'en suis dans la confusion. Je sais bien que je suis petit & foible; mais laisse-moi, je t'en conjure, faire le fort avec ma femme.

LUCIA.

« Mon pere, vous arrivez bien à propos:
» que je baise votre main. Vous êtes fatigué,
» jettez-vous sur ce sopha; je vais vous essuyer
» le front avec ce mouchoir de coton, & tandis
» que la fille de l'esclave vous fera du vent avec
» ce grand éventail, pour vous rafraîchir; tan-
» dis que ma mere fait préparer les petits gâteaux
» que vous aimez tant, vous ne refuserez pas de
» nous dire un Conte. Vous en savez tant &
» de si beaux! non, vous ne le refuserez ni à

» Lucia ni à Zoé, lorſque vous ſerez repoſé :
» il me faut encore un Conte, pour achever
» la roſe que je brode ».

Vous deſirez, ma fille, ſi vivement tout ce que vous demandez, qu'il faut bien vous ſatisfaire. Laiſſez-moi reſpirer un peu, & je commence.

On ne conte pas à mon âge pour amuſer la Jeuneſſe, mais pour l'inſtruire.

Un Grec d'Ephèſe, nommé Nicandre, étoit riche & puiſſant, il étoit encore ſavant & vertueux : mais, accoutumé à l'opulence & au bonheur, il perdit d'abord ſa femme qu'il aimoit tendrement, & il fut inconſolable. Un grand incendie ſurvint, il y perdit la plus grande partie de ſes biens, & il ne put ſoutenir ce dernier revers, ſans être accablé. Or voici, mes enfans, ce qu'un Ancien (1) a dit : *UN malheur qui s'attache à nous dès notre naiſſance, ceſſe d'être un malheur ; il peut changer de face, & le cœur s'y fait. Mais dans le ſein d'une brillante fortune, il eſt dur de devenir malheureux.*

Nicandre, abandonné par les amis de ſes richeſſes, qu'il n'avoit plus, ſortit de la ville où

(1) Euripid. Iphig.

il étoit né, pour s'épargner la douleur d'y voir des ingrats, & peut-être la honte de changer d'état aux yeux de ses concitoyens. Il alla se retirer dans un Monastere éloigné des villes, & fit bâtir ensuite auprès une petite maison comme un Hermitage, où il vivoit solitaire & tranquile avec deux enfans & une fille qu'il avoit. Il en prenoit soin, il les élevoit : mais ces enfans dans la solitude, en grandissant, n'étoient pas excités au travail par l'émulation & par l'exemple ; ils étoient donc paresseux & sauvages. Leur pere leur en faisoit des reproches, & il leur dit un jour : Mes enfans, appliquez-vous aux connoissances que je vous donne. Si vous ne vous rendez pas capables d'être employés, d'être enfin les artisans de votre fortune, que deviendrez-vous, lorsque je vous manquerai ? Vous serez inutiles pour vous-mêmes, comme pour les autres. Si cela nous arrive, dit l'aîné, élevés comme nous sommes dans la retraite, & loin des villes, nous aurons soigné notre pere dans ses vieux jours, & nous nous ferons Hermites comme lui. Ce mot fut un oracle pour l'homme sage. Il comprit qu'il devoit donner un tout autre exemple à ses enfans. Il alla s'embarquer avec eux à Smyrne, & les

mena à Corinthe. Comme il étoit Savant, il y établit une école; il y donnoit des leçons de Morale, comme Socrate & Platon. Il devint bientôt célèbre par les progrès de ses disciples. Le nombre en augmentoit chaque jour. Les riches payoient si bien ses leçons, qu'il pouvoit instruire les pauvres sans rien exiger d'eux. On apperçut un grand changement dans les mœurs de la Jeunesse libertine de Corinthe. Il rendoit la vertu aimable, & apprenoit aux hommes à apprécier les richesses. Voici le tour de ses leçons, & la maniere dont il instruisoit ses éleves.

Un jour, disoit-il, que le souvenir de mes malheurs m'avoit plongé dans une profonde tristesse, je m'écriai douloureusement: O Fortune, Fortune!.... La Fortune aussi-tôt parut.

Mon fils, me dit-elle, de quoi m'accusez-vous? Voyez comment me traitent ces hommes qui se plaignent tant de moi!

Celui que j'ai tiré des périls de la guerre, que j'ai arraché aux fureurs de Mars, enfin que j'ai comblé de biens, croit que je dois toujours être prodigue pour lui, & il me force à me retirer, parce qu'il me traite comme sa captive, & ne me ménage plus.

Un autre enfouit tout ce que je lui donne ; il eſt malheureux par mes propres bienfaits : il me recèle, il m'enferme, & je me ſauve pour abandonner cet hôte avare & meurtrier.

Ce Commerçant avide, que je veux raſſaſier, ne me tient que pour m'expoſer ſur les flots au plus cruel naufrage ; le vaiſſeau périt, je m'envole, il crie encore après moi : dois-je l'écouter ?

On m'appele aveugle, on a raiſon ; mais voilà où l'injuſtice des hommes m'a conduite, à répandre mes dons ſans choix, ni meſure, à laſſer ceux qui courent après moi.

J'ai voulu combler de mes faveurs un ſage qui habitoit les champs, ſéjour de l'innocence & du bonheur ; mes dons l'ont gâté. Son cœur s'eſt endurci, il a réſervé ſes biens, au-lieu de les répandre ; il a dédaigné, en oubliant ſa naiſſance, l'aſyle où il avoit vécu en paix & content. Crains donc mes bienfaits encore plus que mes rigueurs : ceſſe de répéter une plainte importune. A ces mots, elle fuit ; je veux la retenir : vain effort ! c'eſt peu de me confondre, elle m'échappe ſans retour.

2e. LEÇON DE NICANDRE.

Ces hommes toujours inſatiables ne ſont jamais contens, diſoit la Richeſſe, en perçant la foule

qui se jetoit sur son passage. Une femme l'ayant entendue, lui dit : Madame, oserai-je vous demander une exception en faveur de ceux qui sont sous mes loix ?

LA RICHESSE.

Et qui êtes-vous, ma Bonne, pour me parler ainsi ? » La Médiocrité, Princesse, & je crois » faire des heureux, lorsque vous faites des mé» contens, ou des ingrats.

LA RICHESSE.

Cela peut être vrai, car je me sauve ; je sors du palais d'un de mes favoris, excédée de ses plaintes. Je n'attends ni le souper, ni mes suivantes. Aidez-moi, je vous prie, j'essayerai de marcher avec vous.

« Volontiers, Madame, l'exercice vous sera » salutaire. Si vous voulez m'en croire, pour » dissiper votre chagrin, vous cacherez votre » or & vos diamans, & vous viendrez, sans » être annoncée, souper avec moi chez un de » mes amis qui m'attend ; nous n'irons pas loin ».

La Richesse accepte ; on arrive à la porte étroite d'une maison que l'art n'a pas décorée, mais au fond d'un petit jardin, & au bout d'une allée bordée de rosiers, on trouve un berceau couvert de jasmins, un souper frugal & bon

que l'appétit devoit assaisonner. L'inconnue est présentée, & accueillie. Elle est étonnée de voir un ménage bien uni, un couple vertueux & satisfait, des yeux où brille une joie pure & sans apprêt. Tels furent autrefois les hôtes de Jupiter & de Mercure. Une fille aimable, modeste, & dans la fleur de l'âge, étoit pour ceux-ci leur plus bel ornement. Rien n'y manquoit, un ami véritable & assidu, animoit cette agréable société.

La Richesse en sortant voulut s'acquitter, & laisser à la jeune beauté, son or, ses diamans. On refusa modestement ces dons trop précieux, elle fut obligée de les reprendre. Que ne vous dois-je pas, dit-elle à sa compagne? Mettez du moins ma reconnoissance à l'épreuve, si ce qui vous suffit vient à vous manquer. Pourroit-on vous envier le bonheur qui vous suit? Hélas! sans vous je ne l'aurois jamais connu; mais il faut nous séparer... Adieu, trop heureuse Médiocrité. -- Adieu, malheureuse Richesse. Cet adieu eut des témoins qui nous l'ont répété.

Ainsi parloit Nicandre à ses disciples, & ses enfans surent profiter de ses leçons. Son fils aîné, après avoir étudié les sciences des Grecs, prit du goût pour le commerce des Corinthiens, & le

desir de voyager l'engagea à s'embarquer pour aller en Egypte. Son pere lui avoit donné l'argent néceſſaire pour ſes entrepriſes; il fit pluſieurs voyages, & ſe conduiſit ſi bien, qu'il gagna beaucoup en peu de tems. Le cadet exerça avec ſuccès la Médecine à Athènes, & enſuite à Corinthe.

Un jeune homme de Mytilène étudioit depuis trois ans ſous Nicandre. Il lui dit un jour: Je vais, cher Maître, vous quitter avec regret, & je ne puis vous rendre ce que j'ai reçu de vous; car vous m'avez donné ce que l'homme peut poſſéder de plus précieux, la ſageſſe, l'amour du travail, & la connoiſſance des hommes. Mais achevez de me combler de biens: donnez-moi encore votre fille, puiſque vos leçons m'ont rendu digne d'elle & de vous. Mon pere ne peut laiſſer qu'à moi ſon héritage qui eſt conſidérable. Nicandre l'embraſſe, & lui répond: Fils du vertueux Dracon, tu répares tous mes malheurs paſſés, puiſque tu veux être mon gendre, & que je n'aurai plus d'inquiétude ſur le ſort & ſur le bonheur de ma fille. J'ai auſſi un bien honnête à te donner pour ſa dot, & j'aurai la joie d'allumer le flambeau de ſon hyménée, avant que la mort vienne fermer mes yeux.

Après avoir marié sa fille, il dit à ses fils qui étoient revenus auprès de lui : Mes enfans, vous n'avez plus besoin de moi, je puis vous dire adieu, & retourner pour toujours au lieu de mon repos. Ses enfans se jetterent à ses genoux pour l'arrêter : il pleura sur eux, en les tenant embrassés, & tout-à-coup ils s'apperçurent qu'il ne donnoit plus aucun signe de vie. Le bon Vieillard avoit succombé à la joie dont son cœur étoit rempli. Ses cendres furent portées dans la retraite, qu'il avoit choisie pour le lieu de sa sépulture ; & ses enfans, fidéles à sa mémoire, alloient ensemble tous les ans pleurer sur son tombeau.

LUCIA.

Ce conte est aussi touchant que celui que vous nous disiez de la Sultane, femme du Grand-Visir Ibrahim Pacha, qui mourut si malheureusement. Si vous vouliez le répéter à Zoé qui ne peut parler, parce qu'elle pleure le Vieillard de Corinthe, je vous embrasserai pour elle.

Je n'ai rien à refuser à Zoé, ni à vous, ma fille. Le Grand-Visir Ibrahim Pacha étant à une fenêtre de son Palais, vit passer un pauvre homme qu'il crut reconnoître. Ce Turc, réduit à la derniere misere, n'ayant pas même ce jour-là de pain à donner à ses enfans, pressé par leurs cris,

alloit au marché vendre une pélisse qui lui restoit. Ibrahim Pacha le fit venir; mais quand il l'eut considéré, il reconnut que ce n'étoit pas l'homme qu'il croyoit. Il l'interrogea pourtant, & avec bonté, pour le rassurer. Quel est votre état, lui dit-il, & où alliez-vous? Seigneur, répondit le Musulman, vous daignez jeter les yeux sur un malheureux qui n'a pas toujours été dans la misere, & qui est forcé aujourd'hui de se dépouiller, pour donner du pain à ses enfans. Il lui peignit sa situation, & le charitable Visir en fut touché: car il se délassoit du soin pénible des affaires publiques, en faisant du bien. J'achete, lui dit-il, ta pélisse, & je te la rends. Il lui fit donner une grosse somme, & le renvoya très-promptement, afin que la joie rentrât avec lui plutôt dans sa maison. Il alla ensuite chez la Sultane son épouse, il lui raconta ce qu'il venoit de faire. Je ne peux que vous louer, dit-elle, du bien que vous avez fait à cet homme: mais c'est à présent mon affaire d'avoir soin de sa femme. Elle ordonne aussi-tôt qu'on la lui amene. Cette femme vint avec sa sœur. On les fit mettre dans le bain, on les habilla fort proprement; la Princesse voulut que toutes les filles du Harem, qui étoient au nombre de plus de deux cents, lui donnassent chacune une robe, & l'on en remplit

quatre grands coffres. Elle y ajoûta une bourse pleine de sequins, & elle lui dit en la renvoyant: votre sœur n'est point mariée, donnez-lui un époux à son choix, & je me charge de fournir sa dot. Cette Princesse (1) vouloit surpasser son époux en générosité, & la méchanceté des hommes n'a pas voulu laisser sur la terre deux êtres si bienfaisans.

Je ferois, M. un assez gros livre de tous les contes touchans, de toutes les histoires agréables dont les Grecques modernes aiment à s'entretenir entre elles. Mais en voilà bien assez pour une Lettre, & pour vous faire connoître l'esprit de leurs conversations.

Je suis, &c.

---

(1) Elle étoit fille du Sultan Achmet, qui la donna en mariage à Ibrahim Pacha, le Grand-Visir le plus magnifique, le plus libéral & le plus populaire qu'on ait jamais vu. Il fut étranglé en 1730, dans la révolution excitée par Patrona & Mouflou, deux hommes de la plus basse condition, qui, après avoir détrôné le Sultan, firent périr ses principaux Ministres. La Princesse, femme du Grand-Visir, étoit aimable, & l'égaloit en générosité. Comme son mari étoit fort galant, quelquefois elle se travestissoit en esclave, l'alloit surprendre dans ses parties de plaisir, & le ramenoit avec douceur sans se venger de ses rivales. Elle n'usoit pas même de ses droits, puisqu'une Sultane a sur le mari que lui donne le Grand Seigneur, le même empire que le Sultan a sur les Beautés soumises à ses volontés & renfermées dans son Serrail.



VINGT-TROISIEME LETTRE.

Les Sermens des Grecs.

C'EST avec raison, M. que M. Racine le fils a reproché à Campistron, d'avoir travesti deux vers de son pere, pris dans Britannicus, & d'avoir fait dire très-mal-à-propos à Alcibiade:

« Je répondrai, Seigneur, avec la liberté
» D'un Grec qui ne sait pas farder la vérité. »

S'il y a eu des Socrates, des Phocions, des Thémistocles, des Périclès, qui ont toujours respecté la vérité, on les a bien distingués des autres Grecs.

Cette Nation est encore actuellement aussi livrée au mensonge, qu'elle a pu l'être autrefois (1). L'usage des sermens, si familier aux anciens Grecs, ne l'est pas moins aujourd'hui parmi les modernes. Ils en font à tout propos, & pour les choses les plus indifférentes. Aussi la foi des Grecs sera-t-elle toujours fort justement suspecte. On a de tout tems pardonné le parjure aux amans: mais il a fait ici de trop grands progrès, pour être excusable.

(1) On disoit, *Græcia mendax.*

Les sermens ordinaires des jeunes Grecques, est de jurer par leurs yeux, par leur âme, & par ce qu'elles ont de plus cher. « ELLE a beau » jurer, dit Tibulle (1), par ses yeux, par sa » Junon, par Vénus elle-même, on n'ajoûte » pas plus de foi à ce qu'elle promet ». VOILA, dit Properce (2), « ce qui perd nos jeunes » filles : elles ont beau jurer la fidélité qu'elles » attestent ; elles jettent & abandonnent les » sermens qu'elles font, aux vents légers qui » les emportent ».

Le Zéphyr fut témoin, l'Onde fut attentive,
Quand la Nymphe jura de ne changer jamais :
Mais le Zéphyr léger & l'Onde fugitive
Ont bientôt emporté les sermens qu'elle a faits (3).

---

(1) Etsi perque suos fallax juravit ocellos,
Junonemque suam, perque suam Venerem;
Nulla fides inerit. Perjuria ridet amantûm
Jupiter, & ventos irrita ferre jubet.
Tibul. Eleg. 6. l. 4.

Quàmve mihi viles isti videantur ocelli,
Per quos sæpè mihi credita perfidia est!
Hos tu jurabas. *Propert. Eleg. 15. l. 1.*

(2) Hoc perdit miseras, hoc perdidit ante puellas :
Quidquid jurarunt, ventus & unda rapit.
Propert. Eleg. 21. l. 2.

(3) Quinault.

L'Abbé de Chaulieu, pour en donner la raison, traduisoit ainsi la morale la plus relâchée des Grecs :

Dès qu'un objet cesse de plaire,
Le commerce amoureux doit aussi-tôt finir :
Le respect des sermens n'est plus qu'imaginaire.
La perte du plaisir qui nous les a fait faire,
Nous dispense de les tenir.

Cependant, ce serment inviolable & sacré, qu'ont adopté toutes les nations, pour être le garant & le sceau des engagemens réciproques, des plus inviolables promesses, ou de la vérité si souvent suspecte, n'a pas toujours été profané par les Grecs. Ce peuple menteur & parjure est le même qui ne put, sans indignation, entendre, sur le théâtre d'Athènes, Hippolite s'écrier, dans un premier mouvement de surprise :

Ma langue a fait un serment ; mon cœur n'en a point fait.

Plutarque, rapporte avec horreur, le mot de Lysandre, Général des Spartiates, *qu'il falloit tromper les enfans avec des osselets, & les hommes avec des parjures ;* il ajoûte : « CELUI qui » trompe par un faux serment, fait bien voir » qu'il craint les hommes, mais qu'il méprise » Dieu ».

C'eſt des Grecs religieux ſur la foi du ferment que nous vient l'expreſſion *d'amis juſqu'aux autels*. Périclès, dit Aulu-Gelle (1), preſſé par un de ſes amis de faire un faux ſerment pour lui rendre un ſervice eſſentiel, s'en défendit en diſant: *Je dois tout faire pour mes amis, mais juſqu'aux Dieux excluſivement* (2).

Les Haliartiens, peuple de Béotie, avoient au milieu des champs une Chapelle dédiée aux Déeſſes *Praxidices*, ou vengereſſes; ils alloient jurer ſur leur Autel, & ce ſerment étoit inviolable (3).

La Pythie, dit un jour à Glaucus, qui la conſultoit ſur un faux ſerment: *Quiconque ſe parjure, attire la colere du Ciel ſur ſes enfans, & ſur leurs deſcendans* (4).

Mais, comme l'obſerve l'Abbé Maſſieu, qui a traité cette matiere, on a toujours diſtingué les ſermens des Poëtes & des Orateurs, de ceux des amans (5), pour leſquels on avoit plus d'indulgence. Minerve, en établiſſant l'aréopage,

(1) Aulu-Gell. *l. 1. cap. 3.*

(2) ἀλλὰ μέχρι ϑεῶν.

(3) Pauſan. *tom. 2.*

(4) *Idem.*

(5) *Mém. de l'Acad. des Inſcrip.*

diſoit:

disoit : » J'exigerai le serment des Juges.....
» liés par la religion du serment, ils ne trahi-
» ront pas l'équité ». *Esch. Eumenid. act. 4. scèn. 5.*

Les femmes, dit Spon, ne jurent à Athènes, que par le Maître du Monde (1). Elles juroient anciennement par Minerve dans tout le reste de la Grece ; elles jurent maintenant par la Sainte Vierge, *μαλιν παναγιάν.*

Chez les Romains, les femmes ne juroient jamais par Hercule, ni les hommes par Castor (2).

Valere-Maxime (3) imite les sermens Grecs, en disant : » J'en jure par la cabane de Romu-
» lus, par la simplicité du Capitole, & par les
» feux éternels de Vesta : il n'est point de richesse
» préférable à la pauvreté des anciens Romains. »

Rien de si commun aujourd'hui en Grèce que d'entendre les peres & les meres jurer sur la vie de leurs enfans, & tout au moins sur leur propre tête. C'est le serment le plus doux que Virgile prête au pieux Enée (4).

(1) *Dia ton affendi cosmou. t. 2. p. 355.*

(2) Aulu-Gel. *l. 11. cap. 6.*

(3) L. 4.

(4) *Per caput hoc juro.* Si nous ne jurons pas, dit Tertullien, par le génie des Empereurs, nous jurons par leur vie

Séneque disoit de son fermier : *Jurat per genium meum*, . . . il me répond en jurant par mon génie, &c. C'étoit un honneur que le fermier lui faisoit ; car les Romains, pour être crus lorsqu'ils affirmoient, juroient par le génie de la personne la plus sacrée, ou la plus chere, par celui de César, ou de l'Empereur.

Les Grecs juroient aussi volontiers par la tête d'autrui (1), & le pratiquent encore : *νὰ τίσει το κεφάλισυ*.

Ils ont conservé la formule simple du serment ancien (2), en jurant sur leur Dieu, sur leur ame. Ils jurent aussi sur la tête de celui qu'ils veulent persuader. Enfin ils n'assurent rien, sans l'attester par un serment plus ou moins fort, suivant l'objet ou les circonstances (3). Ils exigent

---

plus auguste que tous les Génies qui ne sont que des Démons. Apolog. art. 32.

(1) Per reditus, corpusque tuum, mea numina juro. *Ovid. Ep. Laod.* Voyez aussi les notes de Meziriac sur la lettre de Bryséis, *t.* 1. *p.* 284.

Testor chara Deos, & te Germane, tuumque
Dulce caput. *Virgil. Æneid.* 4.

Juvenal, parlant des Grecs, *Sat. IV.*

——— Nondum jurare paratis
In caput alterius,

(2) μὰ τῶ Θεῶ, μὰ τῆ ψυχὴ μȣ.

(3) νὰ ζῶν τα πεδιάμȣ ; par la vie de mes enfans ; ἀπάνω σό κεφάλιμȣ, sur ma tête.

aussi ce serment des autres, comme s'ils y ajoutoient beaucoup de foi.

Dans le vingt-troisieme livre de l'Iliade, Ménélas dit à Antiloque : » Jurez par Neptune, » la main sur vos chevaux ; jurez que vous n'avez » pas employé la fraude pour me devancer ».

Le serment est encore à tout propos & même plus fréquemment dans la bouche des femmes. » Je jure, dit Anne Comnene (1), par les saintes » ames de mes parens, que, depuis 30 ans, » je n'ai vu aucun des domestiques de mon » pere (2) ».

Je suis, &c.

---

(1) L. 14.

(2) Les Grecs jurent aussi très-fréquemment par leurs yeux ; & dans leur colere ils ouvrent la main qu'ils présentent avec emportement aux yeux de celui qu'ils attaquent, en disant *nasta*, *matiasou*, νάςα, μάλεασυ. Ce geste exprimoit, chez les anciens Grecs, l'envie de crever les yeux à leurs ennemis. Je dois cette note, & les extraits de *Belon*, ancien voyageur, à mon ami M. *Bourlat de Montredon*. Cette imprécation n'est pas la seule dont les Grecs modernes se servent à l'imitation des anciens. Hector, (Iliad. l. 3. v. 40) en voyant fuir Pâris, lui dit ; » PLUT à Dieu que tu n'eusses jamais vu le jour, ou que » tu fusses mort avant de te marier... Nos Grecs disent à un fils qui met son pere en colere, νὰ μῆν ἔιχες γένει, ne

fusses-tu jamais né! να μῆν ἔιχες πάνῖρευψει, *ne te fusses-tu jamais marié!* Dans Homère, encore au même Livre, Hélene s'emporte contre Vénus & souhaite qu'elle ne puisse jamais retourner dans l'Olympe. Polyphème, dans l'Odyssée, l. 9. piqué contre Ulysse qui s'enfuit, souhaite qu'il ne puisse jamais retourner dans sa Patrie. Telle est aussi l'imprécation ordinaire des Grecs modernes, νὰ μιν σοσεις, *puisses-tu ne pas finir!* νὰ μιν φῖάζεις, *puisses-tu n'arriver jamais!* Melanthius souhaite à Télémaque qu'Apollon le tue de ses fléches, c'est-à-dire, qu'il meure subitement: ce que les Grecs expriment par ces mots, νὰ σὲ πάρει ὁ χάρος.





VINGT-QUATRIEME LETTRE.

Commerce & Navigation des Grecs.

VOUS croyez bien, Monsieur, qu'un Négociant qui s'avise de voyager à la fois dans la Grèce ancienne & moderne, Homère & Pausanias à la main, n'oubliera pas de vous parler de l'Industrie, & du Commerce de la Nation qu'il a entrepris de vous faire connoître. J'en ai déja touché quelque chose dans ma premiere lettre : ici je vais, en suivant toujours mon plan de comparaison, entrer dans quelque détail sur cette matiere.

La Grèce, qui reçut des Égyptiens les Sciences, les Arts, les Fables, les Romans, & cet attachement aux anciens usages qui distingue encore les Égyptiens, adopta leur inclination pour le Commerce Maritime, dont les Grecs donnerent ensuite eux-mêmes des leçons aux Romains. Ils le font encore, comme autrefois, de proche en proche, & l'ont étendu relativement aux connoissances qu'ils ont acquises. Un Grec riche est presque toujours un Négociant. Ils ne font pas, comme nous, de beaux livres ni de

ſublimes ſpéculations ſur le Commerce ; mais guidés par l'expérience, ils ſuivent exactement ce qu'ils en ont appris. Ils s'aſſemblent pour parler de leurs affaires dans une place publique ; enfin ils ont conſervé des Anciens la maniere de traiter entre eux, & de conclure un marché.

Vous ne pouvez lire, M. l'hiſtoire de la Grèce dans les anciens Auteurs, ſans y trouver de grands perſonnages que peut revendiquer le commerce. Le ſage Thalès, Platon, Hippocrate ; & le légiſlateur Solon, avoient été Commerçans. Zénon, chef des Stoïciens, étoit fils d'un Négociant de Cypre. Sapho étoit ſœur de Charaxus, qui faiſoit le commerce du vin. Ce fut un navigateur commerçant qui ſut le premier connoître le prix des Poëmes d'Homère (1), & qui eut ſoin de les recueillir. Enfin Héſiode, dans ſon Poëme *des Travaux & des Jours*, donne à ſon frere des leçons de commerce (2).

Les Lydiens, ſi l'on en croit Hérodote, ont

(1) Plut. Vie de Solon, Hiſt. critiq. de la Philoſophie, *t.* 2. *p.* 402. Vie d'Homère, par Mde. Dacier. Vie de Sapho par la même.

(2) M. l'Abbé *Bergier* vient d'en donner une traduction Françoiſe.

été les premiers qui ont fait battre des monnoies d'or & d'argent (1).

L'usage des places publiques, où se rassemblent les Marchands pour les affaires de leur commerce, est très-ancien parmi les Grecs; on le voit par la réponse de Cyrus à des Ambassadeurs de Sparte (2). » Je n'ai jamais » redouté, dit-il, ces hommes qui ont dans » leur ville une place de commerce, où ils » s'assemblent ordinairement pour se tromper » par des sermens mutuels », &c. Ces paroles » de Cyrus, selon Hérodote, s'adressoient en général à tous les Grecs, puisqu'il y avoit, dans toutes leurs villes de commerce, de ces sortes de places.

Ce que dit Cyrus des sermens respectifs que faisoient entre eux les marchands, désigne l'ancienne maniere de traiter, qui subsiste parmi les Grecs modernes. En effet, lorsque le vendeur & l'acheteur sont d'accord, l'entremetteur ou le courtier met la main du premier dans celle de l'autre; ce qui les lie comme par un serment réciproque. Ainsi dans les anciens monumens, & sur-tout dans les pierres gravées,

(1) Hérod. *l.* 1.

(2) *Ibid.*

deux mains opposées qui se tiennent, doivent être l'emblême du commerce (1).

Cet usage, au reste, ne s'est pas conservé seulement chez les Grecs; on le retrouve encore par-tout où il est resté quelques traces de la bonne-foi des premiers âges.

Hérodote avoit appris des Carthaginois, qu'il y avoit un endroit dans la Lybie, au-delà des colonnes d'Hercule, où, quand les Marchands étoient arrivés, ils tiroient des vaisseaux les marchandises, les étaloient sur le rivage, retournoient aussi-tôt à leur bord, & faisoient de la fumée, pour avertir qu'ils étoient là; que les gens du pays, voyant cette fumée, accouroient sur les bords de la mer; qu'ils mettoient près des marchandises de l'or & de l'argent, & puis s'éloignoient, sans qu'on les perdît de vue. Les Carthaginois revenoient voir le prix qu'on offroit de leurs marchandises; s'ils étoient contens du

---

(1) Si M. Mariette avoit vu ce qui se pratique encore en Grèce, dans les savantes explications qu'il a données de quelques pierres gravées, où il a vu les symboles de l'accord & de la bonne-foi relativement au commerce, il n'auroit pas manqué d'ajouter que les deux mains réunies ensemble représentent un marché conclu entre deux négocians, en présence de Mercure. *Voy. le Traité des Pierres gravées, t. 2. p. 38.*

marché, ils emportoient l'or & l'argent, & s'en alloient : si le prix ne leur convenoit pas, ils laissoient l'argent sur la place près de leurs effets, & regagnoient leurs vaisseaux. Alors ceux du pays revenoient, & ajoutoient de l'argent, jusqu'à ce que les marchands fussent déterminés à le prendre. Au reste, dans toutes ces allées & venues, ni les vendeurs ni les acheteurs ne se faisoient jamais les uns aux autres aucun tort, parce que, des deux côtés, on ne touchoit à rien, qu'on ne fût parfaitement d'accord (1).

Les Caravanes de Tunis & de Maroc ne traitent pas autrement avec les habitans de Tombut & de Galam. Tout se fait entre eux par échanges, & les Maroquins troquent leur sel contre l'or que les peuples de ces pays leur apportent (2).

Les Grecs sont pour la plupart adonnés au commerce ; ils font le cabotage d'une Isle à l'autre ; ils portent aussi leurs marchandises dans la Mer-noire & en Egypte. Il y en a même qui vont aux Indes par Bassora, & qui en rapportent des toiles de coton, & des étoffes ; d'autres vont en Russie pour acheter des pellete-

(1) Hérod. *t.* 2. *l.* 4.

(2) Relat. de Roland Fréjus de Mannol. *tom.* 1. *l.* 3.

ries. Ils voyagent tous ordinairement comme les Ragusiens, vivant de peu, & regardant la plus grande économie dans leur dépense, comme le gain le plus assuré. Quelques-uns vont s'établir à Venise, à Messine, à Livourne, & en Hollande, pour y commercer. J'ai fait le voyage de Smyrne avec un Grec qui revenoit de la Martinique, & qui tous les ans passoit dans cette isle.

Les Grecs ont à Constantinople un corps nombreux de Marchands Drapiers, qui achetent & revendent nos draps de Languedoc. Les Marchands Grecs, se réunissant, convenoient entre eux d'un prix uniforme dont ils ne se départoient point, tandis que nous leur vendions en concurrence les uns des autres, & par conséquent au plus bas prix possible. On s'est apperçu de leur manœuvre, nous avions aussi fixé parmi nous un prix à nos marchandises. L'union du Corps National, & les arrangemens approuvés par M. le Comte de Maurepas, ont rétabli cette branche du commerce que nous étions près de perdre, & l'ont rendu avantageuse aux Fabriquans & aux Marchands. Cependant on crie au Monopole, on écrit pour & contre la liberté du Commerce. Ceux qui font mal leurs

affaires dans un autre port du Levant, ne peuvent souffrir qu'on gagne plus qu'eux, en faisant le commerce de Constantinople. On reviendra donc tôt ou tard à l'ancien systême; on détruira les règles dont l'expérience a démontré la nécessité, & notre commerce retombera dans un état pire qu'auparavant. Mais ce sujet me meneroit trop loin; je l'ai traité amplement dans un autre ouvrage que je pourrai vous communiquer. Revenons aux Grecs.

Ils ne s'en tiennent pas au commerce, ils font encore fabriquans : ils ont à Chio un très-grand nombre de métiers montés, & font des étoffes qui imitent parfaitement celles des Indes, de Perse (1), & même de Lyon. Chio fournit donc ces étoffes : on tire des tapis de Salonique & de Smyrne ; des couvertures, de Cypre; de l'huile & du savon, de Candie; de Santorin, les étoffes de coton appellées

(1) Les Persans fournissoient anciennement les soies & les étoffes. L'Empereur Justinien fit proposer au Roi d'Ethiopie & des Ommérites, d'acheter de la soie des Indiens, en les assurant qu'ils gagneroient beaucoup à ce commerce, & que tout l'avantage qu'en tireroient les Grecs & les Romains, seroit de n'être plus obligés de donner leur argent aux Perses, leurs ennemis perpétuels. *Procope; de la guerre contre les Perses. Chap.* 19.

Dimittes; les bas de soie, de Tine, &c. Ainsi l'on vantoit autrefois les tapis de Samos, & de Milet (1), les couvertures de Corinthe, les fromages de Sicile, & l'airain d'Argos (2), &c.

Les Grecs commencerent de bonne heure à connoître la navigation; on peut en juger par le grand nombre de vaisseaux qu'ils expédierent pour la guerre de Troye (3). Le Cabotage, qui fut d'abord l'objet de leurs courses maritimes, n'étoit pas difficile à faire d'une Isle de l'Archipel à l'autre, & des Isles au continent: le commerce se faisoit alors par échange. Plusieurs vaisseaux portent au camp des Grecs devant Troye du vin de Lemnos; & les Grecs, pour en avoir, don-

---

(1) *Théocr. Idil.* 15.

(2) ἐξ Κορίνθȣ ϛρώματα, τυρὸς Σικελικȣ̃ς.
Vers d'Antiphane. Perse nous a conservé le détail de quelques articles des anciens échanges. » Va chercher, dit-il, en parcourant les Mers, des Poissons, du Castoreum, du Chanvre, » de l'Ebene, de l'Encens, du vin délicieux de l'Isle de Cos ».

——— Saperdas advehe ponto,
Castoreum, Stupas, Ebenum, Thus, Lubrica Coa. *Sat.* 5.

» L'un échange vers l'Orient des Marchandises d'Italie contre » le Poivre & le pâle Cumin ».

Mercibus hic Italis mutat sub sole recenti
Rugosum piper & pallentis grana Cumini. *Sat. Idem.*

(3) On les fait monter à 1200, mais quels vaisseaux!

nent en échange de l'airain, du fer, des peaux, (1) &c.

Vous savez, M. que le vol, chez les anciens Grecs, n'étoit pas un crime; il étoit regardé comme une industrie. Aussi les premiers navigateurs faisoient-ils à la fois sans honte le commerce, & le métier de Pirates. C'est ce que font aujourd'hui les Grecs sauvages, qui ont conservé la simplicité des anciennes mœurs; ils sont les pirates de l'Archipel. Consultons Homère, qui, pour les usages & les mœurs, sera toujours la plus pure source de toute l'Antiquité Grecque.

Nestor, après avoir accueilli Mentor & Télémaque, leur dit: Etrangers, qui êtes-vous? » d'où venez-vous sur la plaine humide? avez » vous quelque objet de commerce, (κατὰ » πρῆξιν) ou errez-vous à l'aventure comme » des brigands qui courent les mers, en ex- » posant leur vie, & portant de tout côté le » malheur & l'effroi (2) ».

(1) Iliad. *l.* 7. *v.* 471, 491. Orig. des loix, *t.* 2. *p.* 310.

(2) Odyss. L. 3. Je dois ce passage & le redressement de celui de Mad. Dacier qui m'avoit induit en ereur, à M. de *Rochefort*, qui traduit en vers françois l'Odyssée comme il a traduit l'Iliade, & nous donnera dans ses notes des recherches sur l'ancienne

Les Grecs sont naturellement marins : ils fournissent au Grand-Seigneur tous les matelots pour les vaisseaux de guerre. Ils ont profité de l'invention de la boussole ; mais ils n'ont aucune carte marine, & ne se conduisent que par la connoissance des côtes, dont ils ne s'éloignent point. La plupart de leurs bâtimens, assez semblables à ceux des Anciens, n'ont qu'un seul mât, de longues antennes, de grandes voiles ; la poupe élevée, mais plate, souvent ornée, & dont le gaillard avance beaucoup, comme au navire de Thésée, qu'on voit parmi les peintures d'Herculanum (1). Vous verriez, M. dans le beau canal de la Mer-noire, un Grec assis sur la poupe de son *Volik* (2) jouer de la lyre, tandis que le vent favorable enfle la voile de son bâtiment, & vous croiriez être aux plus beaux jours de la Grèce.

Enfin, M. pour vous convaincre qu'il ne faut

Piraterie des Grecs, dont il a bien voulu me communiquer une partie.

(1) Tom. 2. pl. 14. Les Italiens & les Marseillois ont conservé l'ancienne coutume d'appliquer la figute de quelque Divinité sur la poupe des vaisseaux.

Ingentes de puppe Dei. Perf. Sat. 6.

(2) Bâtiment Grec.

aujourd'hui que deſſiner ce qu'on voit en Grèce, pour former une ſuite de tableaux de l'ancien tems, allez, comme Spon (1), à Meſſalongi, ou dans le Royanme d'Ulyſſe, à l'Iſle d'Ithaque, vous y verrez les *Monoxylon*, qui ſont les anciens bateaux Grecs, (dont ils ont retenu le nom), faits d'un tronc d'arbre creuſé, & qu'un ſeul homme mene avec deux rames (2).

Vous ſavez que les plus anciens bateaux pour la mer, & pour les rivieres, n'ont pas été faits autrement (3). Tels ſont encore les canots des Sauvages Aſiatiques, Américains, Africains.

Je ne ſais ſi je me fais illuſion, en raſſemblant de cette maniere tous les traits de conformité, que je puis appercevoir entre les anciens & les nouveaux Peuples de la Grèce; mais il me ſemble qu'il doit être bien ſatisfaiſant pour un voyageur inſtruit, de retrouver avec une agréable ſurpriſe ce qu'on croit perdu; je veux dire, ces Grecs que l'Hiſtoire, la Poëſie, les Arts nous

(1) T. I. p. 134.

(2) Voyez la deſcription des Pierres gravées de Stock. *pag.* 520.

(3) Tunc *alnos* primùm fluvii ſenſère *cavatos*. Georg. *l.* 1.

rendent si intéressans, & qu'il faut véritablement étudier un peu, pour les bien connoître. Mais, pour en avoir une juste idée, ce n'est pas dans une terre étrangere, ni à côté des Turcs, qu'il faut voir les Grecs modernes : c'est dans leur propre pays, dans une ville, ou dans un village tout Grec. Ils peuvent, loin de leurs foyers, se travestir & se contraindre. Ne disoit-on pas anciennement que les Lacédémoniens étoient des Lions à Sparte, & des Singes à Ephèse (1)?

Peut-être trop prévenu pour mon plan, vous paroîtrai-je forcer quelquefois les ressemblances, pour rapprocher le Grec moderne de l'ancien. En tout cas, regardez-moi comme un Antiquaire, qui, au-lieu de négliger, comme tant d'autres voyageurs, une médaille de cuivre, parce qu'elle est brute & mal conservée, prend la peine de la laver, de la nettoyer avec soin, & découvre enfin des caracteres qu'on croyoit entièrement effacés, ou une tête, un revers rare & précieux. J'ai toute la satisfaction de cet antiquaire, lorsqu'en observant pas-à-pas le Grec moderne, & le comparant à l'ancien,

(1) Epist. lib. 1.

dont

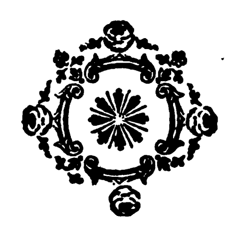
dont j'ai tous les ſignalemens, je reconnois celui que je cherche (1).

J'ai l'honneur d'être, &c.

---

(1) Les ſiècles écoulés, les inondations, les révolutions ſurvenues ont changé la face du globe, les mêmes lieux ne produiſent plus les mêmes choſes; à 400 milles autour du mont Ararat, il ne croît pas un ſeul olivier ſur lequel la colombe pourroit ſe repoſer; mais les hommes ſont toujours ce qu'ils ont été.

De l'Orig. du monde, &c.
Par M. Wallerius, *p.* 305.





VINGT-CINQUIEME LETTRE.

La Pêche, & l'origine des Madragues pour la pêche des Thons.

L'AGRICULTURE, M. s'est soutenue dans la Grèce, mais n'a pas dû faire des progrès chez un Peuple tombé dans l'ignorance, & attaché scrupuleusement à ce qu'il a toujours pratiqué. Ainsi les préjugés & les vieux usages des laboureurs Grecs, se sont fidèlement conservés de pere en fils. La maniere de préparer le raisin & de faire le vin est aussi ancienne que le siphon qui sert à le tirer, & dont on ne trouve nulle part une description aussi exacte que dans Oppien (1).

L'Agriculture sera toujours regardée comme la source de tous les biens dont nous jouissons. Les hommes mirent au rang des Dieux ceux qui eurent la gloire de leur découvrir les secrets de cet Art, le plus nécessaire & le plus précieux de tous. Ils voulurent immortaliser à la fois le bienfait & la reconnoissance. De tous

(1) De Piscat. *l.* 4. *v.* 462.

les moyens de gagner du bien, dit Cicéron, trop prévenu contre le commerce qu'il ne connoissoit pas, il n'en est point de meilleur, de plus utile, de plus agréable, ni de plus digne de l'homme libre, que l'Agriculture (1). Virgile n'est pas moins éloquent dans les leçons qu'il a données aux laboureurs, que dans les plus beaux chants de l'Enéide. La Nature, qui a fait les Poëtes, a exigé d'eux le premier tribut de leurs vers. Tous ont célébré les richesses & la beauté des campagnes; tous ont à l'envi célébré le bonheur de ceux qui les habitent (2).

Mais la pêche, qui a été le prélude & peut-être l'apprentissage de la navigation; qui, depuis la ligne jusqu'au harpon (3), nous offre, avec des amusemens faciles, le tableau varié des heureux efforts de l'adresse & de l'industrie; qui, depuis le plus petit bateau jusqu'au plus grand navire, occupe une infinité d'hommes

(1) Omnium autem rerum, ex quibus aliquid acquiritur, nihil est agriculturâ melius, nihil libero dignius, *de Offic. lib.* 1. C. XLII.

(2) O fortunatos nimiùm, sua si bona norint,
Agricolas. *Georg.* 1. Beatus ille, &c. *Hor.*

(3) *Hi jaculo pisces, illi capiuntur ab hamis.* Ovid.

pour la subsistance des autres : la pêche qui a suivi les progrès de l'Agriculture, ne mérite pas moins d'attention. Elle a été célébrée par un des plus beaux Poëmes Grecs qui soient venus jusqu'à nous, & dont on appeloit les vers, des vers dorés (1).

Les hommes ont vécu de la pêche, comme de la chasse (2) : mais la poursuite des animaux terrestres, bien plus à la portée de l'homme que celle des animaux aquatiques, s'annonçant d'ailleurs avec plus d'éclat, a presque été, dans tous les tems, la passion de la Jeunesse, l'amusement favori des Princes, & l'exercice des Héros ; tandis qu'au contraire la pêche, qui n'occupoit au loin que des mains serviles, & qui même, en s'éloignant des côtes se déroboit aux regards curieux, fut abandonnée, comme plus périlleuse, aux hommes dont la vie paroissoit la moins utile à la société.

---

(1) Sans doute à cause de la richesse dont ils furent récompensés par l'Empereur Caracalla, qui fit donner à Oppien un écu d'or pour chacun.

(2) Quint. Curt. *l.* 9. *Chap.* 10, parlant des Indiens maritimes, dit : *Tuguria conchis & cæteris purgamentis maris instruunt, ferarum pellibus tecti, & piscibus sole duratis, & majorum quoque belluarum quas fluctus ejecit carne vescuntur.*

Les Pêcheurs Grecs, dont il eſt parlé dans l'hiſtoire, ou dans les anciens monumens, ſe trouvent aujourd'hui ſur les mêmes côtes, & munis des mêmes inſtrumens dont ils ſe ſervoient autrefois. Comme ils ſont ordinairement plus au fait de ce pénible métier, que tous les autres Pêcheurs, ils font les plus abondantes pêches. Les Turcs ont à Alexandrie une mer très-poiſſonneuſe; cependant ils manquent aſſez ſouvent de poiſſon : au-lieu que les Pêcheurs Grecs de l'Archipel & de la mer Noire apportent à l'envi les uns des autres, avec profuſion, tout ce que la mer & leur travail peuvent leur fournir.

Quand je vous rappelle, d'après l'hiſtoire & les Poëtes, les Pêcheurs de l'ancienne Grèce, vous n'ignorez pas, M. que ce furent des Pêcheurs de l'Iſle de Cos, qui trouverent le fameux trépied d'or d'Hélene. L'heureux coup de filet qui le leur procura, ayant été acheté par des habitans de Milet, n'auroit pas manqué de cauſer une guerre entre les deux villes qui prirent part à la querelle, ſi l'oracle, toujours conſulté dans les cas embarraſſans, n'eût tranché le nœud, en ordonnant d'aller offrir le trépied au plus ſage des Grecs (1).

(1) *Plut.* vie de Solon. *Val. Max. Diog. Lart.*

Dans la fameuse Cornaline du Cabinet du Roi, appellée *le cachet de Michel-Ange*, on voit sur l'exergue un Pêcheur, qui sans doute indique que la paix ou la tranquilité dont jouissoit le pays (1).

Ce fut apparemment un Pêcheur qui, garantissant la sûreté de la côte, désigna à nos Pères l'endroit où ils bâtirent leur ville. Nous sommes au moins autorisés à le croire par la conjecture de M. *Carri*, notre savant compatriote, & mon ancien confrere (2). Il prétend que les Phocéens, abordant à la côte, trouverent un Pêcheur à qui ils jetterent une corde pour amarrer leur navire à terre, & que des deux mots Grecs qui signifient *lier* & *Pêcheur*, ils formerent le nom de *Massalia* (3).

Ne dissimulons point une origine dont nous n'avons point à rougir. Les enfans des Phocéens étoient la plupart fils de Pêcheurs ou de Marchands. La principale pêche des Grecs va

---

(1) Suivant M. Baudelot, *Mém. de l'Acad. des Inscrip.* t. 1. Voyez cependant l'explication de M. Mariette; *Recherches sur les pierres gravées*, t. 2. p. 47.

(2) De l'Académie de Marseille.

(3) μάσσειν, lier: ἁλιεὺς, pêcheur. *Fond. de Marseille par* M. Carry, p. 59.

me ramener dans ma patrie : nous y conſervons l'image vivante de nos fondateurs dans un corps de Pêcheurs, qui, par ſes uſages, ſes loix, ſes coutumes, ſa Juriſdiction, & ſes jugemens, nous retrace le ſouvenir & la ſimplicité des mœurs antiques (1).

Vous retrouveriez auſſi parmi eux, ſans leur en ſavoir plus mauvais gré, les Pêcheurs de la ville d'Iaſſus (2), qui, lorſqu'il s'agiſſoit de vendre leur poiſſon, quittoient tout pour ce preſſant intérêt.

Voici ce qu'on lit d'eux dans Strabon. Un Joueur d'inſtrument, aſſez célèbre, déployant un jour ſes talens au milieu d'Iaſſus, dont les habitans étoient preſque tous pêcheurs, en avoit attiré autour de lui un grand nombre fort attentifs à l'écouter; mais dès qu'on entendit le ſignal pour la vente du poiſſon, tous déſertèrent bien vîte, à la réſerve d'un ſeul, qui par aventure étoit ſourd. Le joueur d'inſtrument, qui n'en ſavoit rien, flatté que cet homme lui reſtât, s'en félicitoit, & le louoit beaucoup du goût qu'il avoit pour la muſique, tandis que les autres s'étoient retirés au premier coup de la clo-

(1) C'eſt le corps des Prudhommes.

(2) Aujourd'hui *Aſſen-Caleſi*.

che, pour aller vendre leur poiſſon. Comment! lui dit le ſourd, on a donné le ſignal? Je ne l'avois pas entendu. Mon homme, en diſant cela, quitte bruſquement le Muſicien, & rejoint les autres.

Voulez-vous, M. des Pêcheurs Grecs plus polis & plus agréables à conſidérer? rappellez-vous ceux de Théocrite.

» Deux Pêcheurs, dit ce Poëte (1), étoient » couchés ſur un lit d'algue dans leur cabane, » & ils avoient la tête appuyée contre un abri » de feuillages. Autour d'eux étoient les inſtru- » mens de leur profeſſion, des corbeilles, des » roſeaux, des hameçons, des naſſes, des lignes » de crin (2), des ſennes, des labyrinthes d'oſier, » des lacets, une peau, & une vieille barque » poſée ſur des rouleaux. Sous leur tête étoient » un bout de natte, des habits, des bonnets. » C'étoit-là tout leur bien, & le fruit de leurs » travaux. Ils n'avoient autour d'eux nul voiſin; » la mer amenoit doucement ſes flots juſqu'au

(1) Idyl. l. 22.

(2) » Pourquoi, dit Plutarque dans ſes queſtions ſur les cauſes naturelles, » les Pêcheurs prennent-ils plutôt les ſoies » & le crin des queues de cheval pour faire leurs lignes, que ceux des jumens? *Œuvres morales*.

» pied de leur cabane. Le char de la lune » n'étoit pas encore au bout de sa carriere, » quand l'amour du travail éveilloit ces hom» mes simples ».

Oserai-je mettre à côté de ce tableau quelqu'un de ceux que j'ai eus sous les yeux, & qui m'ont frappé. Le Pêcheur Grec est aujourd'hui peu différent de l'ancien. Souvent après une pêche heureuse, content de ce qu'il a gagné, le maître du bateau se repose, & se livre innocemment à la joie, au sein de sa famille qui l'entoure. Quelquefois, après des jours de fête, impatient de reprendre son travail, il se prépare à la pêche ; mais un tems orageux le retient malgré lui dans le port ; il veut partir, le vent & la mer le repoussent. Il reprend tristement le chemin de sa demeure : mais tout-à-coup il s'arrête, il revient sur ses pas, la tête baissée, & s'enveloppant avec un air de dépit de l'épais vêtement qui le couvre, il court se précipiter dans sa barque, où les rames sont encore attachées. On le voit, la tête appuyée sur ses mains, & couché dans le fond de son bateau flottant auprès du rivage.

Homère qui, pour rassembler cette foule d'images qu'il présente, a mis le premier toute la na-

ture à contribution, n'a pas oublié les Pêcheurs. En décrivant la défaite des poursuivans de Pénélope, il les représente, après le combat, » terrassés & haletant comme des poissons que » des Pêcheurs ont tirés de leurs filets, & jétés » sur le rivage. Ces poissons entassés sur le sable » aride, regrettent les ondes qu'ils viennent de » quitter, & sont palpitans par la chaleur & la » sécheresse de l'air qui leur ôte la vie. Tels les » poursuivans de Pénélope expirent, entassés » les uns sur les autres (1) ». Homère fait donc mention de la pêche aux filets, qui étoit très-ancienne en Grèce & en Egypte. Mais les Grecs, selon Athénée, ont été long-tems sans manger de poisson; & Mad. Dacier observe que, du tems de la guerre de Troyes, les guerriers s'en abstenoient comme d'une nourriture trop délicate pour eux. Aussi, dans l'Odyssée (2), Ménélas s'excuse-t-il de ce que ses compagnons, retenus avec lui dans l'Isle de Phare, pêchoient à la ligne, parce que la faim, ajoûte-t-il, les portoit à se servir de tous les alimens que la fortune leur présentoit (3).

(1) Odyss. *l.* 22.

(2) L. 1.

(3) Odyss. *l.* 4. *t.* 1. *p.* 298. Trad. de Mad. Dacier.



Tom. 1.er



Lorsque les Grecs se sont adonnés à la pêche, ils en ont perfectionné l'art qu'ils avoient appris des Egyptiens. Pollux a fait une plus longue énumération que Théocrite, de tous les instrumens dont leurs Pêcheurs se servoient; mais vous me dispenserez de cet étalage d'érudition. J'observerai seulement qu'il y avoit des labyrinthes, dans lesquels on attiroit les poissons. On formoit, avec des joncs ou des filets, une enceinte ou muraille circulaire au milieu de l'eau, pour y renfermer le poisson, comme on renfermoit le bétail dans une étable; & voilà l'origine de nos *Madragues*, pour la pêche des Thons, évidemment trouvée, établie. Suivons seulement nos Grecs jusqu'à Marseille, & attachons-nous à cette pêche, la plus remarquable de toutes.

Oppien n'a pas manqué de parler de la pêche des *Xiphias* ou *poissons-épées*, qui se faisoit à Marseille, & il l'appele à cette occasion *la ville sacrée* (1). Après cette pêche & celle des Pélamides, que les Grecs font dans la mer Noire (2);

---

(1) Ἀμφί τε Μασσαλίην ἱερὴν πόλιν, *l.* 3. *v.* 544.

(2) Cette pêche doit être fort abondante, parce qu'elle réunit les poissons de cette mer, & ceux des rivieres qui s'y jettent. C'est pour cela qu'un ancien auteur fait parler les poissons qui s'exhortent & s'invitent mutuellement à se rassem-

il n'en eſt pas de plus ancienne que celle des Thons. On les regardoit comme les plus gros & les meilleurs poiſſons de la mer. On les voyoit venir en troupe (1); &, ſelon Pline, ils firent quelque peur à la flotte d'Alexandre, qui les voyant venir après elle, ſe mit en bataille, comme contre une flotte d'ennemis (2). Sur quoi j'obſerve, en paſſant, que les Thons ſuivent volontiers les vaiſſeaux : ce qui rend en partie raiſon des pêches moins abondantes qu'on a faites ſur nos côtes, pendant la guerre avec les Anglois.

Le Thon étoit anciennement auſſi recherché qu'il l'eſt aujourd'hui ; on le ſervoit ſur les meilleures tables, & les Romains en étoient auſſi friands que nous. Suivant Aulu-Gelle, notre Thon mariné (3) & notre Poutargue ſont plus anciens que nous ne penſons.

---

bler dans le Pont-Euxin, ſur l'aſſurance d'y trouver l'eau plus douce & plus agréable que l'onde ſalée des autres mers. *S. Baſil. Orat. 7. in Hex. Ariſt. 8. hiſt. anim.* cap. 13. *Rittersh. Comm. Lib.* 1. *Halieut.* p. 207.

(1) Et pavidi magno fugientes agmine Thynni. *Ovid. Halieut.*

(2) Plin. hiſtor. *lib. 9. cap. 3.*

(3) Porrò Thunnorum abdomina ſalita, (Græci ὠμοτάριχον vocant,) apud veteres in deliciis habita ſunt. Id facile intelli-

Anciennement encore, comme de nos jours, il y avoit un tems marqué pour la pêche du Thon. Il ne faut pas être surpris, dit Athénée, si les Béotiens sacrifient aux Dieux de grosses anguilles, puisque nos Pêcheurs, dans le tems où ils prennent les Thons, après avoir retiré leurs filets, immolent un de ces poissons à Neptune (1). Ce sacrifice étoit appellé θυνναῖον. Ils en faisoient aussi au Dieu de la mer avant la pêche, pour le prier d'éloigner de leurs filets le poisson appelé *Xiphias* (2), qui les déchiroit. Les Grecs ne le redoutent pas moins aujourd'hui, parce qu'il est très-abondant dans leur mer.

Gas ex Lucilii versibus apud Nonnium, & Aulu-Gell. *Lib.* 10. *Cap.* 20.

Ad cœnam adducam, & primùm hic abdomina Thunni
Advenientibus priva dabo.

Poutargue, *Salsamentum piscium* : τάριχος, *œufs de poissons séchés & salés.* Il faut lire dans ce passage ἀμμοτάριχον, de ἄμμος, *sable*, & τάριχον, *salaison*, parce que les Poutargues, après avoir été salées, étoient mises sur le sable pour sécher. Les Grecs appellent aujourd'hui les Poutargues ἀυγοτάραχο, *œufs salés.* On fait de la Poutargue avec des œufs de différens poissons. La meilleure est celle qui est faite avec les œufs du Muge, *Mugis*; & la plus délicate celle que l'on fait aux Martigues.

(1) Athen. *l.* 17. *cap.* 297.

(2) *Porte-Epée.*

Les Thons, après l'hiver, continuent encore aujourd'hui de passer en foule dans la Méditerranée par le détroit de Gibraltar. On en pêche beaucoup à Conil, village à sept lieues de Cadix; on va voir cette pêche au mois de Mai, & il y a des jours heureux pour les spectateurs. On m'a assuré qu'autrefois le Duc de Médina Sidonia s'étoit fait à Conil une rente annuelle de quatre-vingt mille ducats en Thons; cependant ce poisson n'est point recherché dans ce pays-là. Il est communément plus gros, & beaucoup moins délicat en Espagne & en Portugal qu'en Provence. Il n'y est pas même aussi rusé, & on le prend plus facilement. On croit que les eaux de la Méditerranée le purgent de ces parties huileuses qui lui donnent un mauvais goût. Il est encore plus maigre en Sardaigne qu'en Provence; mais arrivé dans la mer Noire, il devient gras, & souvent très-fade au goût.

C'est au commencement du Printems que les Thons passent le détroit des Dardanelles, pour se rendre dans la mer Noire. Ils évitent les courants, comme les *Xiphias* ou poissons-épées, & les suivent à leur retour en Automne. On les pêche avec de gros filets, dont on les entoure pendant la nuit.

J'ai déjà remarqué, M. qu'ils marchent en troupe comme beaucoup d'autres poiſſons, qui ne vont jamais ſeuls; & qu'on les enferme à la mer, comme on enferme un troupeau dans le bercail. En partant de cette obſervation, ſuivons les progrès de la pêche, & développons l'origine de nos Madragues.

Diodore, en parlant des Ichthyophages qui habitoient depuis la Carmanie & la Gédroſie, juſqu'aux bords du golphe de la mer Rouge, fait ce détail : » Leurs habitations, dit-il, ſont » ſituées près de la mer, ſur des côtes entre- » coupées, non-ſeulement de vallées profondes, » mais encore de précipices eſcarpés, de ravines » étroites & naturellement obliques. Les habi- » tans, mettant à profit cette diſpoſition de leur » terrein, bouchent avec de grandes pierres » toutes les iſſues de leurs vallées & de leurs » précipices, & ferment ainſi le paſſage aux » poiſſons qui ſe ſont jetés dans ces détours ».

Le même Hiſtorien décrit enſuite les progrès de cette pêche naiſſante, & on y apperçoit les commencemens de l'invention qu'on a perfectionnée.

» Du côté de la Babylonie, dit-il, & le » long des rivages de la mer, eſt une contrée

» cultivée & remplie d'arbres. Les habitans du » pays y font des pêches de poiſſons ſi abon» dantes, qu'il leur eſt difficile de les conſer» ver. Ils enfoncent en terre le long du rivage » une ſi grande quantité de roſeaux, qu'on les » prendroit pour des filets qu'on auroit tendus. » Il y a dans cette paliſſade un grand nombre » de portes en forme de claies, qui s'ouvrent » & ſe ferment aiſément. Le flot, quand il vient, » ouvre ces portes, & les ferme, quand il s'en » retourne. Ainſi les poiſſons qui viennent avec » le flot, entrent par ces portes dans l'enceinte » des roſeaux, ſans pouvoir en ſortir. On en » voit là palpiter une quantité prodigieuſe, quand » la mer s'en retourne. Ils ſont auſſi-tôt enle» vés, & on en tire un grand profit. Comme » tout le pays eſt plat & fort bas, quelques» uns de ceux qui l'habitent, creuſent un foſſé » depuis la mer juſqu'à leurs cabanes ».

» Ils mettent dans ce foſſé une porte d'oſier: » ils l'ouvrent, quand la mer vient à monter, & » la ferment, quand elle commence à deſcen» dre. L'eau de la mer s'étant ainſi écoulée par les » jointures des oſiers, & le poiſſon demeurant » pris dans la foſſe, ils en mangent, & en

» gardent

» gardent même autant qu'ils veulent (1) ». C'est ainsi que les peuples du Nord, dont parle Pline, pêchoient autour de leurs cabanes les poissons qui suivoient la mer, lorsqu'elle se retiroit (2).

Les Grecs n'ont pas été les derniers à connoître, & à adopter la maniere de surprendre & d'arrêter le poisson captif. Ils la conservent encore comme tous les anciens usages que j'ai rapportés : voyez ce qu'en dit Tournefort (3). A Naxos, isle de l'Archipel, dans le port des Salines, on prend beaucoup de mulets & d'anguilles, par le moyen de certaines haies de roseaux assemblés & attachés ensemble. Ces haies se plient comme nos paravents, & on les dispose de telle sorte, que les poissons qui s'y sont engagés par certaines marées, n'en peuvent plus sortir. On se sert, ajoute Tournefort, de semblables machines, mais plus grandes & mieux étendues dans le canal des Martigues en Provence (4). Ainsi l'invention est, comme vous voyez, très-ancienne.

---

(1) Diod. *Liv.* 3. Trad. de l'Abbé Terrasson, *t.* 1. *p.* 372.

(2) *Fugientesque cum mari pisces circum tuguria venantur.* L. XVI. C. I.

(3) Let. 5. t. 1. p. 248.

(4) On les nomme, dans la langue du pays, *Bourdigues*.

On la trouve encore chez les Cosaques. Ce sont, dit M. de Peyssonel (1), les Cosaques appelés *Sarisnadi*, sujets du Khan de Tartarie, qui font la pêche à Citchon, ville de Circassie, depuis le mois de Mai jusqu'à la fin d'Octobre; car elle n'est pas praticable dans les autres mois de l'année, où le fleuve Kouban est glacé. Le jour où elle commence, le Bey donne une grande fête. La pêche des Esturgeons & des *Surats* se fait aux palandres, & d'une autre façon assez singuliere. On forme dans le fleuve une enceinte avec des bois de Saule, & on y pratique une porte faite de maniere que les poissons qui y sont entrés, n'en peuvent plus sortir.

Vous verrez, M. par le dessin que je joins ici d'une de nos madragues, à quel point les Marseillois les ont étendues & perfectionnées

comme on le verra par la lettre que m'a fait l'honneur de m'écrire M. de S. Simon, Evêque d'Agde. J'ai cru devoir la joindre à celle-ci, moins comme un illustre témoignage qui n'est que trop flatteur pour moi, que comme un monument de l'érudition, des connoissances & du zele de ce Prélat. Les *Bourdigues* sont un mot corrompu du grec πόρος, passage, d'où s'est formé le nom Provençal *pourtmion*, en grec πορθμεῖον, *fretum* : c'est le nom qu'on donne à une petite anse étroite & fort allongée en forme de canal, située entre Cassis & Marseille.

(1) Mém. manuscrit sur les Ports & sur le commerce de la mer Noire.

pour la pêche des Thons & des autres poissons de toute espece, qui s'y jettent en foule.

Il est donc évident que les habitans des côtes, & même les peuples pasteurs qui se sont approchés des bords de la mer ou des rivieres, ont dû s'occuper de la pêche, & chercher à se nourrir du poisson que leur offroit la mer. Dans les endroits où le flot le leur apportoit, leur premier soin a été de le retenir, & ils ont fait pour le poisson un enclos de haies, comme celui où ils renfermoient le bétail au milieu des champs. Les Grecs ont eu la même idée, & en ont conservé le souvenir. *Mandra* signifie en Grec une étable (c'est le nom qu'on lui donne dans toute la Grèce); & de ces mots μανδρα & ἄγω, a dû se former le nom Provençal de la *Madrague*, que nous avons reçu des Grecs. Ainsi, dans le mot seul, on trouve l'histoire de la chose. En effet la Madrague n'étant originairement qu'une enceinte pratiquée dans la mer, d'où le poisson une fois entré ne pouvoit plus sortir, elle a visiblement été faite sur le modele de la *mandra*, où l'on renfermoit le bétail.

Une remarque de M. Hardion (1) sur la qua-

---

(1) *Mém. de l'Acad. des Inscript.*

trieme Idylle de Théocrite, confirme cette conjecture. » Il y a, dit-il, dans le Grec, μανδρὰ;
» qui signifie une étable ou parc à brebis. Les
» Italiens ont conservé ce mot dans leur langue.
» Sannazar l'emploie dans son *Arcadie*, & le
» Tasse dans son *Aminte*, ainsi que dans la
» *Jérusalem délivrée* ».

Comparez à présent, M. à notre pêche, celle qu'Oppien a décrite si exactement. » Les
» Thons, dit-il, se jettent en foule dans les
» filets qu'on leur a préparés, & dans cette
» espece de labyrinthe, d'où ils ne peuvent
» plus sortir (1). Ils sortent du grand Océan, &
» viennent au printems dans nos mers, lorsque
» le mâle & la femelle sont agités des mêmes
» desirs. Les fiers Espagnols les attendent au dé-
» troit, & les enlevent les premiers : ils sont
» ensuite la proie des pêcheurs Celtes qui sont à
» l'embouchure du Rhône, & des Marseillois,
» anciens habitans de Phocée. Enfin ils tom-
» bent dans les filets de ceux qui habitent l'Isle
» de Sicile, & les bords de la mer Thyrré-
» nienne ».

» Lorsque cette armée printaniere est entrée

(1) *Cupiunt irremeabilium insidiarum irruere latibulum*, l. 3. v. 386.

» par le détroit, c'eſt une grande nouvelle pour » les pêcheurs. Ils choiſiſſent, pour les attendre, un lieu du rivage qui ne ſoit ni trop » reſſerré, ni trop expoſé au vent, mais qui » forme une retraite commode. Là, ſur la cime » d'une montagne voiſine eſt aſſis celui qui veille » à la pêche (1). Auſſi-tôt qu'il voit venir les » Thons, il appelle ſes compagnons. Tous les » filets ſont tendus, & forment des appartemens dans la mer; car on y voit un veſtibule, des chambres, des portes, & un corps » de logis enfoncé (2) ».

Vous ne ſerez peut-être pas fâché de voir les beaux vers d'Oppien, au moins dans la traduction Italienne de Maria Salvini.

De Tonni la progenie e pur del vaſto
Oceano, ed all'opre del mar noſtro
Di prima vera marciano a furore,
Quando aſſillo di nozze ne li punge.
Queſti prendono in pria mel mar Ibero
Uomini Iberi per valor ſuperbi.
A bocca poi di Rodano i caccianti
Celti, egli abitatori di Focea
Anticamente rinomati; e in terzo
Luogo prendongli, quanti in la Trinacria

(1) Θυννοσκόπος, Thunniſpex.

(2) C'eſt ce que nos pêcheurs appellent le *Corpou*.

Isola albergano, del mar Tirreno
Nelle onde; quindi in infiniti fondi
Questi, e quelli, di quà, di là, si spargono,
E cosi empion tutto quanto il mare.
Molta, e stupenda caccia è apparecchiata
Ai pescatori, quando se ne viene
Di Tonni, alla stagion di prima vera,
L'esercito. Il paese in primo luogo
Disegnavo del mar ne molto angusto
Sotto ombrose riviere, ne ancò molto
Corso da venti, e à lor carriere esposto,
Ma che tenesse in se giuste misure
Tral' sereno scoperto, ed il bacio.
Allora in pria sorretto, ed alto colle
Sale il perito spiatator di Tonni
Che de diversi branchi la venuta
Conosce, e quali essi si sieno, & quanti,
Ed à compagni si porge avviso.
Ora tutte le reti, di Cittade
A guisa, su pe'flutti ne caminano.
Avvi ricetti, ed avvi poste, ed avvi
Profonde galerie, ed atrii, e corti;
Quelli velocemente in schiere muovonsi,
Come falangi d'uomini, che marcino
Schierati, &c.

Vous verrez donc, M. quand vous voudrez, sur nos côtes, la Madrague d'Oppien, que nos pêcheurs n'ont pas apprise de lui, mais des Grecs, nos peres. Il y a seulement cette diffé-

rence, que l'obſervateur ne ſe poſte plus ſur une montagne voiſine, mais dans une barque qui eſt à la tête de la Madrague. Vous remarquerez comment les matelots ſe ſaiſiſſent du poiſſon, lorſqu'il eſt entré dans l'enceinte où ils ne font que le retourner leſtement ſur l'eau, pour lui faire perdre ſa force, que cet animal ne connoît pas; & ce ſpectacle, à coup sûr, vous amuſera.

Vous ne manquerez pas de m'objecter que, ſi nous avons retenu des Grecs le nom de *Madrague*, (qui peut-être vous paroît venir de *Mandra*, comme *alfana* vient d'*equus*) les noms ou du moins la plupart des noms que les pêcheurs Provençaux donnent aux poiſſons, devroient pareillement être Grecs, puiſque les Latins eux-mêmes en ont adopté pluſieurs. L'obſervation eſt vraie, M. en voici la preuve. Je prévoyois bien qu'ayant ſuivi mes Grecs en Provence, je ne finirois pas ma lettre, ſans vous parler Provençal; vous allez voir que vous pouvez parler Grec à nos Prudhommes qui vous entendront.

Poiſſons.	*Latin.*	*Grec.*	*Provençal.*
Lamproie.	Muræna.	Μύραινα	Moureno.
	Lamia.	Λαμία	Lami.

Poissons.	*Latin.*	*Grec.*	*Provençal.*
	Conger.	Γόγγρος	Congre.
	Delphinus.	Δελφὶς	Dauphin.
	Anguilla.	Ἔγχελυς	Enguiello.
	Erinaccus. *vel* Umbra.	Ἔχινος *ou* Σκίαινα	Esquinado.
	Thunnus.	Θύννος	Toun.
	Carabus.	Κάραβος	Carambo.
	Lupus.	Λάβραξ	Loup.
	Gladius.	Ξιφίας	Esparo.
	Sepia.	Σηπία	Sepi.
	Ostrum.	Ὄστρεον	Huître.
	Turbo.	Στρόμβος	Roumb.
	Pager.	Φαγρος	Pagre.
(1) On en prend beaucoup dans la mer Noire. Voyez Oppien, *l.* 4. *v.* 505.	(1) Pelamides.	Πελαμύδες	Palamide, qu'on prend à la madrague & à l'hameçon.
	Spongia.	Σπογγὸς	Spoungo.
	Purpura.	Πόρφυρα	Pourpre.
	Salpa.	Σάλπη	Saupo, poisson vert & à raies rousses.
	Sargus.	Σάργος	Sar.
	Scorpio.	Σκορπίος	Scorpeno.
	Aurata.	Χρύσεφις	Aurado.
	Arcus.	Ῥάφις	Agüillo.
	Dentex.	Σινώδυς	Denti, *ou* Pagre.
	Stella.	Ἀστήρ	Estello.
	Fidicula.	Κιθάρη	Castagnolo, petit poisson gris, & très-bon à manger.

Poissons.	*Latin.*	*Grec.*	*Provençal.*
	Turdus.	Κίχλη	Céouclé, petit poisson.
	Gobio.	Κωϐιὸς	Gobi, Goujon.
	Oculata.	Μελανῦρος	Clavelado; *ou* Mercé de Melanouros.
	Sparus.	Σπάρος	Spar, gros poisson.
	Scarus.	Σχάρος	Roucau, qui rumine.

Je n'étendrai pas plus loin cette lettre; car, pour l'achever, je vous avoue que j'aurois besoin d'un Dictionnaire Provençal, que je n'ai pas sous la main. Je crois vous avoir suffisamment mis à portée de vous convaincre, qu'en fait de pêche & de Madragues, nos pêcheurs Provençaux sont encore plus Grecs que les Grecs modernes.

Je suis, &c.





LETTRE

De M. l'Evêque d'Agde à l'Auteur, au sujet de la Lettre précédente.

A MON retour à Agde, j'ai trouvé, M. les deux volumes que vous avez eu la bonté de m'y faire passer, & dont je vous suis on ne peut pas plus obligé. J'ai cru que je ne pouvois mieux faire que de les lire avec empressement. Je n'ai jamais rien vu qui fût plus capable de satisfaire en même tems mon esprit & mon cœur. Les bonnes preuves que vous me donnez de ce que je dis sans cesse depuis 20 ans! Il est donc bien certain qu'on peut encore, du moins par rapport aux Grecs, arracher au tems une partie de la proie qu'il dévore. Il n'est question que d'avoir une observateur, & des observations. Votre voyage littéraire dans la Grece en est une démonstration sans réplique. Je l'adopte, pour m'en servir toute ma vie.

Je conviens bien que la confusion des Nations, la décadence des Arts, & les ravages du tems, dans un espace de 3000 ans, font,

ſans doute, des obſtacles terribles, pour voir encore aujourd'hui les choſes telles qu'elles étoient autrefois; mais, d'un autre côté, quelles reſſources n'offrent pas la force de l'habitude chez tous les hommes, dans tous les âges du monde & dans tous les climats; les traces, les veſtiges ſenſibles, quelquefois tous conſervés, des uſages & des mœurs antiques; les regards, & la curioſité de l'homme inſtruit, éclairé, obſervant ſur les lieux avec exactitude, queſtionnant à propos, guidé par l'hiſtoire & les écrits de l'Antiquité, comparant & jugeant avec une impartialité tout-à-fait calme & tranquille? Hélas! dans le petit canton que j'habite je trouve à tout moment des preuves & des témoins de l'antique. Ma ville Epiſcopale fut bâtie par des Grecs ſortis de Marſeille, originairement Phocéens. Son nom grec Αγάθη le prouve aſſez bien, ainſi que la certitude, acquiſe d'ailleurs, du ſéjour des Grecs en Provence & tout le long de la côte. Mais ce même nom grec me dit auſſi que les Auteurs ſe trompent, lorſque pour montrer l'origine de cette Ville, ils joignent à ſon nom celui de τύχη, pour en faire le nom de Bonne-fortune. Il me ſemble que je la trouve bien plus naturelle-

ment dans le nom d'une ville des Phocéens, appellée jadis Αγαθεία. Car c'étoient les Phocéens arrivés à Marſeille vers le tems de Tarquin le Superbe; & on voit encore dans Horace une deſcription de leur départ de chez eux. C'eſt ainſi que les Européens ont été loin de leurs pays bâtir la nouvelle Angleterre, Louisbourg, & donner leurs noms à des iſles, à des contrées, qui feront dans 3000 ans reconnoître le point de l'Europe d'où ces fondateurs ſortirent. La maniere de travailler les terres & de faire la récolte, ſoit en bled, en vin, & celle de l'huile, eſt encore dans tout mon Diocèſe purement Grecque. La Langue Grecque ſe reconnoît viſiblement dans une foule de termes vulgaires: mais ſur-tout cette vivacité que vous peignez ſi bien, dans la joie, dans la douleur, dans la ſurpriſe, dans les imprécations, la forme des rames, des bâtimens; ſur-tout celle des vaſes domeſtiques; la maniere de bâtir; une foule d'uſages juſtifient encore cette expreſſion très-remarquable dont s'eſt ſervi Céſar. Il ſembloit, dit-il, non pas que des Grecs euſſent paſſé dans la Gaule, mais que cette partie de la Gaule eût paſſé dans la Grèce.

Ainſi donc je ne peux pas vous exprimer,

ni combien je vous ſuis redevable, ni combien vous m'avez donné d'amour-propre & de ſatisfaction. Vous m'avez fait faire le voyage le plus agréable & le plus conforme à mon goût. En rapprochant les débris qui ſe ſont offerts ſous vos pas, j'ai vu reparoître, & j'ai reconnu ces objets antiques : *Ipſa etiam rudera clamant*, dit Juvénal. L'utilité de ces obſervations faites ſur les lieux s'étend beaucoup plus loin qu'on ne penſe. C'eſt certainement le moyen le plus sûr & le plus court d'entendre une infinité de paſſages des Anciens que les Commentateurs ont embrouillés de toutes les manieres, & que nous expliquons encore tout de travers. Je me perſuade, par exemple, que ſi je pouvois voyager dans la Perſe ou dans l'Inde, ou ſeulement en Egypte, j'y retrouverois encore le ſens de ces deux mots qu'on gravoit autrefois ſur les tombeaux, & que nous n'entendons plus : *Sub ſecuri & aſciâ dedicatum*. Quoi qu'il en ſoit, je vous remercie. Cette répétition des verbes n'eſt-elle pas le ſuperlatif dans la langue Turque ? c'eſt du moins celui des anciennes langues Orientales ; car c'eſt avec la vivacité de ces peuples que je voudrois pouvoir vous marquer ma vive ſenſibilité pour la bonté que vous

avez eue de vous ressouvenir de moi. Soyez-en bien persuadé, & que vous ne pouvez faire part de votre ouvrage à personne qui en soit plus reconnoissant, ni qui y mette plus de prix. *Harum sacra fero, ingenti perculsus amore.*

Mais puisqu'aussi vous les aimez tant, & les cultivez si bien, il faut que vous me permettiez de vous demander quelque chose de plus. C'est un second tableau qui seroit bien différent du premier, & uniquement pour les Turcs. Le Peintre qui vient de représenter des ruines savantes, peut bien demander à son pinceau de faire un paysage, & produire la nature sans art. Qu'étoient les Turcs avant l'Ere Chrétienne? Quel auteur en a parlé? Quelles étoient leurs mœurs anciennes, & modernes? Il ne seroit pas juste de demander sur ceux-ci autant de détails que par rapport aux Grecs; mais on se contenteroit de quelques garants, & de très-peu de textes anciens. Il suffiroit d'avoir des apperçus, des points de vue, même généraux, sur ces hordes barbares, avant leur conquête de la Grèce. Comment seroit-il possible que ces successeurs des maîtres du monde dans la plus belle portion de leur Empire, fussent inconnus jusqu'au moment de leur gloire, & de leur

fortune? Les Francs qui n'ont eu qu'une si petite portion de l'Empire d'Occident, sont nommés dans l'histoire plus de 300 ans avant leur conquête de l'Isle de France. La barbarie d'Orient doit, sans doute, avoir des nuances diverses de celle d'Occident, ou du Nord. En différens tems, cette barbarie fut plus ou moins grande. Cette discussion seroit intéressante, & je vous aurois de bien grandes obligations, si vous vouliez me mettre seulement sur la voie.

Ce que vous dites au sujet de la Pêche m'a fait un plaisir particulier. Il y a plus: mon pays y a, dans ce moment-ci, un intérêt très-pressant. Sur ce point je vous prie de permettre que j'aie recours à vous, pour avoir des éclaircissemens particuliers. Voici le fait.

Nous avons depuis 50 ans environ, ce qu'on appelle des *Bourdigues*, c'est-à-dire, des marais dans lesquels on retient le poisson prisonnier par le moyen des roseaux, &c. Le poisson des Bourdigues est assez mauvais, maigre, sentant la vase, & c'est pourquoi on ne le vend pas bien toutes les fois qu'on peut s'en procurer d'autres nouvellement pris dans la mer. Il s'ensuit que les propriétaires des Bourdigues ont associé ou mis dans leur intérêt les Officiers de

l'Amirauté, afin d'empêcher toutes les pêches abondantes, nommément celles qu'on appelle *Pêche au bœuf*, *Pêche au ganguy* (c'est le nom du filet). Partant sur des mémoires iniques, & expositifs des faits les plus faux, on a obtenu du Conseil, & on obtient sans cesse une foule d'Arrêts qui défendent la pêche au bœuf ou au ganguy, comme destructive du poisson, pernicieuse pour l'Etat, &c. Les détails des inhumanités exercées à la suite de ces Arrêts seroient trop longs. Mais dites-moi seulement, si aujourd'hui en Grèce, ou même à Marseille, on fait tranquillement la pêche au bœuf, & depuis quand? car on a été jusqu'à dire que cette Pêche diabolique n'étoit inventée que depuis peu d'années. Voici la description de cette Pêche.

Les Pêcheurs partent avec deux bateaux appareillés, ayant un seul mât, avec 7 hommes d'équipage. Chaque bateau a 36 pieds de long, 10 ½ de large, & 3 ½ de hauteur, portant une voile latine. Un bateau jette le filet à 25 brasses d'eau, donne le bout de la maille d'une jambe du filet à l'autre bateau, & tous deux remorquent ce filet jusqu'au fond de 45 brasses d'eau qui est aux environs de dix lieues de terre, avec une corde de 300 brasses de longueur. Le filet nommé

mé ganguy a 22 pieds de long. La maille a 3 pouces en quarré.

Ces deux bateaux traînent ce filet imitant les deux cornes d'un bœuf. C'eſt l'origine du nom de Pêche au bœuf, ou au ganguy, qui eſt le nom du filet. Hélas ! ſes ennemis ignorent que le mot *Ganguy*, eſt formé de deux mots Phéniciens, de *Gan* qui ſignifie *Nervus*, filet, & *Guy*, ſignifiant *concluſus* ou *concludens*. C'eſt effectivement l'action du filet. Cette étymologie, qui n'eſt pas ſuſpecte, me porte à faire des informations, & je vous ſerai bien redevable de m'aider pour le bien des pauvres gens dont j'ai entrepris la défenſe.

Au ſujet d'étymologies, il faut que je vous propoſe un doute contre celle que vous attribuez à Marſeille, pag. 345 de votre premier volume. L'hiſtoire m'apprend que des peuples nommés Salyens habitoient, au tems des Grecs Phocéens, le pays dans lequel ces Grecs s'établirent, qu'ils étoient placés ſur le bord de la mer, qu'ils ne cédèrent pas le terrein ſans combattre ; enfin que les Grecs les ayant vaincus, ils s'enfoncerent dans les terres. Cela poſé, voilà la ville de Marſeille, capitale du pays des Salyens, avant qu'il y eût des Grecs ſur la côte ; & ſi cela

est, n'est-il pas bien plus naturel de trouver l'étymologie du nom de cette ville dans deux mots Celtiques? *Mas* (1) signifie en Celtique, *demeure*, *habitation*, & *Salyeton* est le génitif pluriel grécanisé des peuples chassés par les Grecs. J'ai des médailles de Marseille de la plus haute antiquité. Elles portent toutes l'inscription *Massalyeton*, c'est-à-dire, habitation des Salyens. *Tu videris*. Il ne me reste plus qu'à vous parler encore de ma sincère reconnoissance, à vous prier d'excuser la longueur de cette Lettre, & à vous assurer qu'on ne peut rien ajouter aux sentimens d'estime & d'attachement avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur, † l'Ev. d'AGDE.

Toulouse, le 7 Juin 1771.

---

(1) On appelle même à Arles les maisons de campagne ou habitations, *Mas*.





VINGT-SIXIEME LETTRE.

Usages divers, & Supplément aux Lettres précédentes.

POUR répondre, M. à toutes vos questions sur les points que je n'ai pas traités, il faut donc revenir sur mes pas, & glaner encore dans les champs que j'ai déja parcourus. Il s'agit de quelques usages que j'avois négligés, ou qui m'étoient échappés ; j'en ai trouvé partie dans mes notes & je me rappellerai le reste. La magnifique collection des peintures d'*Herculanum*, que j'ai parcourue depuis mes voyages, vient encore heureusement à mon secours ; je n'hésiterai pas à en profiter, & je m'enrichirai des notes des savans Académiciens. Vous distinguerez bien leur érudition de la mienne, qui ne soutiendroit pas la comparaison ; mais ce sera, si vous voulez, une ombre au tableau : *scribimus indocti, doctique*, &c.

A la suite des festins Grecs, vous auriez desiré, M. la description d'un repas moderne & d'un repas domestique, pour juger de la ressemblance, en ce point, des Grecs d'à-présent

avec les Anciens. Vous allez être satisfait, & ce sera d'après le tableau que le recueil d'Herculanum me fournit. Tome I, pl. 14e.

Sur un *Triclinium* ou lit triangulaire des Anciens, que les sophas couverts d'une toile blanche représentent exactement, vous voyez un homme à demi couché. Sa femme est assise sur le bord du lit, & un jeune homme tient dans ses mains une espece de cassette. Devant eux est une table ronde en forme de trépied, & à pieds de biche, telle que sont encore aujourd'hui celles des Grecs. On voit sur cette table des vases remplis de vin, ce qui marque la fin du repas. Le plancher est parsemé de roses. L'homme boit, avec une corne percée par la pointe, qu'il tient un peu éloignée de sa bouche, en haussant le bras; il y fait découler le vin, comme lorsque nous voulons le faire mousser dans le verre.

Cette façon bacchique de boire, usitée parmi nos matelots, est très-commune chez les Grecs, c'est-à-dire, parmi ceux du peuple qui ne se piquent pas de sobriété.

Les Thraces, les Grecs, les Paphlagoniens, avoient coutume de boire dans des cornes d'animaux, & cette maniere de faire couler le vin

dans la bouche, comme si on la mettoit sous un siphon, s'appelloit ἀμυστίζειν, (1). Comme de cette façon, on buvoit beaucoup, les grandes tasses étoient appellées ἄμυστις, & les Thraces les vuidoient d'un seul trait (2).

On appelloit les tables à quatre pieds τράπεζαι; & celles à trois pieds τρίποδες. La table quarrée sur laquelle les Grecs mangent l'hiver, est le *Tendour* dont je vous ai parlé dans ma quatrieme lettre. Le trépied est pour l'été (3).

Les Grecs modernes, comme les anciens, sont dans l'usage de se laver les mains avant & après le repas. Ils se servent comme eux d'une aiguiére & d'un bassin avec lesquels un Domestique sert tous les Convives. Ce même usage

---

(1) Athen. *L.* 10 Aristoph. *Acarnan. act.* 4. Calep. Dict. *Amystis*. Per cornu etiam fluentia in fauces hominum vina decurrunt. *S. Amb. de El. & Sej.*

(2) Non multi Damalis meri
Bassum Threïcià vincat amystide.
Horat. L. 1. Od. 39.

(3) Toutes les fois qu'Homère parle de table, c'est toujours au pluriel; il falloit donc plusieurs tables pour un certain nombre de Convives, & on les multiplioit à proportion. Il dit en parlant des repas des poursuivans de Pénélope, que les domestiques lavoient & nétoyoient les tables avec des éponges. *Odyss. L.* 1. Les Grecs modernes lavent de même leurs tables de cuivre étamé.

est encore fidèlement rapporté par Homère. (*Odyss. l.* 3.)

La coutume de manger couché sur des lits, & dans un déshabillé souvent peu décent, vient de l'usage de se mettre à table en sortant du bain, parce qu'en effet, après un bain chaud, on se couche volontiers (1), & que dans cette attitude libre qu'on peut prendre sur un sopha, on mange plus commodément. Les Anciens, après avoir mangé, & sur-tout après avoir bien bu, (car ils n'étoient pas fort sobres,) n'avoient qu'à poser leur tête sur un carreau, & s'allonger pour dormir. Le repas domestique des Grecs présente encore très-fidèlement cette image du bon vieux tems, & pour parler comme Marot, du *train d'amour* qui y régnoit. J'ai déjà dit que ces lits ou sophas sont couverts le plus souvent d'une toile de coton toute unie : c'est l'antique simplicité. Homere les appelle des lits blancs & tout simples (2), en parlant sans doute de ceux de son tems ; mais ils sont décrits dans

(1) *Qualis est fatigatis potus, dulceque lavacrum*, γλυκερόν τε λοετρόν : ce doux bain que les anciens Grecs aimoient tant, comme ceux-ci l'aiment encore.

Opp. de ven. l. 2. *v.* 40.

(2) στρώματα λιτά.

Apulée, avec toutes les recherches du luxe (1).

On voit encore chez les Grecs riches des sophas couverts de pourpre, d'or, & des plus belles broderies en fleurs.

Il faut observer que, les sophas étant placés ordinairement sur une estrade (2), les domestiques, chez les Grecs & les Turcs, se tiennent en bas : ce qui est encore de l'ancien costume.

Suivant les Académiciens de Naples : *I servi, e le serve si diceano da Latini*, ad pedes (3), *perche nelle cene stavano a piedi de convitati, o de padroni* (4).

Les Dames Turques qui, par une faveur singuliere, obtinrent la permission de venir dîner sans témoins avec Mad. la Comtesse de Désal-

---

(1) *Lectus Indicus, testudine perlucidus, plumeâ congerie tumidus, veste sericâ floribus*, &c. Apul. Miles. *L.* x.

(2) Tels étoient aussi les lits anciens.

Regis Echionii stratis adlapsus, ubi ingens
Fuderat Assyriis extructa tapetibus alto
Membra toro...
Capit ille dapes, habet ille soporem....

Stat. l. 1. *Thebaid.*

(3) *Servus qui cœnati ad pedes steterat, narrat quæ inter cœnam ebrius dixisset.* Senec. de Benef. III. 27.

(4) Antiquit. d'Herculan. *tom.* I. *p.* 77. *Pl.* 17. *note* 17. *Martial.* passim.

leurs, Ambaſſadrice de France, avoient avec elles leurs femmes eſclaves, qui les ſervoient à table à genoux; ce qui eſt bien plus fort que le *Stare a piedi.*

Les Anciens croyoient que les fleurs qu'ils mettoient dans leur ſein & ſur leurs têtes, empêchoient l'ivreſſe. Ils en jettoient non-ſeulement ſur le lit & ſur la table, mais dans l'appartement où l'on mangeoit. Ils y répandoient auſſi des eaux de ſenteur. Aujourd'hui les Grecs & les Turcs brûlent de l'aloës, qui eſt le parfum le plus cher & le plus agréable.

Indépendamment des fleurs qui ornoient la table & les lits, vous avez déja vu que les couronnes de roſes, que nos Grecs modernes aiment beaucoup, annonçoient toujours la joie & les feſtins. Il paroît qu'Epictete lui-même, malgré toute ſon auſtérité, n'en étoit pas ennemi. Un homme, dit-il, vint un jour me » conſulter ſur le deſſein qu'il avoit d'entrer » dans le Collége des Prêtres d'Auguſte à Ni- » copolis. *Ah! mon ami*, lui dis-je, *à quoi bon* » *cela? C'eſt une dépenſe bien inutile.* Mais mon » nom durera toujours, puiſqu'il ſera inſcrit ſur » les regiſtres. *Gravez-le ſur une pierre, il du-* » *rera encore plus long-tems.* Mais je porterai

» une couronne d'or. *Si c'est-là ton ambition,*
» *couronne pour couronne, prends-en une de roses:*
» *elle te siéra mieux, & te pesera moins* (1) ».

Je reviens au tableau du repas domestique que je vous ai cité. Les Académiciens de Naples observent que la femme qui paroît prête à se lever, n'a point de souliers; & que la cassette que porte la servante ou l'esclave, pourroit être celle qui renfermoit ses sandales ou ses pantoufles. A cette occasion, ils remarquent que Plaute, dans la Comédie du *Trinummus*, *act.* 2. *sc.* 1. appelle ces servantes, *Porte-sandales* (2); parce que les femmes avoient grand soin de leur chaussure, & quittoient leurs souliers en se mettant à table. Cela s'explique aisément par ce qu'on voit aujourd'hui chez les femmes Grecques. Non-seulement elles quittent leurs souliers pour s'asseoir, s'allonger, & s'accroupir sur leurs sophas, mais encore pour monter sur l'estrade où est le sopha, laquelle est toujours couverte d'un tapis. On sait que les Turcs, en entrant à la Mosquée, ainsi que dans leurs appartemens, laissent leurs pantoufles à la porte.

(1) Ep. *l.* 1. *l.* VII.
(2) *Sandaligerulæ.*

Les femmes Grecques n'usent point leurs souliers chez elles, parce qu'elles ont à la porte de la chambre où elles se tiennent, des galoches dont elles se servent pour marcher dans la maison, ou se promener au jardin. Lorsqu'elles sortent pour aller un peu loin, elles mettent des bottines jaunes & des babouches; & leurs servantes, qui sont encore *Sandaligerulæ*, portent, dans un paquet sous le bras, les souliers de leurs maîtresses.

Je continue de parcourir le Recueil d'Herculanum, & je trouve qu'en vous parlant des habillemens, j'ai oublié le capuchon que les Grecs & les Turcs portent également, pour se garantir du froid & de la pluie, ou lorsqu'ils sont en voyage. Ce capuchon est fort grand, & plus ample que celui dont nous nous servons avec nos redingotes. Voyez, dans la pl. 6. du troisieme volume, la figure qu'on croit être celle d'Ulysse devant Pénélope, qui est assise sur la chaise d'ivoire où la représente Homère (1). Le Roi d'Ithaque, qui vient de la débarrasser de ses poursuivans, porte le capuchon Phrygien avec lequel on peint Pâris & Ganimède, & que portoient aussi les Spartiates.

(1) Note 10.

Je crois ce capuchon Phrygien ou Grec, aussi ancien dans l'Orient, que le voile des femmes, dont S. Paul lui-même leur recommande l'usage. Cet Apôtre, suivant l'interprétation de l'éloquent Auteur de l'*Ouvrage des Six jours*, dit aux Corinthiens : » Que la tête de l'homme, représentant la majesté de son maître, » ne doit pas être voilée, & que la femme, » au contraire, se déshonore en refusant de » se voiler, parce qu'en découvrant sa tête en » présence de l'homme, elle rend douteux son » état de dépendance, & obscurcit la supériorité de l'homme ».

J'ai parlé du voile des esclaves ou des servantes, qui est ordinairement le plus long, comme étoit celui des anciennes captives. Le voile dont se servent les Dames l'est sans doute un peu moins ; mais il leur couvre tout le dos en tombant des épaules, & il est large à proportion : c'est précisément l'ancien voile.

Dans la Thébaïde de Stace, la fille de Cadmus, surprise par Antigone auprès du corps de Polynice son mari, couvre à la fois de son voile le visage du mort & le sien (1).

(1) Nihil illa diu ; sed in ora mariti
Dejicit inque suos pariter velamina vultus,
Capta metu subito. *Thebaid. L.* 12.

Vous retrouverez ce grand voile dans la Pl. 18 du 1. tome de la Collection d'Herculanum, où l'on voit une Danseuse peu modeste qui le tient avec beaucoup de grace.

Les danses lascives, dont je n'ai pas fait mention, sont encore affectées, parmi les Grecs & les Turcs, comme elles l'étoient autrefois, aux Courtisannes de profession. Elles sont encore admises dans les festins chez les gens peu scrupuleux sur les mœurs, & dans la licence des fêtes qui accompagnent les mariages. Ainsi, selon Apulée, Vénus elle-même dansa aux noces de Psyché, qui devenoit sa belle fille (1).

Il paroît que ces danseuses ambulantes, qu'on fait venir dans les festins, étoient en vogue sous les Empereurs Chrétiens, puisque Théodose défendit cet usage par une loi expresse.

Une de ces danseuses qui courent encore les assemblées de plaisir, semblables aux courtisannes qui dansoient sur les théâtres aux fêtes de Flore (2), après avoir donné un plat de son métier, embrasse ensuite successivement tous les spectateurs pour en obtenir quelque chose. Elle

(1) Venus suavi musicæ superingressa formosè saltavit *Mies. l.* VI.

(2) Val. Max. *l.* 2: *cap.* 10.

tient ordinairement un tambour de basque, ou semblable à celui de la chanteuse (*Psaltria*) de la Planche 23 du second tome des Monumens d'Herculanum.

Je ne m'étendrai pas davantage sur un sujet trop dangereux à traiter. N'imitons pas trop les Anciens, qui souvent n'étoient pas plus chastes dans leur prose que dans leurs vers. Ce n'est pas donner bonne opinion de ses mœurs, que de se permettre dans ses écrits une liberté peu décente (1).

J'ai l'honneur d'être, &c.

---

(1) *Rarò moribus exprimit Catonem, quisquis versibus exprimit Catullum:* Muret. in Juvenil.





VINGT-SEPTIEME LETTRE.

Continuation du même sujet.

A CE que je vous ai déja dit, M. dans mes premieres Lettres, de la Toilette des Grecques modernes, vous ajouterez ce qui suit.

Les sandales ou galoches de bois dont se servent les femmes Grecques dans leurs maisons & à la promenade sont ordinairement très-propres; il y en a même sur lesquelles on voit la nacre incrustée, & souvent une broderie en relief. Cette chaussure, qui fait paroître leur taille encore plus grande, ne peut être que l'ancien cothurne qu'il faut bien distinguer des attaches qui s'ajustoient à la jambe (1), & que l'on comprenoit sous ce nom.

On exigeoit anciennement d'une belle personne qu'elle fût grande, ou qu'elle le parût; on ne représentoit pas autrement la Muse de la Tragédie, qui s'élevoit au-dessus des autres (2).

(1) Purpureoque altè suras vincire cothurno. *Æneid.* 1.

(2) In cothurnos ne assurgat Comœdia. *Quintil.*

On comparoit les petites femmes aux Pygmées; on les trouvoit ridicules (1).

Qu'il eſt beau, diſoit Lucien, de voir dans la tragédie un homme mépriſable monté ſur des échâſſes, & chargé de quantité d'habits, pour paroître plus gros & plus grand, repréſenter un Héros ou un Dieu (2)!

Les femmes Grecques ont donc retenu cette ancienne chauſſure (3), & ces galoches ornées: c'eſt naturellement chez elles le piédeſtal de la ſtatue. On voit qu'il n'eſt point du tout inutile, pour expliquer les Anciens, de conſulter les Grecs modernes; & c'eſt une obſervation que Winkelmann n'a pas manqué de faire dans ſon *Hiſtoire de l'Art*. Cette chauſſure que j'ai retrouvée à Rome dans quelques Statues antiques, ſert encore aujourd'hui à relever la taille des dames Grecques; & lorſqu'elles s'en ſervent, il faut obſerver qu'elles mettent auſſi des robes plus

---

(1) . . . . Breviorque videtur
Virgine Pygmæâ nullis adjuta Cothurnis.

Juven.

(2) Dialog. de la Danſe.

(3) On croit que Sophocle a le premier introduit le cothurne pour les Acteurs de la Tragédie.

Sola Sophocleo tua carmina digna cothurno.

longues que celles qu'elles portent ordinairement.

» Le Cothurne, dit Winkelmann (1), étoit
» une ſandale plus ou moins haute & épaiſſe,
» mais ordinairement de la hauteur de la main.
» On la donnoit à la Muſe Tragique ; & cette
» Muſe, quoique inconnue, eſt de grandeur
» naturelle dans la ville Borghèſe, avec un véri-
» table cothurne haut de cinq parties d'un palme
» Romain (2). Ce monument ſert à expliquer
» les paſſages des Anciens qui ſemblent donner,
» contre toute vraiſemblance, une élévation gi-
»ganteſque aux perſonnes montées ſur le théâ-
» tre ». Cette élévation n'étoit pas extraordinaire chez les Grecs, attendu l'uſage qu'*ils* faiſoient communément de cette chauſſure, que les Grecques modernes ont conſervée.

Je ſuis, &c.

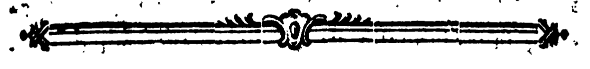
---

(1) Tome I. p. 357.

(2) Les cinq parties d'un palme Romain reviennent à trois pouces ſix lignes, pied de Roi.



VINGT-



VINGT-HUITIEME LETTRE.

Continuation du même sujet.

LES tableaux d'Herculanum, M. m'ont rappelé une coutume barbare, qui malheureusement ne s'est pas conservée dans les seules écoles des Grecs : je veux parler de la coutume de battre & de fouetter les enfans. Quel est le pere qui a osé donner ce droit à un étranger, ou qui n'a su punir un enfant, qu'en imprimant sur lui la honte d'un châtiment public & servile ? Cet usage n'a pu s'établir que dans une nation accoutumée à exercer sur les esclaves les châtimens les plus rigoureux, quoique tous les honnêtes gens, chez les Anciens, traitassent les leurs avec humanité, qu'ils en fissent assez souvent leurs amis, & que plusieurs en aient même adopté (1).

Vous savez que dans nos Colonies de l'Amérique, où la plupart des habitans sont accoutu-

(1) Epitaph. Græc. Musæi Veronensis.
Vivum donavi te libertate, sed illâ
Et priùs utebaris, neque servus eras. p. 64.
ydamon parle à son esclave, nommé Denys.

més à traiter leurs Negres avec une rigueur forcée, sans laquelle ils en tireroient peu de service, les enfans étant élevés & punis avec la sévérité dont on a contracté l'habitude à l'égard des esclaves, sont communément plus méchans que les nôtres.

J'ai entendu chez les Grecs les peres & meres ne menacer leurs enfans que des verges, comme s'il ne pouvoit y avoir pour eux d'autres punitions que celles des esclaves. De-là cette barbare coutume des maîtres qui osent dépouiller eux-mêmes les enfans, pour leur faire subir avec rigueur le châtiment le plus honteux. De-là ces tristes instrumens de la pédanterie des *écoles* (1), que Martial appelle assez plaisamment *sceptra pædagogorum*. L'usage des anciens Grecs étoit d'attacher un enfant, à une espèce de poteau, ou de le faire tenir par un autre, pour être fouetté. C'étoit la punition du *catomium* (2) : usage barbare; & qui n'a été conservé, par la force de la coutume, que parce que les maîtres, pour se venger de ce qu'ils ont souffert dans leur enfance, veulent apparemment user de représailles, en exerçant le même empire, la même inhuma-

(1) *Ferulæ tristes.*

(2) D'où l'expression κατωμίζειν.

nité sur leurs semblables, sur cette enfance délicate, ou sur cette tendre Jeunesse qui ne demande que des soins, de l'indulgence, du respect, & qui ne doit point être traitée comme les animaux que l'on veut dompter.

Vous verrez, M. le tableau de ce honteux châtiment dans la XLIe. planche du III. Tome des Peintures d'Herculanum, & vous pourrez lire les notes des Académiciens sur cet article.

Vous y remarquerez aussi l'ancienne coutume des enfans qui écrivent sur leurs genoux & sur une planche avec un roseau taillé, ce qu'ils font encore dans les écoles Grecques & Turques.

L'éventail de plumes de paon dont je vous ai parlé, se retrouve encore dans le même tome, planche 24. Le mois d'Août y est représenté sous la figure d'un jeune homme qui a dans la main droite une couronne radiale, & qui de l'autre main tient un éventail, pour se rafraîchir (1).

---

(1) Lambere quæ turpes prohibet tua prandia muscas,
Alitis eximiæ cauda superba fuit.

Martial, *l.* 4. *Epig.* 67. Et modo pavonis caudæ flabella superbi. *Propert. El.* 18. *l.* 2. Voyez encore *le Traité des Pierres gravées de M. Mariette, tome* 2. *page* 26.

Même Tome, planche 26, Vénus rajuste ses tresses devant un miroir fait comme une raquette exactement ronde, & qu'elle tient d'une main. Les miroirs des Anciens étoient des lames d'or ou d'argent. Vous l'avez vu dans cet éventail rond à plumes de paon, & j'ai retrouvé cette ancienne forme chez les Barbiers Grecs & Turcs, qui présentent un de ces miroirs ronds, en forme de raquette, à celui qu'ils viennent de raser, tant pour s'y regarder, que pour y mettre le prix de la barbe ou leur salaire.

Les miroirs Grecs me rappelent l'affaire sérieuse qu'ils attirèrent au pauvre Apulée, dont les ennemis lui faisoient un crime d'en avoir un. » Quoi! disoient-ils, un Philosophe avoir un » miroir? Et quand j'aurois, répondit-il, un » miroir? Est-ce à dire que je m'en serve pour » ma parure »?

Je vous ai parlé des chaînes d'or dont les femmes Grecques se parent: vous les trouverez encore dans la belle figure de la planche 17 du second tome des Peintures d'Herculanum. J'ai fait mention de ce voile, qui, tombant de la tête, entoure le cou, & cache la moitié du visage, pour le garantir du froid, ou pour le dérober aux regards des curieux. C'est la coëffure des

femmes de l'Isle de Tine, rendue exactement par celle de la nourrice d'Achille (1).

Dans la 35e. planche, qui représente la boutique d'un Cordonnier, les souliers qu'on y voit ont un quartier qui monte jusqu'à la cheville du pied. Tels sont, à-peu-près, ceux que portent encore les jeunes Grecs : espece de demi-bottines qu'on attache à cette longue culotte qui couvre la jambe des Orientaux. Outre le bas de peau qui tient à cette culotte, ils ont de petites bottes toutes semblables aux souliers représentés dans ce tableau.

Ici les harnois des chevaux sont fort différens des nôtres, & assortis à l'habillement.

Les selles sont très-anciennes : on en voit dans la colonne Trajanne & dans les tableaux d'Herculanum (2). Ce n'étoient d'abord que des bâts qu'on mettoit sur un tapis dont l'âne ou le cheval étoit couvert ; on a fait ensuite des selles avec un pommeau élevé. C'est des tapis que

(1) Mitris & lanis quædam non velant caput, sed conligant, a fronte quidem protectæ, quà propriè autem caput est, nudæ. Aliæ modicè linteolis, nec ad aures usque demissis, cerebro tenus operiuntur.

Tertull. de veland. Virg. cap. 17.

(2) Pl. XII. T. 2. Pl. XLIII. T. 3.

ſont venues ces grandes houſſes que les Grecs, les Perſans & les Turcs ont conſervées. La deſcription que fait Apulée de l'équipage d'un cheval, eſt très-reſſemblante à ce qu'on voit aujourd'hui.

» On regarde, dit-il (1), les gens riches » comme des chevaux qu'on veut acheter. Sans » s'arrêter à la richeſſe de leurs grandes houſ- » ſes; ſans conſidérer ſi les crins de leur cou » ſont bien treſſés, ſi leurs colliers ou carcans » brillent d'or, d'argent & de pierreries, ſi » les mords ſont bien gravés, les ſelles bien » faites & relevées d'or; on dépouille le cheval » de ſes ornemens, &c ».

Je ſuis ſurpris que le Comte de Marſilli (2), dans ce qu'il dit de la cavalerie des Turcs, n'ait point fait mention de leurs grandes houſſes.

Après avoir parcouru la Collection d'Herculanum, je vais achever, M. de répondre à vos queſtions. Je reprendrai enſuite les uſages Grecs dont il me reſte à vous parler.

VOUS demandez ſi les excommunications que le Patriarche prononce contre un débiteur inſi-

(1) *De Gen. Socrat.*

(2) Seconde partie de l'état militaire de l'Empire Ottoman, *ch.* 13.

dele ; ou un homme de mauvaise foi, ont rapport à quelque usage pareil établi, non dans l'ancienne Eglise, mais dans l'ancien tems.

Je ne puis mieux comparer ces excommunications contre un coupable dénoncé au Patriarche, qu'aux exécrations publiques qu'on prononçoit à Athênes contre celui qui refusoit de montrer le chemin à un homme qui s'égaroit, & contre tous ceux qui manquoient aux devoirs de l'humanité. Cette punition fait bien l'éloge de l'honnêteté des Athéniens (1).

Quant aux *Pronubes*, vous croyez donc que je puis m'être trompé ; que l'époux devoit être conduit ou soutenu par des hommes, & la jeune mariée par des femmes. Voyez cette comparaison d'Oppien, qui ne cite que des exemples Grecs : » Ainsi on voit un jeune homme conduit » par les femmes pronubes habillé de blanc, » la tête couronnée de fleurs, & tout parfumé » des essences d'Arabie, s'approcher du lit » nuptial en répétant le chant joyeux de l'hy» ménée (2) ».

(1) Quid enim est aliud erranti viam non monstrare ? quod Athenis execrationibus publicis sancitum est. *Cic. de Off.* l. 3.

(2) De Venat. *l.* 1. *v.* 337.

Le même Oppien me rappele à cette occasion un usage bien opposé au nôtre. Anciennement les nouvelles mariées restoient enfermées plusieurs jours, & n'osoient se montrer en public. » On ne la voit pas, dit ce Poëte, » hors de son appartement le lendemain de ses » noces, ni plusieurs jours après, retenue par » la honte que lui donne l'aimable pudeur qui » la fait rougir, lorsqu'on la regarde (1) ». Telle est encore la pratique des Grecs.

Pline dit qu'anciennement en Grece on ne supplioit pas quelqu'un pour lui demander une grace, sans lui toucher le menton (2).

Dans la belle reconnoissance d'Electre & d'Oreste, si bien ménagée par Sophocle, Oreste, qui ne s'est pas encore découvert, pour y pré-

---

(1) De Piscat. *l.* 4. *v.* 180.

(2) Antiquis Græciæ in supplicando mentum attingere mos erat. *Plin. Histor. l.* 2. *c.* 43. Thétis prend les genoux de Jupiter de la main gauche, *Iliad. l.* 1. &, caressant son menton de la droite, elle le supplie de venger l'affront fait à Achille. Les Grecs suppliants embrassent encore les genoux, pour implorer & pour obtenir grace ou faveur. Ils embrassent même jusqu'aux pierres qui couvrent les tombeaux, lorsqu'ils y font leur priere. Ainsi Danaüs dit aux *Suppliantes*, qui sont ses filles : » A peine » arrivées à Argos, embrassez avec respect la statue de Jupi» ter ». *Act.* 1. *scen.* 2.

parer sa sœur, veut lui faire quitter l'urne où elle croit que sont renfermées ses cendres. Electre lui dit : *Par votre sacré visage que je touche, ne m'enlevez pas ce cher dépôt* (1).

Dans les *Monumenti Antichi* (part. 2. pl. 137.) Andromaque est représentée avec l'impression de douleur que Virgile lui fait conserver chez Hélénus (*Énéid. L. 3.*), & un jeune homme qui est près d'elle lui touche le menton pour la consoler.

Les Supplians aujourd'hui embrassent les genoux, & parmi les Turcs on touche quelquefois, entre égaux, la barbe de celui qu'on veut prier ; ce qui approche fort du menton (2).

» Les Supplians, dit Eustathe sur le premier » Livre de l'Iliade, touchoient la tête, baisoient » la main, ou embrassoient les genoux de celui » qu'ils vouloient fléchir ou prier ».

Il est bon de vous faire observer ici qu'un Grec suppliant ne se présente pas devant un Seigneur Turc, ou un homme en place, sans avoir par respect les mains couvertes. Ainsi les anciens

(1) Elect. Sophoc. *Act.* 4. *sc.* 1.

(2) *Constantin Bey*, Prince de Moldavie, priant *Therobe Oglou*, sarraf ou banquier Arménien, de lui rendre un service essentiel, lui passa la main sous la barbe, & la lui baisa

Supplians se couvroient les mains avec les bandelettes de laine qui pendoient de branches d'olivier qu'ils portoient. Lorsqu'Enée arrive chez le » Roi Evandre, il lui dit : » J'implore, comme » vous voyez, votre secours avec ces branches » d'olivier ornées de bandelettes (1) ».

Les Députés des Troyens disent la même chose au Roi Latinus (2) : » Vous nous voyez » en posture de Supplians, & les mains cou» vertes ».

Je ne puis terminer cet article sans vous rapporter un trait qui m'a vivement touché, & qui vous fera connoître l'éloquence naturelle des femmes Grecques. Une femme respectable, qui a tenu un état distingué, avoit un frere Commerçant qui fut malheureux, & obligé de faillir. Son principal commerce étoit avec une Nation étrangere, à laquelle il devoit beaucoup. L'Ambassadeur de cette Nation ne vouloit entendre à aucun accommodement ; déterminé à poursuivre

(1) Me fortuna precari,
Et vittâ comptos voluit prætendere ramos.
Æneid. l. 8. v. 128.

(2) Ne temne quòd ultrò
Præferimus manibus vittas ac verba precantum.
Æneid. l. 7. v. 237.

le Négociant avec la plus grande rigueur, il paroissoit inexorable. Il s'agissoit donc de le fléchir ou de pouvoir au moins gagner sur lui quelque chose. Cette Dame se chargea de cette pénible commission, & prit avec elle les filles du Négociant malheureux. « Mes nieces, leur dit-elle, » ce n'est pas dans votre maison qu'il faut » pleurer inutilement; il faut venir pleurer aux » pieds de cet homme inflexible qui veut perdre » votre pere. Prenez des habits conformes à » votre situation, & suivez-moi ».

Elle se rendit au Palais du Ministre; mais quelle fut sa surprise & sa douleur, lorsqu'on lui annonça que cet Ambassadeur ne vouloit pas la recevoir! Une femme accoutumée à des honneurs & à des respects, devoit être plus sensible qu'une autre à la dureté d'un pareil affront. Celle-ci devenue Suppliante ne se rebuta point, & toujours refusée, après de nouvelles instances, elle répondit : » Puisque M. l'Ambassadeur ne veut pas me recevoir, j'attendrai » humblement à sa porte le moment où il sortira ». Une des filles plus vivement affectée du traitement qu'elle éprouvoit, ne put soutenir l'excès de sa douleur, & tomba évanouie. La Dame affligée demande du secours : mais ses

Domeſtiques, à l'exemple du Maître, croient devoir le lui refuſer, & paſſer outre ſans l'entendre. Alors cette femme indignée s'avance vers la Garde des Janiſſaires, & crie avec force :

» O Muſulmans, à mon ſecours! ô vous que » les Chrétiens appelent barbares ! venez m'aider à ſecourir ou à emporter une fille qui ſe » meurt au milieu de ces Chrétiens qui m'entourent, & qui ont l'inhumanité de me refuſer de l'eau. Venez, Muſulmans : que cet » homme inacceſſible aux infortunés entende les » cris d'indignation que vous joindrez aux cris » de la néceſſité, & de la douleur; qu'il voie » que vous n'êtes pas ſourds, comme lui, à la » voix des malheureux ».

Les Janiſſaires accourent auſſi-tôt; ils ſont tous aux ordres de cette femme, qui majeſtueuſement leur commande, & eſt obéie. La foule s'amaſſe; les gens du Palais, honteux de leur dureté, s'empreſſent d'apporter des ſecours tardifs; toutes les portes ſont ouvertes, comme ſi on les avoit enfoncées. L'Ambaſſadeur lui-même, étonné du tumulte, ne peut éviter de paroître, & alors cette femme courageuſe, réuniſſant à la fois tout ce que ſa juſte indignation, ce que les mouvemens qui l'agitent, & le tou-

chant du spectacle peuvent lui fournir d'énergie, se fait écouter, reproche au Ministre interdit sa dureté pour les malheureux, & ne le conjure plus, mais le force impérieusement de lui accorder la grace qu'elle étoit venue lui demander en suppliante.

La nouvelle Histoire de l'Afrique, de M. *Cardonne*, Interprète du Roi, que j'ai vu à Constantinople, contient un bel exemple d'intrépidité de la part d'une femme Grecque.

» Sous Constant, second fils de Constan-
» tin III, Grégoire étoit Patrice des Grecs en
» Afrique. Il fut attaqué & vaincu par les Ara-
» bes, sous le commandement d'Abdoulah. La
» fille du Patrice, après avoir fait dans cette
» bataille des prodiges de valeur, fut prise les
» armes à la main .... Mon pere a péri, dit-elle
» au Général Musulman; je me suis précipitée
» dans tes bataillons, pour ne pas lui survivre,
» & je n'ai pas trouvé la mort que je cherchois».
T. 1. *p.* 21.





VINGT-NEUVIEME LETTRE.

Continuation du même sujet. Usage singulier de l'Isle de Mételin.

POUR ne rien oublier, M. des anciens usages conservés chez les Grecs modernes, voici ce que vous pourrez joindre aux traits que j'ai déja rassemblés.

Les anciens Grecs à la fin du jour, lorsqu'on apportoit la lumiere, se souhaitoient mutuellement le bon soir : on n'y manque pas encore aujourd'hui, & cet usage est regardé comme une coutume religieuse.

Les Grecs, en écrivant, ajoûtent toujours comme le pratiquoient les Anciens, à leur nom propre, celui de leur pere; & cet usage est établi dans tout l'Orient. » Les Romains (1),

(1) Pausanias se trompe, puisque rien n'est si commun dans les Inscriptions Latines, que le nom du pere ajouté à celui du fils. 1°. Sur la frise du portique de Panthéon : M. AGRIPPA. L. F. 2°. Sur une des faces de l'Obélisque de la place de S. Pierre à Rome : DIVO. CÆS. DIVI. IVLII. F. 3°. Sur la frise du Temple de Pola en Istrie : ROMÆ ET AVGVSTO. CÆSARI DIV. F. &c. Je ne citerai que ces trois exemples,

dit Pausanias, » n'ajoûtoient pas le nom de » leur pere à leur nom propre; au-lieu que, » dans les Inscriptions Grecques, vous trouverez toujours ensemble le nom du pere & du » fils ». Α'ρτέμων Ε'υθυμίε; Artémon, fils d'Euthymius, &c. &c. (1).

Il y a dans l'Isle de Métélin, qui est l'ancienne Lesbos, un usage bien extraordinaire, quoïqu'il ne soit peut-être pas destitué de raison, & qui pourroit provenir des Lesbiens. Toutes les propriétés & tous les immeubles appar-

---

auxquels on pourroit en ajouter cent autres. Mais je profiterai de cette occasion pour relever un erreur échappée dans l'interprétation de l'Inscription du Temple de Pola. Dans les *Ruines des monumens de la Grece*, I[ere]. Édit. I[ere]. Partie, p. 1. on lit: » L'Inscription de sa frise nous instruit qu'il fut dédié » à Rome & à Auguste. Elle nous apprend aussi, par les titres » de *Divin*, & de Pere de la Patrie qui y sont donnés à ce » Prince, que cet édifice lui fut consacré sur la fin de son » regne ». L'erreur est dans le mot *Divin*. Dans toutes les Inscriptions, ou après le nom de César Auguste, on trouve ou le mot DIVI, ou DIV. ou la seule lettre D, cela veut dire Fils de Jules, c'est-à-dire, de Jules-César, comme on le voit écrit tout au long dans l'Inscription de l'Obélisque du Vatican. Dès-lors, on ne peut pas donner le mot impropre *Divin* comme une preuve que le Temple de Pola ne fut érigé en l'honneur d'Auguste, que sur la fin de son regne.

(1) Musæum Veron. p. 330.

tiennent aux filles, & à la fille aînée; ce qui emporte l'exhérédation des garçons. Comme, dans le cours de mes voyages, je n'ai fait qu'aborder à cette Isle, & que je n'y ai pas fait de séjour, je n'ai pu vérifier le fait par moi-même. Mais on me l'a bien assuré, & le premier Météniote que j'ai questionné sur cela, m'a dit que le fait étoit vrai, que cet usage étoit très-ancien, & que les garçons consentoient volontiers à tout céder à leurs sœurs, pour leur procurer de meilleurs établissemens. » Ils pourroient, ajoûtoit-il, » s'ils vouloient, réclamer la loi Tur-
» que, qui admet tous les enfans au partage
» des biens paternels ou maternels; mais ceux
» qui voudroient ainsi se soustraire à la loi du
» pays, seroient déshonorés ».

Pour remonter à la source de cet usage, il faut le chercher dans l'histoire Grecque, en suivant les révolutions de Mytilène: & voici, sur ce sujet, tout ce que je trouve.

Dans la deuxieme année de la quatre-vingt-huitieme Olympiade, quatre-cent-dix-sept ans avant l'Ere Chrétienne, les habitans de Lesbos renoncerent à l'alliance d'Athènes. Ils reprochoient à cette République, que, les forçant d'abandonner les autres villes de cette Isle, elle

elle les avoit obligés d'habiter tous dans Mytilène. Ils s'allierent donc avec les Lacédémoniens qui les reçurent avec joie. Malgré les secours que ceux-ci leur envoyerent, les Mytiléniens furent battus par les Athéniens, & leur ville fut prise par Pachès, fils d'Epiclérus. Après cette conquête, le peuple d'Athènes s'assembla pour décider du sort des malheureux Mytiléniens. Cléon, homme violent, proposa de faire mourir tous ceux qui étoient parvenus à l'âge de puberté, & de réduire en esclavage les femmes & les enfans. Le peuple prononça l'arrêt, & dans le tems que Pachès le notifioit à Mytilène, il en survint un contraire. Cependant les murailles de la ville furent rasées, & les Athéniens tirerent au sort entre-eux toutes les possessions de l'Isle à l'exception des champs, qui appartenoient aux habitans de Méthymne. Voilà ce qu'on lit dans Diodore (1). Le même rapporte qu'Egysippe de Lacédémone, haranguant ceux de Syracuse pour les indisposer contre les Athéniens, leur assura que ces derniers, après la prise de Mytilène & de Mélos, avoient

(1) L. 12.

fait inhumainement égorger tous ces Insulaires (1).

Cependant les Lesbiens, qui, à la prise de leur capitale étoient échappés des mains des Athéniens, & qui se trouvoient en assez grand nombre, formerent le dessein de rentrer de force dans leur patrie; mais pour lors ils se contenterent de se saisir d'Antandros, ville de l'Asie Mineure, d'où ils faisoient de fréquentes insultes aux Athéniens établis à Mytilène. Le peuple irrité envoya contre eux des troupes avec deux Généraux. Ceux-ci reprirent Antandros, en massacrerent les habitans, &, après avoir fait passer au fil de l'épée la plupart des Lesbiens, revinrent à Mytilène (2).

Cette ville passa ensuite sous la domination de Lacédémone; & la quatrieme année de la centième Olympiade, la plupart des villes Grecques soumises aux Lacédémoniens s'étant soulevées contre eux, les habitans de Chio & de Byzance leverent les premiers l'étendard de la révolte; ils furent bientôt suivis par les habitans de Rhodes & de Mytilène, qui s'attacherent

(1) L. 13. Olymp. 89. an. 2.

(2) Diod. l. 12.

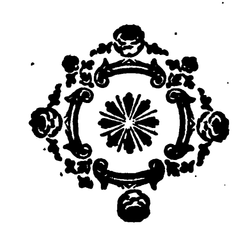
aux Athéniens. Or comme je ne vois dans toutes ces révolutions, que les femmes épargnées, n'auroient-elles pas été d'intelligence avec les nouveaux habitans, pour assurer dans leurs familles la propriété des possessions, & se les attribuer à elles seules ? Dès qu'elles eurent été reconnues maîtresses des biens qui leur étoient auparavant communs avec leurs maris, l'usage en fit peut-être ensuite une loi qui ne peut être plus favorable pour elles.

J'ai remarqué dans Hésiode un autre usage encore suivi par les Grecs & par les Turcs. On ne les voit pas, comme nous, au coin d'une rue ou dans une cour, se soulager du premier besoin naturel; en y satisfaisant, ils ne sont jamais ni découverts, ni debout, mais agenouillés ou accroupis. Ecoutez sur cela les préceptes de l'ancien Poëte Grec (1), puisqu'on les suit encore; j'emploie les expressions de M. *Bergier*, qui vient de donner une traduction Françoise du Poëme des *Travaux & des Jours*, & qui dans cet endroit a su concilier toute la décence possible avec la fidélité.

(1) Hésiod. Oper. & Dies. v. 725, &c.

» NE te tourne point contre le soleil pour
» épancher de l'eau; ne le fais pas même après
» le soleil couché & pendant la nuit, d'une
» maniere peu modeste. Les Dieux veillent mê-
» me pendant les ténébres. Un homme modeste
» se retire à l'écart, ou derriere un mur, pour
» satisfaire aux nécessités de la nature. Ne te
» découvre jamais d'une maniere indécente de-
» vant ton foyer ».

Je termine là, sur cet objet, mes recherches; les bornes de la décence doivent-être celles de la curiosité.





TRENTIEME LETTRE.

Les Libations.

Je n'ai pas tout vu, M. ni tout dit à beaucoup près dans les recherches que j'ai faites pour comparer les Grecs Modernes aux Anciens. En les suivant avec attention, on peut continuer avec succès ce que j'ai commencé. M. de Peyssonel, Consul de France à Smyrne, m'a fait part d'une observation curieuse sur les *Libations*, & je crois devoir l'ajouter ici.

» Je me suis souvenu de vous & de votre » ouvrage, m'écrit-il dans sa lettre du 3 Octobre 1768, » en voyant de mes fenêtres un bateau » Grec qu'on lançoit à l'eau. Avant de mettre la » main à l'œuvre pour commencer l'opération, » le constructeur a fait venir du vin, &, tenant » la coupe, il en a arrosé la pouppe du bâtiment, » en faisant des vœux pour la prospérité du » voyage & du propriétaire; il a bu ensuite & » fait boire tous les assistans. J'ai vu enfin une » libation dans toutes les formes ».

Elle doit se retrouver encore à la fin des festins Grecs, qu'on n'acheve pas sans répandre du

vin, comme anciennement, en faisant des vœux pour le maître de la maison & pour les convives, ainsi que dans les cérémonies de l'enterrement, ou au repas des funérailles (1).

Anciennement on ne s'embarquoit pas sur un vaisseau, sans faire des libations avec du vin. Le constructeur Grec de Smyrne nous retrace Enée qui, avant de quitter Alceste & la Sicile, se tenant debout sur la proue de son vaisseau, avec une coupe à la main, jette dans la mer les entrailles des victimes, & fait des libations du vin qu'il répand (2).

Dans l'Odyssée, (*Liv.* 15.) Télémaque & le fils de Nestor étant montés dans leur char, *Ménélas* les suit avec une coupe d'or pleine de vin, afin qu'ils ne partent pas sans avoir fait des libations.

Télémaque dit encore à ses compagnons : » préparez vos rames & déployez le voiles ».

---

(1) *Mémoires de l'Académie des Inscriptions.* Tome 1. p. 351. *Poculum boni genii.* Cyrène dit à son fils Aristée, pendant le repas, *cape Mæonii carchesia Bacchi; Oceano libemus.* Virg. Géorg. L. 4. v. 380.

(2) Ipse caput tonsæ foliis evinctus olivæ,
Stans procul in prora, pateram tenet, extaque salsos
Porricit in fluctus, ac vina liquentia fundit.
Æneid. L. 5. *v.* 375.

Ils obéissent, & il offre de son côté sur la pouppe un sacrifice à Minerve. Dans le même Poëme, (*Liv.* 2.) les Compagnons de Télémaque ayant apporté sur la pouppe des vases remplis de vin, ils font des libations aux Dieux immortels, & particuliérement à Minerve.

Dans l'Iliade, (*Liv.* 7.) les Grecs achetent, par des échanges, du vin de Lemnos, & aucun n'ose boire, sans avoir répandu du vin pour faire des libations au fils de Saturne.

Le Poëte Nonnus (1), dans la longue description qu'il a faite des cérémonies de la sépulture, n'oublie pas le vin qu'on répand sur le bûcher.

Je suis, &c.

---

(1) L. 37. v. 63, 64.

Voyez dans Lucien le Dialogue de Caron, & de Mercure, & dans Plutarque [*in Aristid.*] les cérémonies de l'Anniversaire des Platéens. Celui qui faisoit la libation disoit en tenant la coupe, Προπίνω τοῖς ἀνδράσι τοῖς ὑπὲρ τῆς ἐλευθερίας τῶν Ἑλλήνων ἀποθανοῦσι : Je bois aux vaillans hommes qui sont morts pour la liberté de la Grèce.





TRENTE-UNIEME LETTRE.

Remarques sur quelques endroits de l'Esprit des Loix, *sur quelques usages des Turcs, & sur Mahomet.*

VOUS avez bien raison de dire, M. que le célèbre Auteur de *l'Esprit des Loix*, qui n'a vu vraisemblablement les Orientaux que de son cabinet, explique pourtant leurs usages, comme s'il avoit vécu parmi eux. Mais ne conviendrez-vous pas avec moi, que M. de Montesquieu, qui écrit si bien, a pu quelquefois s'exprimer mal, en parlant une langue étrangere, & se tromper sur la foi des Voyageurs. Je vais donc effacer quelques taches, ou corriger de légeres erreurs que j'ai trouvées dans son ouvrage.

Je ne voudrois pas, en premier lieu, rencontrer dans ce livre une faute que font la plupart de ceux qui parlent de la Turquie, en mettant indistinctement *Bacha* pour *Pacha*. Cependant, dans les Provinces de Turquie, où l'on parle Arabe, on prononce constamment Bacha, parce que la Langue Arabe n'a pas la lettre P dans son Alphabet. Ceux qui n'ont fréquenté que ces Provinces, écrivent & pronon-

cent *Batha*, & de là vient l'erreur de ceux qui les copient.

Le mot de *Bacha*, en Turc, signifie Maître; ainsi on appelle un Janissaire, *Hassan-Bacha*, c'est-à-dire, *Maître-Hassan*, comme nous dirions *Maître Jacques*. Ce mot nous vient de *Bach*, tête ou chef.

Le mot de *Pacha*, est formé de *pai*, mot Persan, qui signifie *pied*, & de *scha*, qui signifie Souverain, c'est-à-dire, Lieutenant de l'Empereur. Or ce titre, comme vous savez, ne se donne qu'aux Visirs & aux Gouverneurs.

» QUAND la loi, dit M. de Montesquieu, » permet au Maître d'ôter la vie à son Esclave (1), » c'est un droit qu'il doit exercer comme Juge, » & non pas comme Maître. Il faut que la loi » ordonne des formalités qui ôtent les soupçons » d'une action violente (2) ».

Suivant la loi Turque, le Maître a droit de vie & de mort sur son esclave : mais la loi civile

---

(1) L. 15. chap. 16. p. 285. v. 4.

(2) Il faut observer touchant le droit de vie & de mort sur les Esclaves, que l'Alcoran, qui est la seule loi en Turquie, exhorte les Maîtres qui ont un méchant Esclave, à le vendre ou à le chasser, après sept ans de service, terme auquel tout Esclave devroit recouvrer sa liberté.

ne le lui permet pas. On a vu cependant, en Turquie, un Anglois faire pendre chez lui son Esclave (1) : il se tira avec peine & avec beaucoup d'argent de cette affaire, parce qu'en Turquie on rachete le meurtre, & on paye avec de l'argent le sang qu'on a répandu.

Les Turcs, qui n'ont à l'égard de la peste aucune police, voient les Chrétiens dans la même ville échapper au danger, & eux seuls

---

(1) Ce trait d'inhumanité fait frémir, & paroît peut-être incroyable; mais chez les nations les plus polies, il y a des hommes barbares & des monstres. En voici un autre exemple rapporté par un voyageur Anglois, *Ellis t. 2. p. 117.*

Un Indien venu de fort loin avec sa famille pour trafiquer avec les Anglois au fort d'Yorck, dans la Baye d'Hudson eut le malheur de ne trouver que très-peu de gibier dans sa route; de maniere qu'il fut réduit à la derniere extrémité avec sa femme & ses enfans. Dans cet état affreux, ils arracherent la fourrure de leurs habits & essayerent de se nourrir de la peau qui les couvroit. Cette ressource leur manqua bien-tôt; &, ce qu'on ne peut lire sans horreur, ces pauvres gens furent obligés de se nourrir de la chair de deux de leurs enfans. Arrivés à la Factorie, l'Indien, accablé de douleur, conta sa déplorable aventure avec toutes ses circonstances à un Gouverneur Anglois, qui ne répondit que par un grand éclat de rire. Le Sauvage, saisi d'indignation, tourna le dos à ce monstre, en lui disant: *Ce n'est pourtant pas un conte à faire rire.* Voyage de la B. d'Hudson par Henri Ellis.

périr : ils achetent les habits des pestiférés, s'en vêtissent, & vont leur train (1).

Les François, les Anglois, & quelques autres, sont les seuls étrangers qui s'enferment & qui prennent des précautions contre la peste. (2) Les Chrétiens des pays Grecs, & les Arméniens, sur-tout, non plus que les Juifs, n'échappent pas plus au danger que les Turcs, parce qu'ils s'y exposent comme eux. L'usage est chez eux plus fort que la crainte. Cependant il y a beaucoup de Turcs qui craignent la peste, & qui s'en préservent autant qu'ils peuvent. Lorsque la mortalité s'étend à un certain point, on fait des Prieres publiques (3). Si la peur d'une maladie mortelle arrêtoit la communication ; si l'on s'enfermoit, comme on fait au signal d'une rébellion, le gouvernement auroit toujours à redouler les effets d'une alarme générale, à laquelle on pourroit se méprendre. Il redouteroit & le défaut de vivres, auquel on est alors exposé,

(1) L. 14. chap. 11. p. 265.

(2) En général tout ce qu'on appelle *Francs*, en Turquie, prennent les mêmes précautions. Les Grecs, les Juifs & les Arméniens se bornent à quitter leurs habits, en entrant chez eux, & à les faire mettre à l'air.

(3) *Voyez* la Lettre sur la Peste, au second volume.

& le cri du mécontentement, & les plaintes qui produisent si souvent des émeutes. Il faudroit donc se prémunir contre la contagion, par des barrieres, & par la même police que nous observons dans nos Lazarets. Mais comment accorder, sur ce point, une loi nécessairement rigoureuse, avec l'habitude du despotisme, qui ne connoît point d'autre loi que sa volonté ?

» Il n'est pas mal que, dans les cas douteux, » les Juges consultent les Ministres de la Reli» gion. Aussi, en Turquie, les Cadis interro» gent-ils les Mollahs (1) ».

M. de Montesquieu confond les Mollahs avec le Muphty. Le nom de *Mollah* désigne un Cadi ou juge d'un rang supérieur; cependant les Cadis & les Mollahs exercent toutes les mêmes fonctions. Le Cadi ne consulte que les livres des loix & les Jurisconsultes; mais quand deux personnes plaident devant lui ou devant le Mollah sur une question difficile ou intéressante, quoique ces Juges soient bien instruits de ce que la loi prononce en pareil cas, les parties prennent le *fetfa* du Muphty, qui est proprement une réponse à leur consultation, conçue en ces termes, *per-*

(1) L. 12. c. 29. p. 234.

mis ou non permis par la loi. Le Muphty est donc consulté comme le premier interprète de la loi, & quand son *fetfa* n'y est pas conforme, le Cadi prononce suivant la loi, en supposant que le Muphty a été mal instruit.

» On change si souvent de femmes en Orient, » qu'elles ne peuvent avoir le gouvernement » domestique. On en charge donc les Eunu- » ques, on leur remet toutes les clefs, & ils » ont la disposition des affaires de la maison (1) ».

Ceci n'est point encore exact. Les Eunuques ne sont que pour la garde des femmes, pour les servir, & pour toutes les affaires du dehors, auxquelles des femmes presque toujours enfermées ne peuvent vaquer. Mais le gouvernement intérieur & domestique leur appartient, & les Eunuques ne s'en mêlent pas.

Dans toute espece de procès, la preuve par témoins, vrais ou subornés, est toujours la plus forte en Turquie. Cette preuve testimoniale est en telle considération, qu'à la fin du Ramazan, lorsqu'il s'agit d'annoncer la nouvelle lune ou la fête du Bayram, on va signifier juridiquement au Cadi la découverte de la nouvelle lune, en

(1) L. 16. c. 14.

faisant entendre des témoins dont il reçoit les dépositions.

Les Turcs paroissent avoir conservé plusieurs usages des Anciens Romains. Ils bâtissent comme eux, pour leur logement, des maisons de bois, & de peu de durée; ils ne cherchent la magnificence & la plus grande solidité, que dans les édifices publics. On vous l'a dit sans doute, M. & on ne peut trop le répéter: ils sont en général plus religieux que nous; un Turc en priere est un vrai modele de dévotion & de recueillement (1).

Je revenois un jour en compagnie & à cheval du village de Belgrade. Un Turc faisoit sa priere sur le bord du chemin, & je le considérois attentivement. On m'assura que, si j'approchois de lui, il ne leveroit seulement pas les yeux pour me regarder. J'étois jeune, & nouvellement arrivé en Turquie; je ne pus croire ce qu'on me disoit. Je m'éloignai pour arriver au galop sur l'homme en priere: il se tint immobile. Je tournai autour de lui, il sembloit ne pas m'appercevoir; il continuoit de se lever & de se remettre à genoux, sans lever les yeux. Enfin, j'appuyai pres-

(1) Au milieu d'un festin & d'une partie de plaisir, l'heure de la priere venue, les Turcs quittent tout pour se recueillir & pour prier Dieu, comme s'ils étoient dans le Temple.

que ſur lui la tête de mon cheval; mais il ne daigna pas ſe détourner pour me dire la moindre injure, ou me faire aucun ſigne. Ainſi j'aurois perdu la gageure, ſi j'avois parié que j'interromprois ſa priere.

J'ai fait une épreuve d'une autre eſpece. Avant d'entendre le Turc, dès qu'on chantoit une chanſon en cette langue, je riois, comme tout étranger, de l'air & des paroles qui me paroiſſoient de la plus grande biſarrerie. Mais quand j'ai un peu entendu la langue, je n'ai rien trouvé de plus touchant, ni de plus tendre, que les chanſons Turques, dont les paroles ordinairement peignent la ſituation d'un cœur bien épris, ou fort affligé, & l'air plaintif (quoique monotone) inſpire une douce mélancolie. Je me ſentois attendri, malgré moi, & l'impreſſion que j'éprouvois, n'eſt pas une ſingularité que j'affectois parmi mes compatriotes.

Je ne vous parlerai point, M. des mœurs & des uſages des Turcs : Ricaud, Milady-Montagut, & quelques autres Voyageurs ne laiſſent rien à déſirer ſur cet article. J'aurois bien voulu ſeulement pouvoir vous communiquer un très-bon ouvrage ſur Mahomet, de feu M. le Comte de Bonneval, dont ſa mort trop prompte m'a

privé, & qu'il m'avoit promis, comme vous l'allez voir par sa lettre que j'ai conservée.

** Lettre de M. le Comte de Bonneval (Achmet Pacha) A l'Auteur.*

A Courou Schesme (1), *le* 19 *Août.*

» J'AI toujours attendu, M. que M. C. vînt
» ici, pour lui donner ma réponse à la lettre que
» vous avez eu la bonté de m'écrire.
» Je me souviens qu'il y a environ cinq ou
» six ans, que Milord R. me pria par une de ses
» lettres de lui envoyer en Angleterre mon sen-
» timent sur Mahomet, sur sa loi, sur la religion
» qu'il a établie, &, s'il se pouvoit, sur les cau-
» ses de ses progrès, & du rapide accroissement
» de la nation Arabe, dans les trois parties du
» monde connu de son tems.
» Ce Lord, mon ancien ami, & homme
» de grande littérature, m'écrivoit qu'il n'étoit
» nullement content de tout ce qu'il avoit lu sur
» Mahomet, & qu'il ne voyoit que des Satyres
» contre le Prophete & son systême. Il me prioit
» donc, puisque j'étois sur les lieux, de faire
» quelques recherches sur ce sujet intéressant, &

(1) Village d'Europe sur le bord de la mer Noire, peu éloigné de Constantinople.

de

» de lui dire librement mon avis; me promet-
» tant, ſi je l'exigeois, un ſecret inviolable. Il
» ajoûtoit, qu'il connoiſſoit mon impartialité,
» & qu'il tiendroit pour vrai & bien aſſuré, ce
» qu'il recevroit de ma part.

» Cette priere d'un homme que j'aimois ten-
» drement (car il eſt mort depuis) me fit em-
» ployer pour le ſatisfaire, tous mes ſoins &
» ceux des perſonnes de cette nation capables,
» par leur peu de préjugés vulgaires, de m'éclaircir
» toute chose, & la vérité ſur-tout. J'avois alors
» un Kiaya Provençal de la Ciotat, & de la fa-
» mille de B. nommé Muſtapha, qui ſavoit par-
» faitement l'Arabe, qu'il liſoit & écrivoit très-
» bien. Il feuilleta tous les plus anciens manuſcrits
» qui parloient de Mahomet. Il travailla même
» avec des gens éclairés, & auſſi peu prévenus
» que lui, quoique Muſulmans. Il m'en coûta
» quelque choſe; mais ſur leurs mémoires, tirés
» des livres originaux, je fis, après un an d'exac-
» tes recherches, un *Eſſai ſur Mahomet, ſur ſa*
» *religion, ſur ſes loix, ſur ſes conquêtes, & ſur*
» *les Arabes.* Cet ouvrage plut infiniment à
» Mylord R. qui le remit, en mourant, à un
» autre ſavant, auſſi de mes amis, le lui ayant
» envoyé de Portugal où il mourut, à condition

» qu'il n'en donneroit point de copie. Je dois
» en avoir les brouillons, & si je les trouve,
» je vous les communiquerai volontiers. Je crois
» que j'ai pris le ton qu'il faut prendre dans
» cette histoire, & dans ce tems-ci, où les
» hommes recherchent la vérité par une bonne
» critique sans prévention, & sans injures ».

Vous regretterez comme moi, M. la perte d'un ouvrage aussi curieux, aussi piquant, aussi instructif, que doit l'être celui-là. M. le Comte de Bonneval y réfutoit principalement la vie de Mahomet, par M. de Boulainvilliers. Il faisoit voir qu'en séparant le faux Prophete du grand-homme, Mahomet étoit un génie puissant, un excellent législateur, un très-habile politique, un véritable conquérant, & qu'accommodant sa religion au Climat, il en avoit pris les fondemens dans le catéchisme des Ariens. Il rendoit ensuite raison de tous les Exploits *militaires* & des conquêtes de Mahomet. Tel étoit le plan de cet ouvrage, suivant ce qu'il m'en a dit lui-même. Si sur la foi des livres Arabes, il avoit un peu trop exagéré l'éloge du chef de la Religion Musulmane, un lecteur instruit & judicieux auroit vu d'un coup d'œil toutes les restrictions dont un pareil éloge étoit susceptible.

Je suis, &c.



TRENTE-DEUXIEME LETTRE.

Sur les Arts.

QUI ne feroit tenté, M. en parlant des Grecs Modernes, de parler des Arts, quand même on ne trouveroit plus chez eux aucun de ces précieux monumens qui nous en rappellent le bel âge ?

J'ai dit dans mes Lettres précédentes, un mot de la musique & de la Poésie des Grecs ; mais les conquérans de la Grèce, à l'exemple des Anciens Perses, ne souffrent plus ni Peintres, ni Sculpteurs en figures. Avant eux une Religion sainte, la plus propre à réprimer les passions, pour mettre, dans un climat dangereux, la chasteté à couvert des occasions & des chûtes, avoit déjà borné les progrès des Arts, en proscrivant les nudités. L'autorité souveraine, & le fanatisme encore plus puissant, avoient suscité, dans l'Empire Grec, cette secte de furieux (1), qui, sous prétexte d'abolir un culte idolâtre, brisoient indistinctement toute espèce

(1) Les Iconoclastes.

d'*Images*, c'eſt-à-dire, les plus beaux ouvrages de Peinture & de Sculpture. Comment les Arts, ainſi perſécutés & déja fort déchus de leur ancien éclat, auroient-ils pu ſe maintenir dans un pays où, ſoutenus par le ſpectacle de la plus belle Nature, ils s'étoient perfectionnés au point que la Grèce étoit devenue l'école de Peinture & de Sculpture la plus célèbre qui eût jamais exiſté?

Mais s'il eſt vrai qu'il faille aller chercher à Rome & en Italie les plus beaux monumens qui nous reſtent de la Grèce, & qu'on en a ſucceſſivement enlevés, on peut du moins reconnoître encore dans l'ancienne patrie des Arts, quelques modèles de ces ouvrages inimitables, & par conſéquent eſſayer de rendre raiſon des progrès rapides qui nous étonnent dans ceux qui les exécutèrent. Les talens non dévéloppés par l'étude, par l'exercice, & reſtés dans l'inaction, y ſont encore aujourd'hui ſous nos yeux. On a peut-être trop négligé de faire cette obſervation : mais je crois pouvoir regarder la Grèce comme une école utile pour tous les Arts du Deſſin.

Je voudrois à cet effet oppoſer aux beaux tableaux trouvés récemment à Herculanum, parmi tant d'autres médiocres, à ceux même

qu'ont décrit Pausanias & Lucien, les tableaux vivans, animés, qui pourroient encore servir de modèle aux Peintres, aux Sculpteurs & aux Poëtes, si les Arts de l'ancienne Grèce pouvoient renaître dans la moderne. Je voudrois seulement ébaucher ce qu'une main plus habile pourroit terminer un jour avec plus de fruit.

Mon dessein n'est pas ici de parler des Arts en Artiste ou en Amateur capable d'en écrire l'histoire, mais de chercher dans la Nation, que j'étudie attentivement, les traces du génie qui les créa, ou la raison de ce qu'elle a fait & de ce qu'elle ne fait plus, je veux dire, de la perfection où elle a su porter ces Arts jusqu'à leur décadence & leur chûte.

Je sais que je ne dois plus chercher dans la Grèce ni de célèbres Artistes dont la race y est ensevelie, ni des tableaux ou des statues qu'on a détruits ou enlevés (1). Mais, après y avoir

(1) Les Anglois n'ont pas été les moins ardens pour cette recherche, ni les plus lents à dépouiller la Grèce Moderne des ornemens qui lui restoient.

Le Comte d'Arundel, qui vivoit à Londres sous le règne de Charles I, étoit l'homme le plus curieux, & le plus célèbre Auteur de son tems. S'il en avoit eu le pouvoir, il auroit enlevé toutes les Statues & toutes les Inscriptions qui sub-

retrouvé tant d'usages anciens, je reconnois

sistoient alors dans la Grece. Il fit l'acquisition des fameux Marbres d'Oxfort qui portent encore son nom. M. *Walpole*, dans le second Volume des *Anecdotes concernant l'état de la Peinture & des Arts en Angleterre*, à la fin du Chapitre où il fait l'histoire de la fameuse Collection que Charles I avoit rassemblée à grands frais, donne une grande idée de celle qu'avoit formé dans le même tems le Comte d'Arundel. Il nous apprend que ce Lord est le premier Anglois qui ait fait passer dans son Isle des Statues Antiques; qu'après vingt ans de recherches, il s'en étoit trouvé possesseur d'un assez grand nombre, pour en pouvoir enrichir ses Maisons & ses Jardins, & qu'enfin, c'étoit dans la Grèce qu'il avoit fait la plus abondante moisson. Son principal Commissionnaire, étoit le Chevalier *Guillaume Petty*, qui l'étoit aussi du fameux Duc de Buckingham. Le Chevalier *Thomas Roë*, dans une de ses Lettres, observe qu'il n'étoit pas possible de faire un meilleur choix. C'est, dit-il, un homme infatigable & à l'épreuve de toutes sortes d'aventures. Pour se concilier la confiance des Grecs, il s'étoit conformé à leurs usages, & à leur maniere de vivre; il mangeoit avec eux les jours de travail; il ne lui coûtoit rien de passer les nuits couché sur une planche ou dans un bâteau de pêcheur; il se prêtoit à tout ce qui pouvoit leur être agréable & ne se refusoit à rien, pourvû qu'il parvînt à son but. Il avoit fait une très-belle récolte à Samos: mais, après avoir quitté cette Isle, il fut assailli d'une tempête dans laquelle il courut risque de périr, & malheureusement tout ce qu'il avoit avec lui fut jeté à la mer.

Ces hommes rares ne le sont pas en Angleterre, témoin M. le Chevalier *James Bruce*, qui, après le Voyage le plus long, le plus hasardeux & le plus pénible, nous a généreusement apporté des richesses qui nous étoient inconnues.

ſous le même Ciel, le même génie qui fit autrefois les Peintres & les Poëtes; j'y vois des tableaux naturels & des modèles vivans d'après leſquels le talent peut s'exercer encore avec ſuccès.

Les anciens Grecs, accoutumés à des ſpectacles publics que la corruption des mœurs a toujours rendu trop dangereux, ont dû s'attacher aux Arts agréables qui repréſentoient & vivifioient les paſſions. Comment n'auroient-ils pas été ſenſibles aux attraits des Arts, échauffés comme ils l'étoient par le chant des beaux vers d'Homère, par les brillantes images de leurs Poëtes, par les merveilles qu'on racontoit du pouvoir & de la ſageſſe d'Orphée; enfin par la vue des chef-d'œuvres de Peinture & de Sculpture dont étoient ornés les Temples & les plus petites Villes de la Grèce ?

Quelle Nation a plus fait pour les Beaux-Arts, & les a plus honorés que les Grecs ? Les hoſtilités ceſſoient à l'approche des Jeux de la Grèce. On oublioit toute animoſité, tout autre ſoin, tout autre intérêt, lorſqu'il s'agiſſoit de diſputer le prix des talens. On diſputoit juſqu'au *prix de la Beauté* qui enflammoit les Artiſtes, en leur fourniſſant des modèles.

Tous les talens s'étoient dévéloppés à la fois & brilloient en même tems (1) : les Arts se tiennent par la main comme les Grâces. Dédale eut à peine achevé son fameux Labyrinthe de Crète, que la Danse, telle que je vous l'ai peinte ailleurs, imita l'ouvrage de Dédale & forma le tableau le plus riant. Les Grecs excelloient dans l'imitation, & ce talent les caractérise encore. Leurs Danseurs & leurs Pantomimes l'avoient portée à un point de perfection que nous avons de la peine à nous imaginer. Néron, au rapport de Lucien, avoit un Pantomime Grec qui représentoit les principaux traits de la Fable avec tant d'énergie & de vérité, qu'il rendoit les objets présens. Un Prince du Pont qui se trouvoit à Rome, après avoir vu jouer ce Pantomime, fit les plus grandes instances pour l'obtenir de l'Empereur, & Néron lui en témoignant sa surprise : » J'ai pour voisins, lui dit ce Prince étranger, » des barbares » dont personne n'entend la langue ; je pense » que cet homme pourra nous servir d'inter-» prête & leur faire entendre tout ce qu'il vou-» dra (2).

(1) *Omnia tempus*
Nacta suum properant nasci. Claud.

(2) Dialogue de la Danse.

Les progrès de la Danse suivirent ceux de la Musique, & ces deux Arts fleurirent en même tems à Argos. Bientôt on entend chanter les poésies d'Homère; Simonide, pere de l'Elégie, soupire; la Tragédie sortie du charriot rustique de Thespis, doit son cothurne à Eschile; enfin tous les Arts se réunissant à Athènes reconnoissent la Grèce pour leur patrie.

Telle étoit l'heureuse influence ou la communication du génie chez cette spirituelle Nation: la Musique, la Danse, la Poésie, la Peinture, la Sculpture, tous les Arts rassemblés se soutenoient & se perfectionnoient réciproquement. Les murs de Thèbes s'élèvent au son de la lyre; le Musicien & le Danseur étoient Peintres; le Peintre étoit Poëte; l'éloquent Ulysse avoit fait de ses propres mains, suivant Homère, le lit où couchoit Pénélope. Il étoit Artiste & Dessinateur; il ne peut raconter à Calypso l'aventure de Rhésus, sans la dessiner sur le sable (1).

C'est ainsi que le Titien, parlant d'une de ses compositions, dit avec l'énergie de sa verve: *Je vous envoie la Poésie de Vénus & d'Adonis, &c.* (2).

---

(1) In spisso littore pingit opus. *Ovid. De Arte Am. L. 2.*

(2) *Mando ora la Poesia di Venere ed Adone*, &c. Ce Poë-

La Nature seule fit autrefois dans la Grèce les Peintres, les Sculpteurs, les Poëtes, en un mot tous les hommes de génie qui ont répandu tant d'éclat sur cette heureuse contrée. Une imagination vive, agréable, un esprit actif, une organisation fine, un goût délicat, ou plutôt une extrême sensibilité : toutes ces dispositions, jointes au plus beau Ciel, à l'aspect des riantes campagnes, au gouvernement le plus propre à développer, à étendre encore & à aggrandir le génie qui, sans la liberté, n'a point de ressorts : voilà ce qu'elle avoit mis chez les Grecs, & ce qu'elle y trouva. Elle eut seulement à les tourner vers les objets les plus capables d'exercer leur sensibilité, & l'on vit naître les Arts. Le goût formé par l'habitude de voir & de produire de belles choses, on ne reconnut plus d'autre empire que celui des Arts & des Talens, ni d'autre bonheur que dans la gloire de la Patrie.

» PLUS on étudie les Anciens, dit M. le

---

me étoit un tableau qu'il avoit fait pour le Prince d'Espagne, fils de Charles-Quint, depuis Philippe II, & qu'il adressoit à Bénavidès pour être présenté à ce Prince. Il y en a une Copie à Rome dans le Palais Colonne, & il a été gravé plusieurs fois. *Raccolta di Lettere sulla Pittura*, &c. Tome I. p. 242.

Comte de *Caylus*, » plus on est frappé du mé-
» rite & de la supériorité des Grecs, dans toutes
» les opérations de l'esprit. Les productions de
» cette heureuse Nation, sont les seules qui
» présentent des exemples de la justesse & de
» la simplicité. Le desir de montrer de l'esprit;
» cette maladie qui tourmente les Modernes;
» ne s'est introduit chez eux que fort tard, &
» dès-lors le bon goût s'est affoibli. Le peu de
» progrès de nos connoissances & de nos talens
» vient en grande partie de ce qu'on lit peu
» les Anciens, & que l'on s'écarte des grands
» & véritables exemples qu'ils ont laissés (1).

Si l'on ne peut méconnoître le génie pour le père des Arts, la liberté certainement fut leur mère. Nés dans son sein, on les voit tous en effet abandonner avec elle la Grèce dévastée & conquise. Ils déclinerent & se perdirent de la même façon chez cet ancien peuple qui posséda les mêmes Arts que les Grecs perfectionnèrent après lui; je veux parler ici des Etrusques chez qui l'on trouve peu de vestiges des Arts depuis qu'ils furent entièrement subjugués par les Romains (2).

(1) *Mémoire de l'Académie des Inscriptions.* Tome 19.

(2) Un homme tombé dans l'esclavage a perdu la moitié de son intelligence, *dit le Peintre de la Nature.* Homère.

Les Grecs ne peignent plus comme autrefois; parce qu'ils ont perdu leur liberté; & l'esclave du despotisme (le plus doux peut-être) content de jouir de ce qu'on lui laisse posséder, s'accoutume par l'habitude à ne rien voir au de-là. Il n'y a plus ni gloire, ni récompense pour les talens agréables, & pour les beaux Arts. Ce n'est que sous un gouvernement heureux & libre; qu'il peut se former des Artistes que l'émulation excite à perpétuer le souvenir du bonheur dont jouit une nation florissante, par des monumens qui passent à la postérité.

J'ai dit que la perte de la liberté des Grecs avoit entraîné la ruine des Arts. Vous savez, M. que, suivant une de leurs anciennes loix, l'homme libre pouvoit seul exercer la peinture à Athènes, parce qu'on pensoit que ce bel Art n'étoit pas fait pour des mains serviles (1).

Il faut ajouter qu'anciennement les habiles Artistes étoient distingués & comblés d'honneurs, & qu'ils diputoient, devant des juges éclairés, le prix des talens (2). Or, c'est ce que les Grecs Modernes ne peuvent plus espé-

(1) Recherches sur la Peinture, de Webbe, *page* 33.

(2) Histoire de l'Art, *Tome* 1. *page* 231.

ter aujourd'hui. Chez nous, & par tout où l'on cultive les Arts, les Artistes sont communément bien payés, quelquefois même on les enrichit; &, ce qui est plus flatteur encore, ils reçoivent des distinctions, lorsqu'ils ont atteint une supériorité qui les éleve au-dessus des autres. En général, il est certain que, pour l'avancement des Arts, les richesses ne valent pas l'aiguillon de la gloire, & ne produisent pas le même effet. L'amour de la gloire éleve l'âme; & tout artiste né pour se tirer de la foule, échauffé par ce sentiment, est infiniment plus sensible à l'honneur qu'aux biens de la fortune. Il ne peut que partager ces biens avec un grand nombre d'hommes qui en sont indignes, ce qui n'est gueres propre à flatter un cœur que l'intérêt n'a pas rétréci. Et puis l'inconvénient des richesses, est de faire naître, ou d'augmenter la soif de l'or & le goût du luxe, dispositions qui tôt ou tard ne peuvent qu'amollir un Artiste, l'arracher au talent qui l'a conduit à l'abondance, ou lui faire négliger sa gloire.

Si je méritois d'être cité parmi les amateurs des Beaux Arts, prétention dont je suis bien loin, je ne voudrois pas qu'on eût à me reprocher ni trop de passion pour l'antiquité, ni de préven-

tion nationale. Je me garderois bien de penser comme de certains *Virtuoses* qui se passionnent tellement pour les ouvrages Grecs, que tout ce qui porte ce nom est à leurs yeux un chef-d'œuvre. Je sais que les Artistes Grecs ont dû répandre, en se multipliant, une quantité prodigieuse d'ouvrages, & que dans ce qu'ils ont produit il y a nécessairement bien du médiocre. J'en atteste ce grand nombre de pierres gravées qui circulent dans l'Italie & dans le Levant, & parmi lesquelles il est si rare d'en trouver de belles.

Mais comment, dans tous les tems, la Grèce n'auroit-elle pas produit une foule d'Artistes? Les Grecs, accoutumés à voir les représentations de tous leurs Grands-Hommes, pouvoient-ils ne pas s'intéresser vivement à la culture des Arts qui les reproduisoient sans cesse?

Le Christianisme, en renversant les objets d'un culte profane, respectoit les statues des Empereurs & des hommes illustres. Il étoit bien éloigné de proscrire les Arts renfermés dans de justes bornes. Lorsque les Grecs furent affermis dans la foi, au point de ne plus faire craindre de retour à l'Idolâtrie, on leur permit les images, pour s'accommoder au goût de la Nation. Pour les leur ôter ensuite, il ne fallut rien moins

que les violences d'un Empereur, soldat ignorant (1) né dans l'Isaurie, qui par son commerce & ses liaisons avec les Sarrasins & les Juifs, avoit pris en aversion les figures ou représentations qu'ils bannissoient de leurs Temples. Il fallut tout l'effort du fanatisme pour établir dans la Grèce la secte des Iconoclastes dont un Grec n'auroit jamais été l'auteur (2).

Les Arts, depuis leur décadence, se sont montrès de tems en tems chez les Grecs, mais comme la foible lumiere d'un flambeau qui ne peut plus se rallumer sous l'humidité d'un brouillard épais. Dans le dixième siècle, l'Empereur Porphyrogenète, aprés avoir été chassé du trône par l'usurpateur *Romanus Lecapenus*, abandonné de tous les siens, peignoit pour gagner sa vie (3).

---

(1) Léon l'Isaurien.

(2) On lit cependant que Théophile, fils de l'Empereur Michel & persécuteur des images, comme son pere, non-seulement fit effacer dans les Eglises les figures qui représentoient les Saints; mais encore, que, pour ôter aux Catholiques tous les moyens de les rétablir, il chassa les Peintres de ses Etats. *Hist. Univers. de M. Hordion, Tome 2.*

(3) *Picturam pulchrè exercendo sibi victum quærente.* Dissertation de M. le Comte de Caylus, sur les Princes qui ont cultivé les Arts, dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions. *Tome.* 29.

Les Grecs modernes ont encore tout ce qu'ils ont pu conserver de la Grèce ancienne. Tandis que les hommes sont appliqués au commerce, à la navigation, à l'agriculture ou à des fabriques d'étoffes qui imitent celles des Turcs & même celles de Lyon, les femmes dessinent, brodent & nuent parfaitement les fleurs, les fruits, les feuillages, & l'on ne peut se lasser d'en admirer le travail dans les broderies Grecques. Le talent le plus décidé n'ose reprendre le pinceau pour peindre la figure, on ne peint qu'en cachette. C'est ainsi que le fils de Soliman, Capitan Pacha, devenu depuis Grand Amiral, dans les croisières qu'il faisoit avec la flotte du Grand Seigneur, s'amusoit secrettement à peindre les plus belles femmes des Isles de l'Archipel (1). Je sais que les hommes naissent avec un penchant décidé pour l'imitation de ce qu'ils voient; mais il n'est réservé qu'à un petit nombre de génies heureux de percer, & les siècles qu'ils illustrent se comptent.

Je reviens à nos Grecs modernes, & je ne

(1) Il avoit donné à feu M. le Comte *Desalleurs*, Ambassadeur de France à Constantinople, quelques-uns de ses tableaux.

puis

puis me dispenser de vous rappeler, à cette occasion, les usages dont je vous ai déja entretenu. Les Grecs aiment encore les fêtes, les jeux, les spectacles, le luxe; mais le gouvernement leur impose une contrainte qui les décourage. Tout luxe extérieur leur est interdit; mais ils s'en dédommagent dans l'intérieur de leurs maisons. On trouve chez les riches, le goût, la propreté, & la magnificence des anciennes maisons d'Athènes, dont l'Architecture avoit toujours au-dehors peu d'apparence ou d'éclat (1), mais qui, dans l'intérieur, étoient recherchées & voluptueuses. Les Grecs, à l'exemple des Anciens, ne tapissent point leurs appartemens; comme eux, ils font peindre sur les murs (2), non des figures, mais des vases de fleurs artistement travaillés. Ils ont des lambris dorés d'une belle sculpture, & des plafonds richement incrustés. Quand ils se croient autorisés à bâtir plus somptueusement, & à faire éclater leur goût, ils s'y livrent sans mesure. Les évènemens même auxquels ils s'exposent nécessairement par ce luxe ne les rebutent point. On

(1) Origine des Loix. *Tome 3, Liv. 6.*

(2) *Tome 2, p. 84.*

voyoit, il y a quelques années à Conftantinople fur le canal de la Mer Noire, la belle & magnifique maifon de l'infortuné Grec *Stavraky*, qui étoit devenu favori du Grand-Seigneur. Le Sultan, en ordonnant fa mort, fit rafer ce bel édifice, fur lequel on a vu depuis, avec un jufte étonnement, un autre Grec faire élever une maifon encore plus belle.





TRENTE-TROISIEME LETTRE.

Continuation du même sujet.

JE crois, M. qu'on peut juger des commencemens & des progrès de l'imitation par le sentiment que nous éprouvons à la vue des Beautés Grecques qui subsistent encore. Le même Soleil qui éclaira autrefois la Grèce, y brille toujours sans nuages, tandis qu'il laisse croupir tant d'autres peuples dans les brouillards épais qui les environnent. En Grèce, un air pur, un climat doux, des jours sereins m'annoncent, à chaque instant, que je vais découvrir les Vénus de Praxitèle & d'Apelle, les formes les plus régulières, des yeux noirs, vifs, animés d'un feu naturel, des tailles élégantes & majestueuses, un habillement simple & léger qui laisse voir toute la beauté du corps, & qui n'en cache aucun défaut. Telles sont les femmes Grecques, aussi aisées, aussi libres dans l'intérieur de leurs maisons, qu'elles sont composées & enveloppées quand elles sortent; car des manches étroites & fort longues laissent voir à peine l'extrémité de leurs doigts, si ce n'est à la campagne où elles

ſe gênent moins, & ſe montrent avec plus de liberté (1).

Qui pourroit, en les voyant, ne pas reconnoître les modèles que les anciens Peintres imitèrent? C'eſt d'après les deſſins, ou ſur des copies, le plus ſouvent foibles & léchées, que

(1) Les François qui ſont actuellement à Conſtantinople, & qui voient, ſoit à Péra, ſoit au village de *Tarapia*, ſur le Canal de la Mer-Noire, plus de femmes Grecques qu'on n'y en voyoit autrefois, avoueront que les Beautés Grecques ſont les plus parfaites de toutes. J'en appelle au témoignage de M. *de Favrai*, qui a bien voulu me fournir quelques deſſins de ſa main, & qui a fait pour M. le Comte de Vergennes une riche collection de tableaux qui pourront prouver ce que j'avance. Le Voyageur Bélon, que je vous ai déja cité, dit dans ſon vieux langage, au ſujet d'un cercle que les Grecs font avec le pouce & le premier doigt de la main, pour déſigner les yeux d'une belle perſonne: *Cette comparaiſon du cercle eſt très-ancienne chez les Grecs & moult célébrée par leurs écrits.... Les Grecs, juges de la beauté féminine, ſurnomment les femmes d'excellente Beauté en un ſeul mot*, Platyophtalmos, *qui vaut autant à dire que* larges yeux: *mais c'eſt à cauſe des ſourcils élevés qui font avoir bonne grâce aux femmes, & plutôt à celles qui ont le viſage large. Si on vouloit obſerver les ſtatues & antiques médailles des anciens Grecs, on y trouveroit les yeux d'exceſſive grandeur en comparaiſon de ceux des médailles Latines* page 442, Chapitre 33, intitulé: *Louange d'une Beauté excellente*, &c. ou *Beauté à la Grecque.*

On dit encore: *Une fille & un chien de Miſitra ſurpaſſent le reſte de la Grèce en beauté.* Hélene & Pénélope avoient établi la

nos Elèves dans les Arts du dessin se forment par la seule habitude de dessiner & de revenir continuellement sur les mêmes sujets (1). C'est

---

réputation des Beautés de Sparte. *Lacéd. Anc. & Mod. T. 2. p. 67.*

(1) Feu M. *Mariette*, ayant lu cet endroit de ma Lettre, m'écrivit ce que je vais rapporter sans en altérer un seul mot. » CROYEZ-MOI, M. les anciens Grecs peuvent avoir eu sur » nous l'avantage de pouvoir se procurer des modèles plus par- » faits que les nôtres; mais quant aux moyens qu'ils ont em- » ployés pour parvenir à l'étude du Dessin, elle ne peut être » différente de celle que nous faisons pratiquer à nos Eleves. » N'imaginez point que du premier abord ils aient dessiné » d'après nature. Les Disciples auront dessiné dans l'attelier » de leurs Maîtres, d'après les Ouvrages que ceux-ci leur » mettoient sous les yeux; & ce n'est qu'après s'être ainsi » formé les yeux & la main, qu'ils ont pu voler de leur pro- » pres ailes & travailler d'après nature. Nous agissons de même » avec nos Eleves, & c'est un malheur pour eux, quand les » ouvrages sur lesquels ils se forment sont foibles & sans verve, » mais cela n'arrive pas à ceux qui fréquentent de bonnes Ecoles. » On leur donne à imiter ce que l'Antique a de plus parfait; » & comme on n'acquiert pas sitôt l'habitude de bien dessi- » ner, on ne peut se flatter d'y parvenir, qu'en revenant » souvent sur le même sujet. C'est le seul moyen de reconnoître » ses fautes & de se corriger ». Cette observation dont je re- connois la justesse, explique bien ce que je n'ai pas suffisam- ment développé, sans détruire aucun des faits que j'avance. Je sais, que pour copier la nature, il faut apprendre à la bien voir. L'apprentissage de l'Art n'est en quelque sorte que l'étude de la Nature réfléchie dans les ouvrages de l'Art. Mais il n'en

la Nature, & la Beauté même, que les premiers Dessinateurs Grecs copierent toujours. C'est le pouvoir de la beauté, non sur les ames ou sur les sens, mais sur l'activité de l'esprit, joint au goût de l'imitation, qui les forçoit à dessiner. Peut-être ont-ils d'abord nommé *beau*, ce qui n'étoit qu'agréable? Ils ont ensuite comparé des traits piquans à de plus réguliers; & enfin l'ensemble ou la Beauté parfaite s'est montrée. Si c'est en effet l'amour qui fit faire à la fille d'un Artisan de Corinthe (1), d'après l'ombre de son amant, les premiers traits du dessin, le premier contour, l'Art acheva de tracer les autres d'après le modèle ou le corps même. *Cette* Beauté, qu'il est plus aisé d'admirer que de définir, pouvoit donc seule faire éclorre l'Art d'imiter les formes naturelles, & développer ainsi le talent.

est pas moins vrai que le génie libre & pur, ou plus original des Artistes Grecs, sans cesse excité, nourri, soutenu par l'aspect d'une nature plus ingénue ou moins altérée que la nôtre, la sentoit plus fortement & l'exprimoit de même.

(1) La fille de Dibutades, ouvrier en poterie à Corinthe, traça sur le mur, à la lueur d'une lampe, l'ombre de son amant qu'elle voyoit partir à regret; ce qui fit naître à son père l'idée du premier ouvrage de plastique, ou de modelé, connu dans la Grèce.

Ces beautés agréables & touchantes que l'on nomme communément des *beautés de goût* ou *de fantaisie*, & qui séduisent au premier coup d'œil, ne sont pas celles où se rencontrent les perfections que l'Art a su démêler & réunir. Elles ne souffrent ni le détail, ni la discussion; c'est le sentiment qui les juge; & qui, rapidement excité, n'attend pas l'examen pour prononcer en leur faveur. Il en est ainsi de la plupart des ouvrages modernes. Mais les beautés Grecques antiques, comme la Vénus de Médicis, & les chef-d'œuvres du Guide, de Raphaël, & du Corrège, sont des beautés du premier ordre, qui peut-être ne frappent pas d'abord tous les yeux, & qui semblent même ne pas offrir tout ce qu'on attendoit, parce qu'elles ne se font bien sentir qu'aux regards intelligens du véritable amateur; mais qui semblables aux pensées sublimes, paroissent toujours plus belles, à mesure qu'on y revient, qu'on les étudie & qu'on en pénètre le sens. Ainsi, les plus belles femmes de la Grèce, après avoir servi de modèles aux Artistes, devinrent ceux des Divinités & les objets du culte de la Nation. Le Tribun Clodius plaça sur le terrein de la maison de Cicéron, qu'il avoit fait exiler, la statue de la

Déesse de la Liberté. Cette statue représentoit originairement (1) une Courtisanne de Tanagre, ville de Béotie. Or pour rendre raison des progrès qu'avoient faits les Arts de la Grèce, il ne faudroit que ramasser un nombre suffisant de pareils exemples, où pouvoit découvrir les Beautés qui leur servoient de modèles; on y reconnoîtroit souvent les idées originales & les traits de la plupart de leurs Divinités.

Je jette ici librement mes idées, &, pensant avec vous sans contrainte, je vous livre mes réflexions & mes conjectures. Vous vous êtes sans doute apperçu déja que l'enthousiasme Grec m'emportoit un peu loin; je ne suis pas à l'éprouver. J'avois osé dire un jour devant M. *Mariette* que les Grecs avoient vu la Nature de plus près que nous dans l'éclat de sa jeunesse & de sa fraîcheur, & que nous n'en voyions que les rides. « La Nature ne vieillit point », me dit-il: Il ajouta ce que je vais vous transcrire.

» C'EST être dans l'erreur que de croire que
» les Artistes Grecs n'ont mis tant de perfection
» dans leurs productions, que parce qu'ils avoient
» communément sous les yeux de plus parfaits

(1) Histoire Romaine de Crévier. *Tome XII*, p. 190.

» modeles que n'en offrent aujourd'hui les pays
» que nous habitons. Si cela étoit, tous les
» ouvrages Grecs généralement, sans excepter
» ceux des Artistes du second ordre, s'en ressen-
» tiroient. Il ne faut pas s'imaginer qu'il ne soit
» sorti de l'ancienne Grèce que des chef-d'œu-
» vres. Ceux qui nous restent sont en très-petite
» quantité & n'égalent point, à beaucoup près,
» pour le nombre, les ouvrages médiocres que
» le temps a épargnés. Dans ces derniers, on
» ne voit rien qui rappele l'imitation d'une
» Nature accomplie dans toutes ses parties. Quel
» étoit donc le guide qui éclairoit les grands
» Artistes & qui les faisoit opérer si supérieure-
» ment ? C'étoit le goût, le sentiment; c'étoit
» une idée juste qu'ils s'étoient faite du vrai
» Beau; c'étoit une imagination riche & bril-
» lante, & l'heureux talent de rendre, sans
» altération, ce que leur génie avoit encore
» plus heureusement conçu. C'est ainsi que, de
» nos jours, le Corrège, le Guide, & les au-
» tres Peintres qui ont été assez fortunés pour
» avoir su saisir le vrai dégré de la Beauté, &
» en avoir été affectés, ne l'ont souvent cher-
» chée & trouvée que dans leur imagination &
» non dans des modèles vivans, qui certaine-

» ment n'auroient jamais rempli les idées gran-
» des & divines, si je l'ose dire, dont ils étoient
» animés. On sait que le Guide, lorsqu'il pei-
» gnoit ces têtes de femmes, qui le disputent
» en beauté à celle même de la Vénus antique,
» n'avoit quelquefois sous les yeux que des
» modèles de femmes d'une beauté médiocre :
» soyez persuadé que les Anciens n'ont pas suivi
» d'autre méthode ».

Voilà un jugement auquel je n'opposerai pas mes foibles conjectures; mais, après vous l'avoir rapporté comme un préservatif, je puis continuer de vous exposer comment j'ai raisonné d'après ce que j'ai vu chez les Grecs Modernes, en me souvenant des Anciens.

Les Artistes Grecs s'étant soumis à une scrupuleuse imitation de la Nature & à ne s'en écarter jamais, n'ont pu manquer de dessiner correctement; mais ils ont eu avec cela des secours qui nous manquent. La nudité des bains leur a fourni des idées justes & précises de la beauté du corps, & de cette fleur de la jeunesse qu'ils exprimoient si bien. Ils avoient encore des Athlètes & des Lutteurs qui les mettoient en état d'étudier tous les mouvemens des nerfs, le jeu des muscles, & l'emmanchement des membres;

des objets nobles & agréables étoient sans cesse sous leurs yeux. C'étoient des modèles qu'ils étoient par-tout à portée d'observer utilement & de surprendre dans les attitudes les plus avantageuses.

Si vous observez aujourd'hui une jeune Beauté Grecque à son lever, elle vous présentera, sans y penser, les mouvemens & les situations les plus favorables à l'imitation. En sortant de son lit, elle se jette nonchalamment sur son Sopha, sans songer à s'habiller encore. Le grand jour l'éblouit : elle baisse les yeux, elle s'assied, s'allonge, releve ses genoux, penche sa tête, l'appuye sur une main, & prend enfin successivement toutes les attitudes de la simple Nature abandonnée à elle-même & fort éloignée de l'Art qui la contrefait. Que le Peintre ou le Sculpteur s'approche ; qu'il observe & qu'il tâche d'exprimer la grâce naïve des mouvemens, la douceur & la souplesse des contours que déploie librement cette Beauté qui se croit sans témoins.

Tels sont à mes yeux les modèles qui ont autrefois dirigé la main d'un dessinateur habile. Aussi, dit un écrivain moderne (1), » si nous

(1) Daniel Webb, *pag. 53. Dialog. 4. du Dessin.*

» examinons les attitudes & les mouvemens des
» Statues Grecques, nous y remarquons une
» décence ſans apprêt, une grâce négligée,
» enfin l'action naïve d'une perſonne qui ne ſe
» croit point obſervée ».

M. Le C. de Caylus, en décrivant l'ancienne Vénus Aphrodite, ou la fameuſe Anadyomène qui repréſentoit Vénus ſortant des eaux, ne dit pas qu'Apelle l'eût peinte d'imagination; mais il auroit pu remarquer qu'il avoit peint cette Vénus, d'après la célèbre Phryné (1), qui, pendant les fêtes de Neptune, ne rougit pas, un jour, d'aller ſe baigner dans la mer à la vue de tout le peuple d'Eleuſis, & qui ſortit de l'eau *comme* Vénus, ſoulevant ſes longs cheveux qu'elle preſſoit de ſes mains. Comment a-t-il oublié cette anecdote ſinguliere que nous tenons d'Athénée (2).

La Grèce moderne, indépendamment d'un aſſez grand nombre de tableaux tels que je viens d'en préſenter un, offre encore dans les détails

---

(1) Non d'après cent des plus belles filles de la Grèce, comme on lit dans le *Dictionnaire de l'Abbé Marcy*, *Tome I*, *page* 21. Qu'auroit fait Apelle de cent Filles ?

(2) Athen. *lib.* 1.

tout ce qui constitue les plus belles formes du corps humain. On y rencontre tous les jours des beautés dignes du pinceau d'Apelle & peut-être même des éloges que M. Mariette donne à la Vénus représentée dans une Antique à côté de Mars, qui s'enflamme au feu de ses regards; ce qui forme le plus beau grouppe qu'il soit possible d'imaginer (1).

Ici cette beauté touchante & modeste qui se dérobe aux avides regards, monte sur le trône, & regne sur ses rivales.

» Je ne suis qu'une Goutte, disoit la Goutte » d'eau en tombant d'une nuée sur la masse » liquide de l'Océan, lorsqu'un Coquillage « s'élance & l'absorbe. La Goutte modeste » devient la Reine des Perles, & le plus bel » ornement de la couronne du Sultan (2) ».

Une des parties de la Peinture que les Anciens traitoient le plus sévèrement, c'étoit celle des convenances. Euphranor, au rapport de Plutarque, ayant vu le Thésée de Parrhasius, disoit: *qu'il sembloit nourri de roses, tandis que*

(1) Traité des pierres gravées, *tome 2. p. 19.*

(2) Poésies anciennes. A Berlin, traduites par l'Auteur de la Gazette Litt. *T. 2, p. 22.*

le sien, fait d'après un corps robuste & nerveux, étoit revêtu & bien nourri de chair (1).

Il peut se faire que la beauté, du moins selon un de nos Poëtes (Gombaud),

Représente les Dieux & les fasse oublier.

Mais il est certain que le goût des Artistes pour la représenter sous toutes les formes imaginables, a multiplié les Divinités chez les Grecs; ce qui me fait penser que la plupart des représentations de ces Dieux invisibles n'étoient que des copies des Beautés visibles de la Grèce. Des objets monstrueux & difformes ont pu suffire à des Peuples ignorans; mais si la superstition a conservé parmi les Grecs quelques idoles de ce genre, à mesure que les progrès du goût ont suivi ceux des Arts du dessin, il a fallu présenter des formes correctes ou des chef-d'œuvres.

On rendoit hommage au majestueux Jupiter de Phidias que les Anciens comparoient au Jupiter d'Homère. La Beauté modeste, sous le nom de Minerve, attiroit les regards & l'encens des Athéniens.

La Vieillesse respectable & l'intéressante Jeunesse recevoient le même culte dans les statues

(1) Plutarque, Discours sur les Athéniens.

de Saturne & d'Apollon. On plaça dans les Cieux Hébé & Ganimède (1).

L'Art divinisa ainsi les passions, en les personnifiant ; & dans un pays où l'imagination naturellement vive, brillante & féconde, est encore enflammée par d'excellens modèles en tout genre, l'éloquence de la Nature dut être énergique & sublime. Ainsi l'Envie eut des serpens, la Jalousie fut un monstre hideux, la Vengeance fut armée d'un fer homicide, l'Amour fut une fureur ou un transport violent de l'âme. Tel est encore aujourd'hui le génie des Grecs. Toutes les passions y sont des orages, & les Arts qui les représentent se déploient avec la même énergie. C'est ce que j'ai vu parmi ce Peuple, & ce qui me rappelle ce qu'ont produit dans l'ancienne Grèce de pareilles dispositions pour les progrès des Arts. Si ces Arts n'habitent plus un pays où tout concouroit à les élever à la perfection qu'ils atteignirent, où ils régnèrent

(1) Tel est le beau Ganimède antique de la République de Venise attribué faussement à Phidias, dans la *Description de l'Italie de M. l'Abbé Richard*, *tome 2*, *p. 294*. Je dis faussement, d'après M. Mariette qui m'a fait reconnoître cette erreur du P. Montfaucon.

ſouverainement, où j'oſe dire que la Nature les avoit elle-même placés, le germe en ſubſiſte toujours, puiſque le même Ciel, les mêmes objets, la même Nature, la même expreſſion s'y trouvent.

Je ſuis, &c.



TRENTE-



TRENTE-QUATRIEME LETTRE.

Suite du même ſujet.

Vous me pardonnerez bien, M. tout ce que mon imagination échauffée me dicte : vous aurez la même indulgence pour les expreſſions poétiques, que les images que je veux tracer ſemblent m'arracher malgré moi. Je me laiſſe donc entraîner par le ſujet que j'ébauche, guidé ſeulement par le ſouvenir des prodiges de l'Art & par la vue du modèle univerſel. J'oſe ici me demander à moi-même ce que c'eſt que la Nature conſidérée par rapport aux ouvrages de l'Art.

La Nature a été & ſera toujours le modèle, la règle & la loi de l'Artiſte. Elle eſt dans la Peinture l'image ſimple & fidelle de tous les objets vivans ou inanimés, iſolés ou réunis, mais toujours mis à leur véritable place. Elle eſt auſſi l'expreſſion de tous les mouvemens de l'âme, de toutes les paſſions rendues ſenſibles dans tous les individus qu'elles exercent, ou qu'elles agitent comme les flots que la tempête ſouleve; comme les arbres tourmentés par les

vents impétueux qui ravagent les forêts. La Peinture met ces objets sous nos yeux, & le tableau fait sur nos sens, sur notre âme, les impressions qu'y feroient les objets naturels. La Sculpture voudroit les rendre encore plus sensibles & plus palpables. La Poésie parle tout à la fois aux yeux, à l'oreille, à l'esprit, au cœur; & plus ses images puisées dans la Nature sont ressemblantes, plus elles sont frappantes, & capables d'ébranler l'âme, soit qu'elles n'offrent que des objets agréables, ou qu'elles soient du genre pathétique. La Musique n'est pas moins expressive; la Danse fait aussi quelquefois la même illusion : mais il faut que la représentation fasse, à-peu-près, au premier coup d'œil, le même effet que le modèle : il faut,

(1) *Qu'en s'écriant* : C'EST LUI, *c'est lui-même sans doute*, la jeune Amante voie avec transport le portrait de son Berger sur la toile.

---

(1) O Dieux! que de plaisir, si, quand j'arriverai
Elle me voit plutôt que je ne la verrai;
Et du haut du côteau qui découvre ma route,
En s'écriant : C'est lui, c'est lui-même, sans doute.
Pour descendre à la rive elle ne fait qu'un pas,
Vient jusqu'à moi, peut-être, *&c.*

Segrais, Egl. à Mademois. de Vertus.

La Nature, confidérée par rapport à l'Art, eſt donc uniquement le tableau vrai, naïf, fidèle, exact de tous les objets de nos perceptions, de tout ce que l'univers offre à nos yeux. Le Phyſicien nous dit : *Écoutez, je les explique*. Le Peintre nous dit : *Ouvrez les yeux, les voilà*. Voyez l'être dans la Nature, formé, multiplié, accru, détruit, ſuivant les loix de la formation, de l'accroiſſement & du renouvellement ſucceſſif de tous les êtres qu'elle produit.

La Nature, belle dans ſa plus grande ſimplicité, opère lentement par des loix uniformes, mais par des reſſorts divers & cachés. Ici avare de ſes dons, là prodigue de ſes richeſſes, elle agit par-tout ſans relâche. Par ce qu'elle fait viſiblement pour achever ſon ouvrage, elle apprend à l'homme condamné au travail, pour être ſon coopérateur, ce qu'elle lui laiſſe à faire pour conſerver & pour jouir. Ainſi le modèle univerſel eſt pour l'ouvrier une leçon continuelle à laquelle il ne peut donner trop d'attention.

La Nature n'a pourtant pas caché tous ſes ſecrets ; des yeux attentifs les pénètrent ; ſes jeux même les plus biſarres ſont des objets d'étude & d'admiration pour le ſage.

Que l'homme avide, comme un enfant, de

raſſembler autour de lui tout ce qu'il peut emporter ou ſe procurer, ſe plaiſe à mettre ſous ſes yeux, à contempler dans ſon habitation les productions de la Nature, ou le tableau de ſes ouvrages; mais qu'en imitant ſon modèle, il ne le défigure point; qu'il ne lui donne pas des couleurs, des mouvemens, ni des expreſſions qui laiſſent trop appercevoir les infidélités de l'Art. Jamais le fauſſet n'imitera le ſon d'une voix brillante & légère. Embelliſſez ſagement la Nature; qu'un pinceau délicat vous faſſe rendre agréables les objets les plus touchans; mais que le Beau ſoit toujours vrai, lors même que la Poéſie fait naître les roſes du ſang d'*Adonis* qui coule à nos yeux.

L'homme accoutumé à embellir la Nature, en la cultivant; à élaguer comme dit le Pline François, (1) la ronce & le chardon, & à multiplier le raiſin & la roſe, ne peut imiter, ſans vouloir ajoûter quelque choſe à ſon modèle, ſans prétendre l'égaler, ſans imaginer un beau ſupérieur que ſon imagination enfante.

Or, ce beau idéal ne pouvant être un beau abſtrait & indépendant, ne devroit être que le

(2) Hiſtoire Naturelle, *tome 12, page 11.*

résultat de la Nature, ou le choix & l'assemblage des parties qui, par leur concours, réunissent la plus grande perfection. C'est ainsi que Zeuxis, pour faire une Hélène à son gré, prit pour modèles cinq jeunes filles dont il emprunta différens traits, qu'il sut réunir dans son tableau, pour former la beauté la plus parfaite (1).

---

(1) *Agrigentinis facturus tabulam, inspexerit Virgines eorum nudas, & quinque elegerit:*

Plin. lib. 35. cap. 9. pag. 736.

» La gorge de Thaïs, dit M. Webb, *page 42. Dialogue 4.* » & la taille de Phryné, servoient de modèles aux Peintres » de la Grèce. La vue des belles formes de la Nature enrichissoit leur imagination, assuroit leur goût; par la contemplation imparfaite, ils s'élevèrent jusqu'à concevoir un » beau idéal ». Qu'a voulu dire ici M. Webb, s'il n'entend par *contemplation imparfaite*, l'imperfection même des objets soumis à la contemplation des Artistes, qui, pour suppléer à la Nature leur a fait chercher le beau idéal? Ce qu'il ajoûte qu'*Imitateurs dans les parties, ces anciens Artistes étoient inventeurs de l'ensemble*, n'est guère plus clair. L'ensemble d'une figure est inséparable des Loix de la Nature, & n'est aucunement soumis à l'invention ni au génie de l'Artiste. On n'arrive à le saisir qu'à proportion des progrès qu'on a faits dans l'étude du Dessin. Peut-être veut-il simplement ici faire entendre que les Artistes Grecs, en copiant les belles parties de la Nature, n'étoient alors qu'imitateurs; mais que par la manière dont ils savoient les assortir, en réunissant, par exemple, la gorge

Ce beau idéal étoit toujours conçu d'après la Nature, dont il me paroît que l'Artiste ne faisoit que rassembler les beautés, sans en créer de nouvelles. Car toutes les fois que l'Art perd de vue son modèle, en voulant l'embellir, il n'en résulte ni copie ni véritable original, qui puisse pleinement satisfaire ou l'imagination ou les yeux. Qui n'a pas éprouvé que la symétrie d'un parterre, qu'une allée tirée au cordeau, ou qu'un jet d'eau lancé du fond d'un bassin, ne font pas autant de plaisir qu'une simple prai-

---

de Thaïs & la taille de Phryné dans un même sujet, ils devenoient inventeurs.

Lucien a sans doute indiqué le beau idéal, quand, pour former le portrait d'une Beauté parfaite, il rassemble le front & les yeux de la Vénus de Praxitèle; le tour du visage, les joues & le nez de la Lemnienne de Phidias, la bouche & les épaules de son Amazone; la gorge & la belle main de la Vénus d'Alcamène; le sourire, la pudeur & la draperie de la Sosandre de Calamis; l'air de jeunesse de la Vénus de Gnide; les cheveux de la Junon du Peintre Euphranor; les belles couleurs & les grâces de la Cassandre de Polygnote; la blancheur du teint de la Pacate d'Apelle; enfin les levres de la Roxane d'Aëtion.

Ce Portrait, qui ressemble à l'*idée de la femme qui ne se trouve point*, par Saint-Evremont, est bon pour le pinceau d'un Déclamateur : mais quel Peintre s'aviseroit de former un pareil assemblage ! Il n'en pourroit résulter qu'un monstre.

rie émaillée de fleurs, ni qu'un bois un peu sauvage & touffu, arrosé par un ruisseau dont on entend le murmure?

L'Apelle moderne (1), Raphaël, dont on pouvoit dire comme de l'ancien, qu'il disputoit de vérité avec la Nature, Raphaël avoue que, n'ayant pas les mêmes modèles que les Anciens qu'il s'efforçoit d'imiter (2), il se formoit un beau idéal pour la perfection qu'il vouloit atteindre. Voici sur cela comme il s'exprime dans sa lettre au Comte Balthazar Castiglione, que je vais traduire.

» Je me croyois un des plus grands Peintres, » après avoir fait la Galatée, si je pouvois re» connoître dans ce tableau tout ce que vous y » admirez, ou pour mieux dire, tout ce que » votre amitié pour moi vous a dicté, dans ce » que vous m'en écrivez. Je puis vous assurer

(1) *Pinxit Heroa nudum, eaque Pictura Naturam ipsam provocavit*, Plin. cap. 10. lib. 35. p. 738.

Hic *ille est* Raphael, *timuit quo sospite vinci*
Rerum magna parens; & moriente, mori. Bemb.

(2) Il entretenoit des Dessinateurs par toute l'Italie & jusques dans la Grèce, *dit Vasari, dans la vie de ce grand Maître*, page 38. Bellori dit à-peu-près la même chose, en parlant des Peintures du Tombeau des Nasons.

» que, pour peindre, comme je le voudrois, » une Beauté parfaite, j'aurois besoin d'en voir » plusieurs à la fois, & de les voir avec vous » pour bien choisir mon modèle; mais comme » les bons juges & les belles personnes sont » rares, je supplée à ce qui me manque par » un effort de mon imagination & par une idée » sublime qui me saisit. Je ne sais si je m'éleve » jusqu'à ce haut degré de perfection que je » conçois : mais j'ose assurer que je m'efforce » autant que je puis de l'atteindre (1) ».

Les anciens Grecs étoient sans doute plus riches que nous en modèles pour la Beauté; mais en avoient-ils un sentiment plus exquis que ne peut être le nôtre? C'est ce que je n'assurerai point : il faut les consulter & les entendre. Je finirai cette lettre en vous rapportant une pensée orien-

---

(1) *Dalla Galatea mi crederei un gran maestro se vi fossero » la metà delle tante cose che V. S. scrive. Ma nelle sue parole » riconosco l'amore che mi porta; e le dico che per dipingere una » Beltà, mi bisognava veder più belle, con questa condizione, » che V. S. si trovasse meco a far scelta del meglio; ma essendo » carestia de i buoni giudici, e di belle donne; io mi servo di » certa idea che mi viene alla mente. Se questa ha in se alcuna » excellenza d'arte, io non sò : ben mi affatico di averla »*. Desc. Pitt. di Raff. p. 242.

tale d'une énergie singuliere sur une beauté d'un autre genre. La voici.

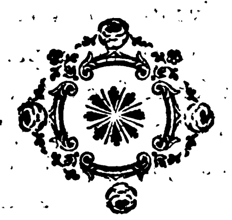
» Une femme noire, dit un Poëte Arabe, » se trouve souvent plus blanche que les autres » par ses mœurs. Un corps de couleur de musc » a quelquefois intérieurement la pureté du » camphre ».

» Ce teint brun ressemble alors à la prunelle » de l'œil, qu'on croit être noire, *& qui n'est* » *que lumiere* (1).

Je suis, &c.

---

(1) Bibliothèque Orientale de d'Herb. *page* 481.





TRENTE-CINQUIEME LETTRE.

Continuation du même Sujet.

Je me suis abandonné à mes réflexions : j'ai erré sans m'en appercevoir, comme un homme qui, étant entré dans une vaste prairie, où l'on ne voit aucun chemin tracé sur l'herbe épaisse qui la couvre, se promene en tous sens, s'écarte, cueille les fleurs qui se présentent, s'arrête & revient sur ses pas, pour chercher la route qu'il doit tenir.

Je reviens de même au Sopha où *j'ai laissé la* jeune Grecque. Elle s'endort dans la chaleur du jour, & une esclave qui est à genoux devant elle, tient un éventail pour la rafraîchir (1); elle s'étend & sa tête soutenue par ses deux mains qui se joignent sur le sommet, est appuyée sur un carreau. A l'autre bout du Sopha, des enfans à demi-nuds qui jouent ensemble, offrent ce

(1) Dans le Recueil des pierres gravées du Cabinet du Roi, *pl. 26. t. 2.* on voit Vénus endormie sur une peau de lievre. Un Amour joue d'une flûte champêtre; un autre touche les cordes d'une lyre; un troisieme avec un éventail fait en forme de feuille de lierre, rafraîchit la Déesse.

beau grouppe si souvent & si agréablement répété; ces enfans qu'Annibal Carrache ne pouvoit voir rire dans un tableau du Corrège, sans rire avec eux (1).

La jeune Grecque prend son miroir & la corbeille où sont ses ajustemens. Elle compose, pour s'amuser, la coëffure la plus haute que portent les Grecques. L'esclave attentive & empressée lui apporte des fleurs, du lilas, des roses, de l'acacia avec ses feuilles: elle en couronne sa tête. Elle se leve, & porte aussi-tôt ses deux mains à cette coëffure, pour l'assurer, & comme pour en soutenir le poids.

Oserai-je la peindre sortant du bain (2),

(1) Journal étranger, *Mars 1760*, *t.* 2.

(2) Le vice a rendu plus d'une fois hommage à la Vertu. Ainsi Properce, qui nous a laissé, comme Ovide, les tableaux les plus effrayans pour la pudeur, a condamné les tableaux indécens & dangereux pour l'innocence. Il les appelle *les corrupteurs de la Jeunesse & de la Beauté.* Il regrete cet ancien tems où l'on ne voyoit point sur les murs sacrés d'une maison chaste & respectable ces objets profanes de débauche & de volupté.

Quæ manus obscænas depinxit prima tabellas,
Et posuit castæ turpia visa domo,
Illa puellarum ingenuos corrupit ocellos,
Nequitiæque suæ noluit esse rudes.
Non istis olim variabant tecta figuris,
Cum paries nullo crimine pictus erat. L. 2. El. 6.

pour la comparer à la Vénus Anadyomene, ou aux plus parfaites statues des Grecs (1)? La Baigneuse prend des mains de l'esclave sa chemise de gaze, & un vêtement léger. Elle rehausse sa taille en mettant ses pieds nuds dans ces sandales ou galoches dont je vous ai parlé, sur lesquelles on voit briller la nacre incrustée, & la broderie en relief; elle marche majestueusement parfumée d'essences. Mais ce n'est pas la Vénus de l'Enéide; c'est la muse du Cothurne que les Grecs ont représentée d'après ce modèle. Les enfans dont j'ai parlé plus haut, courent après elle; ils la suivent comme ces Génies aîlés que les Peintres anciens nous représentent.

Je continue mes tableaux vivans qui me rappellent ceux des Anciens, lors même que les pièces de comparaison me manquent.

Le Soleil s'approche de l'horison, l'ombre s'étend; la jeune Grecque, impatiente de sortir & de se montrer, descend au jardin où à la

(1) Polygnote de Thasos, fils d'Aglaophon, fut le premier qui donna des draperies fines & légères à ses figures de femmes, & le premier qui les coëffa avec des mitres ou de larges rubans comme elles les portent aujourd'hui, de diverses couleurs, environ 430 ans avant l'Ere Chrétienne. *Plin. Dissert. de M. de la Nausé, Mém. de l'Acad. des Inscript. tome 25, page 271.*

prairie; son voile jeté négligemment autour de son cou, flotte au gré du vent. Simple dans sa parure, elle n'a plus qu'un petit bonnet sur sa tête & quelques fleurs, que deux tresses de cheveux qu'elle a relevées serrent & retiennent par un double contour. Le reste de sa longue chevelure tombe, en ondoyant, sur ses épaules. Elle porte une main sur son sein que sa robe découvre, & que la gaze laisse voir. L'autre main retient le voile qu'elle semble disputer au vent qui souffle avec plus de force. Un habit d'une légère étoffe, collé sur sa taille, en fait voir toute l'élégance & la finesse. La ceinture, que relève l'éclat de la broderie, brille sur cet habillement. Elle court se joindre à des compagnes qui l'appellent, & qui l'invitent à danser.

A l'aspect de la danse, la jeune fille court comme Athalante; elle va se mettre, comme Diane, à la tête des Nymphes (1).

Le branle recommence alors, & elle le mène (2); elle donne à une de ses compagnes le

(1) *Egit ut ovantes dux Ariadna choros.*

Prop. lib. 2. Eleg. 2.

(2) Voyez les Heures qui dansent en rond dans les *Monumenti antichi de* Winkelman, *pag. 61 & 62. fig. 97.*

& dans celui du Lac Albano; mais ce que Piranèse nous a donné (1) pour un Nymphée, n'est rien moins, autant que j'en puis juger par le dessin qu'en a fait & que m'a montré M. *Clérisseau.*

Que la jeune Grecque sorte du bain, couverte de cette gaze légère, que les Poëtes appellent *un tissu de vent*; elle vous retracera l'idée des Nayades représentées dans les peintures d'Herculanum.

Quel est ce vieillard assis qu'une jeune fille devant lui écoute avec tant d'attention? C'est un Magicien (2) qui lui apprend à composer un philtre amoureux, pour attirer chez *elle*, & contraindre un étranger dont elle est éprise, à l'épouser. Elle répète les paroles qu'elle doit réciter en préparant le philtre (3).

(1) *Tome 3.*

(2) Didon, cherchant à se guérir de son amour pour Enée, a recours à une Magicienne. » Elle peut, dit-elle, par ses » enchantemens, exciter l'amour ou en délivrer ».

Hæc se carminibus promittit solvere mentes
Quas velit, ast aliis duras immittere curas.
Testor, chara, Deos. . . . . . .
magicas invitam accingier artes. Æn. L. IV.

(3) *Ter dictis despue carminibus.* Tibul.

Dans la derniere révolution de Chypre, un de ces Magiciens

Si

Si nous parcourons la campagne, nous y retrouverons les Bergers & les Pêcheurs de Théocrite. Là, des instrumens, une troupe nombreuse de sauteurs, & le flambeau de l'Hyménée annoncent une noce champêtre (1).

Voyez cette jeune villageoise assise près d'une fontaine, & appuyée sur sa cruche qu'elle vient de remplir. Cette cruche est de la même forme que celles des Anciens, & ce Berger qui lui parle a fait arrêter son troupeau, pour s'approcher d'elle (2).

Dans cette allée d'arbres touffus, je vois venir un charriot découvert, rempli de jeunes filles pressées les unes contre les autres. Elles chantent alternativement, suivant leur usage (3). Leurs têtes sont couvertes de fleurs, & le vieillard qui les conduit, tout joyeux de les mener & de les entendre, ne presse point les pas de ses boeufs tardifs. Il contemple avec plaisir cette Jeunesse ainsi rassemblée; il ramasse, en souriant, les

---

Grecs, fut pris par les Turcs, & le livre de ses secrets fut brûlé, au rapport de M. Astier, Consul de France.

(1) *Admiranda Romæ, à P. Sant. Bartholo*, Pl. 57. 63 & 64.

(2) *Vet. Pitt. de Bellori*, Pl. 11.

(3) *Amant alterna Camœnæ.* Virg. Égl. 3.

fleurs qui tombent de leurs têtes pour les placer sur la sienne.

J'ai déja parlé des filles qui se réunissent pour travailler ensemble à la broderie. Les unes préparent les laines ou les soies ; d'autres tendent les toiles sur le métier ; une autre trace les dessins. On retrouve ainsi, dans la partie des Arts, des tableaux vivans de l'Art de Minerve, tel qu'il est représenté dans les anciens monumens (1).

Dans la même campagne, où tout m'invite à me promener ; dans ce paysage riant, embelli par des jeux & des danses, quel contraste frappe mes regards ! Non loin du village, je vois des marbres épars : un Prêtre en longue robe récite des hymnes : des femmes affligées allument des cierges, pleurent sur des tombeaux, & semblent évoquer les mânes des morts par leurs larmes & par leurs gémissemens.

Les modèles en ce dernier genre ne manquoient pas aux anciens Grecs. Les meurtres étoient aussi fréquents que les punitions. La guerre & le carnage, le mépris de la mort que les Grecs affrontoient courageusement, dictèrent les anciennes loix de sang contre les coupa-

(1) Voyez le recueil de Bellori déja cité.

bles. Le peuple étoit toujours avide de ces sortes de spectacles. L'habitude de voir de sang-froid mourir ses semblables, de chercher l'avenir dans les entrailles des bêtes, dans le cœur palpitant d'un animal qu'on venoit d'égorger, avoit familiarisé les Grecs avec l'effusion du sang humain, avec toutes les images de la mort. Aussi ne peut-on s'empêcher de gémir quelquefois sur les succès même de l'Artiste qui ôsa contempler l'Athlète expirant, l'homme aux prises avec la douleur, l'infortuné Laocoon & ses fils dévorés par d'affreux serpens, pour exprimer plus vivement ces mouvemens douloureux dont l'image vraie & fidelle, en excitant l'admiration, fait détourner les yeux de l'homme sensible.

Les Poètes Grecs, ainsi que les Artistes, ne copioient que la Nature ou les objets naturels qu'ils avoient sans cesse sous les yeux. Je veux, Monsieur, essayer encore de le prouver, en comparant les tableaux des uns & les images poétiques des autres, à ce que nous voyons aujourd'hui, à la Nature même, telle qu'on la retrouve chez les Grecs modernes. Vous verrez, par la simplicité du modèle, ce que l'imagination y a ajouté pour l'embellir; & vous me

pardonnerez si je reviens, à cette occasion, sur quelques sujets de mes Lettres précédentes.

Marie-t-on une jeune Beauté de Naxe ou de Lesbos, avec un jeune homme de Smyrne? On célébre le jour de l'hyménée, & les fêtes durent plusieurs jours. La Mariée part enfin sur un char traîné par des bœufs; l'Epoux impatient, qu'on voudroit retenir encore, l'enlève malgré les pleurs d'une mère affligée, malgré des sœurs & des compagnes, qui l'ont suivie jusqu'au rivage. La barque fend les flots; le son des instrumens, les regrets, les chants d'hyménée la suivent encore aussi loin que les batteaux de l'Isle peuvent aller. Ne diroit-on pas que c'est d'après ce sujet agréable & simple, qu'a été composé le tableau décrit par Lucien (1).

Europe est descendue sur le rivage avec ses

(1) *Dialog. de Notus & Zeph.* Tom. 1. p. 112. Traduction de d'Ablanc. Voyez encore l'*Idyll.* 2. *de Moschus*, & l'Ode 27. du 3. liv. d'Horace:

Niveum doloso
Credidit tauro latus. . . . . .
. . . .
Nuper in pratis studiosa florum,
Debitæ Nymphis opifex coronæ,
Nocte sublustri, nihil astra præter
Vidit & undas.

compagnes. Elle caresse le taureau qui s'approche d'elle & la suit. L'animal est si doux, qu'elle ose monter sur son dos; mais à l'instant il s'élance dans la mer. La jeune fille éplorée saisit d'une main une de ses cornes, pour se tenir ferme, & de l'autre retient son voile que le vent fait flotter. Elle tourne la tête du côté de ses compagnes désolées qui lui tendent les bras. Le ravisseur nage fièrement chargé de sa proie; la mer s'applanit & devient calme; les Amours aîlés voltigent autour d'Europe; les uns portent le flambeau nuptial, les autres chantent l'hyménée. Les Tritons & les Néréides à demi-nues sortent du sein des flots pour escorter le ravisseur & sa conquête. Neptune & Amphitrite, précédant la marche, représentent le père & la mère de la Mariée. Vénus elle-même paroît dans sa conque marine & répand sur elle des fleurs (1).

L'imagination des Grecs, en traitant les sujets les plus simples, a dû les embellir, & la Peinture n'a pas moins enrichi la Fable que la Poésie. Il falloit des images aux Anciens; un apologue, une image vive faisoit, comme aujour-

(1) Cet agréable tableau se trouve parmi les Pierres gravées du Cabinet de Stoch, *col. 158. p. 57.* Le vêtement décrit par Théocrite y est exactement dessiné.

d'hui le fond de leurs instructions. » Figure-
» toi, dit le même Auteur (1), la Fortune sur
» un trône élevé environné de rochers & de
» précipices, &, à l'entour, une infinité d'hom-
» mes qui s'efforcent de monter vers elle, éblouis
» de l'éclat qu'elle répand. L'espérance, riche-
» ment parée se présente pour leur servir de
» guide; à ses côtés, on voit la Tromperie &
» la servitude; derriere elle, le Travail & la
» Peine, qui, après avoir tourmenté ceux qu'ils
» exercent rudement, les abandonnent à la
» Vieillesse qui s'en empare. Alors la Calomnie
» les saisit, nuds, honteux, dépouillés de tout;
» elle les traîne suivis du Repentir qui les livre
» à l'affreux Désespoir. Telle est, ajoûte-t-il,
» la fin du tableau & des ambitieux ».

Combien de riches tableaux de cette nature n'avons-nous pas à regretter, si nous en jugeons par les descriptions & les monumens qui nous restent! Nous avons plus de ressources avec les Poètes dont nous avons pu conserver les ouvrages. J'ai déja dit que, comme les Artistes, ils ont copié la Nature, & n'ont consulté qu'elle. Voyez-la dans Homère. Quelle vérité! quelle

(1) *Lucien*, du service des Grands, *Tom.* 1. *p.* 267.

énergie! quel choix dans toutes ses images! C'est en Grèce qu'il faut relire l'Iliade & l'Odyssée, qu'il faut reprendre la comparaison que M. le Comte de Caylus a faite des trois fameux boucliers d'Achille, d'Hercule, & d'Enée.

Homère, dans le premier, après avoir placé la voûte céleste, la terre & les mers; après avoir suivi le soleil dans sa course, se rabat enfin sur la terre, & peint une noce champêtre, des moissonneurs, des danses, des bergers, la justice rendue en public, &c. &c.

Madame Dacier, a conjecturé qu'il avoit voulu peindre toute la vie civile. Il a du moins dessiné en grand maître les sujets intéressans qu'il avoit sous les yeux. On sait que la Poésie & la Peinture se sont toujours aidées mutuellement par les images qu'elles se fournissent l'une à l'autre. Homère a dû sur-tout faire de grands Peintres (1), parce qu'il l'étoit lui-même; parce qu'il ne voyoit, ne sentoit, & ne peignoit que la Nature.

(1) Il y avoit un excellent tableau des adieux d'Hector & d'Andromaque, fait d'après Homère (*Iliade*, *liv.* 6) à Vélie (*Velia*) Ville maritime de la Lucanie, où Brutus, le meurtrier de César, prêt à passer la mer, recevoit les adieux de Porcie. Cette ame forte qui avoit montré, dans les occasions les plus

Hésiode, son contemporain, suivant l'opinion de M. le Comte de Caylus, ayant composé son *Bouclier d'Hercule*, postérieurement à celui d'Achille, dans le même pays & d'après les mêmes objets, ne rend aussi que la Nature. On voit qu'il copie ce modèle. Il peint, comme Homère, des Héros, des sièges, des combats; mais il fait contraster ces sujets avec les plus rians paysages. Ce sont des moissonneurs, des vendanges, des danses, une partie de chasse, & des

---

périlleuses, la mâle fermeté d'un Héros Romain jusqu'au moment où elle devoit se séparer d'un mari qu'elle adoroit, ne put tenir contre ce tableau. A la vue des tendres adieux d'Andromaque, près de faire elle-même les siens, & de dire un éternel adieu à son cher Brutus, ses yeux se remplirent de larmes; il ne lui fut plus possible de les retenir. Elle entendoit sans doute Andromaque disant à Hector: *Vous me tenez lieu de père, de mère, de frère*, &c. Dans le Recueil des Pierres gravées du Cabinet de *Stoch*, *p. 363*, Achille est représenté pleurant Briséis qu'on lui a ravie, & exprimant par ses plaintes sa vive douleur à Thétis, qui sort de la mer pour le consoler: ce qui fait dire à l'Abbé Winkelman, qu'en confrontant Homère avec les deux Antiques, on croit être témoin de la scène. Telle est encore (*p. 395, 396.*) la Polixène que Pyrrhus est près d'immoler: figure gravée d'après le beau tableau de la Tragédie d'Hécube, peint par Euripide. On peut voir encore le Tydée de Stace, & la gravure antique de ce Héros, insérée dans les *Monumenti antichi*, *page 191. pl. 106.*

courses de chars. Il représente encore la Déesse des tombeaux, avec une femme échevelée & dans la douleur, qui, noyée de larmes, se déchire le visage & fait couler le sang de ses joues. Les sanglots tiennent sa bouche entr'ouverte, & ses épaules sont couvertes de poussiere. C'est une pleureuse dans l'excès du désespoir, véritable ou feint, telle qu'Hésiode l'avoit sous ses yeux, & telle qu'on la voit encore chez les Grecs.

Le riche bouclier d'Enée, décrit par Virgile, n'est pas sans doute inférieur à ceux des Poëtes Grecs : mais le Poëte Latin n'est plus ici le Peintre de la Nature, si ce n'est dans le beau morceau de la Louve allaitant Romulus & Rémus (1). Cependant le Poëte Latin dans tout le reste de la description, déploie, sous le plus beau coloris, ses connoissances historiques & géographiques. Son tableau du Nil, entr'autres est neuf & sublime. Mais on voit qu'il n'avoit pas sous

(1) *Ubera circum*
Ludere pendentes pueros & lambere matrem
Impavidos ; illam tereti cervice reflexâ
Mulcere alternos & corpora lambere linguâ. Æn. lib. 8.
Il faudroit voir la Nature, & savoir peindre comme Virgile, pour bien traduire ces quatre vers.

les yeux les objets naturels peints par les Poëtes Grecs, le spectacle d'une mer aussi belle que celle qu'ils nous représentent, des chœurs de danses, des noces champêtres, & d'autres sujets si propres à faire d'agréables contrastes, avec les horreurs des combats.

L'Epitalame d'Hélène, Poëme de Théocrite, si rempli d'aménité, réunit encore différens tableaux de mœurs, qu'il vous sera aisé de comparer aux mœurs actuelles de la Grèce.

Plusieurs filles Lacédémoniennes font un chœur de chants & de danses devant la chambre nuptiale (1). Rien n'est si doux que le reproche qu'on fait à l'impatient époux, pour avoir enlevé trop tôt la jeune mariée à sa mere & à ses cheres compagnes affligées de sa séparation.

« Si le vin que vous avez bu, lui dit-on, (& ce n'étoit pas une injure, car être Grec & grand buveur dans une fête, c'étoit la même chose), » si le vin vous appésantit la tête, s'il » fait plier vos genoux affoiblis & vous invite » à dormir, il falloit vous retirer seul. La belle

(1) Vers 8. Ἄειδον δ' ἄρα πᾶσαι εἰς ἓν μέλος ἐγκροτέοισαι.

Ποσσὶ, περιπλέκτοις.

» Hélène sera votre femme demain, & tous les » jours qui suivront le beau jour de votre hyménée. Heureux époux qui possédez celle qu'aucune Beauté n'égale ! La charmante Hélène » étoit parmi les filles de Sparte, comme l'Aurore, lorsqu'aux beaux jours du Printems elle » fait disparoître les pâles flambeaux de la nuit. » Qui de nous sait broder & nuer les diverses » couleurs, comme Hélène ? Qui de nous chante » & touche la lyre comme elle » ?

Tout ce morceau peint d'après Nature, les circonstances d'un mariage qu'on verroit célébrer chez les Grecs modernes.

Le Pâtre de la vingtieme Idylle du même Poëte, dit qu'Eunica, qu'il vouloit embrasser, le repousse avec mépris, le traite indignement, l'accable d'injures, & enfin, *qu'elle crache trois fois dans son sein* (1). Cette ancienne superstition se pratique encore aujourd'hui, comme je l'ai déja observé, pour écarter un mauvais présage, pour détourner les yeux d'un objet qu'on ne peut supporter.

Comparez, Monsieur, dans les mêmes sujets, la maniere de Théocrite & celle de Virgile, qui

---

(1) Τρὶς εἰς ἐὸν ἔπτυσε κόλπον. v. 51. Id. 20.

n'est souvent que son copiste, ou les Bergers de ces deux Poëtes. Pourquoi les Bergers Siciliens ont-ils un air, un ton plus agreste & plus simple que les Bergers du Mantouan (1)? C'est que Théocrite n'a vu que la Nature & les Grecs, & que Virgile, en copiant ses tableaux, n'a pu s'empêcher de les embellir. C'est ainsi qu'en voulant imiter Virgile, la plupart de nos faiseurs d'Eglogues se sont encore plus éloignés de la Nature. Il faut relire les Anciens & revenir chez les Grecs, pour la retrouver & la reconnoître. Vous vous appercevrez sans doute qu'en approfondissant cette matière, on feroit un assez bon livre classique; *hoc opus*, mais ce n'est pas à moi à l'entreprendre.

Je suis, &c.

---

(1) Prolegomen. Henric. Stephan. in Theocrit.

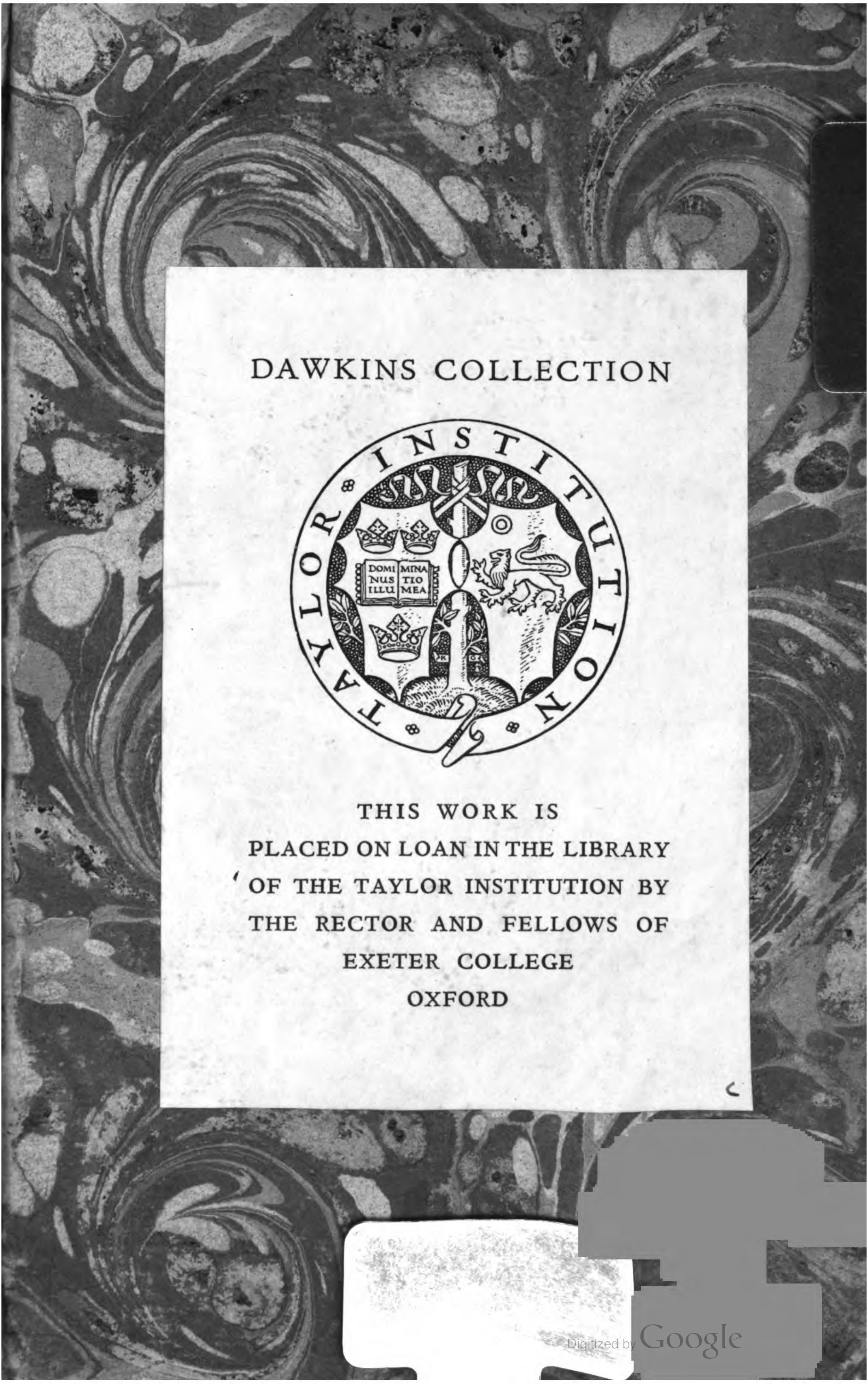
Fin du premier Tome.

TABLE

DES LETTRES ET DES MATIERES DU PREMIER VOLUME.

Fin de la Table.




DAWKINS COLLECTION
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
THIS WORK IS
PLACED ON LOAN IN THE LIBRARY
OF THE TAYLOR INSTITUTION BY
THE RECTOR AND FELLOWS OF
EXETER COLLEGE
OXFORD
Digitized by Google

